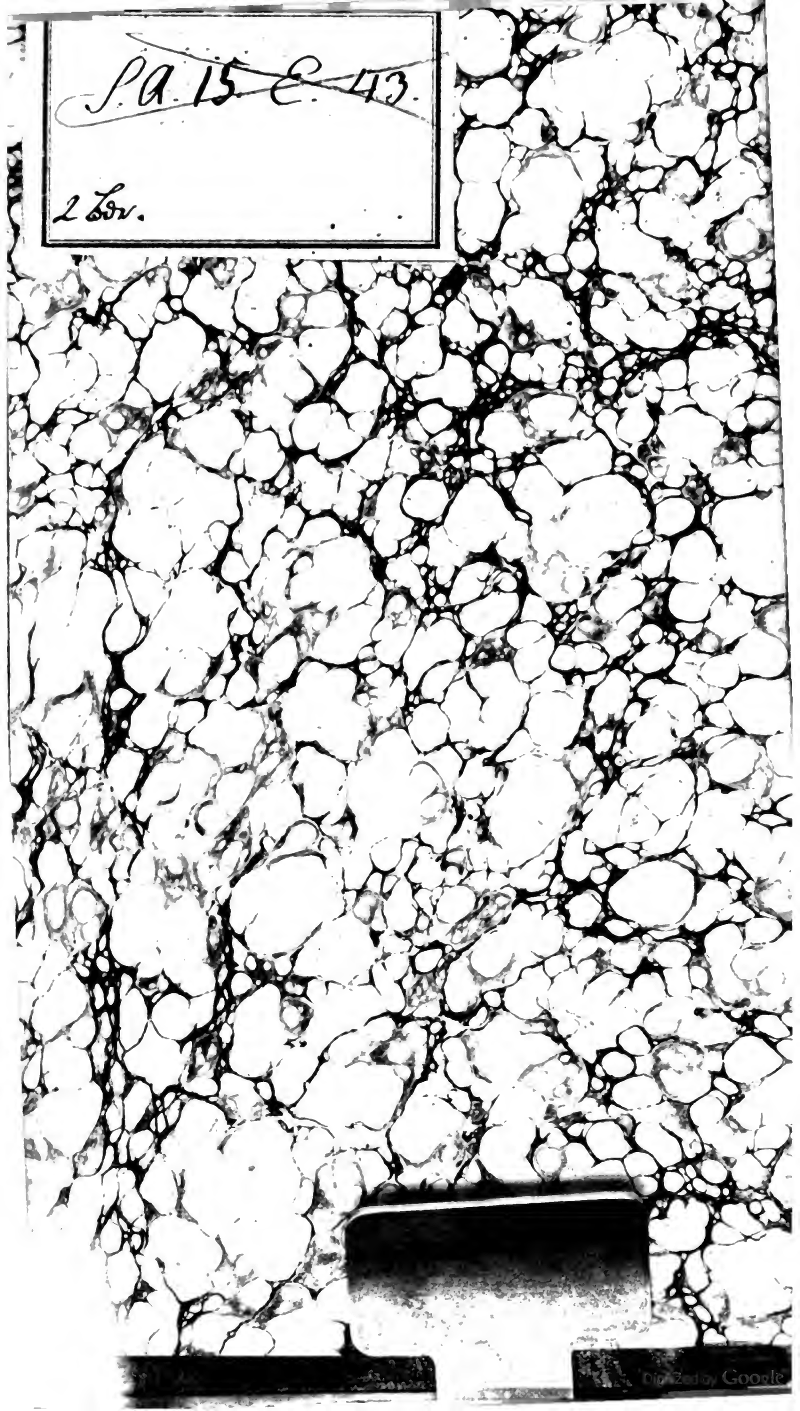
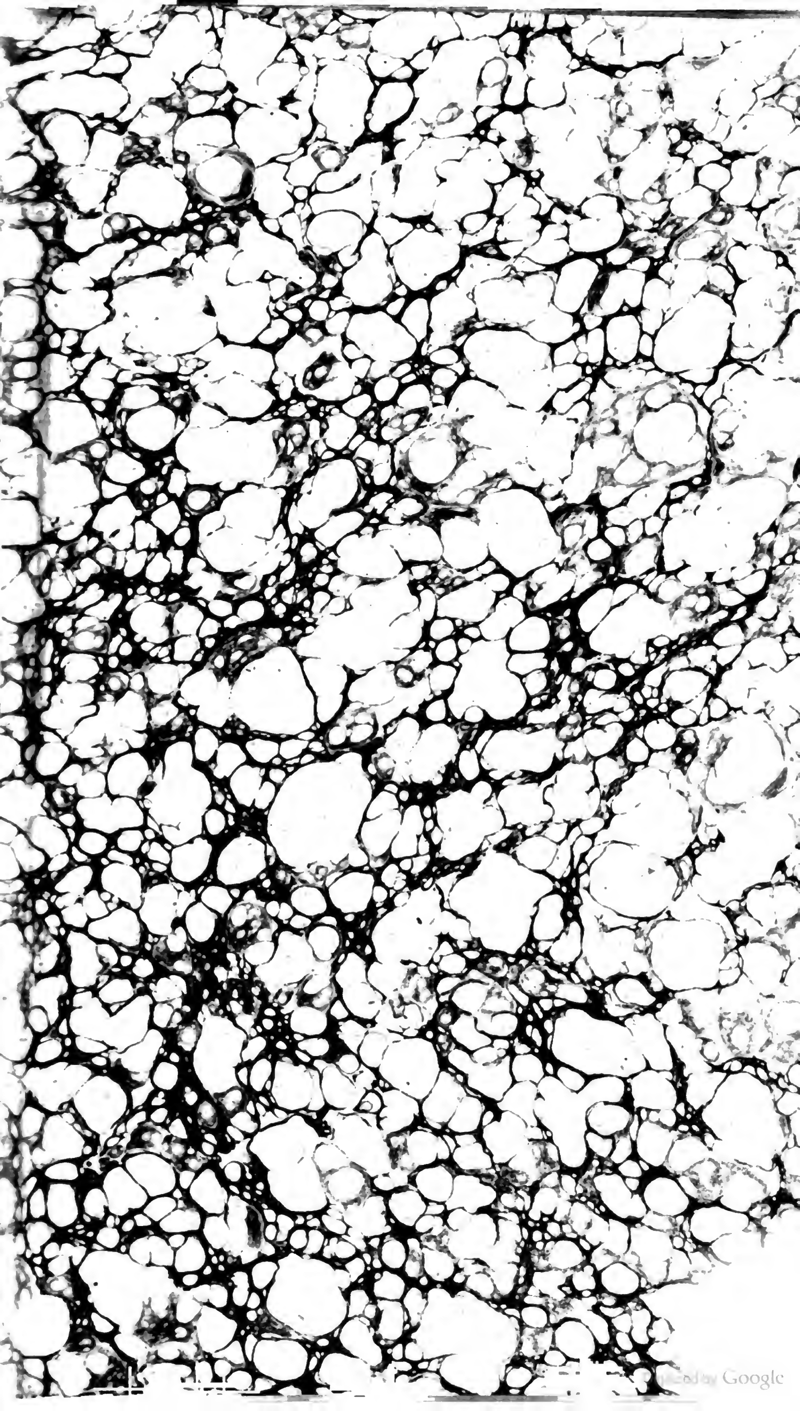
PFALZBAIERISCHE BEITRÄGE ZUR GELEHRSAMKEIT. JG 1782. - MANNHEIM, HOF- UND AKAD...




S.A. 15 E 43
2 Bdv.
Digitized by Google



Pfalzbaierische Beiträge zur Gelehrsamkeit.

Jahrgang 1782.



Erster Band.

Mannheim,
im Verlage der kurfürstl. neuen Hof- und akademischen Buchhandlung.
1782.

Pfalzbaierische Beiträge zur Gelehrsamkeit.

1tes Heft. Den 1. Wintermonat 1782.



I. *Eloge Historique* *) *de très-haut, très-puissant & Sérénissime Prince*

PHILIPPE-JOSEPH,

Par la Grace de Dieu Prince Regnant de Salm-Kirbourg.

Par main de Maitre.

C'est le Ministre de la Parole de Dieu, qui vient ici, Messieurs, pleurer avec Vous sur la Tombe de très-haut, très-puissant & Sérénissime Prin-

 ce,

*) Gegenwärtige Lobrede wurde den 20. Brachmonat (Junius) 1779 in einer deutschen Uebersezung zu Kyrn von dem hochwürdigen Pater der frommen Schulen Herrn Conrad vor einer zahlreichen und ansehnlichen Versamlung hergesagt. Der Verfasser derselben sind der jezt regierende Fürst von Salm-Kyrburg, ein Fürst, der nach dem erhabenen Beispiele Seines Höchstseligen Hrn. Vatters, und Oncle, sich beeifert, ein Vatter seiner Unterthanen zu werden: von dem sie auch um so viel mehr erwarten, da sie noch die vätterliche Fürsorge Seiner beiden durchlauchtigsten Vorgänger, vorzüglich des Fürsten Dominiks, gewohnt sind, unter einer sanften und unterstüzenden Regierung zu leben. Herr geheime Rath Grüsner, der den Aufsaz las, den ich in dem 8. Hefte der rhein. Beiträge 1781 S. 119 dem An-

ce, Philippe-Joseph, par la Grace de Dieu, Prince régnant de Salm-Kirbourg &c. &c.

Vous tous qui m'entendés, Ministres de la Religion & d'un Dieu adoré sous des formes différentes, Pontifes de tous les autels, Magistrats, Officiers du feu Prince, Bourgeois, Peuples, qui à pareille époque pleuriés sur la tombe d'un Prince, que Vous aimiés, & que la mort Vous a ravi l'année derniere dans ce même mois, écoutés la voix du Maitre des humains, qui va Vous parler par ma bouche, humiliés-vous devant sa toute-puissance, & reconnaissés cette autorité souveraine, qui dispose à son gré des têtes les plus sacrées. Suivons les décrets de sa Providence dans les détails, que ma faible bouche va Vous tracer de la vie & de la mort du Prince, dont la pompe funebre vous attire. Ce sont les deux points, sous lesquels je vais l'envisager.

Ce Prince était né le 21 Juillet 1709. — Son frere

---

denken des guten und frommen Fürsten Dominiks von Salm gewidmet hatte, schickte mir diese zu meiner Privatnachricht. Aber der stolze Gedanke, zu dem Nachruhme eines so edeln Paares von Brüdern auch was beigetragen zu haben, verleitete mich, hier diese Lobrede öffentlich bekant zu machen. In einer deutschen Uebersezung würde sie zu viel verloren haben, und da die französische Sprache unsern Landesleuten ohnehin geläufig ist, so hielt ich es für schicklicher, sie in der Sprache mitzutheilen, in der sie ihren Ursprung erhalten.
M.

frere aîné, que Vous avés tous connu, qui a vécu, & qui eſt mort parmi vous, l'avait précédé d'un an dans cette carriere mortelle, & par une eſpece de compenſation auſſi extraordinaire que l'époque de leur naiſſance, l'avait précédé du même eſpace dans le ſéjour de l'immortalité. — La nature avait mis entre ces deux Princes freres ces différences morales & phyſiques, qu'elle ſe plaît à faire remarquer dans les familles,

Le Prince Jean (mais pourquoi renouveller vos douleurs? pourquoi rouvrir des plaies encore ſaignantes?) le Prince Jean, né pour la retraite, pour le ſilence, mais doué par la Nature & par la Religion des vertus douces & ſociales, bienfaiſant, généreux, était venu Vous donner l'exemple, Meſſieurs, des vertus chrétiennes & particulieres.— Le Prince Philippe, appellé par le célibat de ſon frere au mariage & à l'avantage de donner des heritiers à ſa branche, fut deſtiné dès ſon enfance à une carriere différente de celle, que la Providence avait réſervée à ſon frere.

Né avec ce courage décidé, que le cours de ſa vie a développé tant de fois, & que je vous retracerai, il entra dès l'age le plus tendre dans la carriere des armes. Sa haute Naiſſance ne le mit pas au deſſus des grades inférieurs, par lesquels il commença. — Enſeigne dans un Régiment d'Infanterie

Autrichienne, il y fit, agé de 15 ans, ses prémieres armes avec cette simplicité, cette modestie, qui caractérisaient alors les héros & les Princes.

Plusieurs années passées à cette école lui valurent des grades supérieurs, que l'on n'accordait alors qu'au mérite. — Co-héritier, quoique cadet du Rhingrave Henri, son pere décédé en 1716, il fut de bonne heure livré à lui-même, & uniquement guidé par les conseils d'un parent maternel, le Marquis Deynse, dont la Flandre admira les vertus, qui fut son tuteur & lui tint lieu de pere. — Le Prince Philippe destiné à une fortune très-médiocre rélativement à sa naissance, était loin de prétendre alors aux héritages brillants, que la mort du Prince Louis-Othon de Salm, dernier rejetton de la branche ainée de sa maison, lui ouvrit en 1738, & desquels les loix fondamentales de l'Empire le mirent en possession, malgré les réclamations de ses agnats, dont les droits égaux aux siens ne pouvaient & n'ont pu l'exclure de la Co-possession des biens patrimoniaux de ses ancêtres. — A cette époque le Prince son frere ainé paraissant décidé au célibat, le Prince Philippe songea à une alliance digne de la splendeur de son nom, & quitta le service impérial, où il avait acquis la réputation la plus distinguée. — Le Prince Eugene de Savoie, ce grand homme, sous lequel il avait appris l'art

de

de la guerre, avait plus d'une fois loué son courage & son intelligence; le Régiment de Joerger Dragons, dont il avait été Colonel, avait applaudi aux Champs de Bagnaluca, à une manœuvre qu'il avait exécutée avec autant de valeur que d'adresse. — L'impératrice Amélie, à laquelle il avait l'honneur d'appartenir par les liens du sang, qui réunissent les maisons de Brunswick & de Salm, lui avait obtenu l'Ordre de l'aigle blanc de Pologne, qui était alors dans tout son lustre. — Les interêts de sa Maison l'appellaient. — Il leur sacrifia son propre goût, qui aurait été de continuer une carriere aussi digne de lui. Il contracta au mois d'Août 1742 l'alliance la plus convenable & la plus heureuse avec très-haute & tres-puissante Princesse Marie-Therese, fille & héritiere de très-haut & très-puissant Prince, Monseigneur Maximilien Prince de Hornes, d'Isque, d'Evre & du Saint Empire Romain, Comte de Baucignies, Bailleul & Hautkerke, libre Baron de Boxtel, Baron de Locres & Lesdin, Seigneur des Pairies de St. Martin, Gauchinlegal, Estréelles & Pierremont, Seigneur de Rosemont, & Grand-Veneur héréditaire de l'Empire au Cercle de Bourgogne, Grand d'Espagne, Chevalier de la Toison d'Or &c. &c. Ce Seigneur si respecté, qui joignait à la plus haute naissance relevée par de grands biens, l'éclat de toutes les

vertus, & que tout Bruxelles pleure & admire encore aujourdhui. — C'est de cette Princesse douée de toutes les Vertus chrétiennes & morales, qu'est né le Prince, qui regne aujourd'hui sur Vous. — Vos esperances seront comblées, s'il joint la vertu & la sensibilité de sa mere, au courage & à l'intrépidité de son pere. — Oui, Messieurs, le Prince Philippe fut occupé toute sa vie du lustre & de la gloire de sa Maison. — Les soins, qu'il s'est donnés pour l'éducation de ses fils, la sage économie, qui a toujours présidé à ses actions, sont un sûr garant du désir qu'il avait, que toujours dignes de lui, & appellés à une plus grande fortune, ils soutinssent la grandeur & l'éclat de leur nom par une conduite sans tache, & conforme aux principes d'honneur profondément gravés dans son ame. Il était de la race des héros, mais il supporta le poids de son nom & les obligations, qu'il lui imposait, sans en être accablé. Toujours occupé du bonheur & du lustre de sa famille, il obtint en 1747 de l'Empereur alors regnant la Primogéniture pour le Prince aujourd'hui son héritier & son successeur: Droit sacré & ancien de l'Empire Germanique, que la sagesse des loix a imaginé pour la splendeur des ainés & le soutien des cadets.

Devenu en 1763 héritier des biens considérables du Prince de Hornes son beau-pere, il resista sagement

gement au défir, fi naturel furtout à ceux qui ont paffé une partie de leur vie dans une économie forcée par les circonftances, de donner quelque chofe au luxe & aux commodités de la vie. — Son unique défir fut de marier convenablement deux Princeffes fes filles, auxquelles fes épargnes procurerent des dots peu confidérables pour la France, mais qui les allierent à deux grandes & illuftres maifons, dont elles font le bonheur. Toujours occupé de celui de fes enfants, il fut dans le fond de fon ame le meilleur des peres, & s'il ne parut pas toujours le plus tendre, c'eft que l'auftérité de fon caractere s'oppofait aux démonftrations éxtérieures de tendreffe que fon cœur reffentait, mais que fa bouche ne voulut pas prononcer, — Dieu difpofa du Prince fon frere ainé au mois de Juin 1778. Sa fortune devenue très-confidérable ne l'éblouit pas. — Il verfa d'abord fur la tombe d'un frere, qu'il avait tendrement aimé, ces larmes, que la Nature arrache après une féparation de 30 ans, mais il ne fut pas étonné de fa nouvelle pofition. — Il forme le fage & courageux projet d'établir une Maifon puiffante pour le Prince, qui faifait fon éfperance. — Tous les revenus de fa nouvelle fucceffion devaient être employés à des acquifitions utiles. — C'eft au milieu de fes projets vraiment paternels que la mort l'a furpris. — C'eft ce que je vais mettre fous vos yeux.

Je Vous ai tracé, Meſſieurs, un précis de la vie de notre Prince : il me reſte à Vous faire le tableau de ſa mort. — C'eſt ici que le courage de la Religion triomphe, & que le mourant arrache des larmes à ſa famille & à ſes amis. — La mort — l'impitoyable mort, tenait déja ſa faulx levée ſur ſa téte dès le commencement de cette année. — Le 21 Fevrier il ſe ſent attaqué de la maladie, qui vient de terminer ſes jours. — Au même inſtant il juge ſa fin avec ce courage des héros, & ce chagrin de ne pas mourir ſur un champ de bataille, que la Religion même permet. — Il gémit ſur la longueur d'une maladie, dont il prévoit la ſuite, & ſe prépare à ſouffrir avec cette réſignation, qui n'eſt réſervée qu'aux héros chrétiens. — Son coeur s'ouvre à la Nature, & ſes premieres ſollicitudes ſont pour ſes deux plus jeunes enfans. — Il s'explique ſur la carriere militaire, à laquelle il deſtine le Prince Maurice, & s'occupe à régler le ſort & la fortune de la plus jeune des Princeſſes. Sa ſenſibilité ſe trouve pleinement d'accord avec celle de ſon Succeſſeur, & cette nouvelle diſpoſition généreuſe excite les applaudiſſemens d'un fils ſoumis & d'un frere tendre. — Ses maux redoublent. — Envain les reſſources de la médecine ſont employées. Cet art dont la faibleſſe ſert à montrer celle des connaiſſances humaines, & marque la barriere que l'être ſuprê-

ſuprême a établie entre ce que les hommes ſavent, & ce qu'ils doivent ignorer; ne peut plus rien oppoſer à un mal invétéré, dont les progrès deviennent effrayants. — Ses devoirs paternels remplis, le Prince ne s'occupe plus que des devoirs du Chrétien: il demande & reçoit le 15me jour de ſa maladie les Sacremens de l'Egliſe avec la réſignation & l'humilité la plus exemplaire. — Quel ſpectacle, Meſſieurs! Repréſentés-Vous une famille éplorée, prête de perdre ſon chef, & tremblante pour des jours qu'elle déſeſpere de conſerver. — — Voyés un vieillard reſpectable attendre & recevoir ſon Dieu dans ſon lit, & ſuivre le précepte exact de l'Evangile, en demandant à ſa famille déſolée & à ſes Domeſtiques pardon du ſcandale, qu'il peut leur avoir cauſé. Peignés-Vous cette ſcene de douleur, le ſilence morne qui l'accompagne, & l'attention que les ſpectateurs prêtent au diſcours rempli d'onction & de conſolation évangélique, que lui dreſſe le reſpectable Paſteur de ſa Paroiſſe. — Bientôt le danger de mort parait reculé, ſes maux ſemblent s'affaiblir & permettent un rayon d'eſpoir. C'eſt votre conſolation, ô Mortels! que cet eſpoir, mais c'eſt auſſi le plus cruel de vos chagrins, quand il eſt déçu. — La ſage Providence permet, que Vous en ſoyés comme aveuglés pendant le cours de votre vie, & peut-être en êtes-vous moins malheu-

reux.

reux. — Mais bientot cette cruelle maladie prend un autre caractere, &, par une fatalité attachée à toutes celles de la poitrine, annonce une fin inévitable, mais reculée. — Quel horrible coup-d'oeil que ce thermometre de mort, si j'ose m'exprimer ainsi, cette lente dégradation de l'humanité — cette insensible pente vers le tombeau! — C'est ordinairement là l'écueil du courage humain ; ce fut le triomphe de celui du Prince ; tous les jours plus persuadé de la certitude de sa fin, il envisageait la mort sans la craindre (ce sont ses propres paroles) il l'attendait de pied ferme, il la bravait pour ainsi dire, & l'appellait avec la résignation d'un chrétien & le courage d'un héros. Enfin dans un de ces momens d'affaiblissement, où l'ame semble avertir l'homme, qu'elle va se séparer du corps & s'élancer vers l'immortalité, il addresse à sa famille réunie & éplorée ces paroles remarquables: Je sens mes Enfans, que je vais vous quitter, peut-être ne me retrouverés-vous pas demain. — Représentés-vous, Messieurs, cet affreux moment: les sanglots des Princesses, le désespoir morne de ses fils. — O Nature, que tu es puissante dans ces instans! Que ta voix parle haut au fond d'un coeur sensible, & combien le mourant est moins malheureux que ceux qui lui survivent! — Cette scene de sentimens si propre à déchirer les entrailles filia-

les,

les, fut presque la derniere de sa vie. Une longue agonie lui succéda; ou plutôt il fut accablé de cette léthargie, qui précede souvent la dissolution de l'existence. — Deux jours avant sa mort il reprit un instant ses esprits, & voulant donner au Prince son fils une derniere marque de sensibilité, il rassembla ses forces, ouvrit les bras & l'attira sur lui, pour lui donner un adieu éternel. — Depuis cet instant la robuste constitution, qu'il avait reçue de la nature, combattit encore quelque tems contre la mort: il y succomba enfin le 7 de ce mois à trois heures après midi, sous les yeux de son fils abattu sous le poids du sacrifice, que la nature faisait chés lui à la piété filiale.

Telle a eté la fin du Prince que vous pleurés; sa confiance pour son Successeur n'a cessé de se manifester dans cette longue maladie, & la marque la plus honorable, qu'il lui a donnée de son estime sans bornes, a été de lui expliquer de bouche ses intentions à l'égard de plusieurs legs omis dans son testament, bien sûr qu'il ne fallait point d'écrit avec un Prince digne d'être son fils.

Pleurés, Messieurs, pleurés un Prince si digne d'être regretté, mais pleurés en hommes & en chrétiens; remerciés la Providence de ce qu'elle vous laisse, en regrettant ce qu'elle vous ravit. — Enfans *), créatures sans tache, élévés vos innocen-

*) Les Pensionnaires du Collége.

tes mains au ciel, & priés le Tout-puissant, qu'il accorde le repos éternel au pere, & la félicité terrestre au fils.

II. Briefe über die Heilkunde.

1. Brief über die Ruhr des Jahrs 1781.

Trauter Kosmas!

Das war ein heiser beschwerlicher Sommer für uns Aerzte, liebster Freund! Auch unsere Herren Nachrichter, die unbarmherzigen Todengräber, hatten, ohne Ruhm zu melden, die Hände voll Arbeit. Die schreckende Sterbglocke begleitete jeden Morgen das Girren der unzählbaren Kaffeemühlen; täglich knarrte der traurige Todenwagen in unsern Strasen, und das schauernde Gesänge der die Leichen begleitenden Schulkinder erschütterte allenthalben unsere Ohren. Sie wissen, mein Bester, ohne daß ich es Ihnen sage, daß uns die leidige fast durch ganz Deutschland wüthende Ruhr sehr unartig heimsuchte; es wird Ihnen dahero auch nicht unbegreiflich sein, wenn ich Ihnen sage, daß die diesjährige wegen den bei uns herrschenden Vorbereitungsursachen recht bösartig, recht heimtückisch, und troz der bestgewählten Heilmittel besonders bei dem kindlichen Alter tödlich war.

Die diesjährige Ruhrepidemie, war nach allen

allen Zügen jener ähnlich, welche uns der meisterliche Pringel in seinem herrlichen Buche von den Krankheiten des Feldheeres und jener zu London vom Jahr 1762 aufgezeichnet hat. Damals war beinah dieselbige auserordentlich trockene Witterung im Sommer; alle seine Beobachtungen waren auf unsere Kranke vollkommen anwendbar. Auch seine Heilart war den meisten Ruhrkranken gedeihlich. Ich will Ihnen, mein Freund, einen gedrängten Auszug meines Tagebuchs liefern; beschreiben will ich Ihnen die Kette der auf einander gefolgten Krankheiten; erfahren sollen Sie die leidige Nachwehen, womit viele Ruhrkranken auch nach glücklich überstandener Gefahr noch lange Zeit geplagt wurden; meine Beobachtungen endlich, und eine aufrichtige Todenliste meiner selig verstorbenen Kranken sollen den Beschluß dieses Briefs machen. Vielleicht kann ich mit dieser Unterhaltung jenes Aufbrausen entschädigen, welches Ihnen das im Herbstmonate gelieferte Portrait eines allerliebsten Dokters verursachet hat.

Schon das Frühjahr, und besonders der Sommer, wie Sie wissen, mein Bester, war auserordentlich trocken; sehr sparsam besuchten uns erquickende Gewitter; die Gartengemüse waren theils welk, theils mit Ungezieffer verunreiniget, und die Baumfrüchten ungewöhnlich von Würmern heimgesucht.

Fast

Fast sollte man vermuthen, es werde bei gar zu trockenen Sommern eine gewisse Gattung Ungeziefer mehr als sonst ausgebrütet, welche zu besondern epidemischen Krankheiten den Grund legen. Wenigstens verdienet die Streitschrift Exanthemata viva, wovon nach des Hrn. Ritters Pringl gegründeter Vermuthung der berühmte von Linne der Schöpfer ist, einigen Beifall. Lesen Sie, liebster Kosmas, die Anmerkung, welche in der altenburger Herausgabe der pringlischen Beobachtungen vom Jahre 1772 Seite 301—308 aufgezeichnet ist. Wem würde wohl eingefallen sein, daß die dort beschriebene Ursache der öftern Ruhrrückfälle des Herrn Roländer Millionen fast unsichtbarer Milben, welche sich in den Rizen seines von Wachholderholz gedreheten Trinkbechers aufhielten, zuzuschreiben waren. Lesen Sie diese Stelle selbst, mein Bester, und theilen sie mir künftig ihre Gedanken darüber mit.

Das kindliche Alter war dieses Jahr besonders hart mitgenommen. Schon im Hornung wurden viele Kinder mit grindartigen Hautausschlägen und Wasserblattern heimgesucht; dieser Hautkrankheit folgte im Wonne- und Brachmonat ein ziemlich bösartiges Scharlachfieber auf dem Fuse nach; viele Kinder sind nach einer scheinbaren Wiedergenesung wassersüchtig geworden. Die Heilart des berühmten

Len-

tentin war bei dieser Gattung Wassersucht sehr gedeihlich. Kaum war diese Stadtplage geendiget, so fieng die leidige Ruhr im Heumonate an, das kindliche Alter niederzuwerfen; so gar die mit nichts als Muttermilch ernährten Säuglinge wurden Schlachtopfer dieser fürchterlichen Krankheit. Doch glaube ich bemerkt zu haben, daß jene Kinder, welche mit dem Scharlachfieber befallen worden, von der Ruhr frei geblieben sind. Wenigstens hatte unter meinen kleinen Ruhrpatienten nicht ein einziger zuvor das epidemische Scharlachfieber gehabt; und wer weis, ob nicht die diesjährige Ruhr eine Versezung der scharlachartigen Schärfe in die Gedärme war; da sich öfters bei Kindern sowohl als Erwachsenen die Ruhr mit einem beisenden Hautausschlage endigte.

Jene Kinder, bei welchen die Ruhr mit einem Fieber einkehrte, waren meistens so gut als verlohren; man konte ihr Schicksal genau vorher bestimmen, wenn die bei dem heftigen Zwange vorgekommene Falten des Afters schwarzblau waren; zu eben dieser Zeit wurde bei Bübgen das Scrotum blauroth, kalt, und es schwoll ungewöhnlich auf; da es, so lang die Krankheit im zweiten Periode stand, auserordentlich klein und eingeschrumpft war. Die auch mehrere Täge anhaltende Marmorkälte des Unterleibs und der äusern Glieder, der

Schluchser waren nicht immer sichere Vorbothen des Todes. Ein Fall ist zu seltsam, als daß ich denselben mit Stillschweigen übergehen sollte. Er wird mir, so lang ich lebe, eine lebhafte Warnung sein, den Kranken nicht immer zu verlassen, wenn auch gleichwohl alle Todeszeichen erscheinen. Eine junge, starke, sonst immer gesunde Frau wurde von der epidemischen Ruhr erbärmlich zugerichtet. Alles schien zu ihrem Untergange beizutragen, das Wohnzimmer war enge, nahe an den stinkenden Stadtgräben gelegen. Die Bedienung war nicht die beste. Auch ist nicht zu befürchten, daß ihr Mann jemal an Ueberfluß zärtlicher Liebe und ehelicher Freundschaft erkranken werde: denn er wuste die todkranke Frau mit einer ruhigen andächtigen Mine und den zärtlichsten Unarten recht künstlich zu ärgern. Sie wissen, liebster Kosmas! es giebt so eine Gattung zärtlicher Ehetyrannen am Krankenbette ihrer herzlich geliebten Weibchen, die alles mögliche durch ihr freundschaftliches Wesen beitragen, um eine heilsame Krisis für den Gottesacker zu bewirken. Kurz und gut: alle Heilmittel schienen bei dieser armen Kranken fruchtlos zu sein. Der Unterleib schwoll auf, wurde, wie die äusern Glieder, eiskalt. Der Puls klein und schwach. Die Lippen des Mundes waren blau, die Farbe des Gesichts bleifarbig, nur ihre Augen waren noch leb-

haft

haft. Diese Todenkälte der äusern Glieder, welche sich durch nichts erwärmen liesen, dauerte 6 volle Täge; behutsam schlich ich jeden Morgen um das Haus herum, schauete sorgfältig, ob die Fenster des Krankenzimmers nicht eröfnet seien, lies die Kranke mit allem versehen, was nach den Grundsäzen unserer heiligen Religion zu einer seligen Abreise vonnöthen ist, und lauerte nun ängstlich auf das Ende des in meinem gelehrten Prognosticon nagelfest gesezten kalten Brandes. Denken Sie, liebster Freund! den 7ten Tag Morgens fand ich die Kranke noch in denselbigen tödlichen Umständen, aber die Augen blieben unverändert lebhaft. Ich rafte alle Ueberbleibsel der kaum klimmenden Hoffnung zusammen, bewafnete meine Furcht mit dem Grundsaz: entweder ist nach den Anzeigen der kalte Brand wirklich gegenwärtig oder nicht; ist das erste? so kan ein neuer Versuch die Kranke nicht töden, ist der Brand, wie ich jedoch bei mir überzeugt war, nicht wirklich in dem Unterleibe eingeschlichen, so kann wenigstens ein Mittel, welches die Ausdünstung befördert und krampfstillend ist, ersprieslich sein. Ich lies dahero einen starken Trank von Kamillenblumen und Fieberrinde absieden, mischte Kampfergeist und Theriakeßig dazu, lies alle Viertelstund einen in dieses Gemisch eingetauchten Flanell so warm, als es die Kranke lei-

den konte, auf den Unterleib legen; innerlich gab ich der Kranken häufig Safranthee zu trinken, und alle Stund einen Löfel voll Elix. anticol. Crocat. dispens. Würt. welches mit Balsam- und Kamillenwasser vermischet war. Gegen Abend stellte sich ein heftiger Fieberfrost ein, auf diesen folgte eine brennende Hize mit Durst, die Todenkälte der äusern Theile verschwand, die Schmerzen im Unterleibe, welche gestillet zu sein schienen, kamen wieder zurück, ein neuer Durchfall stellte sich ein, und die Kranke erhielt nach einigen Wochen zu meinem Erstaunen ihre Gesundheit wieder. Da haben wir, dachte ich, wieder einmal einen herrlichen Stolpertusstreich begangen. Ich bin fast überzeugt, mein Freund! diese Kranke würde so ganz gelind zu ihren Vättern hinüber gesegelt sein, hätte ich dem wahrscheinlich schon still stehen wollenden Umlauf des Geblüts im Unterleibe keinen neuen gleichsam elektrischen Stos durch Safranthee gegeben. Soll nicht etwa diese hartnäckige Todenkälte der Extremitäten blos eine Wirkung eines durch die heftige Schmerzen verursachten Hautkrampfs gewesen sein? und auch alsdann scheint mir der Safranthee nicht ohne Grund wirksam gewesen zu sein. Der ehrliche Hofmann rathet, wenn ich nicht irre, den Gebrauch des warmen Getränks bei der Ruhr an. Einem andern meiner Ruhrkranken hat der Woll-

blu-

blumenthee und ein Gerstenkaffee mit Milch treffliche Dienste geleistet.

Ueberhaupt konnte man keine allgemeine Heilart festsezen. Viele Kranken haben nach genommener Brechwurzel nicht die mindeste Galle von sich gegeben, ungeachtet man der bösen Galle alles Unheil auf den Hals schieben wollte. Die Meinung des Ritters Pringel scheinet auch bei dieser Epidemie bestättiget worden zu sein, daß das Ruhrmiasma eine ganz besondere eigene Schärfe sei, welche hauptsächlich dem Mastdarm gefährlich ist, und demselben mit einem kalten Brande drohet. Ob es ein Scabies intestinorum, oder ein Anfressen von besonderm giftigen Ungeziefer sei, will ich hier nicht entscheiden; so viel ist aber gewiß, daß wie ich oben schon bemerket habe, bei vielen die Ruhr durch den Schweis und einen juckenden Hautausschlag vollkommen gewichen ist. Bei einer 70 jährigen Frau war die Ruhr periodisch. Nachts hatte sie einen häufigen Durchlauf mit Grimmen, Zwang, blutigem Schleim, Hize und Durst; Morgens erfolgte ein Schweis und ein ganz ruhiger Tag. Das Fieberrindepulver mit Rhabarbar und arabischem Gummi vermischt heilte das Uebel nach 7 gehabten Anfällen. Bei vielen, besonders bei Kindern, giengen häufige Würmer durch Erbrechen und den Stuhlgang ab. Das Wurmmoos

(Muscus Helmintochorton) war ein herrlicher Exorcismus für die Darmteufelchen. Oefters glaubte man, die garstige Krankheit sei wirklich vorüber; und dann verwandelte sich dieselbe in bösartige Wechselfieber, in Geschwulst der Gelenke, besonders wenn der Halbgenesene sich zur Herbstzeit zu früh heraus wagte, nicht vorsichtig genug gekleidet war, oder unverzeihliche Fehler in der Speiseordnung begieng. Die zeitigen Trauben, womit uns dieses Jahr der gütige Himmel ganz auserordentlich segnete, haben bei jenen Ruhrkranken, welche viele Galle von sich gaben, Hize und heftigen Durst hatten, grose Wunder gewirkt. Klistire von Milch und Kalkwasser haben dem Anschein nach vielen Kranken Linderung beim Zwang verschaffet. Bei einigen lies ich das goulardische Bleiwasser laulecht mit Nuzen einsprizen, besonders wenn die Schärfe der Stühle so heftig war, daß so gar der äusere Theil des Afters abgehäutelt war. Eine Milch von süsen Mandeln bereitet, worin ich einige Gran Bleizucker auflösen lies, war auch unter der Zahl leckerhafter Klistiren, deren ich mich gegen den hartnäckigen Zwang bediente. Vielleicht sind die sanften Bleimittel die besten gegen die Abhäutlungen des Mastdarms in der Ruhr; man bedienet sich dieser zum Einsprizen in fistulösen Geschwüren, in Brandschäden, in fressenden Schärfen auf der Haut, warum

warum soll man dieselbe bei der wahrscheinlichen Hautentzündung des Mastdarms in der Ruhr vernachläßigen? Leid, recht sehr leid ist es mir, daß ich zu spat diesen Gedanken gebahr, vielleicht hätte ich manchem Kranken den schmerzhaften Stuhlzwang lindern können. Schon vor einigen Jahren habe ich einer Dame gegen schmerzhaftes Brennen im Mastdarm, welches von den sogenanten Hämorrhoiden herkam, eine Milch von kühlenden Samen und Bleizucker mit Nuzen in klistiren beibringen lassen. Es ist ihnen bekant, liebster Kosmas! daß wir Aerzte nach geendigten Epidemien, so wie junge Feldherren nach einer blutigen Niederlage, aus gelungenen und mißlungenen Heilarten auf der Studierstube unser Gewissen erforschen, für die Zukunft in ähnlichen Krankheiten gewisse Entschlüsse fassen, und bisweilen ungewöhnliche Mittel zu neuen Versuchen bestimmen. Auch ich, mein Bester! hatte nach der lezten Ruhrepidemie denselbigen Anfall eines gelehrten Schwindels. Ich nahm mir festiglich vor, bei künftigen epidemischen Ruhren folgende Versuche anzustellen: ich werde nämlich sorgfältig die Zeichen sammeln, welche offenbare Unreinigkeiten im Unterleibe andeuten. Diese Gattung Kranke werde ich nach der schon hergebrachten Heilart die ersten Täge mit Brechmittel, demnächst mit abführenden Rhabarbarpulver, welche gegen die Spuhl-

würmer und andere Insekten mit versüßtem Queck-
silber nach Anrathen meines Lieblings des Ritter
Pringels gepfeffert sind, behandeln. So bald die
ersten Wege hinlänglich gereiniget sind, und keine
offenbare entzündungsartige Beschaffenheit des Ge-
blüts zugegen ist, so werde meine Zuflucht zu Saf-
ran- und Wollblumenthee nehmen, und den Kran-
ken häufig damit überschwemmen. Da ferner nach
den Leichenöfnungen, welche man bei herrschenden
Ruhren unternommen hat, meistentheils der Mast-
und Kolikdarm brandigt befunden worden; so werde
den Mastdarm als einen mit einer hautigen Rothlauf-
entzündung behafteten abgehäutelten Wundentheil
betrachten, und statt der gebräuchlichen ölichten,
schleimichten sogenanten besänftigenden Klistiren je-
ne von Kalchwasser und Milch, oder das goulardi-
sche Bleiwasser, welches bei Entzündungen auf der
Oberfläche so treffliche Dienste leistet, wählen; auch
könte man, wenn ungefähr des Herrn Linne Mei-
nung von Aftermilben gegründet sein sollte, biswei-
len kleine Gaben von der sogenanten aqua grisea,
welche aus Kalchwasser, Bleizucker und versüßtem
Quecksilber bestehet, in den Mastdarm einsprizen,
vielleicht würden diese unartigen Thierchen, welche
bei obengedachter rolandischen Erfahrung in Oel
und geistigen Sachen lebend geblieben, durch die-
ses Gegengift am sichersten getödet werden können.

Eben

Eben so wenig werde ich künftighin, wenn bei einer epidemischen Ruhr zugleich Scharlach- und Ausschlagfieber herrschen sollten, den Gebrauch der auf den Unterleib, besonders aber auf das Heiligenbein zu legenden Blasenpflaster versäumen; auch wird das Schwefelblüth in solchen Fällen eines meiner vorzüglichsten Arkanen werden. Glauben Sie nicht, mein Bester! daß man bei herrschenden Ruhren einen Versuch mit dem Freisamkraut (Jacea) machen könte? Sollten die schleimichten Theile dieser Pflanze die Schärfe nicht einwickeln, und die wunden Gedärme trefflich überkleistern können? Bei einem Säuglinge sahe ich einen von zurück getrettenem Freisam entstandenen ruhrartigen Durchfall durch Arzeneien und Klistire von Freisamkraut zubereitet, glücklich geheilet. Dieses ist der Plan, mein Freund! den ich bei künftigen Ruhrepidemien zu befolgen gedenke, wenn nicht ganz besondere Zufälle mich davon abhalten. Der Arzt, deucht mich, muß vor einfallenden Seuchen, so wie der Feldherr beim Waffenstillstand seine Operationsplane überdenken, und nicht abwarten, bis ihm der Feind mit voller Wuth in die Flanken fällt. Nun sollen sie, liebster Kosmas! noch erfahren, wie viele unselige Ruhrkrises ich auf den Kirchhof geliefert habe. Unter meinen Kranken, welche aus 126 leicht und schwerer Mannschaft bestund, blieben 11 Kin-

der und 7 Erwachsene auf dem Wahlplaz, die übrigen, welche meistens durch die Ruhr erbärmlich zugerichtet waren, sind sehr langsam mit China, Simaroube und einer genauen Lebensordnung ausgeflicket worden.

Erbärmlich mordeten die medizinischen Pfuscher bei dieser Seuche unter dem Landvolke. Glaubt aber der Landmann dem Rath eines vernünftigen Arztes, welcher sich nicht auf das Harnbesehen und die damit verbundene Beutelschneiderei legt? Wie ist diesem unter dem Landvolke herrschenden von Urgroseltern fortgepflanzten Uebel abzuhelfen? Was haben die vielen schönen Anleitungen für das Landvolk genüzet? Glauben Sie nicht, liebster Freund! man könne die Quellen dieser Gattung Entvölkerung am besten abgraben, wenn man bei der Bildung zukünftiger Selsorger auf den Hohen Schulen *), statt die Zeit mit unnüzen Zänkereien über unerforschliche Geheimnise, mit Demonstrationen, daß es auch bei unsern Zeiten fürchterliche Hexen giebt, zu verlieren,

*) Noch vor kurzem hat ein grundgelehrter Lehrer auf einer Hohen Schule, aufgebracht über meinen Unglauben gegen die gasnerischen Wunderkuren, sich in seinen Vorlesungen die rühmliche Mühe gegeben, zu erweisen, daß es auch noch zu unsern Zeiten wirkliche Hexen giebt, welche auf gesalbten Ofengabeln über Städte und Kirchenthürmer fortwallen. Damit er seinen Saz recht eisenmäßig befestigte, versicherte er seine Zuhörer, daß er selbst auf . . . nicht weit von . . . von einer

lieren, den jungen Weltgeistlichen durch einen würdigen Lehrer der Heilkunde gesunde Begriffe von den gewöhnlichen Landvolkskrankheiten, von den Fehlern ihrer Lebensordnung, und dem rechten Gebrauch der sogenanten Hausmittel beibringen lies? Heil dem würdigen Menschenfreunde, der diesen noch unzeitigen Gedanken zur vollen Reife zum Besten des armen Landvolks bringen wollte. Mit dem wärmsten Gefühle eines ungewöhnlichen Vergnügens habe ich verflossenen Herbstmonat zu Guntersblum von dem dasigen rechtschaffenen Wundarzte erfahren, daß der reformirte Pfarrer zu Gimbsheim Hrn. Kirchenrath Ritter bei der damals in seinem Kirchsprengel herrschenden Ruhr nach gehaltenem Gottesdienst der versammelten Gemeinde das nöthige Verhalten bei der Ruhr aus Tissots Anleitung für das Landvolk von der Kanzel abgelesen, erkläret, und dadurch vielen Schaden und Menschenblutzehnten der Storcher abgewendet habe. Dank dir, redlicher Mann, wohlthätiger Menschenfreund, braver Bürger? Wie sehr wäre es zu wünschen, daß dieser thätige Eifer eines würdigen Selsorgers den Trieb zur Nachahmung bei seinen Mitkollegen erwecken möchte! Ein anderes Hilfsmittel,

---

ner verhert gewesenen, aber Gott Lob! durch geistliche Mittel glücklich geretteten Weibsperson habe reden hören. Heist das nicht: die Zeit auf Hohen Schulen unbarmherzig verschwenden.

mittel, wodurch der abergläubische Landmann nach und nach für die Erhaltung seiner Gesundheit von der alten Gewohnheit sich in seinen Krankheiten den Pfuschern *) anzuvertrauen, kőnte losgerissen werden, wäre dieses, wenn man in die Volkskalender statt

*) So eben habe ich eine herrliche Schuzschrift für Pfuscher und Storcher in Händen; das vortreffliche Werkchen hat die Ueberschrift: Untersuchung der vermeinten Nothwendigkeit eines autorisirten Collegii Medici und einer medizinischen Zwangordnung. Hamburg verlegt bei C. E. Bohn 1781. Der ruhmvolle Verfasser, ein zwanzigjähriger Arzt, eifert sehr gegen alle medizinische Polizei; er will, man solle die Pfuscher und Storcher keineswegs einschränken, weil den Methodikern eben so wohl als den Storchern Kranke sterben, und weil die Pfuscher, freilich auf die Rechnung des Menschenbluts, bisweilen ein nüzliches Mittel erfinden, oder wenigstens mit mehr Herzhaftigkeit als gelernte Aerzte, die Gaben eines Remedii heroici bestimmen, hier und da Kranke heilen, welche vielleicht durch die Schüchternheit eines gelernten Arztes zu Grund gegangen wären. Er bestättiget dieses durch gesammelte Erfahrungen von berühmten Storchern, aus Frankreich und England, und spricht dadurch wenigstens tacite den gelernten Aerzten alle Fähigkeit ab, mit mehr Geschicklichkeit und Einsicht Mittel zu erfinden, und vernünftige Versuche zu machen. In Wahrheit, die Storcher hätten sich keinen bessern Advokaten wünschen können. Sollte man nicht auch aus demselbigen Grund die peinliche Strafen, Verfolgung und Ausrottung der Strasenräuber aus den Gesezbüchern ausstreichen? weil doch auch diese Menschenfresser bisweilen Gutes thun, armen Bettlern den Weg weisen, die Reisenden vorsichtig machen, den Verkauf der Pistolen befördern, ihre Ketten in Kapellen aufhängen, oder wenigstens vor ihrer Hinrichtung ein löbliches Beispiel der Bekehrung und Busfertigkeit geben? risum teneatis amici! Mich dencht doch immer, ein pfuschender Schneider verdirbt mehr Kleider, als ein gelernter Meister?

statt der gewöhnlichen Mordgeschichten und andern unnüzen Histörchen nüzliche von braven Aerzten in einer begreiflichen Schreibart entworfene Vorschriften für den kranken Landmann einrücken lies. Diese Anleitungen müsten hauptsächlich alte Vorurtheile ausmerzen, das Verhalten bei den gemeinsten Landvolkskrankheiten genau bestimmen, die Zeichen der Krankheiten auseinander sezen, und gute wohlfeile Arzeneien anzeigen. Da aber bei dem Landvolke mündlicher Vortrag mehr Eindruck macht: so könten dieselbige Vorschriften bei einer herrschenden Krankheit von dem Selsorger vorgelesen und näher erläutert werden.

Sagen Sie mir nicht, mein Freund! daß diese Vorkehr die Landpfuscherei unterstüze. In meinen Augen ist jener Privatmann kein Pfuscher, der aus Menschenliebe mit einem gesunden Mutterwize bei herrschenden Seuchen nach der Anleitung wohlgerathener Vorschriften seinem leidenden Nebenmenschen mit Rath an die Hand gehet. Ich habe aus diesem Grunde die Selsorger hauptsächlich zu diesem Geschäfte gewählet, weil ihre Beurtheilungskraft durch eine gründliche Philosophie aufgeklärter, und zur Anwendung heilsamer Vorschriften die tauglichste ist.

Nun werden Sie noch, mein Freund, nach der löblichen Gewohnheit aller im Christmonate ge-

schriebenen Briefen einen kräftigen Neujahrswunsch bei dem Beschlusse dieses Briefs erwarten. Nein, mein Bester, diese alberne Komplimenten waren mir von je her zum Eckel unerträglich. Seien wir das ganze Jahr hindurch thätige Menschenfreunde, warme Patrioten, ohne die Verfolgungen der Wahrheitsmartyrer zu fürchten; dieses ist der einzige Wunsch Ihres deutschen

May.

III. Sallusts Karakter.

Man spricht von allen Seiten so viel Schönes und Rühmliches über unsere Aufklärung, über den guten Geschmack unserer Gelehrsamkeit, daß man wirklich meinen sollte, die wahren Wissenschaften nähmen an allem unserm Thun Antheil, und hätten ihre Herrschaft mit einer Gründlichkeit ausgebreitet, die nie wieder umgestosen werden könte. Indeß tritt zuweilen mitten in den Kreis dieser herrlichen Einbildungen eine traurige Erscheinung, welche beinah alle Hoffnung danieder schlägt, daß dieselben auf der Bahn, welche sie gegenwärtig gehen, jemals zu dem Ziele, wegen welchem man ausgehen soll, gelangen werden. Eine solche Erscheinung ist z. B. die unbegreifliche Gleichgiltigkeit, welche man für den Besiz der klaßischen Schriftsteller

ler

ler der Alten bezeigt, deren Ausgaben zu keiner andern Zeit so bequem und vortheilhaft geliefert worden sind. „Was sollen wir uns daraus, sagen die Herausgeber des Plato, von dem gegenwärtigen Zustande der Litteratur in Deutschland, für die Kentnise, den Geschmack, und die Art zu studiren unserer meisten Gelehrten, besonders unserer studirenden Jugend, für eine Vorstellung machen?„ In Wahrheit, wenn man, um den Grad der gründlichen Gelehrsamkeit, und des Geschmacks eines Volks zu wissen, nichts thun darf, als die Art der Schriften betrachten, nach welchen es sich sehnet, und an welchen es Vergnügen findet; so erwecket das, was sich in diesem Stücke fast allgemein beobachten läst, nichts minder, als vortheilhafte Begriffe. Statt daß alle sogenante schöne Lektür zu nichts unmittelbarer hätte dienen sollen, als die Gemüther zur Bemerkung und zum Genuß alles Schönen und Grosen vorzubereiten, und selbigen nach und nach eine Neigung für das Einfache und Stille beizubringen: so scheint sie vielmehr eine gewisse vornehme Abneigung erweckt, und, ich weis nicht, welche Schwachheit, die nichts Männliches vertragen kann, verbreitet zu haben. Es ist dem beträchtlichsten Theile der gewöhnlichen Leser, und wohl selbst der Litteratoren, nicht um eine ausgebreitete Lektür, sondern um ein flüchtiges Ver-

gnügen

gnügen zu thun, das sie von derselben erwarten, und, wo sich dieses nicht überall einfindet, wo sie es mit Verstand aufsuchen, oder auf ein nüzliches Geschäft im Leben zurück führen sollen: da legen sie das Buch mit Widerwillen von sich; und glauben sie schon im voraus nichts anders erwarten zu können: so pflegen sie ein solches Werk, wenn es in einiger Achtung steht, allenfalls nach jeziger Gewohnheit mit zu loben; aber das ist nicht zu erwarten, daß es ihnen jemals einfallen sollte, sich mit demselben bekant zu machen.

Daß dieser Fall gerade in Absicht der alten Klassiker vorhanden sei, schliese ich nicht so fast daraus, daß man selbe so selten in unsern Häusern antrift, und so gar oft nicht einmal die Namen der berühmtesten kennet, sondern vielmehr aus demjenigen Geist, womit man seine Gedanken vorträgt und ausführt. Ich glaube nicht, daß ich etwas Uebertriebenes denke, wenn ich mir von einem Manne, der sich gerne und aus wahrer Hochschäzung mit den Schriften der grosen Denker aus dem Alterthum unterhält, gar herrliche, und, ich muß hinzu sezen, auserordentliche Begriffe mache. Wenn er einen Kopf hat, der nur die Hälfte begreift, und dazu eine Einbildungskraft, welche ihm die grosen Scenen immer mit Wärme in das Herz führt, und dies erneuerte drückte sich oft in sein Herz, stellte sich ihm

ihm immerdar vor, würde ihm vertraut, und wohl noch zur Natur: so kann es nicht anders kommen, oder dieser Mann muß, falls er einen wichtigen Posten verträte, gar seltsam erscheinen. Ich will sagen, er wird mit geübtem Selenauge die Beschaffenheit jeder Dinge ohne langwierige Untersuchungen, welche gemeiniglich zu nichts führen, übersehen; er wird mit einem versicherten Scharfsinn die Folgen wichtiger Dinge vorher sagen; er wird nichts mit der bleiernen Gleichgiltigkeit, womit manche Dinge behandelt werden, vornehmen; er wird auf der Stelle entscheiden, und ein abgesagter Feind von allen den Weitläuftigkeiten sein, welche eine träge Gedankenlosigkeit erfunden hat. So wird auch sein Geschmack in allen Dingen gros, und allemal der Abdruck einer mit kräftigen Speisen genährten Sele sein.

Könte ich, meine Freunde, einer meinen heissesten Wünsche, von deren Befolgung in der That ein Theil meiner Zufriedenheit abhängt, in eine Wirklichkeit bringen: wie Alexander den Homer, Karl XII. den Curtius las, so würde ich jedem Mann, dessen Beruf es ist, mit dem Kopf und dem Herzen zu arbeiten, eine Schrift der Alten auf das Pult legen, die er am Morgen lesen, und am Abend lehren soll. Unser Geist hat einer immerwährenden Erfrischung nöthig, wenn er, zu-

mal bei jemand, der mit vielen Zerstreuungen, mit trockenen und widerwärtigen Dingen umgeben ist, nicht in dieselbe gezogen werden soll. Dies geschieht leider nur zu oft, und ich glaube, was den Muth, von verrosteten Gewohnheiten abzugehen, das Ziel einer Sache ohne Umwege zu suchen, und alle die Dinge, deren Unordnung und Geschmacklosigkeit man nachgehends nicht mehr wahrnimt, betrift, weit mehr Thätigkeit, weit mehr aufrichtiges Verlangen, daß es gut, und geschwind gut gehen möge, an jungen Männern, in welchen noch Ideen einer guten Lektür lebten, als an denen, welche der nämlichen Geschäfte durch eine lange Ausübung gewohnt waren, und sohin mit der Lage derselben bekanter sein konten, bemerkt zu haben.

Sollte es nicht gut sein, wenn man zuweilen einen Versuch wagte, das, was blos noch auf den Schulkanzeln gefunden wird (leider im wahren Verstande findet sichs auch da nicht) heraus in die Geschäfte zu bringen? Sollte es nicht gut sein, wenn man zuweilen aus den Schriftstellern, deren Gebrauch vorzüglich allgemein sein sollte, einige Stellen aushübe, blos um Neugierde nach dem Weitern zu erwecken, sagte: das ists! Wenn man mit den Lesern so gar einige Stellen läse, ihnen zeigte, auf was sie Acht haben, was sie suchen, wie sie die Sachen ansehen, und dasjenige sich eigen machen

chen sollten, was so sehr die Mühe lohnt, gefunden zu haben? Ich dächte, es wäre sehr gut, und daß es hauptsächlich darin fehle, daß viele Leser nicht wissen, wie sie das Buch eines Alten, dessen Absicht ihnen oft ganz fremd ist, ansehen sollen, das nehme ich aus der Begierde und dem freudigen Antheil wahr, mit welchem sie Zergliederungen einzelner Stellen lesen und lieb gewinnen: das stelle ich mir oft vor, wenn ich denke, welche, man kann sagen, ungeheure Menge sich bei uns die stollbergische Uebersezung des Homers zugelegt hat, wovon ihn, nach aller Vermuthung, die Hälfte nicht gelesen, und ein Drittel dieser Hälfte nicht verstanden hat. Denn welche Wirkungen müste ein solches Buch, so oft verbreitet, auf dies Land hervor bringen? Aber so gehts wie mit den vielen öffentlichen Kunststücken, welche man daselbst besizt. Man sieht sie wohl an; lobt sie auch, weil man sie noch von jedermann loben hört: und geht dann vorüber, ohne zu wissen, was man weiter mit ihnen machen soll.

Es giebt keine zuverläsigere Probe, ob man wahrhaft gegründete Kentnise und einen reinen Geschmack besize, als wenn man sich irgend ein Stück aus einem Alten vorlegt, und dabei sein eigenes Wohlgefallen zu Rathe zieht. Ich zweifle sehr, ob die alten Schriftsteller, wenn sie heut zu Tage,

und für unsere Bedürfnise mit eben der Simplicität, mit eben der männlichen Denkungsart, vermög welcher sie gerade zu auf den innern Werth der Sache losgiengen, schreiben sollten, sich unsern und denjenigen Beifall erwerben würden, den sich nicht selten eine mittelmäsige Schrift, welche unsern Müsiggang durch angenehme Unterhaltungen auszufüllen weis, allgemein erwirbt. Wo ist das Publikum, welches an einem Buch, wie z. B. das über die Pflichten vom Cicero ist, den Geschmack fände, selbes mit dem Vergnügen aufnähme, mit welchem es übel zusammenhängende und halb ausgereifte Ideen verträgt? Wo ist in mancher Gegend der lebende Historiker, der, wenn jemand von seinem Lande eine Geschichte verfertigte, wie Sallust schrieb, nicht mit vieler Verachtung und zuversichtlicher Einbildung, als sage er gar etwas feines, lachen und sagen würde: der Mann hat einen Roman geschrieben.

Sallust ist einer derjenigen Schriftsteller, welchen ich vorzüglich jedem, der gemäs seines Zurückerinnerns einmal studirt, und dann auch treulich ein studirtes Amt erhalten hat, in die Hände geben möchte. Er raumt den Kopf aus, und sezt das Blut in Bewegung. Er war auch der Mann, der da vollkommen wuste, was an jeder That das Wahrhafteste, das Schönste und Kräftigste sei, und

es

es gerade so, wie es damals war, als es geschah, darzustellen wuste. Er wirft nun nicht blos das Faktum hin, sondern er pflegt es herzuleiten, pflegt es dann wieder so aus einander zu legen, daß jeder Leser sieht, wie das Ding sämtlich hervor geht, und sich durch einander windet, und am Ende so auflöset, oder zerreiset, wie es allemal geht, wenn bei verschiedenen menschlichen Interessen, verschiedene menschliche Leidenschaften zusammen kommen. Und das Ding erzählt er nur einmal; das ist, vieles weis er so kurz, und so manigfaltig im Wenigen herzustellen, daß es immer schon vorüber ist, wenn man meint, er werde nun erst recht zu erzählen anfangen, und daß man denn doch bei genauer Betrachtung sieht, es sei wahrhaftig alles erzählt. Wer nun aber glauben wollte, er würde dies alles in dem Buch finden, so bald er dasselbe in die Hand nehme, der würde sich vielleicht sehr betrogen sehen: denn die Bedeutung jeglicher Worte will, wie der hohe Verstand in den alten Kunstwerken, gesucht sein, und man muß den Mann oft sehen, wenn man an seine grose Manier sich gewöhnen will.

Man kann sich leicht vorstellen, wie der Mann alle Sachen ansehen müsse, der sich gleich anfangs erkläret, wie er der Meinung sei, daß nur derjenige eigentlich lebe und seiner Selenkräfte geniese, der sich ein gewisses Geschäft zum Ziel sezte, der

durch ein herrliches Unternehmen, oder irgend eine ruhmwürdige Kunst sich den Ruhm erwerbe, wodurch es bekant werde, daß er im Leben sei. Das ists nun aber nicht, wenn man diese Geschichten liest, daß man innen werde, die Römer hätten einen tollen Wildfang gehabt, der Katilina hies, oder sie hätten in Afrika Krieg geführt; sondern wahre Bilder groser menschlicher Leidenschaften, grose Rathschläge in entscheidenden Zeitpunkten, starke Karakter, und schauderhafte Zufälle, unbeugsame Köpfe, und Opfer aller Launen, die grose Welt, wie sie war, und sein wird, kennen lernen, das ist es, und das ist es allemal bei jeder Betrachtung geistiger Werke.

Ich dachte, wenn ich nun über dieses Buch etwas zu sagen wüste, — wäre es auch keine Abhandlung, keine tiefsinnige Zergliederung innerer Schönheiten, wenn es nun tauglich wäre, den Lesern, für welche man schreiben soll, Lust zum Buch selbst zu erwecken: so hätte ich uns doch eine vergnügte Stunde gemacht, und es dürfte uns vielleicht in Betracht aller anderer Vergnügen, welche wir dafür haben können, am wenigsten gereuen, dieses genossen zu haben. Ich habe viele herrliche Bücher dadurch in leere Häuser gebracht, und mir, und oft vielen Leuten um mich, eine Stunde voll Freuden, nach welcher wir mit empor gerichtetem Haupt auseinander giengen, dadurch gemacht, daß ich

den nächsten den besten klaßischen Schriftsteller heraus genommen, und über den allgemeinen Werth und einige Stellen desselben, was nur eine glückliche Begeisterung eingab, gesprochen habe. Dies ist auch gewiß die beste Methode, mit Männern, deren Sache die Katheder nicht sein kann, zu sprechen, und wollte Gott! daß es wenigstens der Hälfte heutiger Schriftsteller beliebig sein möchte, vielmehr für jene, als für diese zu schreiben.

Sallusts Karakter sind als Meisterstücke bekant. Sie haben jenes, daß darin das Allgemeine zum Eigentlichen zurück geführt, und daß der Mensch mit Eigenschaften, welche wir täglich, mehr oder weniger, vereinigt sehen, erscheint, aber mit ganz besondern Zügen, welche ihn zu diesem und keinem andern Menschen machen, heraus tritt. Sie sind aus Thaten abgezogen, das ist, der Verfasser schloß, der Mensch, welcher diese Handlungen ausübte, hat diesen Karakter gehabt, so wie man ordentlicher Weise, wenn man den bestimten Karakter einmal weis, auch wissen kann, was dieser Mensch in gegebenen Fällen gesprochen, was er für Absichten geführt, und wie er sich betragen habe. Wer die Geschichte ganz liest, wird beobachten, daß sich alle Personen, wie sie im Anfange hervor kamen, bis ans Ende erhalten, und nichts unternehmen, das man nicht erwartet hätte. Ueber-

haupt aber befindet man sich in der Gesellschaft grosser Gemüther, deren Eindrücke in eine fähige Seele tief eindringen müssen.

a) Roms Karakter in den ersten und guten Zeiten.

Damals fieng jeder an, sich immer mehr und mehr zu erheben, und seine Geisteskräfte zu üben.— So bald unsere Jünglinge so weit zu Kräften kamen, daß sie mit den Soldaten fortziehen konten, lernten sie in Lagern den Kriegsdienst, durch Uebung und Abhärtung. Ihre vorzüglichste Begierde war, schöne Waffen und Kriegspferde zu besiegen, und der Gastereien und Liebeshändel achteten sie wenig. Männern dieser Art war kein Unternehmen unerwartet, kein Ort zu steil und unüberwindlich, kein Feind in der Schlachtrüstung schreckbar. Ihre Tapferkeit hatte sich alles unterwürfig gemacht. Es war ein heftiger Ruhmstreit unter ihnen, wer sich durch grösere Thaten hervor thun könte; jeder eilte vor dem andern einen Feind zu erlegen, die Mauer zu besteigen; jeder wollte gesehen werden, da er so etwas that. Das waren ihre Reichthümer; hierin sezten sie ihren Ruhm und adeliche Vorzüge. So eigennüzig sie waren, wenn es auf ein Lob ankam: so wenig waren sie es da, wo es nur Geld betraf, und zu eben der Zeit, wo ihre Ruhmbegierde ohne Gränzen gewesen, blieben ihre Wünsche, in Absicht auf den Reichthum, bescheiden.—

In Stats- und Kriegssachen waren reine Sitten ihre vornehmste Sorge. Zu allen Unternehmungen begleitete sie die innigste Eintracht, und eine feindselige Begierde, Privatvortheile zu suchen, waren ihnen ganz unbekant. Recht und Billigkeit wurden mehr durch innerliche Neigungen, als durch Gesäze erhalten. Nur bei Handlungen wider ihre Feinde fielen Zänke, Uneinigkeiten und Feindschaften vor; die Bürger kanten keinen andern Streit, als den, sich einander durch schöne Thaten zu übertreffen. Die Feste der Götter begiengen sie mit feierlicher Pracht; zu Hause lebten sie sehr bescheiden, und gegen ihre Freunde beobachteten sie eine unverbrüchliche Treue. Diese zwo herrlichen Tugenden, ein unerschütterter Muth in Vorfällen wider Feinde, und die strengste Billigkeit in den Tägen des Friedens legten sie zum Grund, ihre und die gemeine Wohlfahrt zu beförden.

b) Karakter des verderbten Roms.

Jezt, nachdem sich der Stat durch unermüdetes Bestreben und unverlezte Gerechtigkeit empor geschwungen, nachdem mächtige Könige durch Waffen gedemüthigt, wilde Nazionen und unermeßliche Völker durch Tapferkeit zur Ruhe gethan, nachdem Karthago, die Nebenbuhlerin der römischen Macht, von Grund aus verheeret, und alle Meere, und alle Länder geöfnet waren, fieng das

Glück an, wider uns feindselig zu handeln, und eine allgemeine Zerrüttung an die Stelle der Ordnung zu sezen. Eben diejenigen, welche bei den mühsamsten Unternehmungen und Gefahren, bei zweideutigen Hoffnungen und grausamen Ungemach aufrecht und muthig blieben, fanden an Ruhe und Reichthum, den Gegenständen fremder Wünsche, eine Last, die sie elend machte. Erst wachte die Begierde nach Geld, dann die Begierde nach Herrschaft auf, und sogleich ward allen Uebeln der Eingang geöfnet. So bald die Habsucht zu herrschen anfieng, verschwanden Treue, Redlichkeit und alle übrige Tugenden, und an deren Stelle kamen Hochmuth, Grausamkeit, Götterverachtung, und ein schändlicher Verkauf aller Dinge zum Vorschein. Die Sucht nach Ehrenstellen machte viele Menschen zu Lügner; dann lernte man etwas anders zu sprechen, und etwas anders in dem Herzen zu behalten, dann suchte man Freunde, nicht, wo man wahre Verdienste, sondern wo man Vortheile zu finden glaubte; dann befliß man sich mehr, einen rechtschaffenen Mann vorzustellen, als, wie ein solcher zu handeln. Alle diese Uebel verbreiteten sich anfangs nur langsam, und zuweilen ward ihnen Einhalt gethan; allein nachdem die Ansteckung, gleich einer Seuche, allgemein geworden, bekam die Stadt eine andere Gestalt, und die Regierung, welche bis-

bisher auf Güte und Gerechtigkeit gegründet war, wurde grausam und unerträglich. —

Als man anfieng, den Reichthum zu ehren, und demjenigen, der Geld besas, Ruhm, Macht und Herrschaft zu Theil ward, erstarben alle edle Triebe; die Armuth ward verachtet, und die Unsträflichkeit ward zum Vorwurf gemacht. Die reiche Jugend wurde üppig, habsüchtig, und auf eingebildete Vorzüge stolz. Man riß alles an sich, und verschwendete alles; achtete das Seinige nicht, und trachtete nach fremdem Gut; Ehrliebe und Schamhaftigkeit, heilige und profane Dinge wurden ohne alle Rucksicht und Achtung unter einander geworfen. Wenn man nun die Palläste und Landhäuser betrachtet, deren Pracht und Weitschichtigkeit Städten gleichet, so lohnet es doch der Mühe, auch jene Tempel zu besuchen, welche unsere Voráltern, noch wahrhaft gottesfürchtige Menschen, den Göttern erbaut haben; aber sie haben ihre Tempel mit der Frömmigkeit ihrer Herzen, und ihre Häuser mit dem Andenken an ihre rühmliche Thaten geziert, und die Völker, welche sie eroberten, plünderten sie nicht aus. — Was soll ich hier Dinge anführen, welche niemand glaubet, der sie nicht mit Augen gesehen hat? Mehrere Privatpersonen trugen Berge ab, bauten aus dem Meere herauf. Solche scheinen mir mit ihrem Reichthum gescherzt zu haben,

ben, und was sie mit Ehren besizen konten, wetteiferten sie mit Schande zu misbrauchen. Auch die unnatürlichsten Wohllüste und schändlichsten Leidenschaften bemächtigten sich ihrer. Männer liesen sich, wie Weiber, mishandeln, und die Weiber trieben mit ihrem Körper öffentliches Gewerb. Die Speisen auf die Tafel suchte man von entfernten Ländern und Meeren zusammen. Man schlief, ehe man müde war, as und trank, ehe man Hunger und Durst fühlte, erwartete weder Kälte noch Müdigkeit, sondern gieng diesen Dingen mit entnervter Weichlichkeit entgegen. Wenn die Jungen ihr vätterliches Erbe verschleudert hatten, so verleitete sie diese Lebensort am Ende zu Bubenstücken. Wessen Herz einmal böser Lüste gewohnt war, konte den Trieben nach selben nicht leicht wieder Einhalt thun; sondern nur desto unverschämter wagte er alles, etwas erobern, und wieder verschwenden zu können. —

c) Karakter des Katilina.

Er stamte von einem adelichen Geschlecht ab; er besas auserordentliche Fähigkeiten des Geistes und des Körpers, aber dabei ein übelgeordnetes böses Herz. Einheimische Unruhen, Schlägereien, Plünderungen, bürgerliche Mishelligkeiten waren von früher Jugend an sein Vergnügen, auch hat er sich stets in einem und dem andern geübt. Es

ist

ist beinah unglaublich, wie sehr er abgehärtet war, Hunger, Kälte, Nachtwachen, und alles Ungemach zu ertragen. Er war ein Waghals, wenn er Absichten durchsezen wollte, steckte dabei immer voll heimlicher Ränke, blieb nie bei einem Betragen, und verstund sich vollkommen darauf, alle Karakter und Denkungsarten anzunehmen. Er suchte stets etwas von andern an sich zu reisen, und das Seinige verschwendete er. Seine Begierden sezte er mit gewaltsamer Hize durch. Er besas sehr viele Beredsamkeit; aber die Klugheit kannte er wenig. Sein ganzes Wesen, das für grose Dinge geboren war, strebte unaufhörlich nach Unternehmungen, welche die gemeine Bahn, allen Glauben, und die gewöhnlichen Kräfte überstiegen. —

Seine befleckte Sele, Gott und den Menschen verhaßt, fand weder durch Abmatten noch durch Erholung einige Beruhigung; so ohne Unterlaß wurde sein zerrüttetes Herz von dem Bewußtsein seiner Greuelthaten gepeinigt. Er hatte eine leblose Gesichtsfarbe, scheuslich hervor stehende Augen, erschien bald mit einem langsamen, bald mit einem beflügelten Gang, und in seinem ganzen Wesen und Betragen war die innere Zerstörung zu erkennen. —

Als ihm auf dem Rathhaus, wo er sich vertheidigen wollte, alle Gutgesinten in die Rede fielen, schrie er wütend: „Weil ich dann also von meinen

Fein-

Feinden umrungen, mit Gewalt hinab gestürzt werde, so will ich meinen Brand in dem allgemeinen Schutt begraben.

Ehe er das Zeichen zum Angrif geben lies, sagte er: Sollte das Glück unsere Tapferkeit beneiden, so lasset euch ja das Leben nicht rauben, ohne euch gerächt zu haben. Gebet doch nicht zu, daß man euch fange, und wie das Vieh dahin schlachte, sondern fechtet, wie Männer, und hinterlasset dem Ueberwinder Blut und Verwüstung. —

Als er sah, daß seine Truppen getrennet, und er nur noch mit wenigen übrig sei, erinerte er sich an sein Herkommen, und sein ehemaliges Ansehen, rennt hierauf in die dicksten Haufen der Feinde, und fällt im Kampfe. —

Man fand ihn, weit von den Seinigen entfernet, unter den Leichen der Feinde; er holte noch ein wenig Athem, und hatte in seinem Angesicht noch alle Züge eines verwilderten Herzens, wie ehemals in seinem Leben, beibehalten.

d) Q. Curius, ein Mitverschworner

Er war von einem ziemlich guten Haus; aber in Schandthaten und Bubenstücken ganz begraben. Die Sittenrichter hatten ihn als einen gebrandmarkten Bösewicht aus dem Rath gestosen. Dieser Mensch war eben so eitel, als er verwegen war. Er konte nichts verschweigen, was man ihm anvertrauete; er

er konte seine eigene Laster nicht geheim halten, und was er immer heraus sagte und that, dachte er dabei nicht im geringsten an eine Folge. Nun hatte er mit einem adelichen Frauenzimmer, Fulvia, eine alte Buhlschaft unterhalten. Diese sah ihn bereits mit gleichgültigen Augen an, da ihn seine Dürftigkeit auser Stand sezte, ihr öftere Geschenke zu machen, als er plözlich anfieng, Prahlereien zu reden, ihr Berge und Meere zu versprechen, ja, ihr mit dem Schwert zu drohen, wenn sie seinem Willen nicht nachkommen würde. Er betrug sich durchaus übermüthiger, als man an ihm zu sehen gewohnt war. —

e) Sempronia.

Diese Dame hatte viele Verbrechen begangen, wozu eine männliche Unerschrockenheit erfodert ward. Sie hatte, sowohl was ihr Herkommen und Gestalt, als auch was ihr Gemahl und Kinder betraf, von dem Glücke so viel erhalten, um sich nicht beschweren zu können; sie war in der griechischen und lateinischen Litteratur unterrichtet, konte singen und tanzen, und dies reizender, als züchtigen Damen es zustehet, und verstund sich überdies noch auf viele andere Dinge, welche zur weichen Ueppigkeit einladen. Unter allen Dingen achtete sie ihre Ehre und Schamhaftigkeit am wenigsten, und des Geldes schonte sie so wenig, als ihres guten Rufs.

Sie

Sie überlies sich so rasend den sinnlichen Lüsten, daß sie öfters Männer an sich zog, als sie diese besuchten. Sie hatte sich bereits vieler Treulosigkeit schuldig gemacht, anvertraute Dinge durch Eidschwüre verläugnet, und war die Mitvertraute bei einem Morde gewesen. Schwelgerei und Mangel stürzten sie ins bodenlose Verderben. Sie besas übrigens einen aufgeweckten Geist, konte Gedichte machen, einen artigen Scherz auf die Bahne bringen, wuste ihren Reden, nachdem es die Umstände erfoderten, ein sittsames, zärtliches oder kühnes Wesen zu geben, und zeigte in ihrem Umgang überhaupt viel lebhaften Wiz, und ein durchaus anmuthiges Betragen.

f) Cäsar und Kato.

Ihr Stammgeschlecht und Alter, und ihre Beredsamkeit war beinahe gleich; auch die Gröse ihres Geistes, und ihr Ruhm war es; aber das war jedem durch besondere Vorzüge. Cäsar erwarb sich durch seine Gutthaten und Freigebigkeit, Kato durch die Unsträflichkeit seines Lebens, die Meinung einer grosen Sele. Jener machte sich durch sein leutseliges und theilnehmendes Wesen bekant, diesem vermehrte sein strenges Betragen das Ansehen. Den Cäsar machten Geschenke, Hilfleistungen, Versöhnungen, den Kato seine Beharrlichkeit, nichts durch Bestechungen durchzusezen, berühmt;

bei

bei jenem fanden die Unglücklichen ihre Zuflucht, bei diesem die Bösen ihren Untergang; man lobte an jenem ein durchaus gefälliges Wesen, an diesem das unbeugsame Verharren. Cäsar hatte sichs zum Geseze gemacht, immer etwas zu unternehmen, alle Gelegenheiten zu benuzen; die Geschäfte seiner Freunde zum Nachtheil seiner eigenen zu besorgen, niemand etwas abzuschlagen, das den Namen eines Geschenkes verdiente; sein einziger Wunsch zielte nach einer grosen Regierung, nach einer mächtigen Armee, nach einem neuen Krieg, worin ein Mann mit Muth sich hervor zu thun Gelegenheit hätte; indeß sich Kato der Eingezogenheit, des Wohlstandes, und besonders der strengsten Ernsthaftigkeit befliß. Es lag ihm wenig daran, wie er es dem Reichen an Habschaften, noch weniger einem Unruhigen an Wickeleien hervorthun möchte; aber einen wackern Mann an Verdiensten, einen Bescheidenen an Ehrliebe, einen Untadelhaften an Enthaltsamkeit zu übertreffen, das war seine Sorge. Er wünschte mehr, ein rechtschaffener Mann in der That zu sein, als blos wie ein solcher zu erscheinen. Je weniger er sich also darum bekümmerte, wie er sich einigen Ruhm erwerben möchte, desto mehr war eben dieses Betragen dazu gemacht, ihm Ruhm zu verschaffen.„

Diese sind die Personen, welche bei der Bege-

benheit des Katilina zur Handlung kommen. Was ich vor allem hoffte, wenn unser Publikum, das mit dem Kopf arbeitet, solche Schriften läse, ist, daß es mit Ideen und Bildern von thätigen Menschen, die keiner dem andern nachahmeten, sondern die immer selbst und in ihrem Kreise handelten, und immer etwas Grösers, als sie sahen, thun wollten, vertraut, und nach und nach dahin gebracht würde, Ehre in bürgerlicher, bescheidener Kühnheit, und Lust und Ruhm im Hervorthun durch Thaten zu suchen. Dazu gehört voraus die Erhebung unserer Denkungsart, eine Verstärkung unserer Leidenschaften ins Männliche, und welches Mittel, dieses bald und gewiß zu bewirken, ist dazu besser, ist dazu einziger, als der vertraute Umgang mit den Schriften der Alten?

IV. Schluß der Briefe über die Schauspielkunst von A. W. Ifland.

Die Beurtheilungen der Schauspieler sollten auf die Verbesserung derselben so vielen Einfluß haben, daß es nie weh thut, immer mehr und mehr zu sehen, wie die Verfasser solcher Beurtheilungen durch ihre eigene Schuld dieses Zwecks ganz verfehlen.

Man muß (sagen unsere Beurtheiler) man muß über diese Leute nicht schreiben. Wahrheiten können

nen sie nicht dulden. Erhebt man sie nicht bis an den Himmel, so sieht man sich ihrer Nachrede ausgesezt. Undankbarkeit ist der Lohn unserer Mühe. Aber (fragen die Schauspieler)

Wer schreibt über uns?

Wie schreibt man über uns?

Der Vorwurf der Beurtheiler hat vielen Anschein, so ist die Parthei der Schauspieler die leidende; eben darum will ich zu ihrer Vertheidigung deutlich einleuchtende Wahrheiten sagen.

Schauspiel und Schauspieler sind überall ein wichtiger Theil der Konversation, alles, was hierüber geschrieben wird, ist eine angenehme Unterhaltung, weil wir die Dinge und die Personen kennen, wovon geschrieben wird. Viele lieben, einige verstehen die Schauspielkunst, alle aber glauben sie zu verstehen. Alles nun, was über das Theater geschrieben ist, wird eifrig gelesen, und nach Masgabe des Antheiles, des Vorurtheiles für oder wider Parthei und Richter, geglaubt, behauptet, verworfen und verfochten. In solchen Brochüren sich das Ansehen von Sachkentnis zu geben, ist sehr leicht. So ergreift oft mancher, der durch ein Namenstagsgedicht, auf weisem Bande gedruckt, zum schönen Geist sich privilegirt zu haben glaubt, auf unsere Kosten begierig die feile Gelegenheit seiner Feder Ruf zu verschaffen. Und warum sollten

sie nicht? Wer soll ihre Unwissenheit rügen? Die Schauspieler schweigen. Noch ist die Schauspielkunst mehr **geliebt** als **geachtet**, daher giebt es wenige, welche gründliches Studium dieser Kunst genug hätten, um etwas zuverläsiges darüber zu sagen.

Welche denn nun so als kompetente Richter sich aufwerfen, wie schreiben sie über uns?

Man spricht nicht **mit** uns, sondern zu uns. Oft gar — es thut mir leid, auch an den guten Beurtheilungen das bemerken zu müssen — oft gar zu uns **herab**. Geschieht das aus Gefühl von Ueberlegenheit des Richters? Ist er so gewiß seiner Untrüglichkeit? so mögen uns seine Gründe diese Ueberlegenheit fühlen lassen, nicht seine Sprache. Was dieser Ton **nuzt**, das begreife ich nicht, desto mehr was er schadet. Erbittern muß er den Brodkünstler. Bitterkeit aber vertilgt alle Empfänglichkeit für gutgemeinte, auch gutgesagte Wahrheiten. Oder wäre es die rechte Sprache des Kenners, des Richters, mit dem Künstler? Wohl nicht, wenn man anders jedem Werke, auf dessen Darstellung man Zeit, Fleis, Kentnis und Kraft verwendet sieht, Achtung schuldig ist. Wer mit gründlicher feiner Kentnis, mit Gutmüthigkeit in die geheimsten Adern so eines Werkes zu dringen fähig ist — der hat das Recht, um des Künstlers und der

Kunst willen der Welt zu sagen, was er fand und nicht fand. Warmen Dank muß der Künstler dem Manne zollen, der neben der Anzeige dessen, was er leistete, mit bescheidener Gründlichkeit anzeigt, was er diesesmal nicht leistete. Wenn der Richter mit Gutmüthigkeit einen edeln Zweck erreichen will, warum wollte er auch mehr als sagen was er glaubt. Warum wollte er durch Arroganz beleidigen, durch Wizelei sich dem Verdachte aussezen, er wolle durch Ausstaffirung blenden, durch Belustigung der Gründlichkeit entgehen, lieber sich selbst hören, als andern, ohne von der geraden Linie zu weichen, nüzen.

Oder spricht man so zu uns, weil man überhaupt — zu Schauspielern spricht? Warlich der übersehende, mitleidige, duldende Ton vieler Kritiken berechtigt zu diesem Verdachte! Ich würde mich schämen, wenn ich darüber etwas zu sagen in Versuchung käme.

Die mehrsten Beurtheilungen der Schauspieler beweisen, daß man mehrentheils ohne gründliche Sachkentnis vor uns hintritt, ohne Rücksicht auf Prädilektion für Manieren, Lieblingsideen und Vorurtheile, nach augenblicklichem Gefühl ein Urtheil abfaßt, das dann sofort mit möglicher Genügsamkeit bekant gemacht wird. Oft sind solche Kritiken in einem brillanten Stil geschrieben, fal-

sche Anmasung von Unpartheilichkeit und Wahrheitsliebe prangen in artigen Figuren neben jeder Versündigung des Richters, dann ist der Schaden des Schauspielers unersezlich. Auf die schiefe Rezension eines Buches läst sich antworten. Allen Falls hat dann der Leser das corpus delicti vor sich liegen. Aber auf die schiefe Beurtheilung von Rollen, was läst sich da sagen? Sie sind gespielt. Das Lachen, das sie belohnte, ist vergessen in Geschäften, vertrocknet ist die Thräne, die dem Schauspieler floß, nicht Leinwand, nicht Stein erhalten ihr Andenken, ihr Werk kann nicht für sie reden. Jede Beleidigung, die ihnen geschieht, widerfährt also einem wehrlosen Mägdchen. Bei jeder Vertheidigung würde man sich nicht dem Verdacht aussezen, Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie! — Der Rezensent einer Schaubühne sollte Mittelsperson sein zwischen dem Publikum und der Bühne, schiefe Richtungen unter beiden zu verhüten suchen.

Das ist ein Geschäft.

Wenn man sich blos mit der unterhaltenden Seite dieses Geschäftes befaßt, mit Gnadenbezeigungen und Strafen, heben oder fallen lassen; so fällt die gute Absicht, so gar der Schein davon weg. Man erzeugt Erbitterung, (denn kein vernünftiger Mensch wird sich durch unbewiesene Machtsprüche

sagen

sagen lassen — alle dein Fleis war schief gerichtet) nun schilt sich der Richter endlich, höchst ungerecht, einen Martirer für die gute Sache. Man muß gründlich beweisen, nicht vorgefaßte, unbewiesene, einzelne Meinungen als unfehlbare Grundregeln aufdringen.

Was muß den Mann, der über seine Kunst dachte, mehr kränken, als wenn man ihm ohne allen Unterschied über A. B. C. Dinge Aphorismen zu Wegpfählen hinsezt. — Und ich frage noch einmal, wird dieser Ton den Brodkünstler bessern können, ehrt er die Person des Richters?

Die Verschwendung von Kräften und Gesundheit, die gehörige Haltung zwischen Grimaße und der nöthigen Verstärkung der Gebärde, welche die Leidenschaft gebiert, ist unendlich schwer zu berechnen, wird sehr oft verkant, gar nicht gekant, darauf sollte der Rezensent das Publikum aufmerksam machen, das sollte er vom Gegensaze scheiden. Denn unter Hunderten wissen neunzig, ob der Arm gut oder schlecht gebogen war, aber nicht Zehn unter Hunderten sind fähig, ächtes und falsches Gefühl auf der Bühne zu unterscheiden.

Nicht als fühlte ich nicht, daß wir in körperlicher Bildung noch eben so weit zurück sind, als wir im einfachen Ausdruck von Leidenschaft und Natur fortgeschritten sein mögen? Ich will nur die richti-

ge Bemerkung machen, daß unsere Rezensenten jene Seite gar nicht bemerken, blos an der Aussenseite hängen, während wir im Studium körperlicher Bildung fortgehen. Obgleich — langsam!

Auch ist es eine Gewohnheit mancher Theaterkritiker, den Werth eines Künstlers, einzig durch Vergleichung mit fremden Künstlern zu bestimmen. Hochachtung gebührt jedem Künstler, der für seine Nazion gut oder gros ist. Niemand aber kann die Weise des englischen oder französischen Schauspielers dem Deutschen als Richtschnur vorschreiben. Der berühmte le Kain hat in Deutschland nichts gewirkt. Wahrscheinlich würde Ekhof in Frankreich nicht gewirkt haben. Ist deswegen einer von beiden minder gros für seine Nazion? Kann man nun sagen, dieser allein ist der Standpunkt, wornach die Augen aller Schauspieler gerichtet sein müssen?

Weh thut mir es, wenn ich sehe, daß man mitten in Deutschland, in den Zeiten, wo alles von Deutschheit und Nazionalkraft schwärmt — zum Passeport für Ekhofs Namen, den Namen des Engländers oder Franzosen braucht, daß man die Würde des deutschen Künstlers durch ein Wort zu erhöhen glaubt, welches man, indem man es braucht, noch für Eckstase hält.

Ueberhaupt scheint es Mode zu werden, daß viele in ihrem Winkel sich einen Künstler schaffen, dem

sie ausschlieslich das Privilegium für gesunden Menschenverstand geben: oder daß andere, denen dafür eckelt, unsere Fehler suchen, statt sie zu finden, fremde Nazionalzüge uns einverleiben zu müssen glauben. Doch sind wir noch so wenig bekant mit unsern eigenen Gebräuchen und Sitten, daß auf vielen Theatern manche deutsche originelle Laune erst durch Formung nach ausländischem Schnitte verständlich wird.

So sind seit dem Aufkeimen der deutschen Bühne unzählige Brochuren erschienen, deren Verfasser, wissentlich und unwissentlich, alle Mühe angewandt haben, von oben herab im mitleidigen, übersehenden Tone zu spötteln, zu loben, zu verwunden oder zu heilen, nach Personalinteresse, Convenienz und Laune.

Ich habe Leute von Verstand, ausgebreiteter Gelehrsamkeit und feinem Geschmacke, dem allen ohnerachtet sehr schiefe Urtheile über das Theater und die Schauspieler fällen hören: sie konten nichts dabei verlieren; denn diese Kunst erfodert ihr eigenes Studium, und sie prätendirten nicht, dieses zu haben. Wer aber dieses im vollen Mase thut, sich berechtigt dünkt, den Werth unseres Gepräges nach Belieben zu erhöhen oder herab zu würdigen, ohne bewiesen zu haben, daß er gründliches, tiefes Studium dieser Kunst hat; den sollte man beant-

worten. Hätte der Rezensent das irre führende Panier der Wahrheitsliebe die Spolien von Lektüre und Hörensagen auch überall zum Blendwerk hingepflanzt; so dächte ich, eine ganze Gesellschaft Künstler, die zu einem vereinigten Zweck arbeiten, wäre im Stande, eine neue feine Bemerkung von antiken Almanachswahrheiten, Prätension von gutem Rath, Kentnis von Oberfläche zu scheiden. Warum man nicht so einem geheimen oder öffentlichen Richter die Larve der Selbstgenügsamkeit nimt, ihn vom hohen Pferde herab invitirt, ihn bittet, daß er ohne mitleidige Herablassung hübsch manierlich sei, und wenn ihn, der sich als Richter ankündigte, jemals abgenuzte Folie blendete, der Bombast der Tiraden, die Konvulsionen tobenden grimaßirenden Unsinns, bis zum Panegirikus betäubten? — Warum man das mit zahmem Muthe lieber duldet, und sich kränkt, als beantwortet, wie es denn Billigkeit, wie es denn Pflicht wäre— das begreife ich nicht.

Hier schicke ich Ihnen die Berliner Theaterzeitung. Die Gözen sind schon so schwarz geräuchert, daß man ihre Larven nicht mehr erkennen kann. Je nun, wenn es die Herren nicht selbst incommodirt, immerzu geräuchert! Wenn die Dichter sofort auf Abgänge arbeiten, die Herren so fort räuchern; so wird man bald einen besondern Almanach der grosen Schauspieler und Schauspielerinen brauchen.

Und so haben Sie Recht, leider ists Wahrheit, lieber Freund! daß die Kunst, die für den Deutschen keinen andern Lohn darbeut, als Bezahlung in der Jugend, schnellere tiefere Runzeln, gar keine oder doch traurige Aussicht ins Alter, und ein früheres Grab als andern, — daß diese Kunst ihres edelsten besten Lohnes, je nach guter oder übler Verdauung eines Modedichterlings, gewärtig sein muß.

V. Briefe über die Angewöhnung ausländischer Bäume und Stauden an unsern Himmelsstrich an den Freiherrn von B. in H.

1. Brief, welcher einige allgemeine Aussichten enthält.

Noch erinnere ich mich des angenehmen Zeitpunktes mit wahrem Vergnügen, in welchem Sie in der Begleitung zweier würdiger und verdienstvoller Männer diesen Nachsommer den hiesigen botanischen Garten sahen. Man ist selten so glücklich, unter den mehrern, die die Neugierde lockt, Männer zu finden, die mit philosophischem Blicke in die Natur der Dinge einzudringen es wagen. Die mehresten begnügen sich an einer trockenen Namenkentnis, andere sehen eine solche Anlage gar nur als

ein schönes Spielwerk an, wodurch ein groser Herr zeigen will, daß er mehr Geld aufwenden könne, als manche andere— Daß man bei solchen Gelegenheiten das Unglück hat, zu verstummen, ist nur wenigen gegeben, einzusehen, und zu fühlen. Dagegen erheitern sich auch alle Selenkräfte, wenn hie und da ein Mann eintritt, der vertraut mit den Geheimnisen der Natur mit einer kurzen Uebersicht zu sehen im Stande ist, wohin alle die Absichten zielen, die die Beschäftigungen des Mannes ausmachen, der seine Zeit aufopfert, um hie und da das Seinige zu mehrerer Aufklärung beizutragen.

Unser Gespräch fiel bald auf die Angewöhnung ausländischer Bäume an unsern Himmelsstrich, und zwar weil dieser Gegenstand Ihnen auch würdig schien, Ihr Nachdenken auf sich zu ziehen. Wir kamen bald darin überein, daß die gegenwärtigen mühseligen und mit einer stäten Aufmerksamkeit verbundenen Versuche vorzüglich dahin zielen müsten, Samen von diesen Versuchbäumen zu erhalten, die schon mehr auf unsern Himmelsstrich herab gestimt, und die alsdann erst im Stande wären, Bäume hervor zu bringen, die durch ihren Samen Stammväter der künftigen und nun uns eigen gewordener Bäume werden könten. Ob vielleicht ein sehr kalter Winter in der Folge ein und den andern hoffnungsvollen Versuch verstören könne, auch ob

der

der Baum bei uns einheimisch gemacht, noch von dem nämlichen edeln Gebrauche seie, den er seinem Vatterlande leistet, dies war nicht dasjenige, was ihnen am Herzen lag, weil es wirklich Einwürfe sind, die wegen gar zu geringer Erheblichkeit keine Beantwortung verdienen, um so mehr, da sie schlechterdings nicht durch Gründe, sondern durch Erfahrungen müssen erörtert werden, und es eine sehr unnöthige zeitversplitternde Sache ist, über eine Sache zu reden, die nur die Zukunft entscheiden kann, wenn man nicht Nebenursache hat, dergleichen Zweifel aufzustellen.

Wichtiger ist die Frage, ob wir Deutsche denn schon gegenwärtig mit dem Vermögen hinlänglich bekant sind, womit unser Himmelsstrich ausgerüstet ist; und ob nicht Vorurtheile uns glauben machen, daß wir einen kältern Erdstrich bewohnen, als er es wirklich ist. Auf zerstreute einzelne Erfahrungen bauen wir Systeme, und Ausnahmen sind die Geseze, wornach sich mancher richtet, der doch weit sehen will. Wenn die Einwohner von der Provenze deswegen den Oelbaum nicht pflanzen wollten, weil es Winter giebt, wo er bis auf die Wurzel verfrieret; wenn viele italienische Provinzen den Pomeranzenbaum vernachläsigen wollten, weil er zu Zeiten mit samt der Wurzel darauf geht: so würden diese Länder bald eines grosen Reichthumes sich beraubt sehen, der ihnen durch den Handel mit

diesen Früchten jährlich zugeführt wird. Auch bei uns leiden die Nußbäume sehr oft, deswegen hält man unsern Himmelsstrich nicht zu kalt für sie. Und was ist gewöhnlicher, als daß unsere Eich- und Buchbäume wegen dem Froste unfruchtbar sind. Und doch sind sie, so lang wir Deutschland aus der Geschichte kennen, unsere Waldbäume; ja sie waren damals schon unsere Waldbäume, als Deutschland in seiner ersten Rauhigkeit noch ungleich kälter war, als es jezt ist.

Misrathene einzelne Versuche beweisen also gar nicht, daß der Baum nicht einheimisch gemacht werden könne, und ein kalter Winter, der den Versucher überfällt, und ihm alle seine schöne Aussichten, alle seine bisherigen Bemühungen vernichtet, ist nichts weniger, als ein Wink der Natur, sich in Zukunft nicht mehr mit so vergeblichen Arbeiten zu beschäftigen. Ja wenn die ganze Aussicht des Pflanzers auf jenen, oder jene Bäume gegründet wäre, die er da anpflanzet, dann wäre so was zu folgern noch wahrscheinlich. Aber dies ist falsch, grundfalsch — Dieser Versuchbaum ist der erste, zugleich der gefährlichste, der mühseligste Theil des Versuches; die, aus seinem, in unserm Himmelsstriche reif gewordenen Samen aufgegangene Bäume der zweitere schon leichtere Theil des Versuche; endlich die Bäume, die aus den Samen jener Bäume

des

des zweiten Versuches aufgegangen sind, der entscheidende und leichteste Theil des ganzen Versuches. Ehe und bevor man also diese drei Grade des Versuches nicht durchversucht hat, soll man sich alles voreiligen Urtheiles ganz enthalten. Und ein kalter Winter, der nur meinen ersten Grad des Versuches stört, wird mich nie abschrecken, fortzufahren, weil ich ohnehin nicht auf diesen Baum, sondern auf seinen Samen meine Hoffnungen gegründet habe.

Noch weniger ficht mich an, ob dieser Baum bei uns nun einheimisch gemacht, noch eben so nüzlich sei, als er in seinem Vatterlande ist, weil ich gewiß glaube, daß die Kultur, die wir auf ihn verwenden, ihn noch mehr veredeln werde. Wo was natürlich vorkomt, da schleicht sich eine natürliche Sorglosigkeit ein, man überläst die Sache sich selbst, und dadurch vermindert sich der Werth der Früchte. Unsere Kastanienbäume könten ein beträchtlicher Gegenstand des Handels werden, wenn wir nicht gewohnt wären, sie in der Pfalz auf gemeinen Pläzen wachsen zu lassen, wo niemand Sorge für sie trägt. Würden wir, wie verständige Gärtner es gewohnt sind zu thun, solche wie Obstbäume fleisig und ordentlich behandeln, unter den verschiedenen Abarten nur die nüzlichsten und schmackhaftesten anpflanzen: so dürften

wir

wir keine italienische Kastanien einführen, im Gegentheil wir würden durch diese Bäume vieles Geld in die Pfalz bringen. Aber die Leichtigkeit, mit der sie sich an unsern Himmelsstrich angewöhnt, ist schuld, daß wir sie wie Eichbäume sich selbst ganz überlassen, daher auch die Kastanien vieler Gegenden so schlecht sind, daß man sie beinah vor nichts achtet. Kultur veredelt jede Frucht, und Mangel derselben verschlimmert sie. Da also die Bäume, die wir wegen der Nüzlichkeit ihrer Früchte bei uns einzuführen bemühet sind, Kultur erheischen: so können wir gewiß darauf rechnen, daß sie in unserm Himmelsstriche sich ehender veredeln, und gewiß nicht verschlimmern werden.

Endlich ist ja noch lang nicht ausgemacht, daß unser Himmelsstrich immer der nämliche bleiben werde. So wie Kultur jede Frucht veredelt: so mildert auch eine fleisige Kultur den Himmelsstrich. Wie der Fleis des Landmannes in einer Gegend zunimt, die öden Felder sich mindern, die Brachäcker weniger ruhen, in eben dem Verhältnise mildert sich der Himmelsstrich. Deutlicher wird diese Milderung des Klima in jenen Gegenden, wo die Bevölkerung wächst, und die unzertrennliche Folge davon, die Zertheilung der Grundstücke und die Vermehrung des Viehstandes nach sich zieht. Da wird der Boden mit erhizenden Sachen geschwängert,

gert: und durch das fleisige Arbeiten des Ackers das Anhäufen von erkältenden scharfen Salzen in demselben gehindert. Andere Folgen zu geschweigen, die eine vermehrte Bevölkerung auf die Milderung des Klimas hat. Aber da, wo einzelne Dörfergen zerstreut auf der Oberfläche eines solchen Erdstriches liegen, so daß man oft auf zwei Stunden Wegs keines antrift, und wo dann der arme, im Elend schmachtende Bauer mit einem eben so, wie er, entkräfteten Paar Ochsen bald hie bald da einen Lappen Acker herum reiset, da ist Unfruchtbarkeit und Menschenelend zu Hause: nicht weil es der allmächtige Schöpfer so gewollt hat; sondern weil es an Statswirthen mangelt, die Einsicht haben, in eine solche Gegend Leben und Thätigkeit hin zu verpflanzen. Einer solchen kalten und unfruchtbaren Gegend seze man einen Mann von groser Erfahrung und ausgebreiteter Kentnis vor, der mit guten und gesunden statswirthschaftlichen Grundsäzen ausgerüstet ist, so wird er in Zeit von zehen Jahren diese unfruchtbare Gegend umschaffen, den Himmelsstrich gelinder machen, und zeigen, was der Fleis der Menschen selbst auf die Gegend, die sie bewohnen, für einen starken und mächtigen Einfluß habe.

Freilich haben viele Gegenden eine ganz vorzügliche Anlage, schnell durch Kultur veredelt zu werden, bei andern kostet es mehr Fleis, mehr Geld-

aufwand, und gehet bei allem dem doch ungleich langsamer. Eine Gegend, die gegen Mittag geöfnet ist, und die eine lange Kette eines hohen Gebirges gegen die kalten Nordwinde schüzet, die erfodert wenig Beihilfe, um bald das zu werden, was sie sein kann. Daher finden wir auch schon in frühen Zeiten unsere Bergstrase in den Geschichten als eine herrliche Gegend sehr berühmt, und das an Waldungen leere Oberamt Alzei kent man schon lange als ein sehr bewohntes und bebautes Fruchtland. Die wohlgelegenen Gebirge des Oberamtes Neustadt liefern schon lange einen edeln Wein, andere noch vorzüglichere Gegenden unserer glücklichen Pfalz nicht zu nennen, die durch ihre natürliche Lage sich schnell veredelten, und nach welchen man das pfälzische Klima zu bestimmen pflegt. Aber wo hohe, gegen Mittag gelegene Gebirge das Land aller Kälte öfnet, und das Eindringen der fruchtbaren Strahlen der Sonne hindert, wo Waldungen, stehende Sümpfe, enge durch hohe Gebirge umschlossene Thäler sind, da erfodert es schon grose Einsichten des Statswirthes, wohlüberlegte Polizeigeseze, viel Unterstüzung, vorzüglich Menge von Gelegenheit, alle Produkten schnell abzusezen; von Seiten des Einwohners viel Kunstfleis, viel Aufwand auf den Ackerbau, grose Mäsigkeit und Sparsamkeit in Führung der Haushaltung. —

Leider

Leider findet man selten diese Bedingnise sowohl bei dem Statswirthe, als bei dem Einwohner beisammen, daher sind diese Gegenden rauher, und ihr Klima ungünstiger. Die Zahl der Menschenhände, die hier viel nöthiger, als in den fruchtbaren Gegenden wären, fehlen gänzlich; zum Beweis, daß unsere Statswirthe wenig zur Aufnahme der Gegend, die natürliche Lage derselben aber das meiste gethan habe. Gleichwohl könte eine nur 20 jährige anhaltende Einwirkung des Statswirthes und des Einwohners eine mächtige Veränderung des rauhern Klima hervor bringen. Einige Beispiele haben wir bereits in der Pfalz bei etwelchen Gegenden des Oberamtes Bretten, des Oberamtes Mosbach, vorzüglich in ganz neuern Zeiten bei demjenigen Theile des Oberamtes Heidelberg, der unter dem Namen des Odenwaldes bekant ist. Die angefangene Einführung des Kleebaues hat dort schon so wichtige Veränderungen hervor gebracht, die zwar noch im Keimen sind, den schönen Tag aber so gewiß versprechen, daß unsere Kinder eine Beschreibung der Gegend, wie sie noch im Jahr 1765 ausgesehen, für ein Mährchen, in langen Winterabenden gut zu erzählen, und angenehm zu hören, halten werden. Sie zeigen, wie ein thätiger, sich schnell entschliesender und eben so schnell ausführender Statswirth, wie Herr Wreden ist,

dem es an Einsicht nicht fehlt, und der eifrig genug ist, sich noch täglich neuere zu erwerben, auf das Wohl einer ganzen Gegend wirken könne, wenn es nur einmal sein Wille ist, Vatter einer solchen verwaisten Gegend zu werden, und wenn er ausdauernden Eifer genug hat, die ersten Schwierigkeiten mit Mannskraft aus dem Wege zu räumen, und Kunstfleis zu erwecken und zu erhalten, der für künftige Glückseligkeit seine Belohnung erwartet.

War jemals eine günstige Aussicht, daß sich ein groser Theil Deutschlandes, in Betracht seines Klima nach und nach, und dennoch schnell mildern, die natürliche Fruchtbarkeit desselben sich also heben werde, so ist es gegenwärtig, wo jede Landesregierung es nur zu lebhaft fühlt, daß man mit dem alten Schlendrian in Verbesserung der Länder nicht weit komme, und daß ganz andere Wege eingeschlagen werden müssen, wenn man der Völker und der Unterthanen Wohl an den Reichthum und die Macht des Landesfürsten anknüpfen will. Und eben diese Aussichten sind eine mächtige Triebfeder für mich, in der Angewöhnung ausländischer Gehölze eifrigst fortzufahren; und ich hoffe eben so gewiß, an den wärmsten Theilen der Pfalz den Oelbaum, den Granatbaum, ja so gar den Pomeranzenbaum noch zeitige Früchte in freiem Boden tragen zu sehen, als die Mandel- Kastanien- Feigen- und Pfirsich-

bäume

bäume uns die ihrigen im Ueberflusse schon längst abliefern. Denn ausländische Bäume anzuziehen, damit ein groser Herr in seinem Garten einen englischen Wald anziehen könne, der vielleicht nach 30 oder 50 Jahren, wenn die Mode vorbei ist, mit eben so viel Eifer umgehauen wird, mit welchem man ihn gegenwärtig anlegt, das verlohnt sich wahrlich der Mühe nicht: um so weniger, da ich glaube, daß unsere in Deutschland bekanten und eingeführten Bäume der Idee eines englischen Waldes wesentlicher entsprechen, als ein ausländischer Baum, den ich erst an den Himmelsstrich angewöhnen will, und der vielleicht erst dann dazu würde brauchbar werden, wenn man gar nicht mehr an englische Wälder denkt, sondern vielleicht indostanische oder otaitische Gärten wird anlegen wollen. Ich bin 2c. 2c.

---

2. Brief. Ueber die Angewöhnung durch Samen.

In meinem ersten Briefe bemühete ich mich zu zeigen, daß eigentlich wahre Angewöhnung ausländischer Bäume an unsern Himmelsstrich nur durch Samen zu erwarten sei. Bäume tragen aber nicht gerne Samen, wenn sie in Kübeln stehen, man muß also die ersten Versuchbäume mit groser Sorgfalt an die freie Erde angewöhnen, um sie zur Zeitigung ihres Samens in unserm Himmelsstriche zu

vermögen. Hat man einmal diesen erlangt, so hat man schon einen grosen Vorsprung in seinem Versuche gethan. Denn nach meiner vielfältigen Erfahrung gehen die Samen dieser Bäume, die in heisern Gegenden als die unserigen reif geworden, nicht gerne, oder gar nicht im freien Boden auf, und wann man sie in Scherben oder Kübeln zuerst anziehen muß: so erhalten sie schon eine falsche Richtung der Pfahlwurzel, die alles für sie fürchten macht. Die Samen müssen also schon so auf unser Klima herabgestimt sein, daß sie in unserm Boden aufgehen und auf der Stelle können stehen bleiben, wofern sie die Stammvätter künftiger Holzungen werden sollen.

Es giebt aber noch sehr viele Stauden, die schon bei uns gerne Samen tragen, und die man dennoch bisher nicht versucht hat, an unsern Himmelsstrich zu gewöhnen, ungeachtet viele unter ihnen theils nüzlich, theils sehr schön sind. Ich habe daher in diesem Jahre 1781 einen Versuch angefangen, der mir über mein Erwarten gut ausgefallen, und ob ich gleich noch nicht mit Gewißheit sagen kann, wie sie die strenge Kälte des Wintermonates ertragen werden: so habe ich es doch für sehr erheblich gehalten, Ihnen zu sagen, wie sie sich bisher in ihrem Wachsthume gezeigt, und wie sie die ersten beiden Fröste, die ziemlich heftig im Christmona-

monate einfielen, ertragen haben. Hier will ich einige derselben anführen, und zwar so, daß ich jene zuerst nennen werde, die den Frost am besten ausgestanden, um nach und nach zu den mehr empfindlichern zu kommen.

1. **Baumartige Lavatere** (Lavatera arborea) Verschiedene Stämme dieser baumartigen Lavatere giengen auf, und wuchsen mit solcher Heftigkeit daß zwei davon mehr als Mannsgröse, und unten im Durchmesser eine Dicke von drei bis vier Zoll erhielten. Ihre grosen schönen, dem Ansehen nach sehr zärtlichen Blätter standen die Kälte dieser Täge sehr geduldig aus, kaum daß sie sich ein wenig neigten. Da sie einen magern, mehr sandichten, oder kalkichten Boden erheischen: so glaube ich, daß in solchen der Bau der Lavatere sehr vortheilhaft sein müste, weil ihre Blätter ein sehr schmackhaftes Viehfutter, die Stämme aber ein mittelmäsig gutes Brandholz liefern könten. Allemal werden sie jedem Garten zu einer sehr grosen Zierde gereichen.

2. **Aleppische Raute** (Ruta chalepensis L.) Diese der Gesundheit der Menschen sehr dienliche, immergrüne, zwei bis drei Schuh hohe Staude gieng häufig aus dem Samen auf, stellte sich gar schön, und ertrug die heftige Kälte so ausnehmend geduldig, daß sich ihre Blätter kaum ein wenig beugten.

Sie scheint also, wie die bei uns gewöhnliche Raute (ruta graveolens L.) die auch in Afrika zu Hause ist, aber alle Kälte so geduldig ausdauert, daß sie auch in Schweden im Freien überwintert, unsern Himmelsstrich zu ertragen. Sie übertrift an Kräften, an Schönheit der Blätter, an Höhe der Staude selbst die gemeine Raute um vieles, hat aber auch einen stärkern und unangenehmern Geruch, weswegen sie vielen nicht angenehm sein möchte.

3. Aethiopische Colutea (Colutea frutescens L.) ist eine äuserst zierliche Staude, sowohl wegen dem schönen angenehmen Baue ihrer Blätter, als auch vorzüglich wegen ihren gar schönen hochrothen Blüthen. Sie verdient also als eine Blumenstaude eine vorzügliche Aufmerksamkeit. Die aus Samen gesäeten giengen häufig auf, wuchsen über vier Schuh hoch, blüheten im Nachsommer sehr häufig, und zeitigten noch Samen. Die heftige Kälte des jezigen Christmonates ertrugen sie ganz geduldig, so daß sich die Spizen der Stämme und der Blätter kaum neigten.

4. Afrikanisches Lycium (Lycium afrum L.) Obgleich der Strauch selbst nicht viel empfehlendes hat, so sind doch seine Blüthen ansehnlich. Aus dem Samen giengen einige Stämme auf, die eine Höhe von 2 Schuh und ziemlich zeitiges Holz erhielten. Die Kälte des Christmonates ertrug er so gedul-

geduldig, daß man an seinen kleinen Blättern gar nichts wahrnahm, die er jedoch vorher meistens schon abgeworfen hatte. Du Hammel und Miller merken von ihm an, daß er sehr empfindlich sei, und selten die Winterkälte ausdaure.

5. **Kapische Malva.** (Malva capensis L.) Diese Malve, die zu einem sehr schönen Baume erwächset, und wegen ihren Blüthen, womit sie einen grosen Theil des Sommers geschmücket, eine wahre Zierdstaude ist, gieng häufig aus dem Samen auf, und viele davon wuchsen bis zu einer Höhe von 4 — 5 Schuhen, machten schönes zeitiges Holz, und geben mir sehr viele Hoffnung, da sie die Kälte des Christmonates so ganz ruhig ertragen. Man hat sie von jeher für viel zu zärtlich gehalten, um sie in dieser Rücksicht zu versuchen.

6. **Baumichte Medicago** (Medicago arborea L.) eine Staude, die in mehr als einer Absicht verdient, daß man sich bemühe, sie an unsern Himmelsstrich zu gewöhnen, weil sie eben so schön als auserordentlich nüzlich ist, indem ihre Spizen und Blätter das vortrefflichste Viehfutter abgeben, und wahrscheinlich bei uns noch einträglicher sein werden, als in den heisen Ländern, wo sie unmöglich so schön belaubet sein kann, wie sie bei uns sein müste, wenn sie unsere Winter ausdauern sollte. Miller hat untersucht, ob diese Staude wohl

der Cytissus der Alten sei. So viel scheint allemal gewiß zu sein, daß sie in Betracht der Nuzbarkeit mit jener scheint übereinzukommen; und mehr läßt sich bei den dunkeln Beschreibungen der Alten mit Gewisheit nicht sagen. Die aus Samen aufgegangene Stauden wuchsen gar schön zu einer Höhe von anderthalb Schuh, und waren bei der eingefallenen Kälte im Christmonate immer lebhaft grün und frisch. Bis zu dem 15. Wintermonate 1782, wo ich diese Nachricht der Presse überliefere, hat sie sich in gleichem Grade der Lebhaftigkeit erhalten, nur daß sie bei den strengen Frösten in der Nacht sich gekrümt und unterwärts gebeugt, gegen Mittag aber, besonders wenn die Sonne schien, sich wieder gerad gerichtet und ihre Blätlein entfaltet hat.

7. Die **harzichte Psoralea**, (Psoralea bituminosa L.) von welcher ich sowohl die breitblätterichte, als die schmalblätterichten angezogen, sind alle aus Samen häufig aufgegangen, meist über zwei Schuh hoch gewachsen, haben schönes zeitiges Holz erhalten, und den Nachsommer stark geblühet, auch Samen angesezet. Den ganzen Christmonat 1781 haben sie sich wohl erhalten, aber die eingefallene Kälte des Wintermonates 1782 hat ihre Blättlein abgedorret.

8. **Corallen Nachtschattenbaum.** (Solanum pseudo-capsicum) Diese Staude ist den Gartenliebhabern

habern bekant, wo sie wegen der Schönheit ihrer Früchte angezogen werden. Du Hammel erzählt uns von ihr, daß sie im Jahr 1754 ihm ausgedauert, und Miller, daß sie zu Zeiten die Winterkälte überstünde. Beide halten sie aber doch für zu zärtlich für ihre Himmelsstriche, und Otto von Münchhausen will gar nicht, daß man ihren Anbau versuche.

Die Samen hievon sind sehr häufig aufgegangen, und ungeacht sie dick stunden, doch über anderthalb Schuh hoch geworden, und bis spät in den Herbstmonat hinein gewachsen. Die Dicke des Stammes war wie ein Gänsekiel, die Rinde dunkelgrün wie die Blätter, und beinah der ganze Stamm von einem gesunden Holze. Sie stunden vortrefflich bis gegen den 8. Christmonat, wo hie und da einige Blätter anfiengen, schwarze Flecken zu bekommen, und sich am Rande zu runzeln. Die Kälte des Wintermonates hat zwar ihre Blätter meist abgedorret; aber der Stamm selbst scheinet gegenwärtig noch sehr gesund zu sein.

Ich könte Ihnen noch manche Stauden aufzählen, deren Samen ich dies Frühjahr ausgesäet, und die nun mit vieler Hoffnung da stehen, nämlich die Anthyllis barba Jovis L. Centaurea sempervirens L., Hermania hyſopifolia L., einige ausländische Arten von Ciſtis, Salviis, und Teucriis, aber meine Absicht ist hier nicht, von einzelnen Ver-

suchen

suchen zu reden, sondern von jenen Folgerungen, die sich zum Behufe einer vernünftigen Gärtnerei daher leiten lassen. Es ist unglaublich, wie weit man noch in diesem Theile der schönen Künste zurück ist. Alle unsere Wissenschaft begränzet sich auf den Gemüs- und Blumenbau, und auch darin sind der gröste Theil Gärtner noch weit zurück. Daß alle bereits gebaute Obstarten aber durch die Kultur jährlich noch mehr könten veredelt, und im Geschmacke reiner und angenehmer gemacht werden, daran denkt man eben so wenig, als man die Einführung ausländischer neuer Arten von Bäumen und Gewächsen sich angelegen sein läßt. Was das leztere anbelangt, so sollte man beinah glauben, man führe die gegenseitige Absicht im Schilde, nämlich man gedenke so viel als möglich ist, zu verhindern, daß ja kein neuer Baum bei uns einheimisch werden möge. Denn die Gärtner denken auf nichts, als wie sie diese Bäume durch Pfropfen, Oculiren oder Ablegen vervielfältigen mögen, die gewissesste Methode, die eingeführte neue Art ausländischer Hölzer immer so schwächlich, als möglich ist, zu erhalten, und sie jedem Ungestüme des Himmelsstriches blos zu stellen, wo es dann nicht fehlen kann, daß unter den mehrern Jahren sich gewiß hie oder da eines ereignet, das diese schwächlichen neuen Ankömlinge gänzlich vertilgen müsse. Ich habe über

diese unglückliche Gärtnerpraxis schon so oft geeifert, daß ich fürchte, man möchte es hier als eine blose Wiederholung meiner Lieblingsidee ansehen. Aber wahrlich die Sache ist so wichtig, daß man sie nicht oft, und nicht laut genug sagen kann. Wenigstens muß ich jeden Liebhaber der Wahrheit bitten, von unglücklichen Erfolgen solcher Bäume gar keine Schlüsse zu ziehen, weil sie eben so wenig giltig sind, als wenn ich behaupten wollte, ein Deutscher könne in einem heisen Erdstriche nicht leben, weil ein kränklicher Mann bei seiner Ankunft in eine solche Gegend gestorben sei.

Die andere Art der Anpflanzung, nämlich jene durch Samen ist eben so mangelhaft, als die erstere, weil durch dieselbe bisher nichts als zärtliche und schwächliche Stämme sind erzogen worden. Es ist nichts eckelhafter, als das ewige Einerlei der millerischen Vorschriften; der sonst ein gewiß verehrungswürdiger Gärtner war, dessen ausgebreiteten Kentnise in der Kräuterlehre alle Achtung verdienen. Denn beinah bei jeder Pflanze erzählt er uns ganz umständlich, wie man ihren Samen in einem Topfe fetter Erde säen, ihn auf ein warmes Mistbeet bringen, fleisig giesen, und vom Unkraute reinigen solle; wie man ferner, wenn dann die Pflanzen aufgegangen, und ein wenig erstarket sind, sie in einzelne Töpfe versezen, abermal auf

ein

ein mäsig warmes Lohbeet bringen, bis sie angeschlagen, im Schatten halten, nächstdem nach und nach an die freie Luft, wenn es Pflanzen sind, die solche ertragen, gewöhnen, oder gar in den freien Boden sezen soll, wenn sie unserm Himmelsstriche angemessen sind. Gewiß der Uebersezer hätte uns den ganzen leztendicken Band von sechs Alphabeten zu kaufen ersparen können, wenn er dies ewige Einerlei hinweg gelassen, und diese Kultur nach Art des Hausvatters und anderer mit einigen Buchstaben angegeben hätte. Ich vor mein Theil würde ihm aber auch diese Anzeigung der Kultur durch Buchstaben geschenket haben, weil diese Methode nur bei den Pflanzen der heiseren Erdstriche, und die bei uns schlechterdings Treibhäuser erfodern, nöthig und nüzlich, bei den andern aber meistens unnöthig, oder gar schädlich ist. Hier schränke ich mich blos auf die Baumzucht ein, und behaupte, daß z. B. ein Zyzypfus Rhamnus auf diese Art gepflanzet, alle mögliche Anlage habe, in unserm Himmelsstriche nicht ausdauern zu können.

Die Ursache von allem diesem ist so einfach, so in die Augen fallend, daß ich mir zum voraus den Beifall eines jeden Lesers verspreche, der anders diesem Gegenstande gewogen ist. Dadurch, daß der Samen durch künstliche Hize zum keimen genöthiget wird, werden seine Wurzeln gleich anfänglich

lich verzärtelt, diese Verzärtelung dauert bis weit in den halben Sommer hinein, und wann dann die junge zärliche Staude auf ihren Standplaz in das Freie gebracht wird: so hat sie einige Zeit zu thun, bis sie sich an diese Stellung gewöhnt. Nun fängt sie an zu wachsen, und wann sie im besten Wuchse ist, übereilt sie der Herbst, endlich der Winter. Wo soll nun diese verzärtelte (und weil ihr ganzer Wuchs jung ist) krautartige Pflanze Kraft her bekommen, die Härte unserer Winter zu ertragen? Doch dies ist nicht alle Hindernis, die wir dem bessern Wuchse der Pflanze entgegen sezen. Durch das Säen und Versezen in Töpfe wird der Haupttheil der Staude, die Pfahlwurzel verlezt, die sich nachher mit Mühe, meistens gar nicht mehr, wieder erholet. Und wie wird nicht die Pflanze durch das mehrmalige Versezen in ihrem Wachsthume mit Fleis gehindert, da es ja bekant ist, daß so gar das Rücken der Scherbe von einem Plaze auf den andern den Wachsthum der Pflanze auf einige Tage stört.

Allen diesen mächtigen Hindernisen kann gar leicht vorgebogen werden, wenn man die an unser Klima anzugewöhnenden Bäume gleich auf den Ort hinsäet, wo sie sollen stehen bleiben. Da wird die junge Wurzel nicht verzärtelt, nicht aufgehalten, noch weniger verstümmelt. Die Pflanze wächst

fleisig

fleisig fort, im Vorsommer meist in den Wurzeln, im Nachsommer an dieser und dem Oberholze zugleich. Rückt nun der Winter heran, so sind beide schon so erstarket, daß ihnen die Kälte weniger anhaben kann, und wenn auch das Oberholz leiden sollte: so achtet man selbiges nicht, sondern schneidet es nach Verlauf einiger Jahre im Frühlinge ganz auf dem Boden hinweg, wo dann die kraftvolle Wurzel einen neuen mächtigen Stamm in kurzer Zeit treiben wird, der gewiß unserer ganzen Erwartung entsprechen muß. Bäume, auf diese Art erzogen, werden mit der Zeit unsere Winter gewiß überstehen. Denn ihre Hauptkraft steckt in der Pfahlwurzel, und diese ist nun eben so mächtig, wie sie es bei unsern Waldbäumen zu sein pflegt.

Freilich sind gegen diese Methode noch einige Einwürfe zu machen, die aber meines Erachtens nicht so erheblich sind, daß sie die Ausführbarkeit derselben hemmen könten. Ich will diejenigen, die mir einfallen, anzeigen, und meine Gedanken darüber ganz unpartheiisch sagen.

Gar viele Samen ausländischer Bäume wollen im freien Boden nicht keimen und aufgehen, oder fallen gerne wieder um, wenn sie bereits aufgegangen sind. Dies ist eine Wahrheit, die mehr die Ungeschicklichkeit des Pflanzers, als die Unmöglichkeit, auf diesem Wege Bäume zu erziehen, beweiset.

weiset. Mir ist es selbst so gegangen, folglich mache ich mir gleichen Vorwurf, wie andern Pflanzern. Wenn wir Samen in Töpfe säen, erwählen wir einen sehr bereicherten guten Boden; einen Grund, den man eigentlich zu Erziehung schöner Blumen verwendet. Da findet der junge Keim, gleich wie er sich entwickelt, Nahrung im Ueberfluse, er saugt sie mit seinen noch zarten Würzelchen ein, und gedeihet. Nun wollen wir gleichen Versuch in freier Erde machen, und erwählen die gewöhnliche Gartenerde, die in Betracht jener Blumenerde, rauh, ungeschlacht und mager ist. Feuchtigkeit und Sonnenwärme entwickeln nun zwar den Keim; aber da er nun mit seinen schwachen, zärtlichen, des Einsaugens ohnehin noch nicht gewöhnten Würzelchen Nahrung sucht, findet er solche so äuserst sparsam, daß er aus Mangel derselben schon in der Erde abwelket, oder wenn er auch über derselbigen sich sehen läst, doch bald darauf geht. Man verschaffe also den jungen Keimen bei ihren ersten Entwickelungen volle Nahrung, und sie werden gewiß gedeihen. Auch ist es nicht unmöglich, in freier Erde jenen ganz zärtlichen Bäumen, deren Angewöhnung vorzüglich beziehlet wird, eine künstliche Wärme im Anfange zu verschaffen; ein kleiner Handgrif, den ich dies Jahr versuchen werde. Endlich ist es auch schlechterdings nöthig, daß man diese Baum-

sorten gleich im Herbste säe, weil ihre dickere Schalen bei den meisten die Winterfeuchtigkeit erheischen, um sich dem Keime im Frühlinge gehörig zu öfnen. Ohne diese Vorsicht verfaulen sie entweder in dem Boden, oder gehen zu spät im Jahr auf, oder, welches noch das beste ist, bleiben ein ganzes Jahr ruhig in demselben liegen, und keimen erst das künftige Jahr: wobei jedoch immer für den Anpflanzer ein ganzes langes Jahr verloren ist; ein Verlust, den der Mann von Kopf nur gar zu sehr fühlet.

Der zwote Vorwurf könte sein, daß diese Art der Angewöhnung gar zu viel Raum erfodere, weil ich verlange, daß der aus Samen aufgegangene Baum schlechterdings auf dem Orte stehen bleiben soll, wo er gekeimt hat. Diesem weis ich freilich nicht zu begegnen, auser daß ich glaube, die Wichtigkeit der Sache erfodere diesen Aufwand wohl. Es ist ja auch nicht die Sache eines Privatmannes, diesen Aufwand zu machen, sondern Versuche der Art erheischen schlechterdings die unterstüzende Hand eines grosen Fürsten, der sein Land mit neuen Ankömlingen vermehren und bereichern will. Dennoch können auch einzelne Versuche gemacht werden, die ein jeder zu seinem Vergnügen unternehmen kann; und auf welche er sich einzuschränken weiß. Z. B. einer würde sich den Cypressenbaum

und

und in seinem Garten hierzu ein Viereck von 24 Schuh erwählen, dort den Samen hinsäen, und nächstdem die Bäume ihrem Wuchse überlassen. Findet er mit der Zeit, daß sie zu dick stehen, so kann er von denselben nach Gutbefinden ausrotten, und so wird er sich auf einem kleinen Plaze ein Wäldchen erziehlen, so ihm viel Vergnügen, und seiner Gegend zugleich einen nüzlichen Baum eigen machen wird.

Ehe ich diesen Brief schliese, muß ich hier noch eine Erfahrung anführen, die Sie gewiß von der Nüzlichkeit dieser Methode überführen wird. Auf derjenigen Seite, wo ich seit vielen Jahren im Sommer die ausländischen Pflanzen hinstelle, um sie von dem Mai an bis in den Herbst der freien Luft geniesen zu lassen, fand ich, daß zwischen ihrer Reihe und der Wand, an welcher sie stehen, in dem schmalen Zwischenraume verschiedene junge Pflanzen, wie schon mehrmals, aufgegangen waren, die ich diesmal zu beobachten willens war, und den Plaz von ihnen nicht zu säubern befahl. Ungeacht nun diese Stelle nichts vorzügliches hat, so wuchsen diese Pflanzen doch so freudig, daß die meisten Blüthen und auch Samen trugen. Unter allen zeichnete sich die Mimosa virgata aus, die auf mehreren Stellen aufgegangen war, eine Höhe von drei Schuh, und unten her zeitiges Holz, ja so gar zeitigen Samen geliefert hatte. Ich bin 2c. 2c.

VI. Zuruf, Bitte, Warnung an meine Freunde, von H—n.

Vormals hatt ich Freunde — lieben Freunde;
Ach wie froh — wie leicht an ihrem Busen
Gleitet' ich durchs Leben! So fliest lauter
Durch das öde Klippenthal das kleine Bächlein —
So fliests hinunter.

Und so melancholisch izt — so trübe
Fließet dieses kleine stille Bächlein,
Durch das Thal des Lebens — ach so trübe! —
Seit — laßt, lieben Freunde, mich des Ungeheuers
Namen nicht nennen!

Ahndend zwar und bang blickt in der Zukunft
Dickes schauderliches Dunkel oft ich;
Oft begann mirs Herz im Morgenschlummer,
Gleich als hätt das Ungeheur mich schon ergriffen,
Stärker zu pochen.

Düstre Wolken trübten meine Stirne —
Ach das Ungeheu'r! soll es herüber —
Solls zerstören unser süses Eiland —
Soll ein Dämon, seufzt ich, wohnen, wo einst Brüder
Freundlich sich grüßten?

Und ich sah dich E—r, ach, und konte
Nicht verzeihn mir dann des Argwohns Träume —

Nicht

Nicht verzeihn den Meineid mir. Nein, Freunde!
Nein, die Bruderliebe wird in unsern Herzen,
Nimmer ersterben.

Aber ach! sie starb. Das Ungeheuer
Eigennuz, dies ist sein wahrer Name,
Kam in reizender Gestalt verhüllet,
Sang den Schläfrichen so süse, bis in tiefen
Schlummer sie sanken.

Und jzt stand es vor den armen Schläfern
Stolz und triumpfirend erst, dann bitter
Spottend seines leicht erkämpften Sieges —
Grinzend den zerrißnen Liebesgürtel schwingend,
Stands vor den Schläfern.

Eingewiegt in süse Träume schlummern
Sie noch immer, faselnd wie Betrunkne.
Wehe mir! Verwelket ist das Kleeblat —
Aufgelöst die goldnen, ehmals festgeknüpften
Bande der Liebe!

Freunde — Freunde! Lieben theuern Freunde!
Ich bin es, der ruft. Erwacht vom Schlummer,
Und seht her! Ich bin es, dessen Stirne
Meineid oder Tücke nie geröthet haben;
Ich bin es, Freunde!

Ich, der brüderlich einst mit euch theilte —
Sorgen, Arbeit, Unruh mit euch theilte;
Der euch vormals, wenn uns Unfall drohte,
Freundlich tröstete — der der Gefahren Menge
Muthig verlachte.

Blicket auf und seht! — Ihr schlummert wieder
Euern Schlummer fort? Es ist vergebens. —
Nun, so schlaft: entschliefe doch schon manche
Bruderliebe — Bruderliebe? leider ist nur
Uebrig ihr Name.

Nur noch der ist übrig; und das hätt' ich
Wissen sollen. Ach, ich wusts und wollt es
Wissen nicht: denn der Genuß der Liebe
War zu süse mir. Ich wollte, kont nicht ahnden,
Was ihn vergällte.

Schlummert denn nur immer euern Schlummer,
Brüder! bis entweder, was den Sünder
Weckt, auch euch dereinst erschüttert, oder
Bis euch von dem hohen Tribunal des Richters
Donnerstimm aufschreckt.

VII. Gelehrte Anzeigen. (Vatterländische).

1. Christoph Jak. Kremers akademische Beiträge zur gülch- und bergischen Geschichte, heraus gegeben von Andreas Lamey, 3ter Band. Mannheim mit akademischen Schriften

1781. Bestehet aus 27 Bogen Geschichte der Grafen von Gülch und Berg, sodann 36 Bogen Urkunden und Register, nebst Titel, Vorrede und zwei Geschlechtstafeln. — Des zu bald verstorbenen pfälzischen Geschichtschreibers, Herrn Kremers, akademischer Beiträge erster Band ist im J. 1769 und der andere im J. 1776 erschienen. Sie sind ein Denkmal seines unermüdeten Fleises, die Ruinen, in welche das Gedächtnis der mittlern Zeiten unsers deutschen Landes durch die Sorglosigkeit unserer Vorfahren zerfallen, aufzusuchen, und wenigstens so viel, als es öfters nur in solchen Zeiten und kleinern Staten möglich ist, daraus Geschlechtsreihen der Regenten aufzustellen. Geschlechtsgeschichte ist freilich nur ein Theil der Geschichte, aber ein so wesentlicher Theil, daß ohne sie keine wahre Landesgeschichte gedacht werden kann. Mit dem Anfange muß man anfangen, sagt Raynal. So wie es den Naturforschern zum Ruhme gereichen muß, einzelne Gebiete und Produkte der Natur durch ihre Beobachtungen aufzuklären, und dem allgemeinen Samler hinzugeben, so verdient auch der Geschichtforscher Ruhm und Dank, dessen Sorgfalt uns Kentnise wiederbringt, die ohne dies für verloren gehalten werden konten. Noch schäzbarer wird uns sein Bemühen, durch die Denkmale selbsten, die er dazu benuzet hat, und andere in verschiedenen Absichten wieder anders benuzen mögen. Und darin haben diese kremerische Beiträge vor so vielen andern historischen Produkten einen eigenen Vorzug. Herr Kremer hatte in dem ersten Theile einen wichtigen Beitrag zur gülchischen Geschichte in einer gänzlich ausgearbeiteten Geschichte der jüngern Herren von Heinsberg aus dem Spanheimischen Hause mit Siegeln und 53 Urkunden

den geliefert. Der zweite Theil beleuchtet das von den Grafen von Altena abstammende, nach Verlassung des ersten Namens Isenburg, von dem Schlosse **Limburg** an der Lenne zubenamste, und noch in verschiedenen Linien blühende Haus der Grafen von Limburg zu Styrum, Bronkhorst, Gehmen rc.

Nicht nur 37 Probationen begleiteten diese Ausführung, sondern noch grösere Wichtigkeit erhielt sie durch eine angehängte Samlung von 71 ungedruckten köllnischen Urkunden von 877 bis 1249. Der sel. Kremer hatte sie theils aus einer zu Ende des vorigen Jahrhunderts zum Behuf einer gülich- und bergischen Geschichte durch den verdienstvollen neuburgischen geheimen Rath D. Joh. Gottfried von Redinckhofen veranstaltete Urkundensamlung, die nun unter den Handschriften der kurfürstl. Bibliothek zu Mannheim die erste Stelle einnimt, ausgehoben, theils auf gelehrten Reisen und durch sonstige Mittheilung erhalten. Manche derselben hatte der berühmte Gelenius in dem seltenen Werke de magnitudine Coloniae und dem noch seltenern de vita S. Engelberti vor Augen gehabt und Auszüge daraus geliefert. Weit zuverläßiger und vergnügender ists, diese Quellen in ihrer Vollständigkeit zur Berichtigung und Bereicherung niederländisch-westphälischer und köllnischer Geschichte gebrauchen zu können. Man würde mehrere solche wichtige Geschenke zur gülch- und bergischen Historie zu erwarten gehabt haben, wenn nicht eines theils die in ihrer Art einzige **Geschichte des rheinischen Franziens, als eine Grundlage zur pfälzischen Statsgeschichte**, des Verfassers Fleis in den lezten Jahren meistentheils beschäftigt, und fürs andere ein früheres Schicksal diesen so rechtschaffenen als gelehrten Mann den 19. April 1777

der

der Welt und der deutschen Geschichte entzogen hätte.

Aber auch im J. 1773 hatte Kremer in den Abhandlungen der kurpfälzischen Akademie eine schöne Entdeckung zur gülchischen Geschichte in seiner Abhandlung de Comitatu nemoris oder der Grafschaft Molbach, als einem kurpfälzischen Lehen der Herzoge von Gülch, geliefert. In eben dieser Abhandlungen IVten Theil vom Jahr 1778 erschien noch nach des Verfassers Tode dessen Abhandlung über die Provinz Ripuarien und deren auf der linken Seite des Rheins in der Theilung des lothringischen Reichs vom J. 870 der Zahl nach angegebenen fünf Grafschaften. Der Verfasser erwies, daß sie in den Gauen oder Grafschaften der Eifel, dem Gülchgau, Zülpichgau, Ar- oder Bunnengau und dem Köllnergau zu erkennen seien. Die ursprünglichen gülchischen Lande, oder die Grundlage zu dem nach und nach erwachsenen gülchischen Statskörper waren also nur in dem Gülchergau enthalten, der in der Länge von Randerad bis über Düren hinaus, und der Breite nach von Achen an bis in die Gegend von Kaster sich erstreckte, und so die Aemter Boßlar, Linnich, Gülch, Altenhofen, Düre, Pier, Mercken, Eschweiler und Wilhelmstein, sodann Schönforst in sich begrif.

Kremer gab diese neue geographische Bemerkungen mit vielen andern einstweilen hin, weil die unter Handen gehabte Statsgeschichte von Gülch und Berg selbst ihm noch nicht reif genug geworden war. Nach seinem Absterben fand die kurfürstliche Akademie der Wissenschaften zu Mannheim für gut, des Verstorbenen ihr zu Theile gewordene Handschriften hievon als eine Fortsezung oder dritten Band der besagten Beiträge drucken zu lassen, übertrug die Be-

sorgung dieses Abdrucks desselben vertrautesten Freunde, Herrn Hofrathe Lamey, dem wir auch die Vollendung und Bekantmachung der kremerischen Geschichte des rheinischen Franziens, so wie solche im Jahr 1778 heraus gekommen ist, nebst dem Codex diplomat. Lauresham. in 3 Bänden 4to und der Alsatia diplomatica des Herrn Schöpflins 2 B. Fol. zu verdanken haben. Vermißte er gleich die lezte Hand des Verfassers, so wuste er desselben Ausführung mit eigenen Bemerkungen zu bereichern, wodurch dieselbe theils gemehrt, theils berichtiget worden ist. Sie enthält aber eigentlich die Geschichte und Geschlechtsreihe der ältern Grafen von Gülch und Berg, jener bis auf Wilhelm VI, welcher die fürstliche Würde im J. 1336 zuerst an sein Haus gebracht hat, und dieser bis auf Heinrich von Limburg, als den Stifter des zweiten bergischen Grafengeschlechts um das J. 1220.

2. **Rede von dem Einflusse der schönen Wissenschaften auf die Rechtsgelehrsamkeit, abgelesen in einer öffentlichen Versamlung, als die baierische Akademie der Wissenschaften das hohe Namensfest Sr. Kurfürstl. Durchl. Karl Theodors feierte, von Karl von Eckartshausen, kurfürstl. wirklichen Hofrath u. s. w. den 4. Wintermonat 1781.** — Wenn ich das Recht hätte, über die Schrift eines Gelehrten zu urtheilen, und wenn mein Urtheil bleibenden Eindruck machen könte, so würde ich diese Rede, besonders studierenden Jünglingen als eine der allernüzlichsten anpreisen. Jeder sollte sie, nicht lesen, nicht mit flüchtigem Blicke durchblättern, sondern ein Kollegium darüber hören, sie sollte mir ein Gesez sein, nach welchem sich seine Sele bilden müste.

Ich

Ich kann aber nur anzeigen, nur sagen, was ich über dem Lesen empfand, ich will daher das Wesentliche zusammen fassen, um die Gelehrten und Studierenden auf eine Schrift aufmerksam zu machen, die in allem Betrachte ein wahres Befriedigungsmittel unserer Zeit ist. Zu bedauern ist es, daß unter unsern heutigen Gelegenheitsschriften so mancher edler Gedanke unter dem Wuste der unedeln und unbrauchbaren erstickt, nicht zum Keimen, vielweniger zum Samentragen komt; möchte doch auf jeder Hohen Schule, bei jeder Akademie oder gelehrten Gesellschaft ein Mann sein, der solche einzelne Erzeugungen wohldenkender und aufgeklärter Köpfe mit strenger Unpartheilichkeit sammelte! ich sage mit **strenger Unpartheilichkeit** — und sie von Zeit zu Zeit heraus gäbe. Doch das geschieht ja häufig?— ich kann nicht anders sagen, als: **Wer weis es.**

Sollte es Bedürfnis für unsere Zeiten sein, zu beweisen, daß die schönen Wissenschaften einen guten Einfluß auf den Statsbedienten haben?—Heut zu Tage, wo die schönen Wissenschaften mit zur herrschenden Mode gehören? Ja freilich ist es Bedürfnis mehr, als je. Und hier, Jüngling! der du selbst genugsam auf dein Schauspiel- und Romanenbibliotheckgen hinblickst, hör, was schöne Wissenschaften sind! lies die 12te Seite dieser Rede, oder kürzer und zum Behelf, bis du die Rede selber bekomst, folgende wenige Zeilen:

Schöne Wissenschaften nenne ich die Reihen von wohlgeordneten-Begriffen, die man durch das Studium des wahrhaft Schönen und Guten im Reiche der Natur und der Wahrheiten, sowohl aus den alten als neuen Zeiten, mit Verstand und Weisheit sammelt, und so ordnet,

net, damit dadurch der Verstand erleuchtet, die Einbildungskraft veredelt und angefeuert, das Herz zur erhabensten Empfindsamkeit des Schönen uud Guten angewöhnet, und der Wille unendlich thätig nnd wirksam gemacht werde, nichts als wahrhaft schöne und gute Handlungen zu vollbringen.

Diese Worte sind ein kurzer Umriß von dem, was der Herr Verf. durch die schönen Wissenschaften versteht, und nun prüfe sich ein jeder, der Belletrist heisen will, wie weit er sich an diesen Colossalbegriff hinanmessen kann. Gott! da wirds gar windig aussehen! — Einige Schauspiele und Romane gelesen, dann so viele Monatschriften gehalten, damit man von der Litteratur sprechen kann, hernach den Freigeist gemacht, über die Religion ein wenig gespöttelt, und damit bist du ein Belletrist. Meinetwegen! — **Belletrist** — nur bilde dir nicht ein, ein **Schöngelehrter**, ein **Schönkünstler** zu sein, das bist du eben so wenig, als die Schauspieler das sind, was sie vorstellen.

Und wie, wenn die belletristische Wuth, diese Pest der wahren Gelehrsamkeit, Tod und Verderben drohte? — Ganz gewiß! unser würdiger Herr Verfasser zielt zuweilen mit Seitenblicken dahin, und schliest ausdrücklich diese Seuche vom Studio der schönen Wissenschaften aus, man lese besonders Seite 9, 10 und 11, man lese, und küsse den edeln deutschen Mann im Geiste, ders gedacht und geschrieben hat. Ich seze noch hinzu: Der Jüngling, der da wähnt, ein Belletrist zu sein, komt auf die Hohe Schule, nicht um zu studieren, sondern auf der **Hohen Schule zu sein**, empfindsam im höchsten Grad, aber gegen das Laster; faul und nachläsig aus Grundsäzen, denn er hat keine Religion, sein

Genie

Genie wird ihn dereinst in seinem Berufe leiten, nicht um wahrhaft nüzlich zu sein, nein, zu steigen, zu glänzen.

Die ganze Rede, welche ich da vor mir habe, hat den Zweck gegen diese heutiges Tages graßirende Seuche zu schüzen, aber eben so sehr warnt sie auch vor dem andern Abwege, vor der verachtenden Unwissenheit der mechanischen Juristen, leset und empfindet Seite 35, 36 und 37! Ein Mann, der von der Wiege an verzärtelt oder verprügelt, vom 7. bis zum 16ten Jahre durch die Klassen und Katechisationen durchgepeitscht, und durch eine strohene Philosophie verhunzt worden, komt nun auf die Universität, hört daselbst sein Jus. Gerade so, wie der rohe Naturmensch in die Kirche geht, so besucht er die Kollegien, er kann aber auch nicht anders, denn seine Sele ist Eis, und sein Herz eine Steinklippe, woran jeder, der ihr zu nahe komt, scheitert. Komt nun ein solcher in ein Amt, da helfe Gott! Er versteht nichts, weis es auch oft, aber wehe dem, ders sagt, er will und muß etwas verstehen, wenigstens er muß es scheinen, überzeugt ihn nun der Bauer, hat er mehr gesundere Vernunft, so darf ers doch nicht zugeben, er macht eine Amtsmine, und sagt: Nein! so solls sein! Der Bauer lächelt oder weint, und geht fort.

Die Erkäntnis der **wahren** schönen Wissenschaften bildet den Jüngling zum zartesten Gefühl des wahren **Schönen** und **Guten**. Was ist **schön**? — was ist **gut**? Die Gottheit hat jedem Geschöpfe, jedem einzelnen Menschen etwas göttliches eingeprägt, jede fruchtbare Wahrheit hat so etwas in sich, das heilig ist. Dies alles sucht der Schöngelehrte auf, er wird von Jugend auf dazu gewöhnt, hier hilft ihm die Religion, diese verknüpft er mit

jedem

jedem neugewonnenen Begriffe, erleuchtet ihn damit, und in diesem Lichte stralt er um sich, überall empfindet er Güte, Liebe, Macht und Weisheit. Der Bedrückte, der vor ihm erscheint, wird von ihm erkant, er schaut durch seine Mine in sein Herz, er erkent das **Schöne** und **Gute** jeder Handlung, er fühlt die Wonne des Wohlthuns in aller ihrer Stärke, dies Vergnügen ist ihm über alles Geld und Gaben, Ehre und Ansehen ist ihm Staub unter den Füsen, er rettet die gedrückte Unschuld, wo er kann, und ist **Bild Gottes**. Das Amici diem perdidi ist sein Abendgedanke, wenn er seinen Geiz, wohl zu thun, nicht befriedigt hat.

Wahr ists, ewig wahr, daß die schönen Wissenschaften mit der Religion verpart, diese Wirkung aufs Herz des Jünglings haben, und es ist daher äuserst wünschenswerth, daß er von Kind auf nach diesem Plane gebildet werde; an statt der grammatikalischen ewigen langen Weile mache man den Knaben mit den Schönheiten der Griechen und Römer bekant, weniger mit den Phrasen und schönen Ausdrücken, als mit den Gedanken der Schriftsteller; man studiere den Genius der Alten, besonders auch der jüdischen grosen Männer, dann gehe man zu den Alten über. Die Ueberbleibsel der alten Barden, vorzüglich **Oßian**, wehen sanft im Herzen des Jünglings, und thauen es auf. Denn **Oßians** wehmüthiges Gepräge macht die herrlichsten Eindrücke.

Was der Herr Verfasser auf die Rechtsgelehrten anwendet, das gilt mit eben der Kraft auch von den Kameralisten. Ist je Menschengefühl, Liebe und Wohlthätigkeit nöthig, so ist sie's gewiß dem Herzen des Mannes, der den Stat zur dauerhaften Glückseligkeit führen soll. Durch ihn soll die Landwirtschaft blühend, der Handwerksmann

wohl=

wohlhabend, der Handelsmann glüklich, mit einem Worte der ganze Stat mächtig und reich werden. Da muß alles die Liebe und Weisheit leiten. Die gesezgebende Gewalt ist ein Kind der Liebe, und Liebe muß ihr Instinkt sein, so oft sie wirkt. Gesegnet sei der Mann, der hier gesunde Begriffe und ein durch schöne Wissenschaften geläutertes Herz mit in diese Werkstätte der Menschenliebe bringt. Und gesegnet sei der edle Baier, der jene Rede schrieb!

Jung, Professt. zu Lautern.

(Ausländische.)

Ueber die Selenwanderung von J. Ch. Schlosser, Basel bei C. Serini 1781.—Die Hypothese der Selenwanderung haben einige der ältesten Völkerschaften, welche am früheſten polizirt waren, geglaubt. Sie wird nun von Hrn. S. in einem sokratischen Gespräche in ein neues Licht gestelt. Er behauptet, der innere Mensch, welcher sich und anderer Dinge bewust sei, könne nicht zur gehörigen Vollkommenheit ausgebildet werden, wenn er nicht von allem, was auser ihm ist, und allen möglichen Zuständen seines Selbsts, eigene Erfahrungen habe. Die andere Arten, Kentnise hievon zu erlangen, seien weder vollständig noch wirksam genug. Sollte er auch gleich aller gehabten eigenen Erfahrungen sich nicht mehr deutlich erinern: so äuserten sie doch ihre Wirkungen auf ihn durch ihm einverleibende dunkle Vorstellungen, wie überhaupt die Fertigkeiten und Geschicklichkeiten dieses Lebens auf gleiche Art sie äusern.

So sonderbar auch diese Gedanken scheinen mögen; so kann man ihnen jedoch einen gewissen Grad der Wahrscheinlichkeit nicht absprechen. Betrachte man das langsame Emporsteigen von einer Vollkommenheit zur andern im menschlichen Leben,

und

und neben bei das Gemische vom Guten und Bösen, welches sich so in dem verdienstvollesten als verworfensten Menschen findet. Die Natur thut keinen Sprung. Wie kann man voraus sehen, auf welche Art der Mensch in einem andern, jenseit dieses Lebens liegenden Zustande zu einem viel höhern Grade der Güte oder auch Bosheit (wenn anders leztere auch im Plane der Schöpfung liegen sollte) sich erheben könne; ohne durch viele Mittelzustände, worin das Zweckwidrige abgelegt, und das Zweckmäsige vervollkomnet wird, hindurch zu wandern?

Wenn man sonsten die schlosserische Hypothese mit der Pythagorischen, so wie sie uns Ovid im 15ten Buche seiner Verwandlungen vorgestelt hat, vergleicht: so wird man finden, daß Hr. S. seiner, **die Ausbildung der Lebenden, des Bewustseins fähigen Wesen zur grösesten Vollkommenheit**, Pythagoras dagegen **die stete Fortdauer und gleiche Erhaltung des Lebens in der Natur und der grösesten Manichfaltigkeit darin** zum Grunde gelegt habe. Um sich hievon zu überzeugen, dienen folgende Stellen aus dem Ovid:

Omnia mutantur, nihil interit, errat & illinc
Huc, venit hinc illuc & quoslibet occupat artus
Spiritus —

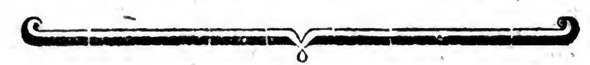
Utque novis facilis signatur cera figuris
Nec manet ut fuerat nec formam servat eandem
Sed tamen ipsa eadem est: Animam sic semper eandem
Esse; sed in varias doceo migrare figuras

— Nihil est quod perstet in orbe
Cuncta fluunt, omnisque vagans formatur imago

Nec species sua cuique manet, rerumque novatrix
Ex aliis alias reddit natura figuras,
Nec perit in tanto quicquam, mihi credite, mundo,
Sed variat, faciemque novat, *Nasci*, quod vocatur
Incipere esse aliud, quam quod fuit ante, morique
Desinere illud idem, cum sint huc forsitan illa
Haec translata illuc. B.

Pfalzbaierische Beiträge zur Gelehrsamkeit.

2tes Heft. Den 1. Hornung 1782.



I. Briefe über die Heilkunde.

2. Brief. Ueber die schleimichte Lungensucht.

Liebster Freund!

Sie klagen, mein Bester! in Ihrem lezten Schreiben über die von Jahr zu Jahr mehr zunehmende Anzahl schleimichter Lungensuchten (phthisis pituitosa). Sie haben die bisher angerathene Heilarten wider dieses verherende Uebel alle versucht, ohne so glücklich gewesen zu sein, einen einzigen Kranken zu retten. Sie gebrauchten standhaft die Fieberrinde, um die Schwäche der festen Theile, welche vermuthlich die Grundursache dieser Krankheit ist, zu bessern; Sie schrieben eine genaue Speisordnung und tägliche Leibsbewegung vor; Sie liesen durch Seidenbastrinde und Fontanellen die äusere Oberfläche äzen, um die Schärfe der Säfte von dem edlern Ingeweide der Lunge abzuwenden, und die Eiterung abzugraben. Sie ha-

ben so gar in einigen Fällen, wo eine offenbare Schwäche der festen Theile die Urquelle des Uebels war, Versuche mit der Alaunmolken ohne Nuzen gemacht. Bei den meisten, sagen Sie mir, sei es von Anfang ein bloser Halshusten (Tussis trachealis), ohne die mindeste Verlezung der Lunge entdecken zu können. Die Kranken klagen über nichts, als eine Tröckne an dem Kopfe der Luftröhre, ein Briklen, bald mit, bald ohne abwechselnde Heiserkeit; sie können von Anfange des Uebels frei Athem holen, Stiegen hinauf steigen, ohne engbrüstig zu werden. Sie können so gar, wenn es sanfte Hausmüttergen sind, wie Poltergeister im Hause herum zanken, ohne die mindesten Beschwerden auf der Brust zu fühlen; nur dieses glauben Sie bemerkt zu haben, daß bei den meisten eine jählinge ungewöhnliche Abänderung der sonst gehabten Gemüthsart zu bemerken sei. Die meisten werden traurig, zornmüthig, niedergeschlagen, und sind besonders zum Weinen, zur Einsamkeit geneigt; sie vernachläsigen durch diese Lebensart die so nöthige Leibsbewegung, das Uebel schleicht nach und nach tiefer in die Grundfeste der Gesundheit, die gehörige Menge der täglich in der Blutmasse erzeugten Schärfigkeiten wird wegen Schwäche der Ausführungswerkzeuge nicht abgeführt, das Blut wird nach und nach eine schleimichte Gelee, welche

weder

weder zum Sieden noch zum Braten mehr nüzlich ist. Durch langjährige Diätsfehler hat man sich eine fressende Schärfe zugezogen, die erste Anwandlungen des Hustens achtet man nicht, es ist nur, wie die Kranken sagen, ein purer Katharr, und die Unglücklichen wissen leider nicht, daß schon ihr ganzes Geblüt ein bloses Gemisch von Katharrschleim ist, und daß sie nach vernachläsigtem Zeitpunkte der Vorbeugungskur wenig mehr von wirklichen Heilmitteln zu hoffen haben. Dazu kömt noch die tödende Unbeständigkeit, womit sie die Mittel gebrauchen. Der Arzt soll in 4 Wochen die ganze Maschine stärken, welche durch eine lange Reihe von Jahren nach und nach ist abgenuzt worden. Sagt man, die Stadtluft sei für diese Gattung Husten gefährlich, man müsse Leibsbewegung machen, ganz einfache Nahrung geniesen, alle Leidenschaften aus dem Gemüthe verbannen: so sind hundert Hindernise, die diesem so heilsamen Rath im Wege stehen, bis endlich das Uebel so weit gekommen ist, daß die Luftröhre, wie beim weisen Fluß die Mutterscheide, von scharfem Schleim überschwemt wird, und die unheilbare Schleimlungensucht sich der ganzen schwachen Lunge bemeistert. Klagen Sie nicht, liebster Freund, daß Sie der alleinige mit dieser Krankheit geplagte Arzt sind; auch in unsern Gegenden wird diese Krankheit, besonders unter dem

weiblichen Geschlechte, einheimisch. Ich könte Ihnen dieselbige Klaglieder über verunglückte Heilung dieser Krankheit anstimmen; ich könte Ihnen sagen, daß ich seit kurzem ein ganzes halbes Duzend schleimichter Lungensuchten nach christlichem Gebrauch habe beerdigen sehen; ohngeachtet man zum Troste der armen Kranken wiederholte Consultationen mit den berühmtesten Aerzten der umliegenden Gegend halten lies. So gar das mit vollen Backen ausposaunte Bergpechöl, welches nun nicht mehr unter dieser pöbelhaften Benennung erscheinet, sondern mit dem viel verheisenden Titel eines Lungenbalsams pranget, so gar dieses Wundermittel geht mit den glücklich kurirten Lungen in Krebsgang.

Ist es aber auch ein Wunder, liebster Kosmas, daß die schleimichte Lungensucht in unsern Zeiten so sehr um sich frist? Ist es unbegreiflich, warum so viele Frauenzimmer in der Blüthe ihrer Jahre an Krankheiten dahin geraft werden, welche eine Folge der Nervenschwäche sind? Sind nicht drei Theile des Lebens bei den meisten des schönen Geschlechts ein geschäftiger Müsiggang? Heist das Leibesbewegung machen, wenn man sich, wie der Stundenzeiger einer Uhr, langsam und deutlich im Hause herum drehet, Fillet stricket, empfindsam wie ein Turteltäubchen verliebten Heldinen in Romanen nachwinselt, oder täglich 5 bis 6 volle Stun-

den

den Sans prendre spielet? Heist das Leibesbewegung für die Unterhaltung der Gesundheit machen, wenn man in sanften Wagen jährlich zweimal freundschaftliche Besuche abstattet, oder höchstens alle Sonn- und Feiertäge in einem gemächlichen Tragstuhl so sittlich in die Kirche hinschwebt, daß nicht ein Härchen des gekräuselten Kopfpuzes durch Erschütterung zerrüttet wird; und doch wollt ich es keinem Arzte rathen, so unbescheiden zu sein, diesen verheerenden Müsiggang zu rügen, oder die betrübte Folgen dieser Lebensart vorher zu sagen.

Ich habe die Ehre, eine Dame von hoher Geburt zu kennen, welche sich freilich von jeher mehr wissenschaftlichen Kentnisen als müsigen Hofbelustigungen widmete. Ueberzeugt von der Wahrheit, daß die Leibesbewegung zur Unterhaltung einer standhaften Gesundheit eben so nöthig, als die Luft zum schnaufen sei, machet sie jährlich eine Reise von einigen hundert Stunden, speiset dabei sehr mäsig und einfach, um den Schaden, welchen das ruhige Hofleben den Winter hindurch der Gesundheit versezte, durch Leibesbewegung und eine genaue Diät wieder auszuwezen. Ihr würdiger Leibarzt, mein lieber Freund B . . . versicherte mich, daß durch dieses Verhalten die erste Anlage einer Wassersucht schon mehr als einmal glücklich getilget worden. In der Widerspenstigkeit dem vernünftigen Arzt zu fol-

gen, liegt immer eine gute Dosis roher Unwissenheit zum Grunde; man sollte von Jugend auf die Kinder, statt mit der Götter- und Wappenlehre zu beschäftigen, mit dem Werthe der Gesundheit und den Mitteln, dieselbe zu unterhalten, ein wenig bekanter machen; vielleicht würde die Anzahl chronischer Uebel dadurch am besten gemindert werden. Sie, mein Freund, suchen die zwote Ursache der überhand nehmenden schleimichten Lugensuchten mit allem Grunde in dem allgemein herrschenden Misbrauche des warmen Getränkes. Was soll man aber frühstücken? So fraget mit Unwillen über den gestrengen Hausarzt die gnädige Dame, so fraget die verzärtelte Bürgerin, so fraget die verschleckte Stadtköchin, und dem Himmel sei es geklagt, die nachäffende Bäuerin im Odenwald. Diese wichtige Frage war noch vor 80 Jahren in unsern Gegenden mit einer steifen Brodsuppe, mit einem Glas Rheinwein, und mit einem gut gebackenen Stück Brod und zeitigem Obst zu beantworten. Nun aber hängt der Magen unserer Landsleute in einem ewigen Fusbaad von warmem ausländischem Getränke, wodurch die Grundfeste der Gesundheit erschlafft, und die Anlage zur schleimichten Lungensucht so wohl als anderer langwierigen Krankheiten vorbereitet wird. Unter hundert Kaffeeschwelgerinnen sind kaum 10 von hartnäckigem Magenwehe frei.

Sehr

Sehr auferbaulich ist es anzusehen, wenn die Frau Holzhackerin dem Herrn Gemahl das Kaffeehäfelchen mit Zucker und weis Brod in der Morgenruhestunde auf offener Strase reichet. Durch dieses verzärtelte Getränke erschlaffet der Arbeiter die Holzhackersfasern, welche natürlicher Weise kernhafter sein müssen, als jene einer zärtlichen Kammerjungfer, die ihren ganzen Beruf erfüllt, wenn sie eben so schwach, eben so bleichsüchtig, eben so histerisch als ihre gnädige Gebietherin ist. Sie können sich nicht vorstellen, mein Freund, wie sehr das Nervenübel (malum hystericum) unter unsern Dorfweibchen einreist; viele müssen schon Stinkbüchschen von Bibergeil und Teufelsdr . . . mit in die Kirche nehmen, wenn sie die halbe Predigt des Herrn Pfarrers ohne Ohnmachten aushalten wollen. Die Mutter steigt der albernsten Bauergrethe von der Zeit viel öfter in Hals, da sie anfieng, ihren sonst an frisches Wasser und Brod gewöhnten Magen mit Kaffee zu überschwemmen. Ein braver Landwirth versicherte mich neulich, daß die Gesundheit der Ackersleute in seiner Gegend von der Zeit des überhand nehmenden Kaffeetrinkens viel schwächlicher geworden. Eben derselbe war so unchristlich, zu behaupten, daß die Kaffeeschwelgerei, welche bei dem Landmanne beinah eine tägliche Bedürfnis geworden, auser dem Schaden, den sie der Gesundheit

anrichtet, auch die wahre Ursache der steigenden Theurung in Nahrungsmitteln sei.

Liebster Kosmas! wenn hierin nicht gesteuert wird, so mögen sich nach einigen Generationen die gnädigen Junker, die Besizer der Landgüter, gefallen lassen, ihre Aecker selbst zu zackern, oder wenigstens in einem jeden Dorfe eine Apotheke und Krankenhospital zu errichten, worin die erschlaffte Gesundheit der schwelgerischen Dienstbothen einigermasen könne zusammen geflicket werden. Der Zorn überwältiget mich öfters, wenn mich die verschleckte Viehmagd fraget: ob sie auch nach genommener Magenarzenei ein Par Schälchen Kaffee trinken dörfe? Jene, welche täglich warme Fusbäder gebrauchen wollten, würden sich endlich eine solche Schlaffheit und Empfindlichkeit der Füse zuziehen, daß durch die geringste Bewegung eine ungewohnte Ermattung und schmerzhafte Empfindung nachfolgen würde.

Die Hämorrhoiden würden nie so allgemein in Deutschland gewüthet haben, nie würden solche Verwüstungen in der Gesundheit der Ackersleute eingerissen sein, wenn der Kaffeeschwelgerei in Zeiten wäre vorgebogen worden. Eben daher sieht man auch schon unter dem Landvolke die schleimichte Nervenlungensucht einschleichen, welche sonst nur die Palläste der Reichen besuchte, unter kernhaften

Ackers-

Ackersleuten hingegen ganz unbekant war. Sehr selten kam mir in vorigen Zeiten ein Fall unter die Hände, wo ich genöthiget war, die Verdauungswerkzeuge bei Bäuerinen mit Eisenfeil zu stärken. Nun vergeht keine Woche, wo ich nicht einige erschlaffte Dorfmägen verstählern muß. Das Wochenbett, welches sonst auf den Dörfern in wenig Tägen ohne kränkliche Zufälle vorüber gieng, ist jezt fast immer eine Hausplage für den Mann, und eine ergiebige Zollstätte für den Arzt und Apotheker; soll nicht auch hieran die Kaffeeschwelgerei eine wirksame unselige Ursache sein? Man schelte und schmähe über mich, wie man wolle, ich werde es immerhin mit Ihnen, bester Kosmas, freimüthig und öffentlich predigen, daß das warme Getränk ein schleichendes Gift für die Gesundheit, und offenbare Quelle der zu unsern Zeiten täglich mehr einreisenden schleimichten Lungensuchten sei: rechnet man noch zu diesem das Unheil, welches das Kaffeeöl den Nerven und der ganzen Blutmasse durch seine empireumatische Schärfe zufüget, so läßt sich begreifen, daß die Liebhaber dieses angenehmen Gifts bösartigen chronischen Krankheiten die Thüre öfnen, und ihr Leben in die äuserste Gefahr stürzen. Trozig reibt man zwar gewöhnlich dem warnenden Arzte unter den Bart: Ei, ei, wie streng doch der Herr Doktor gegen den armen Kaffee posaunet,

saunet, da man doch wirklich eisgraue Menschen zählen kann, welche ohne Verlust ihrer Gesundheit ihr ganzes Leben hindurch warme Getränke zu sich genommen haben. So überzeugend dieser Beweis zu sein scheinet, so wenig läst sich aus einzeln Fällen auf die allgemeine Unschädlichkeit der warmen Getränke schliesen. Mancher Vollzapf, der sich täglich berauschet, erreichet ein hohes Alter, ist deshalben das übermäsige Weintrinken unschädlich? Wie viele gehen darüber frühzeitig zu Grunde, ehe sie diese schöne Tugend in einem vollkommenen Grade besizen.

Die dritte Ursache der schleimichten Lungensuchten endlich schreiben Sie, mein Freund, einer Gattung Schärfigkeit zu, welche Sie, böser unchristlicher Mann, eine acrimoniam humorum aulicam zu nennen belieben. Sie haben vollkommen recht, liebster Kosmas, dieses Gemische von Hautgout, Müsiggange und Leidenschaften giebt eine so fressende Brühe, welche auch den wirksamsten Heilmitteln Troz bietet. Wenn man bisweilen die ganze Oberfläche eines schwelgenden Wohllüstlings mit Seidenbastrinde überziehen wollte, so würde er zwar Troz aller pots pourris und Eau de Chypre unausstehlich stinken, da aber seine ganze Blutmasse ein fressendes Gemisch ist, so wird man durch diese Ableiter in Reinigung des Geblüts wenig Wunder

wir-

wirken, wenn der Kranke besonders, wie es gemeiniglich zu geschehen pflegt, seinem verdorbenen Geschmacke nichts, und seinen Lieblingsleidenschaften wenig versagen will. Aus allen diesen Quellen, welche sich durch die wärmste Ermahnungen der Aerzte bei unsern Zeiten schwerlich abgraben lassen, kann man die Frage leicht beantworten, warum die schleimichte Lungensucht, (phthisis pituitosa nervosa) so sehr überhand nimt. Sollte nicht auch der unter der Jugend täglich mehr um sich fressende Onanismus in der Reihe dieser Ursachen einen ausgezeichneten Plaz verdienen? Ich zweifle um so weniger daran, je überzeugender die Beispiele sind, die uns Aerzten von der täglichen Erfahrung vor Augen gelegt werden. Soll denn aber gar kein Mittel diesem verheerenden Uebel steuern können? Es ist doch wahrhaft erbärmlich, so manches junge Weibchen in der Blüthe ihrer schönsten Jahre auf den Kirchhof tragen zu sehen. Bis hieher haben mich stärkende und sogenante balsamische Mittel alle verlassen. Sie wissen, mein Bester, wenn man so Stunden lang am Krankenbette sizt, das Elend so recht mitfühlt, dann gehen einem so allerhand Sächelchen durch den Kopf; man denkt nach, man vergleicht, man entwirft neue Heilungsplane, besonders wenn die vorhergehenden mehrmale verunglückt sind. Mein Gott! (dachte ich öfters in sol-

chen

chen Gelegenheiten schleimichter Lungensuchten) sollte man das Uebel von Anfang, ehe noch das offenbar schmelzende Fieberchen hinzu komt, nicht als einen Scabiem trachealem betrachten, und nebst einer strengen Diät mit Quecksilber und Spiesglasschwefel mit Bädern den Anfang der Kur machen, ehe man zu der Klasse der stärkenden Mittel seine Zuflucht nimt. Sollte man nicht, dachte ich ein andermal, solchen Kranken die Kräze einpfropfen, damit durch den juckenden Reiz auf der ganzen Oberfläche der Haut die brickelnde Schärfe das Luftrohr verlassen, und sich dahin versezen möchte? Sollte man nicht, fiel mir ein, das Pulver von dem Schierling mit Honig zu einer Latwerge gemacht, versuchen, welches neulich der aufrichtige Baldinger in seinem Magazin anrieth? Mein schäzbarer Freund, der würdige geheime Rath und Leibarzt, Herr Rose, von Zweibrücken, rieth mir neulich in einem seiner freundschaftlichen Briefe mit der Asa foetida Versuche anzustellen. Er theilte mir einige glückliche Erfahrungen von dem Gebrauche dieser Arzenei mit. Es hat bei einigen Lungensuchten trefflich gewirket. Machen Sie, liebster Kosmas, einige Versuche damit, und geben Sie mir Nachricht von dem Erfolge. Wenn dieses Gummi alte bösartige Geschwüre und den Beinfras zu heilen vermögend ist, so kann dessen Heilkraft auch

bei

bei der schleimigten schlierartigen Lungensucht, wo vermuthlich die Schleimhaut des Luftröhrenkopfs abgehäutelt und angefressen ist, wirksam sein. Mich deucht halt immer, mein Freund, wir Aerzte müssen in chronischen Krankheiten ein wenig herzhafter sein, und denen von lang her angepriesenen Heilmitteln weniger getreu bleiben, weil man in unsern Tagen zu viel von der einfachen Lebens- und Nahrungsart abweichet, und seine Säfte mit allerhand vermischten Schärfigkeiten verunstaltet. Sie haben also wohl recht, mein Freund, wenn Sie behaupten, daß die Hofschärfigkeit des Geblüts die fruchtbarste Ursache solcher Husten, und die allerunartigste Mixtur sei, welche sich durch reinigende Mittel, ohne strenge Fasttäge, so leicht nicht bändigen läßt. Aber wie würde es jenem Arzt ergehen, welcher einem mürben Lungenkranken auf 6 ganze Monate nichts als Habertrank und geröstete Habermehlsuppen erlauben wollte, um alle Gelegenheit zur neuen Schärfigkeit abzuschneiden. Der Doktor ist ein Narr, würde es heisen, wer wird sich dann mit einer Pferdskost begnügen. Inzwischen ist und bleibt es richtig, daß in langwierigen Krankheiten ohne genaue Diät auch die wirksamsten Mittel fruchtlos sind; eben so begreiflich ist es daher, warum die meisten langwierigen Krankheiten dem Gottesacker heimfallen; weil man sich nämlich nicht ent-

schliesen

schliesen kann, den wohlthätigen Vergiftungen unserer Köch- und Köchinen auf immer zu entsagen.

Da es also so schwer ist, liebster Kosmas, die wirkliche Schleimlungensucht, wenn zumal das bösartige Schleichfieberchen schon an dem Leben naget, aus dem Grunde zu heilen, so würde es für jene schwächliche Kreatürchen, welchen dieser Feind mit seinem Besuche drohet, besonders angenehm und vortheilhaft sein, die Merkmale, das Verhalten und die wirksame Vorbeugungsmittel zu wissen, wodurch sie der Wuth dieser bösartigen Krankheit noch in Zeiten entrinnen könten. Die schleimichte Lungensucht ist, gleich andern chronischen Krankheiten, so bescheiden, ihren baldigen Besuch vorher zu verkündigen. Nach meinen Beobachtungen habe ich gefunden: **Erstens**, daß das weibliche Geschlecht mehr als das männliche von dieser Krankheit heimgesucht wird. Der Grund mag wohl in der natürlichen Schwäche ihrer Fasern zum Theile liegen.

Zweitens. Morastige Gegenden, wo jährliche Ueberschwemmungen, und im Winter viele stinkende Nebel die Luft verderben, machen unselige Vorbereitungen zu dieser Krankheit. Ich hasse aus diesem Grunde die Festungen, die alten Burgschlösser und Sommerwohnungen, welche mit stehendem oder auch fliesendem Wasser umgeben sind.

Drit-

Drittens. Jene Frauenzimmer, welche aus einer von Jugend auf beibehaltenen schädlichen Gewohnheit dem warmen Getränke, dem Thee und Kaffee gar zu getreu sind, erschlaffen ihren ganzen Körper erbärmlich, und legen den Grund zur schleimigten Lungensucht oder andern bösartigen langwierigen Krankheiten, wenn sie besonders

Viertens durch das ewige Stubensizen ihren Körper gegen die Abwechselungen der Witterungen empfindlich machen, und die zur Unterhaltung einer standhaften Gesundheit so nöthige Leibsbewegung vernachläsigen.

Fünftens. Der Hautgout in Speisen ist eine fruchtbare Ursache der schleimichten Lungensucht.

Sechstens. Alle Gewohnheitsleidenschaften, es mag nun Liebe oder Zorn, Geiz oder Neid, Eifersucht oder übertriebene Kaltblütigkeit sein, legen bei schwächlichen Körperchen den Grund zu diesem Uebel. Furchtsame Menschen sind besonders zu dieser Krankheit geneigt.

Siebentens. Die Gewohnheit mehrmale ohne dringende Nothwendigkeit bei der geringsten meistens aus dem Unterleibe entstehenden Engbrüstigkeit Ader zu lassen, öftere unzeitige Geburten mit heftigen Blutflüssen beschleunigen diese Krankheit.

Achtens. Mütter, welche in der Schwangerschaft, wo der Umlauf der Säfte ohnehin manchen

Wider-

Widerstand zu überwinden hat, unordentlich leben, welche bei dem offenbarsten Milchüberflusse ihre Kinder nicht stillen, und dabei noch im Wochenbette sich mit gar zu nahrhaften Speisen sättigen, sind zu dieser Gattung Lungensucht geneigt.

Neuntens. Die durch zusammenziehende so wohl innerlich als äuserlich gebrauchte Heilmittel, unvorsichtig geheilte fleurs blanches sind öfters die Quelle hartnäckiger Schleimlungensuchten gewesen. Noch vor kurzem habe ich einen hartnäckigen bösartigen Schnupfen daher entstehen gesehen.

Zehntens. Zurück getriebene Hautausschläge, zu frühzeitig geheilte Fontanellen und offene Füse erzeugen öfters diese Krankheit.

Elftens. Schwächliche Frauenzimmerchen, welche, ungeachtet ihres von Jugend auf verzärtelten Körperbaues, in jenen Jahren singen lernen, wo die monatliche Vollsäftigkeit erscheinet, haben gar viele Hoffnung, in den besten Jahren von der grosen Schaubühne dieser Welt mit einem heisern Halse und unmäsigen Schleimauswurf abzutreten.

Zwölftens. Kinder, welche man aus Vorurtheil immer sorgfältig vor der Luft hütet, und welche öfters mit Hautausschlägen heimgesucht worden sind, werden sehr leicht von dieser Krankheit hinweggerafft.

Diese sind ungefehr, nach meinen Beobachtungen,

gen, die vorbereitenden Ursachen zur schleimigten Lungensucht bei jenen Unglücklichen gewesen, die unter meiner gelehrten Aufsicht, jedoch unter Mitwirkung zahlreicher Consultationen, seit zehen Jahren beerdiget worden sind. Ich will Ihnen nun noch die Vorbothen dieser heimtückischen Krankheit, ehe sie wirklich erscheinet, aus meinem Tagebuche heraus ziehen; vielleicht kann manches schöne Kind mit einer natürlich oder künstlichen Schwanenhaut mit abgezirkelten rothen Bäckelchen, wenn es uns die Ehre anthut, diesen Briefwechsel zu lesen, sich heilsame Warnungen heraus klauben, und noch bei guter Zeit ihr schwächliches Lüngelchen durch Abänderung ihrer schädlichen Lebensart, und frühzeitigen Gebrauch angemessener Heilmittel gegen diese garstige Lungensucht bewahren. Sie, mein Freund, werden freilich als Gelehrter nichts neues daraus lernen, ich kenne aber Ihr sanftes Herz, Ihre gütige Nachsicht, womit Sie alles aufnehmen, so bald nur ein wahrscheinlicher Nuzen Ihrem leidenden Nebenmenschen daraus erwachsen kann.

Bei einigen meiner an schleimichten Lungensuchten selig Verstorbenen stellte sich einige Jahre vorher alle Spatjahr ein hartnäckiger Katharr ein. Bei der geringsten Leibesbewegung, besonders beim Stiegenaufsteigen erfolgte ungewöhnliche Engbrüstigkeit, ein trockenes Hüstlen, Ermattung in den

Beinen. Der Auswurf bei der Zeitigung eines Katharrs war nicht dick, geballt und weis, sondern flüßiger, grünlecht, jenem Eiter vollkommen ähnlich, welchen man bei schlierartigen Geschwüren wahrnimt. Das Fleisch an den Aermen wurde schluff, weich anzufühlen. Die Füse waren immer eiskalt, das Gemüth unlustig, grämich, zum Aufbrausen geneigt. So verstrich der Winter unter wiederholten Katharranfällen; die gute Witterung im Frühjahre, die trockene Sommerhize, der Gebrauch des Stahlwassers, die vermehrte Leibesbewegung in dieser Jahreszeit schienen das erschlaffte Triebwerk wieder einiger masen zu beleben, bis endlich durch alte Diätsfehler, und hauptsächlich durch den Misbrauch warmer Lieblingsgetränke das heimtückische Uebel erwachte, und unter Begleitung des gewöhnlichen Schleichfiebers die mürbe Lunge völlig überschwemte. Bei andern, wo die Schärfe der feinsten Säfte bißiger war, bemerkte ich lang vorher im Spatjahre statt Katharren, rothe flüßige Augen, Rheumatismen, Geschwüre in der Fetthaut, welche sehr langsam eiterten, periodische Heiserkeit ohne Husten, manchesmal verschwanden die bösen Augen plözlich, und es entstand ein trokener Krampfhusten mit einem Bricklen in der Luftröhre, als wenn, so druckten sich die Kranken aus, ein Pflaumenfedergen im Sprachrohre steckte,

wel-

welches sie durch seinen Reiz zum beständigen Räuspern nöthigte. Einige klagten über ungewöhnliche Trockne im Hals, und musten sich immer anfeuchten; diese Trockne war öfters mit einem unerträglichen Brennen begleitet.

Bei einer dieser Unglücklichen war offenbar der Gebrauch einer weisen Bleischminke eine kräftige mitwirkende Ursache ihres gegen alle Mittel hartnäckigen Halshustens. Ich will nicht gar zu unchristlich mit dem Puztische unserer Schönen umgehen, sonst würde ich mich unterstehen, unterthänig zu zweifeln, ob die Staubwolken ihres rothen, gelben, grauen und schwarzen Puders, wenn er auch schon mit Poudre à la Marechal durchgewürzet wär, manchem schwachen Lüngelchen zuträglich seien, wenn sie besonders zu Husten geneigt sind *). Eben so wenig Nuzen haben sich schwache Lungen von jener Luft zu versprechen, welche sie in einem von Lichterdampf und der Ausdünstung unzählbarer Zuschauer angefüllten Schauspielsale ; lange Stunden einathmen. Viele, und die meisten dieser unseligen Lungenkranken waren mehrere Jahre vorher mit einem fluore albo geplagt, welcher alsdann gänzlich von selbst unterblieb, so bald die schleimich-

*) Sollten sich nicht Mehlmülben in einigen Gattungen Puder aufhalten, und sich in die Schleimhaut der Luftröhre einquartiren können? Eine grundgelehrte Vermuthung?

te Lungensucht volle Wurzeln angelegt hatte. Nichts ist erbärmlicher bei dieser verheerenden Krankheit, als daß mit den schlaffen Fasern ihres Körpers ihre ganze Sele abgespant, niedergeschlagen und ungewöhnlich traurig ist. Ein kleiner zusammengezogener Puls, Mattigkeit, Neigung zum beständigen Sizen, zur Einsamkeit, Zornmüthigkeit, Unzufriedenheit, öftere Anfälle zum Weinen, Gleichgiltigkeit gegen alle erlaubte Vergnügen, sind die unerträglichen Trabanten dieser Lungenkrankheit. Diese immer abwechselnde Leidenschaften verhindern die Heilkraft der Arzneimittel, und beschleunigen die Fortschreitung des Uebels. Das gröste Unglück für diese Kranken ist das Mistrauen auf ihren vernünftigen Arzt. Wenn dieser nicht mit derselbigen Geschwindigkeit, wie der Gärtner die Raupennester, den Husten niedersäbelt, so nehmen sie ihre Zuflucht zu Quacksalber, brauchen bald dieses bald jenes Hausmittel, werden überdrüßig über die strenge Speisordnung, und gerathen in eine Gattung Verzweiflung, die dem standhaften Gebrauche vernünftiger Heilmittel Hohn spricht. Diese Bedauerungswürdigen glauben, den Arzt zu hintergehen, und betrügen sich selbst. Sie schicken ihren Urin zum prophetischen Scharfrichter, dieser sieht in dem Wasser einen Magen, der nichts als Schleim kochet, giebt der Kranken hizige Magentropfen, und

beschleu-

beschleuniget dadurch den Untergang der mürben Lunge, welchem durch gute Diät und vernünftige Heilmittel noch hätte vorgebogen werden können. Ich will Ihre Geduld, mein Freund, nicht länger misbrauchen, und ihnen nur noch kürzlich den Plan meiner künftigen Vorbeugungskur gegen diese verheerende Lungensucht mittheilen.

Bei der ersten Erscheinung oben angeführter Vorbothen wird meine erste Arbeit sein, den Küchenzettel einzurichten, und die gewohnte Lebensart, als die erste Grundursache dieses Uebels, abzuändern. Der Thee und Kaffee, wenn auch der beste Rahm dabei wäre, wird als Frühstück gänzlich gestrichen. Statt dessen darf der oder die Kranke ein Stück Zwieback essen, und bei erfolgendem Durst einige Gläser abgestählten Brunnenwassers, wenn sie will, mit frischgemolckener Kuh- oder Geismilch, jedoch kalt trinken. Geröstete Habermehlsuppe mit Wasser oder Fleischbrühe zubereitet, nicht gar zu warm genossen, würde ich auch als Frühstück erlauben. Reis, Sago, Perlengerst, Pannatsuppen, könten als Abwechselungen dienen. Nach diesem sehr mäsig genommenen Frühstück muß der Kranke, so fern es die Witterung erlaubt, in freier, wo möglich, Landluft Bewegung machen. Die beste Bewegung ist unstreitig die reitende. Das Gaunschen in freier Luft ist für schwache Lungen

besonders nüzlich. Das Mittagessen kann aus einer ungekünstelten aber etwas dicken Suppe, leichtem mit Weckmehl und Fleischbrühe ohne Gewürz zubereitetem Gemüs, und etwas zartem gebratenen Fleisch, jedoch ohne schleckerhafte Sartellen oder sonstige Sausen bestehen. Der Trank sei abgestählte reines Brunnenwasser, oder ein gekochter Habertrank. Mit der Erlaubnis, starken Wein zu trinken, würde ich sehr geizig sein. Gegen 4 oder 5 Uhr, wenn der Kranke über Hunger klaget, und einige Stunden Leibesbewegung gemacht hat, könte man Zwieback mit frischgemolkener Kuhmilch; oder etwas zeitigem Obst erlauben. Abends ist unerbittlich gebothener Fasttag, bis von den mehr gestärkten Verdauungswerkzeugen zuverläsig gute Dienste zu hoffen sind. Bei den ersten Anfällen dieser heimtückischen Krankheit muß man nicht leben, um zu essen, sondern auf die einfachste Art essen, um zu leben. Viele dieser Kranken sind unheilbar, weil sie Sklaven ihres Magens sind. Ich esse, sagt man, was mir schmeckt, und leide, was ich kann. Diese Gattung Verzweiflung ist, wenn man sie nach dem Masstabe des Gewissens und der Religion abmist, sehr tadelhaft; weil sie offenbar gegen die Pflicht der Selbsterhaltung sündiget. Inzwischen ist niemand, als der Arzt, an der Unheilbarkeit des Uebels schuld. Ich habe mich, sagt der

unge=

ungeduldige Kranke, schon so lang mit Apothecker-mittel geplagt, und doch keinen Schritt zur Besserung gemacht. Diese von Zorn und Ungeduld zusammen gesezte Aufwallung hat keine andere löbliche Absicht, als den Arzt zu vermögen, gegen den verschleckten Magen freigebiger zu sein, und was ist die Folge dieser Nachgiebigkeit? Man überschwemt das schwache Lüngelchen mit halb verdautem schleimichtem Milchsaft, und reist in wenigen Tagen nieder, was man in 4 Wochen aufgebauet hat. Ich habe mir dahero fest vorgenommen, gegen diese Kranken in der Vorschrift ihrer Nahrung ein rauher geiziger Stiefvatter zu sein, oder wenn sie nicht folgen wollen, dieselbe ihrem Schicksal und Eigendünkel zu überlassen. Wir Aerzte, deucht mich, machen bisweilen durch unsere Gefälligkeit frühzeitige Engel, und das ist, unter uns gesagt, liebster Kosmas, auch ein grober Fehler. Nachdem ich also den Küchenzettel sehr sparsam zugeschnitten, die tägliche Leibesbewegung ohne Entschuldigungen anzuhören, vorgeschrieben, und die Gefahren der unreinen Stadtluft begreiflich gemacht hätte, so würde ich frühzeitig, ehe noch der leidige Husten Wurzel fassen könte, durch Blasenpflaster, Seidenbast oder Haarseile die Schärfe ableiten, und den nächtlichen Husten durch eine gute Dosis Laudanum opiatum bändigen. Dabei würde ich die Eisen-

schlackenbäder nach dem Rath des berühmten Lentin gebrauchen lassen, oder wenigstens verordnen, daß der Kranke sich täglich zweimal am ganzen Leibe mit kaltem Wasser wasche, um die durch Schwäche in Unordnung gerathene Ausdünstung zu befördern, und das ganze Nervengebäude zu stärken. Aus der Apotheke würde ich als Vorbeugungsmittel die boerhavische Stahltinktur, welche mit einem wässerichten Aufguß von Quaßienholz oder sonst einem bittern Kraut versezt wäre, unter allen andern Heldenmitteln wählen; diese bittere stärkende Arzenei kann man mit Zitronenzucker angenehm und erträglich machen. Als Abführungsarznei würde ich die Rhabarbar allen andern vorziehen. Hier haben Sie, liebster Kosmas, den Plan einer Vorbeugungskur gegen die täglich mehr um sich fressende schleimichte Lungensucht. Ich habe Ihnen, mein Freund! hier nichts neues gesagt; auch war es meine Absicht nicht, Kunstverständige aufzuklären, sondern nur heilsame Warnungen für jene zu entwerfen, welche durch ihre Lebensart sich der Gefahr aussezen, von der schleimichten Lungensucht heimgesucht, und frühzeitig hinweg gerafft zu werden. Wie tröstlich würde es für uns beide sein, mein Freund, wenn diese freundschaftliche Warnungen auch nur ein einziges schönes Menschenkind von dieser verheerenden Krankheit retten könten. Leben Sie wohl und ge-

sund,

sund, mein Bester! Diese irdische Glückseligkeit werden Sie gewiß bis in die spätesten Jahre standhaft geniesen, wenn Sie, wie bisher, einfache Kost wählen, das warme Getränk verabscheuen, und tägliche Leibesbewegungen machen. Der erste, der Ihrem vernünftigen Beispiele folgen wird, ist ihr aufrichtiger

May.

II. Ob es Unrecht und Schande sei, die Mängel und Gebrechen seines Vatterlandes öffentlich bekant zu machen?

Ich weis gewiß, meine Freunde, daß wir der guten Sache einen wahrhaften Dienst leisten, wenn wir denjenigen, welche die Wahrheit mit zaghaftem Stillschweigen bei sich herum tragen, und sie nur sehr schüchtern ihren guten Freunden ins Ohr sagen, laut und ohne Rücksicht, wer uns in die Rede fallen möchte, kühn zurufen, daß wir nicht die Zeit der Fabeln, sondern der Männerworte und Thaten leben, und daß, wer etwas mehr sieht, als die andern, sagen soll und darf, was er gesehen hat. Es scheint nicht selten, man bediene sich ordentlich seines Wizes, um recht nach Grundsäzen dumm und lächerlich zu handeln, und man ebene sich noch wohl verschiedene Pfade, um mit Anstand

in die Grube zu fallen. Einige lieben ihr Vatterland, wie partheiische Vätter ihr Kind, und thun sich, ich weis nicht, wie viel damit zu gut, daß sie gute und noch treue Inländer wären, weil sie nichts auf ihr Geburtsland kommen lassen, und jedem, der mit seinen Augen Mängel sieht, mit vieler Hize zumuthen, dieselben zu schliesen, und innerhalb ihrem Kreise alles schön und vollkommen zu finden. Wie diese keine öffentliche Entdeckung irgend eines schändlichen Fleckens dulden können, weil sie sich einbilden, ihr Vatterland zu lieben: so sträuben sich andere mit allen Kräften dagegen, weil sie dies Vatterland nicht lieben, sondern es für einen Sammelplaz ansehen, wo man die Vielen immer blöd und schwach erhalten muß, damit die Wenigen ihre Vortheile desto ungestörter ziehen mögen. Und wer wird die Vorurtheile, Schwachheiten und Betrüge alle anführen, welche von jeher das Ihrige beigetragen haben, die Menschen eine entehrende Furcht unter dem Vorwande einer nothwendigen Bescheidenheit, und eine fast thierische Gedankenlosigkeit, vermög der Forderung einer nöthigen Hochachtung gegen besoldete Denker, zu lehren? Einigen ist schon ihre liebe Ruhe so sehr zur Natur geworden, daß sie jede Bewegung, welche man den Geschäften geben will, verabscheuen, und einer ewigen Friedfertigkeit, ohne zu bedenken, wie schäd-

lich

lich sie sein mag, das Wort reden. Sie wollen schon nicht, daß man etwas, es sei so allgemein, als es will, auf die Bahn bringe, wodurch jemand Anlaß nehmen könte, sich gekränkt zu glauben, und lärmen über Regierungssucht, Meuterei, Frevel und Muthwillen, um die Erinnerungen, welchen sie so von ganzem Herzen gram sind, verhaßt zu machen. Endlich giebt es welche, die zwar den öffentlichen Einrichtungen, Gewohnheiten u. s. w. im geringsten nicht nachleben, aber so bald es darauf ankömt, sie zu untersuchen, ihnen mit einer Ehrfurcht, als wenn es Orakel vom Himmel wären, anhangen, und jede Vorstellung, so bescheiden sie sein mag, als eine sündhafte Freiheit erklären.

Ich glaube nicht, daß diejenigen, welche von Schande reden, die auf das Inland zurück fallen soll, wenn jemand in Betref eines öffentlichen Gebrechens die Wahrheit öffentlich spricht, jemals daran gedacht haben, wie viele Schande in dieser Beschuldigung liege. Sie wünschten also, wenn es möglich wäre, zu glänzen durch die Hilfe der Unwissenheit! Wünschten zu scheinen, was sie nicht sind? Wie ist es aber möglich, daß jemand, der gegenwärtig nur einige Kentnis der Welt besizt, sich vorstellen könne, Mängel, welche einem ganzen Lande anhängen, werden dem Auslande verborgen bleiben? Wenn ein Fremder halbe Täge reisen kann,

ohne

ohne etwas anders, als faulende Mosen, schlecht bestellte Dörfer, leichte Wälder und magere Heerden zu erblicken, so weis ers ja; wenn die Aufmunterung und Industrie eines Landes abgenommen, wenn alle Unternehmung aufgehört, der Ackerbau und die Viehzucht sich vermindert, wenn sich die blühende Haus- und Statswirthschaft, und der öffentliche Credit verloren, wenn sich seit langem niemand durch ein auserordentliches Werk des Verstandes und Wizes hervor gethan, oder kein guter Kopf Nahrung und Duldung gefunden hat; so wissen das alle umliegende Länder; und wenn es auf Ehre und Ruhm ankomt: so ist nichts übrig, was diese noch retten kann, als durch einen öffentlichen Streit wider auffallende Thorheiten, Misbräuche und Laster die Vernunft der bessern Inländer zu retten, und die Schuld dessen, was nicht gehoben werden kann, auf unüberwindliche Hindernise zu werfen.

Da muthen sie einem zu, man soll ihnen sein Licht und seinen Rath in die Hände geben, und es dann ihnen überlassen, wie weit sie denselben gut heisen, und welchen Gebrauch sie davon machen würden. Dieses scheint so gar einigen etwas gesagt zu sein. Wie läst sich aber hoffen, daß diejenigen, welche bisher einen Misbrauch unterstüzten, ihn nach ihren Hausgrundsäzen ausübten, benuzten,

ten, nun auf eine ganz unwichtige Privatvorstellung entweder ihre bisherige Unwissenheit, oder eigennüzige Absicht gestehen, und der Wahrheit bis zur Ausübung Gehör geben werden? Wie oft würde sich auch in dem Ausnahmsfalle, daß zu dieser nichts, als ein fester Wille gehöre, die Eifersucht, nicht der Erfinder eines kühnen Gedankens oder Vorschlages gewesen zu sein, in den Weg legen, und die Unterdrückung der auch erkanten Wahrheit nach sich ziehen? — Um nicht davon zu reden, daß es nicht möglich sein würde, eben denjenigen eine zarte Wahrheit zu sagen, (und der Fall müste sich, zumal bei eingewurzelten Uebeln nicht selten ereignen) wider die man sie, wenigstens mittelbar, sagen soll. Dies ist schon alles geschehen. Man schlage nur die Archive nach! Ich müste mich sehr irren, oder sie sind an den besten Bemerkungen und Vorschlägen reich, welche ganz ohne alle Achtung dahin gelegt wurden, um da als ein Beweis zu dienen: wie wenig es nüze, seine Gedanken, Einsichten und Vorschläge Privathänden anzuvertrauen, und wie ganz vergebens es sei, Bemühungen, welche, ihrer Seltenheit wegen, Heldenthaten genant werden, von einzelnen Menschen zu erwarten.

Es kränket darum immer meine ganze Sele, wenn man Verordnungen, welche von manchen grosen Herren über gute Dinge heraus gegeben werden,

den,

den, anstaunt, und neue Worte erfinden möchte, um sie zu rühmen. Diese grosen Herren konten gar nicht anders, als thun, was schon stillschweigend zugegen war. Sie haben gewöhnlich nicht das geringste, keinen Athemzug haben sie gethan, der Zeit zu rufen, guten Grundsäzen den Weg zu bahnen, und derjenigen Denkungsart, welche ihrer gegenwärtigen Verordnung den gehörigen Nachdruck giebt, und ihr Ansehen und Ausübung verschaft, entgegen zu gehen; sondern hundert mal gegen Eins wird es entweder die Zeit, welche immer begräbt, und immer hervorbringt, oder die Bemühung solcher Männer, denen die Menschheit lieb war, veranlaßt haben, daß nüzliche Begriffe und Kentnise erst eine gewisse Bewegung, dann ein wirkendes Nachdenken veranlast und mit Ueberzeugung sich ausgebreitet haben. Dies ist so gewiß, so ganz dem Gange der Sache angemessen, daß, wenn auch bei allen Regierungen lauter Weise beisammen wären, sie dennoch, es betreffe hernach die Tilgung eines Misbrauches, oder die Aufweckung der Industrie, die Sinnesart zur Aufnahme ihrer grosen Gedanken zubereiten, und Anstalten treffen müssen, damit die Sache entstehe, nicht damit sie unerwartet erscheine, und von dem Anlaufe der Geärgerten im Ankommen wieder verscheuchet werde. Was werden, und verschwinden soll, fliebet,

het, oder nahet sich gemeiniglich durch Ebbe und Fluth; — oder, wie laue Winde die Erde auflösen, ehe Blumen und Blüthen entstehen: so muß durch einnehmende oder entwafnende Vorstellungen gleichsam das Bild dessen voraus gesandt werden, was bereits im Anzuge ist, von allen Gemüthern Besiz zu nehmen, und sich über Geschäfte zu verbreiten. Daß dem ganz buchstäblich also sei, beweisen, besonders in den Staten, wo kein Militär Ehrerbiethung für Landesherrliche Gesäze einflößt, welches, im Vorbeigehen gesagt, freilich nicht die menschlichste Behandlung ist, das beweisen, sage ich, die so vielen Verordnungen, welche so häufig ganz ohne Wirkung bleiben, und ohnmächtigen Stüzen gleichen, die, um eine Last tragen zu können, nöthig hätten, wieder unterstüzt zu werden.

Es ist so gewaltig viel Albernes und Widersprechendes in den Vorstellungen, womit man verschiedene Dienstleistungen ansieht, welche doch unmittelbar dahin gehen, dem State zu Hilfe zu eilen. Wenn Ueberschwemmungen drohen, Häuser einstürzen wollen, verwüstende Thiere durch die Felder ziehen, da rufet, wer eine Stimme, rettet, wer Hände hat, da ist es noch wohl gar ein Verdienst, das Uebel gräßlicher zu schildern, als es sein mag, weil man nicht undeutlich sieht, daß es dazu diene, die Rettung zu beschleunigen; allein wenn Dumm-

heit und träges Lasttragen auf allen Geschäften ruhet, wenn die Sitten eines Volks offenbar erkranken, und statt den grosen Tugenden, ohne welche alles Gemeinwohl verfällt, undeutliche und zweideutige Sprüche die Oberhand gewinnen, wenn Ehrlichkeit und gesunder Wiz anfangen, das Antheil der Wenigsten zu sein, wenn man sieht, es gehe, wenn es länger so fortgeht, mit den noch vorhandenen einzelnen guten Begriffen, mit dem Karakter der Nazion zusehends ins Schlimmere, ins Unheilbare: da, wo die Folgen schrecklicher sind, als Unglück des Körpers und der Glücksgüter, den Mund aufthun, schildern, was zugegen ist, vorher sagen, was folgen wird, aufrichten, was sinken will, da ist dies Freiheit, Zügellosigkeit, Schande und Unrecht. Unbegreiflich!

Wie viele Vourtheile hätten nie die Stärke erlangt, worin sie erscheinen, sich auf Geschlechter fortpflanzen, und gute Anstalten vereiteln, wenn man sie, ehe sie Wurzel faßten, ehe sie zur Speis und Nahrung wurden, ans Licht gezogen, oder nachher mit aller Macht bestritten hätte! Wie sich Sand und Unrath in Flüssen sammeln, oder Unkraut auf dem Acker; so häufen sich unter den Volksmengen von Zeit zu Zeit stille Keime künftiger Verirrungen, und es war daher von jeher gefehlt, es zu jener Ruhe kommen zu lassen, wo die Geistes-

kräfte

kräfte ermüden, und kranke Gedanken schädliche Misbräuche zeugen. So oft einmal ein Volk gedankenlos über alles, was mit ihm vorgeht, gleich einer Heerde sich treiben läst, und sich schleppen und die Wolle sich scheren läst, ohne wissen zu wollen, wohin das komme: da ist alles vorüber; da findet eine Verordnung zum Bessern vielleicht keine Hindernis, aber auch keine thätige Wirkung; und so herzlich gut der Wille sein mag: so bald verliert jede Unternehmung in ihrer eigenen Schwäche, und die Behandlung des Guten wird oft schädlicher, als die ehemalige Duldung des Albernen. Ein starkes Volk entgegen ein solches, das nie zu denken aufhörte, und auch in seinen Schwachheiten gewisser masen noch gros blieb, wird, weil es selbst untersucht, allemal leichter begreifen, was ihm gründlich vorgelegt wird, und zur Ausführung williger die Kräfte vereinigen.

Man kann den Grad von Einsicht und Muth, welcher einem Lande eigen ist, nie besser kennen, als wenn man ihm mit Nachdruck die ihm gegenwärtigen Mängel und Unarten vor Augen leget. Je nachdem es sich dabei beträgt, wird man klar abnehmen, wie tief es noch zurück gesezt, und wie weit es einer Verbesserung fähig ist. Nun solche Vorfälle überzeugen, wie noch mitten in Europa ganze Nazionen allein durch hergebrachte Gewohnheiten und die langsamen und zufälligen Abände-

rungen der Zeit, nicht durch Vernunft und Gesäze regiert werden. Der abscheuliche Lärmen, welchen jede denkende Schrift, worin der gemeinste Misbrauch angegriffen wird, noch in unsern Tagen erreget, ist ein Beweis, wie wenig man mit dem Gebrauche seiner Vernunft bekant, und in welcher barbarischen Unwissenheit der gröste Theil unsers Volks noch begraben ist. Was helfen den Einzelnen ihre bessern Einsichten? Sie sind ihnen müsige Schäze, und, wenn sie nicht noch sehr edel denken, werden sie sich durch selbe verleiten lassen, das Volk dem Lastvieh gleich zu achten, und die unangenehme Bemerkung, wie roh es sei, zum Vorwande und Grundsaze, daß man es roh lassen müsse, zu machen.

Was ich nun weiter sagen werde, ist so wahr und wichtig, daß es unter meine grösten Lebensfreuden gehören würde, es jedem, wo es etwas verfangen könte, gesagt zu haben. Wenn ich die manichfaltigen Uebel, die manches Land drücken, und die gar nicht schweren Mittel, durch die es von denselben befreiet werden könte, betrachte: so glaube ich nicht, daß die Fürsten, unter deren Aufsicht sich diese Drangsale ergeben, jemals so glücklich gewesen, von dem wahren Zustande ihrer Staten unterrichtet zu werden. Es ist auch menschlicher und eine Art des Trostes, sich dies zu denken, und ist mehr als zuverläsig. Sie erziehen sich nicht selbst,

stellen

stellen sich nicht selbst an den Gesichtspunkt, von welchem die Sache des Volks betrachtet werden muß, und haben oft beinahe keine Freiheit, sich selbst zu bilden. Es sollte niemand wundern, wenn sie die Begriffe ihrer hohen Bestimmung verkehren, und der Meinung werden sollten, alles, was in ihren Staten lebt, gehöre unter die Erträgnise derselben, und ihren Personen liege nichts ob, als diese zu vermehren. Von der Wiege an hören sie von nichts, als von dem unsterblichen ihrer erlauchten Ahnen, deren einer der Grose, ein anderer der Vielgeliebte, ein dritter der Unüberwindliche oder Weise, sie selbst aber, als die noch leben, der Inbegrif aller dieser unvergeßlichen Vorgänger wären. Beförderer der Wissenschaften, Vatter des Vatterlandes sind gemeine Redensarten, so wie jene Danksagungen, zum Himmel gerichtet, oder jene Ausrufungen über die Gegenwart des goldenen Zeitalters. Nichts wird den Fürsten öfters wiederhallet, als wie überglückselig ihr Volk, und wie höchst entzückt es über die Folgen der besten aller Regierungen sei. In den öffentlichen Blättern, welche die Fürsten lesen, herrscht (wie ganz natürlich) durchaus der nämliche Ton, und wer nur eine Miene machen wollte, als wäre er mit diesem Ueberfluß von Glückseligkeit nicht gänzlich verstanden, als sähe er die Honigbäche nicht fliesen, wo-

mit andere sich laben, der komt auf die Liste der Uebelgesinnten. Klagschriften werden als Zeichen einer sträflichen Undankbarkeit abgewiesen, und wie viele, uns allen bekante Auslegungen giebt es nicht, dem Fürsten den Grund der Sache ganz anders zu erklären, als er beschaffen ist, uud ihn bei allen seinen guten Absichten, die ihm etwa eigen sein mögen, einzuschläfern, oder zu beruhigen. Da ist das einzige Mittel, sich von dem buchstäblichen Zustande seiner Unterthanen zu unterrichten, daß er diese herzhaft aufmuntere, die Gebrechen, welche der Aufnahme ihrer Wohlfahrt im Wege stehen, die Mühseligkeiten, welche sie drücken, öffentlich bekant zu machen, und, was näher unmöglich ist, mit seiner Person und den aufgeklärtesten Köpfen der Nazion öffentlich in Unterhandlung zu treten. Grosser Gott, welche Nachrichten möchte mancher Fürst auf diese Art erhalten, mancher, der bisher geglaubt hat, alles beruhe auf Glück und Segen, während, daß alles zu Grunde gieng!

Geschehen ist dies zu allen Zeiten, nur war es den Fürsten zu keiner Ehre, wann es allein in Anspielungen und Fabeln geschehen muste; wann der Weise und Redliche sie fürchten, und der Gutgesinnte, der etwas zu ihrer Ehre, zu ihrem eigenen Vortheile zu sagen hatte, in Hüllen sich einkleiden muste. Da es kein Fürst vermeiden kann, daß nicht wenigstens

stens die Dichter reden, und ihre Sitten und Schilderungen aus seinen Zeiten entwerfen: so wollte ich selben lieber Gelegenheit geben, sie sagen zu lassen, was ich wahrhaft gethan habe, als ihre verhüllten Wünsche, was ich hätte thun sollen, zu veranlassen. Einem Beherrscher fallen, vor dem Gerichte der Weisheit und des Nachruhmes, nicht blos seine eigenen, auch die Mängel seiner Unterthanen fallen ihm zur Last; und ein Volk, welches der Gegenstand einer reichen Satyr ist, gereicht ihm in der That nicht zur Ehre.

Allemal ist die Liebe zur Wahrheit der Anfang groser Tugenden, und man sollte billig das Aeuserste thun, um allenthalben die kühne und ursprüngliche Freiheit des Geistes zu erwecken, daß man sie rede und dulde, daß man mit Macht an ihr hange, und sie wider alle Anfälle vertheidige, daß man eine Ehre darin suche, Gebrechen zu entdecken, indem man hoft, daß eine solche Nachricht dem Beherrscher angenehm sein, und er sie benuzen werde. Ist man ja genöthigt, etwas zu misbilligen: so soll es sehr behutsam geschehen. Der Unwille eines Fürsten ist allemal nachdrücklich, und wenn er öffentlich ist: so nimt das der Blöde gewöhnlich für ein Zeichen, daß man schweigen und heucheln soll.

Was in den nordischen Staten, zumal in England und Schweden, Edles und Groses geschah,

ist durch eine männliche Freiheit, ungescheuet zu sagen, was unrichtig und mangelhaft ist, geschehen. Der Misbrauch, welcher hierin getrieben wird, komt in keine Betrachtung mit dem Guten, das hieraus erfolgt. Indem jeder denken will, und es thun darf, wie er will, thut es doch zulezt der mittelmäsige Kopf auf eine Art, welche dem Zustande, wo sich der Mensch blos leidend verhält, ohne allen Vergleich vorzuziehen ist, und der gute Kopf thut es, in Vergleich mit andern, unerreichbar. Wäre eine solche Freiheit, in Absicht auf das Volk, auch nur eine Einbildung: so wäre sie für das Gute von ausgebreiteten Folgen. Jeder hält sich für ein ansehnliches Glied des States, und, wo sich die Gelegenheit ereignet, wird es ihm nicht gleichgiltig sein, etwas für denselben zu thun, oder zu unterlassen. Es giebt ihm Muth, etwas zur Verbesserung seiner Geschäfte zu unternehmen, und muntert ihn auf, selbst auf Erfindungen zu denken. Das Seltsamste ist, daß es in diesen Ländern ein Vorrecht, eine Gelegenheit zum Ruhme ist, irgend einen nachtheiligen Fehler, eine Einrichtung, die auf falschen Grundsäzen beruht, eine bedenkliche Thorheit, so vornehm sie sein mag, zu entdecken, und daß man bei dieser Einrichtung mit allem, was man vornimt, empor kömt, und anderswo von Schande und Frechheit spricht, wenn man sich in aller Demuth beklagt,

daß

daß der Weg, für dessen Reinigung man sein Bischen Beitrag thut, gefährlich und schmuzig sei.

Ich verstehe nicht, was sie bei dieser Gelegenheit vom Ansehen der Geseze sprechen, oder von jenem Personalansehen, das man auch dann noch schonen müste, wann es allgemeine Misbräuche unterhielt, duldete u. s. w. Mir deucht, das Ansehen der Geseze sei gerade da am meisten auser Achtung, wo man sich um sie gar nicht bekümmert, wo man sie nicht versteht, wo man sie als züchtigende Tribunale fürchtet, die mit dem Menschen immer im unwilligen, drohenden Tone sprechen, nur stets auf Eigenmacht zielen, ohne zur Ermunterung, zur Aufrechthaltung der allgemeinen Wohlfahrt beizutragen. Ein weises Rathskollegium soll nie mit einem blinden Gehorsam zufrieden, sondern unablässlich auf solche Masregeln bedacht sein, daß dem Publikum von der Bestimmung der Geseze so viele Einsicht zukomme, als nöthig ist, denselben entgegen zu gehen, und gewisser masen mit freiwilligem Beifalle mitzuwirken. Je besser die Verordnungen: desto gröser der Beweis vorhandener groser Einsichten, desto gröser die Ehre, dieselben hergestellt und befördert zu haben. Wo sich die Rathgeber des Fürsten als uneingeschränkte Richter betrachten, und ihr Wille heilig sein muß, wenn er auch ohne Ursache wäre: da sind sie, wie die Erfahrung lehrt,

der Gefahr ausgesezt, das Volk aus den Augen zu verlieren, und die wahre Lage desselben zu miskennen; da enstehen bürgerliche Trennungen zwischen den Herrn und Unterthanen, und die Rechtswissenschaft und alle Kentnise des üblichen Lebens werden zu Gegenständen einer erfundenen Gelehrsamkeit. Solcher Erscheinungen thut die philosophische Geschichte, noch fast in allen Ländern, Erwähnung. Es ist auch ganz dem gewöhnlichen Gange der menschlichen Natur gemäs. Wo immer eine solche Sicherheit vorhanden ist, daß dem Menschen alles, was er thut, gebilligt wird, er möge thun, was er wolle: da hört er auf, seinen wachsamen Geist anzustrengen, und sich das Wohl der andern so wie sein eigenes angelegen sein zu lassen. Da ziehet er sich näher zusammen, und giebt seinen Geschäften die Form, welche ihm die bequemste ist; er druckt ihnen allmählich seinen Geist und Karakter ein; ziehet alle Fäden nach seinem Model, und zerret und reiset ab, was nicht passen will. So steht es jezt wirklich an manchen Orten mit dem, was man die Verbesserung und die Ausübung des Justizwesens nennt. Die Verwalter desselben haben daselbst unter sich einen abgesonderten Stand ausgemacht, und ein wechselseitiges Verständnis, das sich lange verjährt hat, eingeführt, zu thun, was ihnen beliebt, und die öffentlichen Angelegenheiten,

nach

nach ihrem System der Ruhe und Bequemlichkeit, nicht aber ihre Masregeln nach den neuen Ereignissen zu richten. Sie haben daselbst die Rechte in ihrer Gewalt, und wagen es täglich, auch den Verstand in Pacht zu nehmen. Wer sie nun ansieht, als könte er nicht begreifen, wie sie so gar unthätig bleiben, oder so albern handeln können, der geht ihnen zu weit, und so lang ihre Hände sind, strecken sie selbe aus, um sich seiner zu bemächtigen. Eher wollte ich hoffen, eine Eiche aus der Wurzel zu heben, ehe ich es mit Vertrauen versuchen möchte, ihrer Unthätigkeit eine Bewegung zu geben. Es hängt alles so an einer Kette, Schwager und Sohn und Freund, und Zechbrüder, daß man immer einem derselben in die Hände fällt, und wenn man einen sieht, sie alle gesehen hat.

Dieser Verfall in Schlaf und Langweil ist da, wo jede Saumseligkeit bemerket, jedes Betragen, das aus groser Dummheit entsteht, sogleich beurtheilt wird, eben so unmöglich, als er da, wo ein geheiligtes Stillschweigen die grösten Fehltritte nachsieht, unvermeidlich ist.

Wer den Gang der Welt, der Stände und Würden kennt, wird lange bemerkt haben, daß mit der Länge der Zeit und der Reihe der Thaten ihre Güte, so zu sagen, ausgebraucht, und immer einer andern, die wieder mit jugendlicher Stärke

und Thätigkeit nachfolgt, untergeordnet werde. Wie auf dem nämlichen Erdboden verschiedene Veränderungen vorgehen, und da, wo ehemals ein schönes Feld blühete, nachher ein Wald beginnt: so herrschet die Kraft der grosen Tugenden in der Nachfolge verschiedener Stände, deren immer einer dem andern die Palmen aus den Händen windet. Grose Gemüther, unüberwindlich gegen alle Beschwernise, und von einer gesunden Denkungsart angefeuert, äusern sich überall in den Zeiten, wo die Unwissenheit und Langeweil einiger andern schwere Drangsalen herbeigeführt. Allein, wenn diejenigen, welche ein Gebäud in die Höhe brachten, unermüdet waren: so sind diejenigen, welche da kommen, um es zu bewohnen, desto gemächlicher, und gewöhnlich sezen sie sich hin, und sehen, zierlich und üppig gepuzt, den vorbeigehenden vom Fenster zu. So wie sich die Geschlechter folgen, gleichen sie immer den einseitigen Halbhelden, welche Frost und Hize und Wunden ertragen, aber den Schmerzen eines Zahnes nicht ausstehen können: und den Enkeln derjenigen, deren Vätter den Ackerbau erfanden, eckelt an den Früchten des Feldes. Es ist daher möglich, ja, es ist, wo nicht auserordentliche Anstalten vorhanden sind, mehr als zuverläsig, daß Zeiten kommen, wo ein Stand, dem man vor grauen Zeiten seiner grosen Geschick-

lichkeit

lichkeit wegen die Geschäfte übergab, anfange, das Salz des Geistes, welches zu Verwaltung groser Geschäfte nöthig ist, zu verlieren; es ist möglich, daß eine Zeit komme, wo der Verstand, der männliche Geschmack, und was dem folgt, nicht mehr bei dem Adel, der, wie man sagt, auf den Lorbern der Vätter schlummert, sondern bei Ständen und Personen angetroffen werde, welche gar viel in der Welt sehen, das noch gar nicht bekämpft ist, das dem Wohl ihres Vatterlandes mehr zuwider ist, als ein feindliches Lager mitten im Lande. Wo das wahr ist, da, meine theuersten Freunde, wissen wir wohl alle, daß alles sinken müsse. Daher kann ich Ihnen sagen, welche Ehrfurcht ich für den Schatten jenes Römers habe (dem, wie er sagt, alle seine Hoffnungen in ihm selbst gelegen waren)— als er mit der gewaltigen Beredsamkeit der Geschlechter erwähnte, die an schönen Pferdegeschirren und prächtigen Mahlzeiten und dergleichen ihre Freude hatten, andern die Geschäfte überliesen, und sich die Belohnungen zueigneten. **Stünden hier die Vätter des Albins und Bestia, sagte er, und man fragte sie, ob sie lieber mich, oder einen von ihnen zum Sohn haben wollten: was meinet ihr wohl, daß sie antworten würden, als daß sie wünschten, die edelsten Söhne möchten die ihrigen sein?** C. Marius, wie Ihnen bekant ist

hielt

hielt diese Rede zu einer Zeit, wo sich der Fall wirklich ereignete, welchen ich hier als möglich angeführt habe. Gewiß, es ist oft kein anderes Mittel, die gute Sache, die Wahrheit, und sein Vaterland vom gänzlichen Untergange zu retten, als zu thun, was die fabelhafte Sage erzählt, daß Hannibal, als er über das Gebirg wollte, gethan haben soll, die Felsen mit fressendem Eßig zu sprengen. Diese Zeiten sind in Betracht unsers jezigen Karakters zum Theil wirklich vorhanden; denn ich glaube nicht, daß man ganz unrecht habe, wenn man uns, (wiewohl dazu schon sehr frische Männer gehören, sonst merken sie selbst nicht mehr, was um sie vorgeht) wenn man uns, sage ich, so oft vorwirft, wir fiengen an, so thatenlos zu werden, schrieben und dächten immer, machten einen gewaltigen Lärmen mit unserm Gutdenken, mit unserm Befördern der Künste, und geriethen, wenn es auf die Aufhebung des geringsten Misbrauches ankäme, in Angst und Noth; wüsten uns oft weder zu rathen noch zu helfen; beschäftigten uns mit Kleinigkeiten, und bildeten uns, mit einer unbeschreiblichen Blödsinnigkeit, nebenher noch ein, die Nachwelt werde unserer mit Ehren gedenken. Ich will hiebei nicht stehen bleiben; aber Ihnen doch gestehen, daß mich allemal eine Angst überfällt, wenn man so viel Aufhebens mit unserer Aufklärung macht. Gute,

unbe-

unbestochene, einfache Sitten sind das erste Kennzeichen, nach welchem man von dem Däsein einer wahren Bildung sprechen muß: daß aber, wo sie hingehen, alles in Faktionen und Hausabsichten getrennt, daß das Gute nur mit vieler Mühe, und nicht anders, wie das Schlimme, durch schlaue Wege zu erhalten ist, das ist höchster Beweis von gegenwärtiger Dummheit, oder gegenwärtigem Elende der Sitten. Und dies nun muntert mich wieder auf, zu sagen, es könne kein Unrecht sein, von Mängeln und Gebrechen zu reden, ehe sie allgemein werden, wenn sie es nicht schon sind, ehe Tugend und Ehre, Muth und Arbeit in den Augen vieler anfangen, vollends zu nichts zu werden. Wenn auch nichts geschieht: so haben wir doch das Unserige gethan, und uns muß es Trost genug sein, wenn die Nachwelt sagen wird: Die Männer schrieben so, daß viel Gutes geschehen müste, wenn sie auch so, wie sie schrieben, hätten handeln können.

Westenrieder.

III. Leben der Theodore von der Linden.

Von Heinrich Stilling.

In den Niederlanden liegt ein Fürstenthum längs dem Rheine hin, da, wo er auf 4 bis 5 Meilen seinen

Lauf

Lauf nordwestlich nimt; an seinem nordöstlichen Ufer hinab bestehet das Land aus einer Ebene, welche durchgehends eine Meile breit ist. Dann erhebt sich gegen Nordosten ein eben so langer Bergrücken, der sich von der Ebene an allmählich aus buschichten Hügeln, nachher aus mittelmäsigen Gebirgen, und endlich aus einer zusammenhangenden Höhe bildet, die mit Heide und niedrigem Gebüsche überwachsen ist.

Dieser Strich Landes ist schön, abwechselnd und fähig, eine sanfte Schwermuth zu erwecken. Der schöne Herbst- und Winternachmittag wirft seine Sonnenstralen so gegen diese Gebirge hin, er lockt den Empfindsamen aus seiner Kammer: wie schön siehts da auf dem Felde, und dort in den Bergen aus? Wie sanft stralt die Sonne dort? (so denkt er dann) im Sommer glüht dieser Trunkenbold, wenn er sich im unermeßlichen Ocean des Lichts berauscht hat, auf die blöde Erde herab. Die Luft ist dann eitel Bliz, der alle Empfindungen betäubt, man weicht seinem schwelgenden Lichte aus, und eilt in kühle Schatten. Aber jezt ist die Sonne einem scheidenden Freunde gleich, der bei dem Abschiede alle seine Zärtlichkeit fühlt, und mit holder Freundschaft auf alle die Seinigen hinlächelt, man drängt sich zu ihm hin, um alle seine Blicke, sein Lächeln zu geniesen, und fühlt die süse Schwer-

mut

muth in aller Stärke. Der noch vertraulichere Mond ruht in seinem Glanze auf dieser Gegend, und scheint nicht weichen zu wollen. So sagt der Empfindsame zu sich selbst, und die Sympathie der Natur führt ihn ins Gebirg hin.

Leser! komm auch mit deinem Herzen mit mir an den Pfad dieses empfindsamen Wanderers! Ueberall Spuren des Frühlings und des Sommers. Ruinen der schönen Natur! Ruinen! mein Bruder! siehst du da noch den holen dürren geknickten Stengel einer prächtigen Königskerze oder Wollblume? Im Sommer stand er da, hoch, glühend, im Pracht seiner hundert Blumen; der Sturm machte ihn nur schwanken, aber er zerbrach ihn nicht, und doch kam seine Zeit, seine hundert Blumen flatterten nieder, jede auf ihr Pläzchen, wo sie der fächelnde West hinführte, die falben Blätter sunken hin, und nun steht er noch einsam, der dürre Stengel, da steht er — wie der Rock des Grosvatters im Kleiderschrank voller Staub und Mottenlöcher, nach fünfzig jähriger Mode gearbeitet, so hin hängt, der Enkel schaut ihn an, erinnert sich an die verflossenen Jahre, und der Gedanke der Vergänglichkeit durchschauert seine Sele.

So sieht jezt die ganze Natur aus, wie dieser Stengel, unter die dürren Sträucher, welche noch zuweilen voll grauer Laubblätterchen hängen, stralt

der

der schiefe Sonnenblick hin; hie und da steht noch ein kleines mageres grünes Grashälmchen, freuet sich in der Sonne, aber es freuet sich wie der einzelne Bürger einer verheerten Stadt, wenn er unter den Ruinen den Ueberrest der Gastmale seines schlemmenden Nachbars findet, oder wenn ihm der feindliche General, nachdem er ihm alles geraubt hat, ein Allmosen giebt.

Leser! dies alles fühlen wir mit dem einsamen Wanderer, und wenn uns vielleicht der liebste Freund gestorben ist, so fühlen wir mehr, unsere Wonne der Wehmuth wird dann schmerzende Traurigkeit. Aber last uns nicht trauren, diese tode Stille der Natur ist ein erquickender Schlaf zum sehr glücklichen und wirksamen Erwachen. Dieser dürre Stengel da streuete Samen um sich her, jezt ruhen diese Samenkörnchen, aber in ihnen ruhet auch der Geist der Allmacht, er brütet auf den Keimen von hundert künftigen Königskerzen. So brütet er auf dem Staube unserer entschlafenen Freunde, um am Tage der Auferstehung Engelshüllen daraus hervor gehen zu lassen.

In der Mitte dieses Fürstenthumes, welches ich Rheinau nennen will, da wo sanftere Hügel sich in die Ebene verwandeln, wohnte zwischen zween dieser Hügel, in einem anmuthigen Wiesenthälchen, nordwärts an einem Forellenbach zwischen uralten

Obst-

Obstbäumen und Eichen. **Dietrich von der Linden**, sein Haus, welches man durch die Bäume kaum erblicken konte, war eine alte Hütte, deren Strohdach fast die Erde berührte, inwendig aber war sie weit und geräumig, und überall Abwechselung. So wie man zur niedrigen Hausthüre hinein trat, kam man ins Vorhaus, rechter Hand war der Viehstall, dessen Tröge und Abtheilungen längs das Vorhaus hinauf angebracht waren, über jedem Troge ragte dann ein brauner oder ein schwarzer, oder ein scheckichter Kühkopf hervor, dessen Schnauben nebst dem sanften Knirschen des Wiederkäuens mit zur sanften Harmonie gehört, die das Landleben so angenehm macht. Gerad fort verwandelte sich das Vorhaus ohne Scheidwand in die Küche, wo die sägenförmige Halde *) an mit Rost überfirnisten Balken hängt, und den schwarzen Hafen mit Sauerkraut und Speck trägt. Da im Winkel drängte sich die steile enge stark beräucherte Treppe hinan in die Dachstuben, deren immer eine entweder ein Par Schuhe höher oder niedriger, als die daran stosenden waren, und gemeiniglich ein klein Fensterchen oben im Eck, dann ein gröseres

*) Halde oder Hahl ist das Eisen, welches über dem Feuer die eisernen Häfen trägt.

res mitten in der Wand, oder ein anderes noch etwas höher oder niedriger hatte.

Unten im Vorhause linker Hand führt ein enges niedriges Thürgen in die Wohnstube hinab, welche auch klein und niedrig, und worin kein Fenster dem andern ähnlich ist. Zwo Stufen und eine halbe hinauf ist die Thür zur Schlafkammer, auf dieser steht das erhabene Bett, auf welches man vermittelst eines Fusschemels hinauf steigen muß. So sahe **Dietrichs** Wohnhaus aus, ob er gleich ein Mann war, der wenigstens achtzig tausend Thaler im Vermögen hatte, denn er war zwar ein kleiner Landwirth, aber ein ziemlich groser Kaufmann, er handelte eigentlich mit Frucht, welche er in der Gegend zusammen kaufte, und dann nach **Holland** verkaufte.

Man kann sich gar leicht versündigen, wenn man zu voreilig urtheilt: da ich nun in vielen Gemüthern meiner Leser den Gedanken aufkeimen sehe: der **Dietrich war wohl** ein **Geizhals**, ein **Kornwucherer**. So muß ich euch alsofort sagen: Nein! das war der **Dietrich** nicht, aber er war sonst so allerhand, wie ihr nun hören werdet.

Dietrich hatte Haus und Hof und ziemlich Geld von seinen Eltern geerbt, und nun damit hausgehalten. Er hatte nicht viel weiter in die Welt geguckt, als sein Haus und Hof sich erstreckte, wo er aber

auch

auch hin sah, und wenn es dreizehnmal besser war, als das, was er hatte, so stopfte er doch die Ohren zu, verschloß die Augen, und überredete sich, was er habe, sei doch noch immer das Beste. Ich kanns nicht lassen, ich muß hier eine sehr wichtige Anmerkung machen. Die Neuerungssucht oder die Moderaserei, oder wie man den Hang, immer das Neue dem Alten ohne Prüfung vorzuziehen, nennen will, ist ein Verderben der Menschen; aber ein solcher Unsinn ists, alles, was alt ist, hoch zu schäzen, weils alt ist, und das Neue darum zu hassen, weils neu ist. Wenn der erste Fehler einen eiteln leichtsinnigen Kopf anzeigt, so zeugt das Leztere von einem sehr eingeschränkten eigensinnigen Karakter. Wer unter den zweien ist der Gescheiteste? Wenn der erste die Pariser Mode einführt, so wie sie warm aus der Fabrik komt, der andere aber noch mit steifen Rockschösen, ehlenlangen Aufschlägen, entweder über Quer nach der Achsel hin, oder herabhangend, und mit stumpfen Schuhen daher steigt? Oder wer ist dem andern vorzuziehen, der, welcher alle Bibelreligion zum Fenster seiner Vernunft hinaus demonstrirt hat, und also ein leerer Kopf ist, oder der andere, der es nicht begreifen kann, wie ein Glied einer andern Kirche, das entweder **Unser Vatter**, oder **Vatter unser** betet, selig werden könne. Kurz und deutsch von der Sache ge-

sprochen, beide sind grose Narren. Doch ich kehre wieder zu meinem Dietrich zurück. Alles, was neu war, es mochte nun gut oder schlimm sein, das spie er an, so gar das Alte gefiel ihm nicht weiter, als in so fern es mit dem überein kam, was bei seinen Groseltern und Eltern gebräuchlich gewesen war; das allein war gut, alles andere nicht, daher hatte ihn all sein Reichthum nicht bewegen können, ein neues Haus zu bauen, oder etwas zu ändern, er hielte nur alles gut im Stand, lies es aber sonst gerad so, wie ers gefunden hatte. Wäre sein Urgrosvatter wieder gekommen, er wäre noch immer da zu Hause gewesen.

Er war ein reicher Mann, doch aber nicht geizig, denn er konte recht wohl den Armen Gutes thun, aber auch den Armen, die noch von der alten Welt waren. Junge Leute, die durch Ausschweifungen elend geworden waren, die nun vielleicht die liebreiche wohlthuende und leitende Hand des Christen noch zur wahren Tugend zurück geführet haben würde, die mochten krepiren, wie er zu sagen pflegte. Kaufleute, die Perücken mit Beuteln oder frisirte Hare trugen, waren bei ihm schon auser Kredit, weil er gewis glaubte, daß sie ihr neumodischer Stat zum Banquerot führen werde.

Eben so dachte er schon als Knabe und Jüngling, er kleidete sich wie sein Grosvatter und wie sein

sein Vatter. Die ganze Welt war ihm zu neumodisch, und daher in den Grund verdorben, denn jede neue Veränderung hies er Verdorbenheit. Als der Fürst einen neuen Kanal quer ins Land hinein graben lies, um eine herrschaftliche Aue damit wässern zu können, so murrete er über diese Neuerung, (denn der Kanal kam nicht weit von seinem Gut vorbei) weil er nun die alte Aussicht verändert sahe.

Alle Mägdchen in der Gegend waren ihm auch zu neumodisch, er hatte an allen einen Eckel; daher gieng er im Gebirge herum, wo er wuste, daß da noch die alten Sitten herrschten, und suchte dort reiche Bauern, deren ihre Töchter betrachtete er, um eine aufzusuchen. Gleich und gleich gesellt sich; so gieng es auch hier, er fand eine Haushaltung, und in derselben die älteste Tochter nach seinem Geschmacke; diese gefiel ihm aber nicht so sehr wegen ihrer Schönheit, denn die war mittelmäsig, sondern vielmehr wegen ihrer Kleidertracht, denn seine Mntter war eben so gekleidet gewesen, als er noch ein Knabe war. Diese Person heirathete er, und zeugete mit ihr einen Sohn, der auch einen alten Namen haben muste, daher hies er ihn **Hans Jakob**. Hernach bekam er auch eine Tochter, aber da wollte es nicht so gehen, wie ers haben wollte, denn die Frau Pfarrerin erbot sich, das Kind aus der Taufe zu heben, und so muste es auch ihren Na-

men haben. Folglich hies das Mägdchen **Theodora**. **Dietrich** und seine Frau wusten nun nicht, wie sie das Kind nennen, oder wie sie ihm rufen sollten. Theodora war ihnen zu lang, das verkürzte Wort **Dore** wäre ihnen unbekant, auch fielen sie nicht drauf; nach und nach fand sich ein Wort, sie nannten das Kind **Thier** und **Thierchen**. Das wurde nun von der ganzen Nachbarschaft angenommen, man hies es **Dietrichs Thierchen**. Die Frau Pfarrerin erfuhr endlich, daß man ihre Gothe **Thier** hies. Das ärgerte sie, sie befahl, man sollte **Dore** sagen, aber es war nun zu spät.

Hans Jakob und seine Schwester **Thierchen** wuchsen nun zusammen auf. **Dietrich** bekam keine Kinder mehr, verdiente aber immer mehr Geld, so daß er endlich sehr reich wurde; er lies seine Kinder blos in die benachbarte Dorfschule gehen, da lernten sie beide lesen, schreiben, rechnen und die Religionskäntnise oder den Katechismus, so wie mans in dergleichen Schulen gewohnt ist. **Dietrich** hatte keine weitere Absicht, sein **Hans Jakob** sollte gerad das werden, was er war, und sein **Thierchen** sollte seiner Frauen ganz ähnlich bleiben, so lang sie lebte, das war seine unwiederrufliche höchste Willensmeinung. Die Kinder kleidete er auch gerad nach der Mode, die er von seinem Grosvater und Grosmutter her gewohnt war. Aus eben

diesen

diesen Grundsäzen rührte es auch her, daß er sie mit niemand umgehen lies, denn er befürchtete, sie möchten von andern Leuten allerhand Moden und Gewohnheiten lernen, die ihm zuwider wären. Daher war Dietrichs Haushaltung gar einsam, jedermann scheuete ihn und seine Familie, denn man hielt sie für Menschen aus einer andern Welt, oder für eigensinnig, man hatte keine Freude an ihnen, und ärgerte sich, wenn man ihn oder seine Frau, oder auch eins von seinen Kindern sahe. Dietrich war wohl damit zufrieden, denn er mochte auch mit niemand weiter umgehen, als es die Noth erfoderte, ja es ward endlich zum Religionsgrundsaz bei ihm. Er erklärte alles für Verderben in der Welt, was nicht mit seinem eigensinnigen Kopf übereinstimte, und nach diesem Leiste formte er seine ganze Religion, er las die Schriften der Alten, nun daran that er wohl, aber er beurtheilte sie nicht nach ihrem innern Werth, sondern nach ihrem Alter. Da kams nun nicht einmal immer auf das Alter der ersten Ausgabe an, sondern ein alter Einband und alter Druck, wo noch U, V, oder das V, U hies, war so seine Sache, und erbaute ihn bis zu tiefen Seufzern.

Die beiden Kinder waren also zwo Maschinen voller schlafenden Fähigkeiten, nichts wurde an ihnen ausgebildet, sie zeigten überall, wo sie erschie-

nen, das Aeusere eines menschenfeindlichen Dumm-kopfes, überall wich man ihnen aus, so blieben sie, bis Hans Jakob 18, Thierchen aber 16 Jahre alt ward.

Um diese Zeit trug es sich zu, daß Hans Jakob und seine Schwester Lust bezeigten, die Groseltern und die Vettern und Basen im Gebirge zu besuchen, das konte nun der Vatter wohl leiden, denn da lernten sie nichts, das ihnen nach seiner Meinung schädlich wäre. Indessen begegnete ihnen doch auf diesem Wege etwas, das Dietrichs Ziel ganz verrückte.

Des Samstags Morgens vor Pfingsten machten sich Dietrichs beide Kinder auf den Weg; denn sie hatten etwa 8 Stunden zu reisen. Da es nun sehr heis war, so wollten sie früh gehen, damit sie um 10 Uhr bei einer Base sein möchten, die auf halbem Weg wohnte, um hernach gegen Abend in der Kühle zu den Groseltern kommen zu können. Sie giengen also von ihren Eltern fort, und wanderten übers Feld gegen das Gebirg zu. Es war angenehm, sommerkühl, über dem Rhein hin ruhte eine unabsehbare Nebelwolke, über dem Gebirge ostwärts glänzte wie blizendes Gold der Dunstkreis der Sonne, und indem er immer weisglühender wurde, so vergoldeten sich schon in der Ferne die Kirchthürne in der Morgensonne, und man

bemerk-

bemerkte schon meilenlange Sonnenstralen, wie sie über die Fluren hinstrichen.

Es ist wahr, **Hans Jakob** und seine Schwester **Thierchen** hatten nie in ihrem Leben daran gedacht, daß ein solcher Morgen schön sei; das war ihnen aber auch gar nicht zu verdenken; denn durchgehends bemerkt der Landmann die prächtige Natur nicht, er hat keine Empfindung für sie, oder er ist ihrer gewohnt; so bald man aber auf dem Lande ein Gemüth entdeckt, das von den Scenen der Natur gerührt wird, so schreibe man den Namen auf, er ist merkwürdig, oder er wirds gewiß.

Unsere beiden Kinder hatten also keinen Namen für das Gefühl, das sie jezt durchschauerte, sie befanden sich in einer Art von Entzückung, die sie nicht nennen konten, daher artete sie in Schäckerei aus, sie jagten sich auf dem Felde umher, lachten und jauchzten. Bei solchen Gelegenheiten kommen aber mehrere Umstände zusammen: das Vergnügen, seine Blutsfreunde zu sehen, ist unter Landleuten vorzüglich rein und erhaben, besonders wenn keine Familienzwiste obwalten. Hernach leiden erwachsene Kinder immer am mehrsten in den Jahren, wo die Natur zur Selbstherrschung aufstrebt, die Eltern aber den Commandostab noch nicht ablegen wollen. Können sie dann ein Par Tage von den Eltern wegkommen, so schmeken sie

die süsse Freiheit, und es ist ihnen wohl. So war es also jezt Dietrichs Kindern, und da wars kein Wunder, daß die schöne Natur ihren Jubel erhöhte, sie drückten das auch beide mit dem Laute aus: **Heute ists schön Wetter!** Das ist das Kunstwort des Landmannes, womit er das nämliche benennt, was der Schöngeist mit den Worten: **Wie schön ist die Natur!** sagen will. Das Schäckern dauerte nicht lang, denn die Schönheit der Schöpfung hat im Frühlinge so etwas zärtliches, sie stimt den Menschen zur Liebe oder zur Vertraulichkeit. Die beiden Kinder giengen also neben einander, und schütteten ihre Herzen gegen einander aus: Thiere! fieng **Hans Jakob** an: guck! da hab ich dir so manchmal drüber nachgedacht, schau, unser Vatter ist denn doch zehn hundert mal reicher, als der **Böttger**, und da betracht mir einmal des **Böttgers Karl** und seine **Mine**, sind denn doch bei meiner Sel Leute, daß es eine Art hat. Die **Mine** sizt im vornehmsten Stuhl in der Kirche, trägt schönere Kleider, als die Frau Pfarrerin, und der **Karl** — schwere Hacke! der geht frisirt mit einem Harbeutel, hat Manschetten, und so allerhand, dagegen sehen wir aus wie die Bettelkinder, und doch ist der Böttger eben so gut ein Kornhändler, wie mein Vatter, er handelt nicht halb so viel, ist auch nicht halb so reich. Schau, wenn ich mich

nun

nun einmal verheirathen will, die Zeit wird doch meiner Six! auch endlich einmal kommen; ja da darf ich dir nicht hinriechen, wo der Böttgers Karl hingeht, da muß ich mir dann so ein alt Mütterchen von zwanzig Jahren suchen. Guck, Thiere! wir kommen dir doch, hol mich Gott! kein Har weiter in der Welt. Was sagst du? Thierchen antwortete auf diese sehr pathetische Rede: Hör, Hans Jakob! alles, was du so ernstlich daher predigest, das habe ich schon lang gewust; aber weist du was, ich dachte, wenn ich dahinten in der Kirche sas, in meinem Wämschen von braunem Scharsche, und Böttgers Mine dort vorn in zizenen Kleidern? Was ich dann dachte, das will ich dir jezt ebenso ernstlich sagen, wie du mir das Deine gesagt hast: Sieh, Hans Jakob! du weist doch wohl, daß die Kinder den Eltern gehorchen müssen, was sollen wir denn thun, da gieb einmal Rath? Denn schau, entlaufen dörfen wir nicht, und das hilft uns auch nicht, da haben wir kein Geld und nichts, und so können wir auch nichts ändern, denn du weist wie mein Vatter und Mutter sind. Das ist doch, hol mich Gott! ein Elend, fuhr Hans Jakob fort, da hast du all recht, Thiere! aber was sollen wir denn doch machen, so halt ichs doch auch, hol mich Gott! nicht aus, da geh ich fort in Krieg. Thierchen versezte: Ei du in den Krieg! da thätst du was rechts; du sagsts viel von Böttgers Karl,

da

da würdest du was, wenn du ein Soldat würdest. Nein, ich geb dir einen bessern Rath: Guck, Junge! da liegt mir immer so was in der Sele, das hab ich seit der Zeit drauf, als ich in der Bibel las, wie's dem David ergangen ist, der war ein Schäfer und ward ein König, dazu halfen ihm seine Eltern nicht, aber unser Herr Gott thäts, der Junge war fromm, und betete fleisig, und da machte unser Herr Gott etwas aus ihm, so will ichs auch machen, unser Herr Gott regiert doch alles. Da hast du wohl all recht, Thiere! erwiederte Hans Jakob; aber davon begreif ich noch nichts, wie das zugehen soll; da ists, hol mich Gott! noch eine grose Frage, ob gerad unser Herr Gott haben will, daß wir ein wenig aus dem Dreck heraus kommen sollen. Da denk ich ganz anders, fuhr Thierchen fort; kanst du das denn nicht an den fünf Fingern zählen? Guck, daß wir beide einsehen, daß es unser Vatter und Mutter nicht recht mit uns machen, ist ein Zeichen, daß wir in dem Stück mehr Verstand haben, als sie, und wenn wir mehr Verstand haben, so giebt uns Gott auch mehr Glück, wenn wir es nur recht angreifen, und da glaub ich, das Angreifen besteht darin, wenn wir still sind, brav beten, brav arbeiten, und thun, was uns unsere Eltern sagen. Dem guten Hans Jakob wollte das Ding doch noch nicht recht in den

Kopf, er sahe wohl ein, daß seine Schwester recht hatte, doch schien ihm der Weg zum Glück viel zu langweilig, er wäre gern so gleich hinauf geklettert. Die beiden guten Kinder gelangten indessen unter Gesprächen von der Art ins Gebüsche, unter dessen Schatten sie fortwallten, denn die Sonne glühete nun über Berg und Thal hin, und der Rheinnebel war verschwunden.

Indem sie so für sich fortgiengen, und nun der Fuspfad anfieng den Berg hinauf zu gehen, so sahen sie einen Herrn links am Wege stehen. Er mochte 22 Jahr alt sein, sein Gesicht war männlich, schön und edel, seine Kleidung nicht prächtig, aber reinlich und fein; er hatte eine Flinte in der Hand, und schien einem Hasen aufzulauern. Hans Jakob und seine Schwester kannten diesen Herrn nicht, sie hatten ihn nie in der Kirche gesehen, und weiter erstreckte sich ihre Bekanntschaft nicht. Sie grüsten ihn mit einem freundlichen guten Morgen, der Fremde dankte ihnen eben so freundlich. Anfänglich urtheilte er aus ihren Kleidern, sie müsten geringe Bauersleute sein, als sie ihn aber grüsten, und er ihnen ins Gesicht blickte, so stralte ihm aus beiden Gesichtern, besonders aber aus Thierchens Minen ein unbekanntes herrliches Etwas entgegen. Versäumte oder niedrige Erziehung, geringe bäuerische oder altfränkische Klei-

dertracht können zwar einen edeln Geist umhüllen, daß er dem gewöhnlichen Beobachter entwischt, aber dem Menschenkenner nie. Er, der so viele Menschen sahe, und gewohnt ist, aus ihren Handlungen auf ihren Karakter zu schliesen, und diesen wieder mit den Gesichtszügen des Handelnden zu verbinden, muß etwas ahnden, so bald er Züge in einem unbekannten Gesicht entdeckt, die ihm gewohnte Begleiter groser edler Selen sind. Dies ist die fruchtbarste Quelle der Physiognomik.

Der Fremde bemerkte diese hoffnungsvolle Geister nicht so bald, als ihm seine Hasenjagd verleitet war. Er gehörte zu der seltenen Menschenklasse, die nicht nur wissen, sondern auch fühlen, was in diesem Leben ihr Beruf ist, um in jenem Künftigen das zu werden, was ein menschlicher Geist in einem ihm angemessenen Körper werden kann, wenn er dem Endzwecke seiner Erschaffung ganz entspricht. Da er nun nichts zu versäumen hatte, so glaubte er nichts bessers thun zu können, als die beiden Kinder ein Stück Wegs zu begleiten, um seine Menschenkunde zu vermehren, oder auch den beiden Leuten, die er mit Recht für rohe Naturmenschen ansahe, nüzlich zu sein. Guten Leute! fieng er an, wo geht ihr hin?

Hans Jakob. Wir gehen zu unsern Groseltern.

Der Fremde. Ist das weit?

Thier=

Thierchen. Ein Stund'er acht.

Der Fremde. Wo seid ihr her?

Hans Jakob und Thierchen zugleich. Wir gehören dem Dietrich von der Linden. Der Fremde drehte sich um, stand vor sie hin, und sagte: Ei Herr Jeh! dem reichen Kornhändler?

Hans Jakob. Ja, Herr! kennt ihr den?

Der Fremde gieng nun wieder fort, und antwortete: Nein, ich kenne ihn nicht, aber viel habe ich schon von ihm gehört. Kinder, ich geh ein Par Stunde mit euch.

Thierchen. Das ist uns recht lieb, wenn ihr nur nicht müde werdet; die Herren sind des Gehens nicht gewohnt.

Der Fremde. Ich bin doch des Gehens gewohnt, aber warum ists ihr denn lieb, mein gutes Mägdchen, wenn ich mitgehe.

Thierchen. Ei so haben wir ja gute Gesellschaft.

Der Fremde. Woher weis sie das, daß ich eine gute Gesellschaft bin?

Thierchen. Ach das sieht man einem gleich an, wenn man ihn auch sonst nicht kennt.

Der Fremde. Da versteht sie eine grose Kunst, wenn sie den Leuten ansehen kann, ob sie gut sind.

Thierchen. Ja es könte doch aber auch fehlen. Wir hatten einmal einen Knecht, der sah wohl recht fromm aus, und endlich bestahl er uns

doch,

doch, und gieng fort. Das hätte man dem Kerl nicht ansehen können, und wenn man auch beide Augen in die Hände genommen hätte.

Hans Jakob. Da sagst du was, Thiere! das du nicht weist. Haben wir beide denn nicht offt davon gesprochen, der Kerl möchte so gut und so brav sprechen, als er immer wollte, so könten wir ihn doch nicht leiden, und ich kont ihn auch, hol mich Gott! nicht leiden, er war ein Suppenverdiener, ein Tellerlecker.

Thierchen. Das ist gewiß auch wahr, daran dacht ich mehr, ich sag es und bleib dabei, man kanns den Leuten ansehen, was darin steckt.

Der Fremde. Ja eben sehe sie, liebes Mägdchen! so, wie ich da bin, könt ich doch ein Schelm sein, ich könte süs und freundlich mit ihr reden, könte ihr viel schöne gute Worte sagen, könte sie vielleicht ver—verführen.

Thierchen. Nein, Herr! verführen köntet ihr mich nicht.

Der Fremde, welcher voran gieng, drehete sich um, stand und lächelte ihr ins Gesicht, und antwortete: Nicht? warum nicht?

Thierchen. Das will ich euch sagen. So bald ihr süs und freundlich mit mir redet, so als wenn man sich heirathen will, so dächte ich: Schau der Herr kennt dich ja nicht, und spricht doch so, der

kanns

kanns nicht gut meinen, und weil ers nicht gut meint, so ist er ein Schelm, und da müste er auch schelmische Augen haben, womit man so die Leute nicht recht angucken darf, und die habt ihr nicht; so einem Herrn würde ich immer zehen Schritte vom Leibe bleiben.

Hans Jakob. Da hast du recht, Thiere! und wenn er ganze Knochen behalten wollte, so müste er mir auch auf zehen Schritte nicht zu nahe kommen.

Der Fremde lachte herzlich, aber er merkte, daß Thierchen ein herrliches Mägdchen war, und das freuete ihn von Herzen, so wie's jeden braven Mann freuen muß, edle Selen zu finden. Er sezte das Gespräch fort, und sagte: ich höre, ihr Vatter sei ein sehr reicher Mann, und da wundere ich mich, daß er sie beide nicht ein wenig anders kleidet, und sie nicht ein wenig anders erzogen hat.

Hans Jakob. Herr! davon haben wir eben so unter uns gesprochen, das verdießt uns auch, aber was sollen wir anfangen? Da die Thiere sagte: wir müsten halt Geduld haben, und das wird mir, hol mich Gott! schwer, da möcht ich gern heraus in die Welt, es ist mir zu Hause so, als wenn ich im Nothstall stünde, ich möchte als gern einmal hinten ausschlagen, die Armen und Ellenbogen ein wenig ausrecken, und über einen Zaun springen, aber es will daheim nicht gehen, ich stos

überall wieder, und das halt ich doch, hol mich Gott! nicht immer aus.

Thierchen. Nun Herr! sagt mir, hab ich denn da nicht recht? wann er dann nun fortläuft, was hat er dann? da kann er ja wieder nichts machen; und man soll auch den Eltern kein Herzeleid machen, da ist kein Segen bei.

Der Fremde. Hört, Kinder! ihr freuet mich; ich sehe, es steckt Geist und Kraft in euch; seid nur zufrieden, der Geist und die Kraft werden sich so da durch kämpfen, daß es euch doch am Ende recht gut gehen wird, dafür will ich euch Bürge werden.

Die beiden Kinder freueten sich, als sie den vornehmen Mann so reden hörten. Noch nie hatte so ein Mensch freundlich mit ihnen geredet: denn da sie altfränkisch gekleidet, und schlecht erzogen waren; so sahe sie ein jeder für dumme und geringe Leute an, und gieng also bei ihnen vorüber, ohne sich an sie zu kehren. Der rechtschaffene Mann könte viel in der Welt ausrichten, wenn er nicht blos auf die Ausenseite der Menschen sähe, sondern durch diese Hülle des Geistes durchblickte, und immer ins Innerste zu dringen suchte. O wie manchen edeln Geist würde er da entdecken, und dessen schleunigere Entwickelung befördern. Es ist wahr, eine gute Sele wird immer eine gute Richtung in dieser Welt nehmen, aber ihre Entwickelung und

Ver-

Vervollkomnung geht ohne fremden Beistand langsamer, und was kann also der Christ, der Weise besser thun, als wenn er bei seinem Nebenmenschen diese Erhöhung bewirken hilft? Wahrlich, das sind Allmosen; die die leibliche Unterstüzung so weit übertreffen, als der Adel der Sele die Vollkommenheit des Leibes übertrift.

Der Fremde schwieg eine Weile, sein Herz entbrannte in ihm für Liebe und Wohlwollen gegen diese jungen Leute. Gern hätte er alle seine Kräfte angestrengt, sie zu bilden; allein er sah keinen Ausweg. Die Schranken, womit sie der Vatter so eng umzäunt hatte, und die er aus ihrem Betragen und ganzen Dasein schon halb errieth, stunden ihm gewaltig im Wege, er kannte den Eigensinn solcher Menschen aus vielfältiger Erfahrung. Indessen wollte er die Kinder doch noch weiter ausforschen, daher fuhr er fort:

Woher komts denn doch, meine Lieben! daß ihr nicht zufrieden mit euern Eltern seid? Fehlt euch denn etwas?

Hans Jakob. Ich habs euch schon eben gesagt; seht, das thut uns weh: unser Vatter ist so reich, als da der **Böttger** zu **Dielshorn** sein mag, aber dem **Böttger** sein **Karl** und seine **Mine** sind, hol mich Gott! gräfliche Kinder, und wir sind Bauernl * * *; sie sehen uns gar nicht an, und

andere Leute auch nicht, und wir sind doch, hol mich Gott! eben so viel, wie sie. Ich mags wohl leiden, daß sie vornehm sind, aber ich möchte es doch auch sein.

Während der Zeit, daß Hans Jakob so redete, bekam Thierchen einen Trieb, ihr Halstuch zu besehen, obs auch in Ordnung sei; sie befürchtete auch sehr, ihre altfränkische Haube möchte nicht recht sizen. Jezt entstand auf einmal ein Gram in ihrer Sele über ihren Anzug; ein Gram, den sie noch nie empfunden hatte. Tausend Thaler hätte sie darum gegeben, wenn sie jezt schön und modisch gepuzt gewesen wäre: denn der Fremde gefiel ihr im Herzen, sie vermuthete auch mit Recht, wenn er just kein Edelmann wäre, so sei sie immer gut genug für ihn; wenn sie nur nach der Mode gekleidet gienge, und eine ordentliche Erziehung genossen hätte. Denn an Schönheit und Reichthum fehlte es ihr ganz und gar nicht; sie war gewiß ein Mägdchen, so wie sie da gieng und stund, von funfzig tausend Thalern.

Der Fremde antwortete dem Hans Jakob auf seine Klage: mein lieber Freund! wer weis, obs nicht besser für euch beiden Kinder ist, wenn ihr ein wenig zurück gehalten werdet, unser Herr Gott macht alles wohl. Er wird euch auch noch glücklich machen.

Thierchen. Ich hoffs auch; aber denkt ein-

mal

mal hin, lieber Herr! zum Exempel: wir können auch recht brave Leute werden, die andere Leute glücklich machen können, dazu hat uns unser Herr Gott Geld und Gut gegeben; aber so gehts nicht an, da wird mich ein Mann, so wie ich ihn gern hätte, mit all meinem Geld doch nicht suchen. Denn für vornehme Leute schicke ich mich nicht, und für gemeine Leute bin ich zu reich, kann auch mit meinem Geld nichts rechts ausrichten

Der Fremde. Ei sage sie mir doch, liebes Mägdchen! wie müste denn der Mann beschaffen sein, der sie heirathen wollte?

Thierchen. Er müste ein frommer braver Pursch sein, der etwas gelernt hätte, er müste verstehen, das Geld zu gebrauchen, er müste hübsch ansehnlich sein, sich etwas vornehm kleiden, so, wie ihr gekleidet seid, er müste sehr freundlich sein. O! ich weis nicht, was er alles sein müste, nur müste er mir kein bös Wort geben, sonst würde ich krank, ich würde ihm auch keins geben.

Hans Jakob. Thiere! Thiere! das ist zu viel, ich denke nicht, daß dir unser Herr Gott einen Mann malen wird.

Der Fremde. Laß er sie gehen, guter Freund! der liebe Gott wirds wohl machen.

Thierchen. Ja, aber wenn ich nun just einen Mann lieb kriegte, der ein Edelmann wär, das wär ein Unglück. Ihr seid doch wohl kein Edelmann?

Der Fremde fühlte Herzklopfen. Der Anfang war fühlbar. Nein, liebes Mägdchen! ich bin kein Edelmann; aber ich könte doch ein liederlicher Mensch, ein Betrüger sein.

Thierchen war betroffen, sie trat hervor, gieng dem Fremden zur Seite, sah ihn freundlich ins Gesicht, und sagte: ich werde mich in einen verborgenen Winkel stellen, wo ihr mich nicht sehen könt, und dann zusehen, was ihr macht. Weis ichs dann, daß ihr kein Betrüger seid —

Der Fremde. Nun was dann?

Thierchen. Je nun! so lieb ich euch als einen braven Herrn, und bitte Gott, daß er mir so einen Mann geben wolle.

Der Fremde schwieg, aber aus jedem Auge rollte eine Thräne die Wange herab. Thierchen bemerkte diese Thränen, und ihr ganzes Herz zerschmolz, auch ihr drang Wasser in die Augen, doch konte sie nicht begreifen, warum der liebe Fremde weinte. Ihr war bange, das möchten furchtbare Thränen für sie sein. Daher fragte sie: lieber Herr! warum habt ihr nasse Augen? Er antwortete: es rührt mich, daß sie ein so gutes Mägdchen ist. Das gefiel Thierchen aus der Masen

Jezt fiengen alle drei an zu denken, keins redete ein Wort. Hans Jakob und seine Schwester versezten sich in eine süße Zukunft. Da gauckelten

die

die schönsten Träume vor ihren Selen, wenn sie sich dann besonnen, daß es nur Träume waren, so ärgerten sie sich über ihre Eltern.

Der Fremde gieng vor ihnen her, und dachte auch, er machte aber wichtige Plane auf die Zukunft, und wir thun wohl, wenn wir warten, bis sie sich nach und nach entwickeln. Thierchen hätte nun gar zu gern gewust, wer der Fremde wäre, und wie er hies? Der Fremde antwortete auf ihre Frage: wer ich bin, das soll sie wohl erfahren; bis dahin heis ich Hofmann. Ich will ihn also auch so lang Hofmann nennen, bis es ihm selbst gefallen wird, seinen rechten Namen zu entdecken.

Hans Jakob hatte bei dem allen seine eigene Gedanken. Hm, fieng er endlich an, das ist doch ein sonderbares Ding; der Herr Hofmann da spricht mit dir, Thiere! schon viel bekannter, als mit mir; er lächelt dich an, mich nicht. Nun bin ich wohl so dumm nicht, ich kanns begreifen, und doch begreif ichs, hol mich Gott! nicht ganz. Denn schau, Thiere! da gieng ich eine Weile mit des Herrn Pfarrers Louise, die sagte mir kein Wort, mir nichts, dir nichts, und mir deucht, das hätte doch des Pfarrers Louise wohl thun mögen.

Hofmann. Ja, guter Freund! da irrt er sehr. Die Frauenzimmer fangen nicht an zu reden, das komt den jungen Herren zu.

Hans Jakob. Ha, ha! Ja aber — wie wars denn? — Nun jezt weis ichs: ich hatte das Herz nicht; denn seht, weil ich so schlecht gekleidet bin, und mit hübschen Leuten nicht zu reden weis, so halt ich lieber das Maul, und weis nicht, was ich sagen soll.

Hofmann. Hört ihr lieben Kinder! seid ihr nur freimüthig, nicht blöd, aber auch nicht grob, handelt und redet, wie es euch gut dünkt.

Unter dergleichen Gesprächen legten unsere drei Reisende einen Hügel, einen Berg, ein Thal nach dem andern hinter sich. Zwischen 10 und 11 Uhr erstiegen sie einen hohen Berg, auf dessen Spize sie weit und breit um sich her sahen: dort in blauer Ferne lagen Städte und Dörfer in der Menge, durch die weite Ebene strömte der gewaltige Rhein in seinen grosen Krümmen, in ihm spiegelte sich die blaue Klarheit des Himmels mit unaussprechlicher Herrlichkeit. Es ist ein unersezlicher Schade für die Menschheit, daß die Schönheiten der Schöpfung so wenig bemerkt werden: man ist ihrer gewohnt, und man hat mitten im Tempel der Gottheit ewige lange Weile; selten ist hie und da ein gefühlvolles Herz, das im Anblick der unzählbaren Idealen wahrer Schönheiten zerschmelzt, und den Schöpfer preist.

Thierchen war müde, sie äuserte das durch ein

Par

Par mühsame Schritte, und durch ein Aechzen. Hans Jakob sagte: raucht der Herr keinen Tabak, damit zog er einen altfränkischen stark mit Silber beschlagenen meerschaumenen Pfeifenkopf mit einer handlangen Röhre aus der Rocktasche, zugleich auch eine strohgelbe Rinderblase, die ihm Thierchen mit rosenfarbenen Band eingefaſt, auch ein Par Grasblumen drauf gestickt hatte.

Der Fremde sagte: ja ich rauche auch, laſt uns hier unter die Maibuche sizen, mit diesen Worten sezte er sich. Thierchen sezte sich getrost neben ihn, Hans Jakob aber stüzte sich auf seinen starken Dornenknittel unter den Arm, und stopfte. Indessen zog Hofmann auch seinen neumodischen mit Silber beschlagenen meerschaumenen Kopf heraus, steckte ihn an eine ehlenlange Röhre, welche mit Perlenmutter eingelegt war, und die er aus lauter Stücken zusammen schraubte. Hans Jakob hatte nun gestopft, er reichte mit Zuversicht seine Blase hin, da, sagte er, stopfe der Herr mit mir, es ist vom besten Knaster. So, versezte Hofmann, hat da der Vatter nichts gegen, wenn man Knaster raucht? O nein! erwiederte Hans Jakob, der ist ja schon vor hundert Jahren geraucht worden.

Hofmann. So ist also der Vatter nicht geizig?

Thierchen und Hans Jakob zugleich: er ist ganz und gar nicht geizig, wenns nur altfränkisch ist, was er kauft.

Nun legte sich auch Hans Jakob auf den Rasen hin, so lang er war, und stüzte sich dabei auf seinen linken Ellenbogen. Hofmann schaute erst in die Welt, und schien versunken zu sein ins Wonnegefühl der Allgegenwart Gottes. Thierchen sah ihm unverwandt ins Gesicht, endlich sagte sie: Herr Hofmann, warum sprecht ihr nicht?

Lieben Kinder! antwortete er, wie ist die Welt so schön, ich denk so darüber nach, das hat alles unser Herr Gott gemacht, wie gros, wie schön, wie gut muß er sein! Ja wohl, antworteten beide. Thierchen ergriff ihn an der Hand, sahe ihn zärtlich an, und sagte: gelt, ist nicht alles um uns her jezt wie ein Garten? aber in dem Garten ist eine Blume, schöner wie das alles, die ich gerne pflücken, und an meine Brust stecken möchte. Hiebei drückte sie ihm, kaum merkbar, die Hand. Dem guten Hofmann stürzten Thränen aus den Augen. Himlisches Mägdchen! sagte er; sie drückte ihm abermal die Hand, und schwieg. Hans Jakob zog einen grosen Mund voll Rauch, blies ihn in die Welt, und sagte: was ihr beide da sagt, davon versteh ich, hol mich Gott! kein Wort! — Hofmann lächelte, und Thierchen versezte: Hans Jakob! du sollst noch wohl einmal Ohren für so etwas bekommen.

Indem sie so da sasen, stieg ein Bauer in einem

nem abgeschabten alten Rock den Weg herauf, den sie gekommen waren, er sahe müde und traurig aus. Als er herbei kam, grüste er die drei mit einem guten Morgen, und wollte vorüber gehen. Halt! rief Hans Jakob, hier giebt man Zoll! Der Bauer guckte ihn ernst an, als wollte er sagen, mir ists nicht um Spas, und schritt weiter; allein der Pursche hielt ihm den Dornenstock vor, und sagte: ich sehe, daß ihr raucht, Nachbar! sezt euch einen Augenblick, ich will euch eins stopfen lassen. Nun wenn ihr das wollt, antwortete der Bauer, denn er roch den Knasterdampf. Er sezte sich also gegen die drei über, an die andere Seite des Wegs; Hans Jakob ballte die Tabaksblase zusammen, und warf sie ihm zu. Als der Bauer gestopft hatte, stund er steif auf, und brachte sie ihm, mittlerweile zündete Hans Jakob ein Bischen Schwamm an, und indem ers dem guten Mann hinreichte; sagte er: nu! wo wollt ihr hin? Er seufzte, sezte sich wieder an seinen Ort, und antwortete: ja, da thue ich einen betrübten Gang, ich bin meinem Grundherrn noch zwanzig Gulden Pfacht schuldig, ich habe ihn immer richtig bezahlt, aber dies Jahr starb mir mein Stall an der Viehseuche fast aus, da kann ich nun nicht zurecht kommen, ich habe alles wieder an Vieh gelegt, ich habe ihm auch schon 60 Gulden nach und nach gebracht, aber

die

die übrigen zwanzig Gulden kann ich nun nicht beibringen. Wir haben alles bei den Juden versezt, um uns zu helfen, nun habe ich nichts mehr, da habe ich nur zwo Kühe, soll ich nun wieder eine verkaufen um der zwanzig Gulden willen, ja, da habe ich armer Mann mit Frau und Kindern nichts zu essen, da schickt mir nun der Herr einen Befehl zu, wenn ich in zween Tagen nicht bezahle, so will er mir eine Kuh aus dem Stall wegnehmen lassen; nun geh ich jezt hin, und will anhalten, wie ein Stein am Wege, will nicht weggehen, bis er mir noch etwas Zeit gegeben hat.

Hans Jakob war während der Zeit aufgestanden, hatte seinen Stock unter den Arm gestüzt, und sich vor den Bauern hingestellt. Nein, hol mich Gott! nicht, wahrhaftig nicht, der Fl** vom Herrn soll keine gute Worte haben. Da müste ja kein Geld mehr in der Welt sein, wer ist der Satan?

Der Bauer sperrte Nas und Maul auf, sah den Hans Jakob starr an, und sprach: sachte, sachte, Junge! schilt mir meinen Herrn nicht, er sei wie er will, es geht dich doch nichts an. Was! antwortete Hans Jakob, nu ja, ihr seid besser als ich, wenn ihr den Mann noch lieb haben könt, indessen denk ich doch das Meine dabei. Hiemit grif der Pursche in den Sack, zog ein ledernes Beutelchen heraus, schnürte es langsam auf, guckte Thierchen

chen an, und sagte: was meinst du, Thiere! Das Mägdchen nickte ihn an, und sagte: wenn wir nicht auskommen, so giebts Leute, die uns leihen und borgen, Rübsamen giebts allenthalben zu kaufen: (dazu hatte ihnen der Vatter Geld und Commißion gegeben) Jezt grif Hans Jakob ins Beutelchen, zog vier Dukaten heraus, und sagte: da Nachbar! jezt geht hin, und bezahlt den Satan von Mann, es thut mir, hol mich Gott! weße, daß ers das schöne Geld bekommt, aber euch muß doch geholfen sein. Wann sind eure Pfachtjahre aus? Der Bauer wuste nicht, wie ihm geschah, er sahe den Purschen vom Haupt bis zum Fus an, getraute sich nicht recht, das Geld zu nehmen, doch nahm ers, und sagte mit Thränen: gehen denn die Engel wie Bauernpursche gekleidet, oder wie ists? Hans Jakob versezte: ich bin kein Engel, sagt mir nur, wann eure Pfachtjahre aus sind? Ich habe noch ein Jahr, ohne dies, erwiederte der gute Mann; nu dann, fuhr Hans Jakob fort, so bringt dem Kerl das Geld, und sagt ihm die Pfacht auf, ich bin Dietrichs von der Linden Sohn, ich will euch ein gut Pläzchen schaffen. Der Bauer wuste nicht, was er sagen sollte, Thierchen gieng zu ihn, drückte ihm die Hand, und sagte: geht in Gottes Namen, raucht eure Pfeife Tobak mit Freuden, und danket Gott.

Hof-

Hofmann sah das alles. Als der Bauer fort war, da stund er auf, küßte den Hans Jakob und sagte: jezt gehe ich nach Hause, ihr beide seid Engel, und ich sage euch—doch ich will, ich darf nichts sagen; ich bin euer Bruder. Nun küßte er auch Thierchen, schloß sie in seine Arme, und fuhr fort: himmlisches Mägdchen! ich will Gott bitten, daß er mir dich zur Braut schenkt, ich gehe, aber ich werde bald bei euch sein.

Hans Jakob hatte Thränen in den Augen, ja, ja, antworte er, soll mich Gott holen! so einen Schwager hätte ich um mein Leben gern; haltet aber Wort. Ja, versezte Hofmann, gewiß; mir ist am meisten daran gelegen. Thierchen weinte, und sagte: ich küsse euch noch einmal, Herr Hofmann! und nun habe ich keine frohe Stunde mehr, bis ich euch wieder sehe.

Nun giengen die Kinder ihres Weges, und Hofmann auch.

(Die Fortsezung folgt.)

IV. Japan und Deutschland.

Erstes Stück.

Es ist so eine selige Sache, wenn man sich in den Stunden der Einsamkeit hinsezen, und über all dasjenige reiflich nachdenken kann, was vielleicht zum Men-

Menschenwohle etwas beitragen möge. Und man muß das beruhigende innere Vergnügen, so was gethan zu haben, das wahrhaft edel und gros ist, selbst fühlen, um sein Nachdenken diesem geheiligten Gegenstände recht oft und recht gerne widmen zu mögen. Freilich ereignet sich alsdann manchmal, daß der bidere warme Menschenfreund Luftschlösser bauet, sich in die Vergnügungen der Einbildungskraft hinein wiegt, und mit Riesenschritten über all die Schwierigkeiten hinweg schreitet, die ihn sonst in Bildung seiner Feenwelt nur aufhalten würden. Aber auch alsdann verdient er noch immer den warmen Dank seiner Mitbürger, weil doch seine Absicht gut war, obschon seine Vorschläge trüglich gewesen. Doch dies alles soll dem folgenden Aufsaze zu keiner Empfehlung dienen, im Gegentheil ich wünsche, daß man ihn prüfen, ernstlich prüfen, und nachher mit ihm verfahren möge, wie es Rechtens ist.

Die japanische Geschichte ist so voll der merkwürdigsten Begebenheiten, daß vorzüglich jener, der die Statswirthschaft zum Gegenstande seines Nachdenkens macht, sie nicht eifrig genug studiren kann, weil er da in einem Augenblicke über Sachen Erläuterung bekömt, über die sein tiefestes Nachdenken ihn nicht beruhigen würde, weil seine Säze durch Erfahrungen müssen bestättiget sein, die er

gerne voraus sehen möchte, und sich daher selbst Schwierigkeiten ohne Zahl aufstellt, um mit einiger Gewisheit bestimmen zu können, was wohl thunlich se: oder nicht.

Einer der wichtigsten Säze der Statswirthschaft ist die Bevölkerung. Nichts ist noch unbestimter, als ächte Grundsäze über diese wichtige Angelegenheit der Menschheit. Männer, die von Vorurtheilen frei sind, und denen es eine ernste Sache ist, hierin nicht muthmaßlich, sondern mit Ueberzeugung ihre Meinung öffentlich zu sagen, hegen so ganz verschiedene Grundsäze, daß man oft ganz irre gemacht wird. Der eine behauptet; man soll nur Menschen anpflanzen, so viel man kann; das Bedürfnis würde schon jeden selbst antreiben, für sein nöthiges Auskommen zu sorgen. Er sieht jeden Menschen als ein Kapital an, das dem State seine sichere Zinsen abwirft, und freuet sich, durch Anpflanzung eines jeden neuen Bürgers den Stat mit einem Kapitale bereichert, folglich die Summe des jährlichen Einkommens um so viel vergrösert zu haben, als dies Kapital Zinse trägt. — Ein anderer sieht dies für eine sehr grausame Statsmaxime an. Nach ihm ist der Mensch nicht allein zum Dasein, sondern auch zu einem gewissen Grade zeitlicher Glückseligkeit beschieden. Es ist nach ihm nicht genug, daß der Statswirth ihn anpflanzet,

zet, sondern er muß auch mit einiger Wahrscheinlichkeit voraus bestimmen können, daß dieser neu angepflanzte Mensch auf jener Stelle glücklich sein könne, wo ihn der Statswirth hin verpflanzen will. Da geht es dann an Untersuchung der Nahrungsquelle, an Abzirckeln von Dingen, die sich schlechterdings nicht bestimmen lassen; und die Folge von allem dem ist, daß der Fortpflanzung des Menschengeschlechtes Gränzen ausgestickelt werden, die zu überschreiten das aufmerksame Aug der Polizei zu verhindern hat. — Ein dritter Statswirth glaubt, daß der erste zu leichtsinnig, der zweite zu despotisch handle; und glaubt, das Klügste zu thun, wenn er nach vernünftiger Einwirkung übrigens die Sache sich selbst überlasse. Er vermuthet, der Sohn eines Schneiders z.B. werde nicht verlangen, in einer Stadt sich häuslich niederzulassen, in der sein Vatter, aus Mangel der Nahrung, beinahe Hungers gestorben ist. Sein einziges Dichten und Trachten ist also, die Nahrungsquellen zu vergrösern, und er glaubt, daß die Bevölkerung sich nach dem Verhältnise dieser Zunahme von selbst machen werde. Wann hie und da ein Leichtsinniger sich eindrängt, und zulezt zu Grunde geht: so ist das eine Ausnahme, die auf die Allgemeinheit seiner Regel keinen Einflus hat. Auch bekümmert es ihn nicht, wenn hie oder da ein anderer durch Faulheit, oder übermäsigen

wand sich zu Grunde richtet. So ein Mensch ist ihm gar kein Wetterglas der gesunkenen Nahrung, vorzüglich wenn er andere gleiche Beschäftigung treibende Menschen sieht, die auf der nämlichen Stelle gedeihen, wo der andere zu Grunde gegangen. Ja er glaubt, daß Concurrenz um gleiche Nahrung ein sehr edler Sporn für den Hausvatter sei, gleich früh bei dem Eintritte in sein bürgerliches Leben sich dem Fleise und der Sparsamkeit zu ergeben, da hingegen das Abzirkeln, ob auch Nahrung genug da sei, die schon da seienden Familien zur Faulheit und Verschwendung einladet. Er hindert also nach seinen Grundsäzen weder die Zunahme der Bevölkerung, noch ladet er Fremde mit Gewalt ein, sich bei ihm häuslich nieder zu lassen, indem er glaubt, daß die Mehrung der Nahrungsquellen die sicherste Einladung sei, die sich von selbst bekant mache, ohne daß der Statswirth dies erst öffentlich ausposaunen dürfe.

Es giebt noch andere Systeme über die Bevölkerung, die ich jezt übergehe, nur muß ich noch bemerken, daß jeder sein System auf Religionssäze gründet. Der erste hält es für eine Sünde, die Entstehung und Erzeugung eines Menschen gehindert zu haben. Der zweite für noch eine grösere Sünde, durch eine falsche Statsoperation Menschen erzeugt zu haben, die nun schlechterdings wegen

gen Mangel der Nahrung dem Laster sich widmen müssen; der dritte aber gar für eine abscheuliche Sünde, daß beide dem Plane des allweisen Schöpfers vorgreifen, und der erste Menschen wie im Treibhause erzwingen, der andere aber die Bevölkerung mit Gewalt hindern will. Er allein dünkt sich nach den Vorschriften des grosen Gesezgebers zu arbeiten; und so beruhiget sich ein jeder, seinen Pflichten ein Genüge gethan zu haben.

An alle diese Feinigkeiten im Disputiren wird aber in Japan nicht gedacht. So lang als man sich daselbst zurück erinnern kann, wird derjenige sogleich öffentlich gekreuziget, der wirklich aus dem Lande entwischt, und dessen man wieder habhaft werden kann; die andern aber, die überwiesen werden können, daß sie eine solche Absicht nur im Schilde geführt, werden äuserst scharf bestrafet. — Dies sind Handlungen, die auf einer langwierigen Erfahrung beruhen, und die beweisen, daß die Japaner noch nie einen Ueberfluß an Menschen müssen gehabt haben, sonst würden sie das Auswandern nicht so streng bestrafen. Und doch, sagt Kämpfer, sind ihre grosen Heerstrasen immer so voller Menschen, wie bei uns an Sonn- und Festtägen die Kirchenstrasen, so daß man oft nicht weis, wie man durch das Gedränge durchkommen soll. Ihre Grosen haben eine solche erstaunende Zahl Bedienten,

daß wenn sie nach Hofe reisen, man glauben sollte, es sei eine ganze Stadt ausgezogen; ja sie machen es schon lang vorher öffentlich bekannt, daß sie die oder jene Strase reisen werden, damit ein anderer, der gleiche Lust zu Reisen hätte, sich darnach richten, und entweder früher oder später gehen möge, weil so zwei Grosen, die zugleich eine Reise machen würden, wegen der grosen Zahl von Menschen und Pferden schlechterdings nicht fortkommen würden.

Dem Menschenfreunde, dem es weder um Lieblingsideen, noch Systeme zu thun ist, der nur Wahrheit sucht, und dem jede Wahrheit angenehm ist, er mag sie auch überkommen haben, wie er will, muß allerdings dieser Kontrast von Erfahrung auffallend und merkwürdig vorkommen. Japan ist ausnehmend bevölkert, glücklich und mit sich zufrieden. Es mag von der ganzen Welt nichts wissen, nichts haben, dahingegen will es auch keine Sele an irgend einen Welttheil überlassen; es will alles für sich behalten. Europa, doch ich rede nur von Deutschland, hat hingegen ewig Symptomen von Ueberbevölkerung. Bald ist der Stat zur Verminderung der Population beförderlich, wie wir dies ehemal bei Wilhelm Penn, und jezt im amerikanischen Kriege erfahren, oder die Leute wandern selbst aus, und lassen sich auch durch die strengsten Landesgeseze nicht aufhalten. Können sie ihr Vermögen,

mögen, es sei so klein, oder so mittelmäsig, als es will, wegen diesen Landesgesezen nicht mitnehmen, nun so sehen sie ihr Häuschen und Par Aecker mit dem Rücken an, und suchen in der Ferne und auf das Ungewisse ein Glück, so sie auf ihrem alten Wohnorte schlechterdings nicht zu finden überzeugt sind.

Sollte denn in dem kleinen Japan es Menschen geben, die feiner, scharfsichtiger und richtiger denken, als wie andere auser den Gränzen von Japan wohnende Sterblichen? das glaube ich nicht. Ihr Himmelsstrich, ihr eigenes Land hat gar nichts sich auszeichnendes, gar nichts, das den Menschenverstand so schärfen könnte. Sie haben ihren Winter und Sommer beinah wie wir. Berg und Thal, Schnee und Regen, Hize und Kälte wechseln bei ihnen ab, folglich glaube ich, haben sie auch nicht mehr Selenkräfte, wie wir. Und wenn wir denn zulezt ihre Meinungen und Säze durchdenken: so finden wir so viel Gutes, Mittelmäsiges und Abgeschmacktes bei ihnen, gerade wie bei uns. Folglich glaube ich, haben sie ihre politische Verfassung nicht rafinirt, sondern blos dem Zufalle zu verdanken. Welches nun dieser Zufall gewesen, der sie überzeugt, daß sie nie an Menschen einen Ueberfluß haben könten, und sie also dahin gebracht, ein solches Selen-Monopolium im ganz eigentlichsten

Verstande bei sich einzuführen, und durch eine allgemeine Sperre alles, was Mensch heist, in ihre von Felsen umgebene Insel einzuschliesen, dies will ich mich bemühen zu untersuchen.

Medikus.

(Die Fortsezung folgt.)

V. Allgemeine Bemerkungen über die fünf Gemählde des Ritters Lingori *) aus dem Französischen des Herrn Fratrels übersezt vom Mahler Kloz.

Unter den verschiedenen Fächern der Mahlerei sind überhaupt die geringsten die, die am meisten bearbeitet, und zum Unglücke am besten behandelt werden. Diese traurige Bemerkung gereichet den Künstlern eben so wenig zur Ehre, als sie den Liebhabern Freude machet. Die erstern denken gemeiniglich wenig daran, aber die leztern seufzen darüber. Wenn diese nur ein wenig diesen Punkt bedenken, und die Mahlerei ernsthaft lieben, wird es ihnen leid thun, daß, indem sie eine Gemähldesammlung mit Aufmerksamkeit betrachtet, oder dieselbe verlassen, wahrgenommen haben, daß vie-

lerlei

---

*) In den leztern Heften der rheinischen Beiträge sind die Gemählde selbst beurtheilt worden, auf welches das Folgende einen Bezug hat.

lerlei niedere Gegenstände, Leute von grosem Genie beschäftiget, und so dargestellt sind, daß sie die Vorstellungen würdiger Gegenstände beschämen. Ist es zum Beispiel nicht traurig, daß ein Bierhaus mit Bauern angefüllt, die trinken und singen, eine Wachstube voll Soldaten, die spielen und fluchen, ein Pferg mit Schafen, oder ein Stall mit Kühen ehender als der Tod des Kato, als die Vergötterung des Herkules, als eine Götterversammlung im Olymp, die Blicke auf sich ziehen? Warum sind erhabene Gegenstände, von Seiten der Ausführung den Kleinigkeiten, als Gefäse, Früchten, Schinken, Austern und dergleichen, meistens untergeordnet? Sollte denn der Pinsel nichts, als was der Mahler täglich vor Augen hat, darstellen können, sollten denn Genie, Einbildungskraft, tiefes Studium und Arbeit das sinnliche Anschauen nicht ersezen können?

Die Landschaftmahlerei, (die diese obgedachte ganz gewöhnliche Gegenstände eben so sehr am Werthe übersteiget, als die Geschichtmahlerei dieser vorzuziehen ist,) nimmt fast den meisten Raum, auch in den beträchtlichsten Mahlereisammlungen ein: so gar findet man in Kirchen einige, die vermöge einiger kleinen Figürchen, die etwa biblische Geschichten vorstellen, und sehr oft übel geordnet sind, den Namen und Glauben von Geschichtmahlerei haben.

Gesellschaftliche Vorstellungen sind zweierlei Arten. Die eine und gemeinere ist die, die man die pöbelhafte nennen könte, und unter dem französischen Kunstworte Bambochade bekannt ist. Die andere und vorzüglichere Art, die philosophischen oder sittlichen Inhaltes ist, je nachdem sie mehr begeistertes Genie, ausgebreitetere Kenntnise, tieferes Nachsinnen und Arbeit erfodert, wird auch schon seltener. Bei dem, was man unter Geschichtmalerei verstehet, verhält es sich eben so. Diese, deren Inhalt etwa Liebesgeschichten oder dergleichen Artigkeiten vorstellet, allwo schon das Reizende im Gegenstande selbsten liegt, und oft die Bestimmtheit und Richtigkeit der Ausführung, ohne darüber zu klagen, ersezet, sind, ohne daß sie bei weitem den Vorzug verdienen, doch die gesuchtesten. Die erhabnern Geschichten hingegen, von ernsthafterm und weitläuftigerm Inhalte, die, ohngeachtet sie würdiger und auffallender als jene sind, werden wieder seltener. Sie sind in der Kunst, was schöne wohlgewachsene, über andere hervorragende Menschen in der Natur sind, nämlich Seltenheiten, die die Natur nur zu Zeiten, um sich in ihrer Würde zu erhalten, hervor bringt; deren Anzahl aber immer klein ist, um den Werth dieser seltenen Schönheiten fühlbarer zu machen.

Unter diesen schönen Halbrissen, der Stolz der Natur, befinden sich die, die schön gewachsen, ohne

ne

ne Mangel, und deren Bewegungen voller Reize sind, im Falle des starken Weibes: Procul, & de ultimis finibus erit pretium ejus. Diese so gar, an denen einige Unvollkommenheiten, einiger Mangel von Uebereinstimmung, von Reizen zu sehen ist, sind doch auffallender und schöner, als die vollkommen schön, aber klein gewachsene Menschen. Die Anwendung läst sich fühlen, ohne daß man diese abstechende Gegenstände neben einander stellet.

Nebst dem eigenen Verdienste groser Vorstellungen, wie diese fünf Gemählde, wenn sie einzeln sind; kömmt hier noch das weit Grösere hinzu, daß es mehrere beisamen sind. Es ist zum Beispiele, wie eine Gesellschaft mehrerer würdiger Gelehrten, deren eines jeden eigener Werth durch die Verbindung mit den andern unendlich gewinnt.

Was verlangten nicht von Seiten des Künstlers fünf grose Stücke von dieser Würde! Er muste erst sich ungesehene erhabene Gegenstände denken, dann sie aus dem Nichts hervor schaffen, und sie einen jeden einzeln unter einer gefälligen Gestalt sichtbar machen, ihnen eine anständige und wahrscheinliche Bewegung, eine natürlich einfache Wendung geben, und ohne Wiederholung durch die Bewegungen des Leibes, die Empfindungen der Sele mahlen. Wie angenehm ist es nicht für den Eigenthümer, unter einer Menge Figuren von verschiedenem Geschlech-

te, Stande und Alter, fast alle Leidenschaften, deren des Menschen Sele fähig ist, vorgestellt zu besitzen!

Der Liebhaber, der sich die Mühe nehmen wird, diese fünf Gemälde zu durchsuchen, wird eine Menge Ausdrücke finden, die alle gut geordnet, richtig gefühlt, und dann wohl dargestellt sind. Diese Ausdrücke finden sich so gar in denen Köpfen, welchen man einigen Vorwurf von Hinläßigkeit und Unrichtigkeit machen könte: so gar kommen einigermasen diese dem Ganzen zu statten, sowohl um die Verschiedenheit der Gegenstände zu befördern, als die Aehnlichkeiten zu verhindern, die in der Kunst eben so unangenehm, als in der Natur fremd sind. Die Reinheit der Formen einiger Köpfe, eben weil sie sich nicht überall befinden, sind um so viel weislicher angebracht. Ein ganzes Volk zeigte niemals eine ununterbrochene Folge von Köpfen, alle im reinen antiken Geschmacke und Ebenmase. Höchstens durfte man dieses in einer Versammlung von Vestalen wagen: und überdies befinden sich diese Hinläßigkeiten, zwei oder drei Köpfe ausgenommen, die durch offenbare Vergessenheiten ein wenig verunstaltet sind, in Theilen, die der vernünftige Liebhaber aus Liebe zum Ganzen gerne übersiehet. Hingegen entdecket man nicht den geringsten Fehler in der ganzen grosen Menge Manns- und Weiberhände, die in allen erdenklichen Stellungen und Lagen

sich

sich zeigen. Gewänder, die meistens kühn ohne mühsames Nachsinnen verfertiget sind, Schleier und andere Puzkleinigkeiten sind die Gegenstände, auf welche diese Fehler gefallen sind: dann noch das zu wenig Gesuchte und Bestimmte der Gründe, die, gut auseinander gesezt, einen zusammenhängenden Schauplaz gezeigt hätten, deren aber diese Vorstellungen einiger masen entbehren können. Die vier Erstern sind in diesem Falle: das Fünfte aber, das dieses Verdienst weniger entbehren konte, zeiget, daß der Künstler den Gang davon kannte; denn ohngeachtet des in diesem Bilde verbreiteten Dunkels, siehet man die Figuren nach dem Willen des Mahlers, eine jede auf ihrem bestimmten Grundstande, und in ihrem Raume stehen.

Ueberdies, daß hier die Karaktere und Ausdrücke, als wesentliche und kostbare Theile, ganz vorzüglich gelungen sind, kann man seinen höchsten Beifall der Rundung und dem Erhabenen einer jeden Figur nicht versagen. Man findet, daß die Färbung einer jeden einzelnen mit ihrer ihr eigenen Lokalfarbe eine herrliche Abwechselung, und dann zusammen, die schönste Uebereinstimmung hervor bringt. Die Färbung überhaupt hat den natürlich grauen Ton, ohne kalt zu sein, und ist warm ohne Hülfe des Rothen. Die Luft, die in einem jeden dieser Bilder verbreitet ist, hat überall die täuschende

de

de Farbe der Natur, und nirgends ist die Luft mit den unwahren, in die ungeübten Augen fallenden unsinnigen Farbentönen vergiftet.

Nun bliebe noch genauer zu untersuchen, wer eigentlich der Verfertiger dieser Gemählde sei? Die Kenner sind nicht einig, sie vom Ritter Lingori zu glauben, ihre Uneinigkeit aber fällt, wo nicht zum Ruhme dieses Künstlers, doch zum Vortheile der Bilder aus. Die ganz ungewöhnliche Künheit des Pinsels zeiget zu Gunsten des Lingori, und würde alle Zweifel verbannen, wenn nicht seltene Schönheiten und Wahrheiten, besonders in der Färbung, einen in Versuchung führten, den Verfertiger unter denen Meistern zu suchen, die in diesem Theile sich mehr Ruhm erworben, und den ersten Rang besizen. In diesem Betracht haben einige Liebhaber, deren Kenntnise Achtung verdienen, nicht gezaudert, sie dem Dominikin anzumasen. Ganz gewiß finden sich in diesen Gemählden Schönheiten, die der ersten Mahler Welschlands würdig sind. Die meisten Liebhaber würden sich freuen, diese Bilder in einer Mahlereisammlung eines grosen Fürsten zu sehen. Um so vielmehr sind sie eines solchen Plazes würdig, da sie, ohngeachtet ihres Alters, sich im besten Stande und ursprünglichen Reinigkeit erhalten, und dem Zahne der Zeit widerstanden haben. Die Schönheiten, die der Künstler in diese

seine

seine Werke gelegt, haben so gar den darin befindlichen Hinläßigkeiten die Achtung erworben, daß niemand sich unterstanden, dieselben zu verbessern.

Noch ist zu bemerken, daß diese Gemählde ganz unvortheilhaft aufgestellet sind. Der Liebhaber, der sie so zu sagen unter seinen Händen findet, wird dadurch gereizt, sie mit Befühlen zu untersuchen, und da scheinen ihm die ganz richtige Wirkung verursachende Kühnheiten, anstösige Härten, und die genau bestimmten Ausdrücke, widrige Karaktere zu sein. Ueberdies daß der gehörige Raum zwischen den Bildern und dem Seher fehlet; sind sie noch in falscher Richtung mit dem Lichte gesezt. Diejenige Stücke, die gerade gegen dem Lichte hängen, zeigen in allen ihren Halbtinten nichts als einen widerwärtig blendenden Glanz, in welchem alle einzelne Schönheiten unsichtbar verschlungen liegen. Auch sind sie zu ihrem grösten Nachtheile ohne Blindrahm nur an die Wand geheftet. Eine Blind- und wohlausgesuchte Zierrahme würden ihnen erst ihre wirkliche Schönheit und Würde wieder geben. Diese Rahme verlanget eine Breite und Kehlung, die dem grosen Raume und Inhalt dieser Bilder entspricht. Das Profil davon hängt vom Geschmacke des Besizers ab; jedoch ohne den Durchmesser auf weniger als auf neun bis zehen Zolle einzuschränken.

Der

Der Stil und der ganze Farbenton verlangt, um erhellt zu werden, mit einem glänzenden Schwarz, und um zu erheben, mit einem goldenen Stäbchen inwendig umgeben zu sein. Dieses Inwendige nothwendiger Weise verguldete und verzierte Stäbchen, muß den fünften oder sechsten Theil der ganzen Rahme messen. Mit diesem Zierrathe versehen, würden diese fünf Gemählde vom Ritter Lingori die erste und schönste Domkirche zieren. Alle andere Pläze würden sie schwerlich so weit vom Auge des Sehers entfernen, als nöthig ist; ausgenommen einen grosen Sal in einem prächtigen fürstlichen Pallaste, in welchem das Licht von oben abwärts fällt. In einem solchen würden sie zugleich den nöthigen Raum und vortheilhafte Beleuchtung erhalten, die nothwendig sind, um allen ihren Werth und Schönheiten zu geniesen, die anders verlohren sein würden.

Dieses ist die einzige Ursache, warum nicht jeder Ort diesen Bildern vortheilhaft sein kann. Der Inhalt davon ist von der Art, daß sie ohne Unterschied eine prächtige Kirche und einen Pallast zieren können.

VI. An M. M. rc.

Auf der Bühne
Liebt man ihr Spiel und ihre Mine;

Doch

Doch sieht man sie hernieden
Und ihr freimüthig offnes Wesen,
Die Munterkeit, die sie beselt,
Das herzliche Gefühl, das nichts verhelt,
So glaubt man sie erlesen
Zur Freundin aller Herzen,
Denn ihre Schönheit machet Schmerzen.

B.

VII. Kunstanzeige.

Die Zemire von Sinzenich, nach einem Entwurfe von J. P. Zypriani. — Diese liebenswürdige Zemire hat die schon bekannte Emilie zum Gegenbilde, mit welcher sie einen unvergleichlichen Abstand machet. Jene gerade von vorne gesehen, treibt die Sittsamkeit so weit, daß sie ihre unschuldigen Reize dem Auge des Sehers entziehen will. Diese ins Profil, von der Linken zur Rechten gewendet, ist, ohne anstößig zu werden, weniger behutsam. Sie lässet lockende Schönheiten sehen, deren Wirkung, nach dem unschuldigen Karakter des Gesichtes zu schliesen, sie nicht zu kennen oder wenigstens zu vergessen scheinet. Der ganze Ausdruck zeiget einzig Aufmerksamkeit und Verwunderung. Sie scheinet ganz mit dem Anschauen des köstlichen Pallastes beschäftiget zu sein, in den sie wunderbarer Weise versezet worden. Das Stille in der Stellung des Kopfes, die beiden hängenden Arme, und der etwas einwärts gezogene Leib, mahlen zugleich Aufmerksamkeit und Erstaunen aufs Treffendste. Der Blick ist äuserst scharf auf einen bestimten Punkt gerichtet, und doch ganz ruhig, so gar siehet man in demselben ein gewisses Wohlgefallen. Die

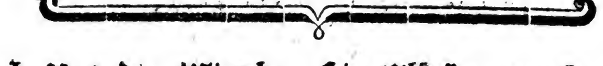
Wan-

Wangen sind freudig, die Nase gelassen, und der halbgeöfnete Mund, ohne bestimtes Lächeln, zeiget geheime Zufriedenheit und eine Art von Wohllust. Das Kostum, das mit der Emilie ihrem verschieden ist, samt der ganzen Stellung, macht eine schöne verschiedene Wirkung mit jener. Der Kopf ist mit einer Art von Turban bedecket, der an zwei gegen über stehenden Stellen mit Haften zusammen gezogen, von welchem ein groser Schleier abwallet, dessen einer Theil ganz natürlich hinter den Rücken fällt, den Kopf von hinten vortheilhaft begleitet, dann vorn unterm Kien sich wieder zeiget, den schönen enblösten Busen, ohne ihn zu bedecken, zieret, und endlich nach einer sanften Beugung an einer Hafte sich endiget, die unten am Busen das Leibkleid befestiget. Der Theil des Schleiers, der den Turban umgiebt, sowohl als der herunter fallende, sind mit Leichtigkeit und Einsicht behandelt. Die Feinheit des Flores scheinet denen Schnürchen, die ihn befestigen, nachzugeben, und diese drücken denselben einschneidend zusammen. Ein Theil der schönen Hare, der vom Schleier nicht verhüllet ist, kömt ganz schön den Schlaf, das Ohr und den Hals zu schmücken. Der Hals, die linke Achsel, und die offene Brust, sind unvergleichlich schön gearbeitet. Alles Nackende vom Gesichte an gerechnet, ist von erstaunender Rundung und äuserst angenehmen Schmelze: man erkennet fast kein Licht und keinen Schatten, und doch ist die Figur erhoben, ohne daß man die Ursache dieses Zaubers einsiehet. Das Gewand von schöner Wahl und gut verstanden, ist, wie alles übrige, mit Bestimtheit und möglichstem Fleise ausgeführt.



Pfalzbaierische Beiträge
zur
Gelehrsamkeit.

3tes Heft. Den 1. Lenzmonat 1782.



I. Von den Mitteln, sein Glück zu machen. Aus den lezten Fragmenten des Quintus Aninius.

Anmerk. Wenn einige Leser mit dem Q. Aninius nicht durchgehends bekannt sind: so kann ich nichts dafür. Ich habe ihn in Wahrheit zu ihrem Vergnügen und Unterricht geschrieben, und dies in der Meinung, es sei bei der gegenwärtigen Wendung unserer Denkungsart nichts heilsamer, als daß man sich angelegen sein lasse, unsere politische Philosophie, ein Ungeheuer, das alle unsere Geschäfte verunstaltet, nach Möglichkeit aufzudecken, und jeden in den Stand zu sezen, daß er dem andern ins Gesicht sage: ad populum phaleras! Es wäre gewiß eine Wohlthat für uns alle, wenn man jemand, der Fäden zusammen weben kann, den ernstlichen Auftrag machte, die vorzüglichsten Intriguen und Schelmstreiche, die, statt geahndet zu werden, dem Erfinder oft noch Ehre machen, zu sameln, und in jeder-

manns Einsicht ans Licht zu stellen. Dies ist vielleicht noch das einzige Mittel, einer Auszehrung der Gemüther zuvor zu kommen, auf kalte Wangen eine Schamröthe zu bringen, und den Wettstreit zwischen tugendhaften und bösartigen Statsbürgern dahin herzustellen, daß persönliche und männliche Tapferkeit statt habe. Indeß ist es, was das Vergnügen der Leser an solchen Stücken betrift, noch immer ein gutes Zeichen ihrer Glückseligkeit, (wiewohl es auch ein schlimmes Zeichen sein kann,) wenn sie daran kein Vergnügen finden, und dies aus der Ursache, weil sie selbe nicht verstehen. Aber, wie fürchte ich, es möchte ihnen diese Ruhe theuer zu stehen kommen!

Die folgenden zerstreuten Fragmente haben die nämliche Absicht, welche (in den baierischen Beiträgen z. B. den Artikel **Seßion** hatte) die Absicht, uns, ohne vieles **Streicheln**, in einem getreuen Spiegel unsere Bildnise vorzuhalten, und uns zu der Freude, falls wir uns nämlich darin gefallen sollten, von Herzen Glück zu wünschen.

I. Ich habe mein Glück gemacht! Denn kein Schuhflicker verzehrt jezt mit mir geschnittenen Knoblauch, noch blähen Bohnengerichte und ein Eßigsaurer Wein meinen lumpichten Körper auf, sondern in kleinen niedlich gemahlten Plätchen, deren Ranft mit dünnen Silberreifen geziert ist, verzehre

re ich jezt (von Salben triefend, und auf einem Pflaumpolster gelagert, versteht sich) ein Stückchen von einer Meerbarbe, welche von der Insel Korsika hieher geschickt ward; auch gelüstet mich nun, aus einer Trinkschale von Bernsteine Weine zu trinken, wie sie Thrasea und sein Tochtermann Heloidius tranken, wenn sie die Geburtstäge des Brutus und Caßius feierten, einen Wein, den der seine Hare nicht beschneidende Lucilius von zweihundert Jahren in wohlverwahrte Geschirre gesammelt hat. Ich habe mein Glück gemacht, und sollte mithin, aus Furcht, für einen Mann von kleinstädtischer Denkungsart gehalten zu werden, billig nichts weiter thun, als mich hinlegen, und den Eifer derjenigen, die etwas thun wollen, aushöhnen, ihnen Hindernise in den Weg streuen, und den Narren, der noch an die Tugenden eines älternden Kato glaubt, aus vollem Halse verlachen; aber die Gewohnheit, ähnlich den Ohren unsers Prätors, welche im nächsten Rathtage immer wieder sichtbar sind, so sorgfältig er sie jeden Sonnabend sich wegnehmen läßt, die Gewohnheit, aus Ruhm, so will ichs nennen, zu schreiben, macht, daß ich aus Lust schreibe, daß ich etwas in meine Tafel grabe, das dauerhafter, als eine Mahlzeit, und wenigst dann noch zugegen sein soll, wenn meine Barbe verzehrt, und der Geist des Weines aus meinem Gehirne verflogen

sein wird. So wenig das sagen will, und so kurz ein solches Leben, in Wachs gegraben, ist: so ist es doch länger, als das Leben unserer neuen Consuln, deren Dasein mit jeder Mahlzeit sich endigt. Und warum ich noch immer fortfahre, des Gefühls mir bewust zu sein, daß jenes rühmlicher sei, dann dieses, weis ich nicht; aber daß ich künftig etwas thun soll, in der Absicht, die Menschen weiser zu machen, sie die Pflichten jeder Tugend zu lehren, sie glauben zu machen, in der Anstrengung nüzlicher Kräfte, in der Aufopferung der Privatvortheile für das gemeinschaftliche Wohl, in der Entsagung der Wohllüste und in strenger Enthaltsamkeit bestehe die Ehre und das wahre Glück eines redlichen und wahrhaften Bürgers, das lasse ich wohl bleiben, seit mir Labienus, ein Meister verborgener Weisheit, die Augen geöfnet, und mich die gerade Spur zum Ziele des Lebens geführt hat, indem er mir aus dem Zeugnise geheimerer Schriften bewies, daß die Menschen keinen Geist und kein Herz hätten, und nichts hätten, als Sinne, fünf an der Zahl, und Begierden ohne Ende, und den Auftrag von den Göttern, diese auf die beste Art zu befriedigen. Die vollkommenste derselben wäre bei einem rosenbekränzten Becher, und den Freuden der Liebesgöttin zu finden. Epaminondas und Junius Brutus, Plato und Sokrates, Aristides und Agesilaus, und

die

die Helden, welche Homer lobte, wären, wie der Dichter selbst, grose Narren gewesen, die nicht wußten, was sie wollten, und eine eingebildete Glückseligkeit in der Ferne suchten, die sie weit vollständiger in der Nähe hätten finden können; — wiewohl, ehe man zulassen könte, daß die Absicht dieser Männer keine andere, als die unintereßirte Liebe zum Menschengeschlechte gewesen, man noch annehmen müste, daß sie bei aller ihrer Härte, sich selbst es, anderer wegen, nie gut werden zu lassen, das Vergnügen gesucht und genossen haben. Vermög dieser Voraussezung hat jener Torquatus seinem Feinde aus keiner andern Ursache die Kette vom Halse gerissen, als um eine Sinneslust zu geniesen, und nur dieser Wollust wegen habe er in seinem dritten Bürgermeisteramte den Lateinern bei Veseris eine Schlacht geliefert. Und als er mit dem Schwert seinen Sohn tödete, und die Stimme der Natur und die Liebe eines Vatters unterdrückte, um das Recht des höchsten Ansehens und der Statsgewalt zu erhalten, hatte er kein anderes Absehen, sich vieler Freuden zu berauben, als um viele Vergnügungen einzuerndten *).

*) Dies sezte Cicero (weitläuftiger, als hier geschehen ist) fragweis derjenigen Denkungsart entgegen, welche Helvetius nachgeschrieben, und ihm die Reize eines modernen

Um wieder zu mir zurück zu kehren: so hatte ich freilich lange vermuthet, daß die so sehnlich gewünschte Aufklärung, und die Verbreitung einer hellern Denkungsart in Rom nicht weit mehr entfernt sein müste; denn nie habe ich so vieles von Menschenliebe, von zärtlicher Empfindung, von guten Herzen, von nachsichtigerm Betragen auch gegen bürgerlich schädliche Ausschweifungen, sprechen hören; auch kamen nie so viele Ausbrüche gewaltiger Selen zum Vorschein, so daß kaum ein Ambos war, wo nicht schwere Ketten verfertigt worden, um die hervorstürmenden grosen Köpfe in Ge-

---

dernen Vortrags gegeben hat. Dies ist tief, schrieb nicht unlängst ein groser Mann, und meinte den scheuslichen Unglauben der heutigen Welt an Tugend und bessere Menschheit, dies ist tief unter allem, was je gewesen, ein Abgrund der Niederträchtigkeit. Was sollte mich hindern, sagt Cicero, diesen Augenblick nach dieser Denkungsart zu leben, wenn ich nur einen gesunden Menschenverstand darin antreffe. Es ist ein Scherz, sie zu lernen. — Versuche es einmal, in einer Gesellschaft zu sagen, du richtetest alle deine Absichten dahin, dich von allen schmerzhaften Gefühlen zu befreien. Wenn du glaubst, dies würde dir nicht anstehen, würde dir zu keiner Ehre gereichen: so sag einmal: Alles, was du als Statsbeamter, und als Mensch thust, thätest du blos deines Eigennuzes wegen, du thätest nichts, als was dir nüzte, was einen Bezug auf dich hätte: wie würde dir die ganze Versammlung entgegen schreien? Wie würde dir nur die geringste Hoffnung zu einer Bürgermeisterstelle übrig bleiben? Wie kann also jemand einer Denkungsart Beifall geben, derer er sich nur verstohlener Weise bedienen, die er niemals gesehen, noch in einer Versammlung behaupten kann?

Gefängnisen und Tollhäusern unterzubringen; allein so ganz, so vor der Thüre hätte ich sie niemals erwartet, wenn mich nicht mein guter Freund Phonion, ein Mann, der lachen und weinen konte, ohne darum freudig oder betrübt zu sein, aufgemuntert hätte, durch eben dieselbe mein Glück zu machen.

Was dieser Grieche, der bei den Vornehmen in Rom eine auserordentliche Rolle spielte, besonders an mir fand, das für mich zu meinen Gunsten ihn einnahm, weis ich nicht; genug, er trat jüngst in mein Zimmer herein, und mich sehen, und mein vertrautester Freund sein, das war alles Eins. Zwar glaubte ich an dem Mann einer Seits zu beobachten, daß er niemand weniger zum Gesellschafter dulden könne, als sich selbst, und daher immer wen suche, der ihm seine Meinungen und seine Lebensart tragen helfe; anderer Seits schien ihm bei der äusersten Verachtung, welche er im Innersten für die Römer empfand, daran zu liegen, daß an glänzende Posten immer einer seiner Landsleute zu stehen käme, und endlich mochte es seiner Eitelkeit nicht wenig geschmeichelt haben, hie und da einen Günstling des Glücks zu zählen, von dem es die Dankbarkeit erfoderte, von dem guten Herzen seines Beförderers alles mögliche Gute zu verkündigen.

Ich möchte euch gerne seine Anrede hersezen, denn sie war sehr merkwürdig, wenn es mir noch möglich wäre, mich derselben in ihrem Zusammenhange zu erinnern; nur weis ich noch, daß er mir so vieles von seinem guten Herzen, und seiner Ehrlichkeit, und dann wieder von seiner Ehrlichkeit und seinem guten Herzen vorsagte, daß ich nicht anders glauben konte, als der Mann müste sehr viele Widersacher haben, welche beide Stücke ihm streitig machten. Er gewann mir so vieles Mitleid oder Offenherzigkeit ab, daß ich mich nicht erwehren konte, ihn meine Besorgnis merken zu lassen. Ich fand aber bald, daß ich hierin sehr übel gethan. Es war ihm leid, daß mir so was eingefallen wäre, und so gar ein Anfall von Mistrauen in meine Einsichten schien sich seiner zu bemächtigen. „Vielmehr, sagte er, sind alle Häuser, die etwas zu bedeuten haben, meiner Freundschaft durch Proben versichert. Ich bin, ohne mich zu rühmen, der Rathgeber in den wichtigsten Geschäften, und der Vertraute in den geheimsten Angelegenheiten. Man ißt kein fettes Huhn, ohne mich einzuladen, und macht keine Spazierfahrt, ohne mir einen Plaz leer zu lassen. Alles will mich haben, will mich sehen und hören; und wo ich ein Haus vorüber gehe, zieht man mich hinein, steht man um mich herum, schnapt man mir mit geöffnetem Munde die

Wor-

Worte weg: man will mich tod drücken, tod küssen, zerreisen will man mich.„ Es half nichts, daß ich ihn tausend mal um Vergebung bat, und ihm angelobte, mehr, als alles dieses, und so viel er wollte, zu glauben. Er fuhr fort, bis ich mich (was konte ich anders thun?) erinnerte, seinen Namen unzählige mal gehört, und von seinem ausgebreiteten Ruhme ganz besondere Züge vernommen zu haben.

Nach deinen Schriften zu urtheilen, fieng er wieder an, so hast du geráde Anlage zu dem, wozu ich dich suche. Ich weis, wenn du's auch nicht sagst, wie du denkst, ehe ich dich darüber gesprochen habe. Denkende Köpfe sind heut zu Tage alle auf einen Schlag, und aus dem leeren Ermel schüttetest du das nicht heraus, was du schriebst. Ich suche einen Mann für einen grosen Posten, fuhr er fort, und ich glaube, ihn an dir vor mir zu sehen. Ich brauche dir nicht zu sagen, daß ich Leute genug kennete, die einer solchen Stelle bedürftig wären; aber die Stelle ist so beschaffen, daß sie nur deiner nöthig zu haben scheint. Du bist, oder ich müste mich sehr irren, für die Schliche und Schwenke, welche man in der Welt mitmachen muß, vollkommen gemacht, und ich hoffe, mit dir Ehre einzulegen.

Du erweisest mir zu viel Ehre, fiel ich ein.

Der Mann, den man sucht, fuhr er fort, muß nicht nur gelehrt, er muß auch schlau und verschlagen sein können, zwo Eigenschaften, die man gar selten beisammen findet.

Tejanus war der vornehme Römer, mit welchem vertraut zu werden ich das Glück haben sollte. Tejanus befand sich seit dem Zeitpunkt der Aufklärung in einer unbeschreiblichen Verlegenheit. Sein unermeßlicher Reichthum, und die Gabe, die Gunst des Volks durch Gastereien und Geschenke zu gewinnen, bahnten ihm zu den ansehnlichsten Ehrenstellen den Weg, und sein heiser Ehrgeiz spornte ihn unaufhörlich, denselben zu betretten; allein was er seit einiger Zeit im römischen State vorgehen sah, benahm ihm allen Muth, sich an etwas zu wagen. Er traf bei seinen Bekannten und bei seiner eigenen Familie auf einmal eine Gelehrsamkeit an, vor deren Glanz und Weitläuftigkeit er erschrack. Er wuste gar nicht, wie das zugieng. Er war in der nämlichen Schule erzogen, lernte, wie andere, vom Magister Vectius, gerichtliche Reden wider Tyrannen sizend und stehend herzusagen, und Pfeile der Wohlredenheit aus dem Isokrates und Demostenes zu entlehnen, lernte, wie man jezt schlagende Eingänge ohne Vorbereitung machen, jezt ganz leise auftreten, und die Richter und die Zuhörer Schritt vor Schritt, nach seiner Seite führen

ren müste, indem man ihnen den Kopf, wie jenem Pferd des Alexanders, nach einer entgegen gesezten Seite hielt; aber nunmehr sprach man in Gesellschaften von den Gefäsen, die der Parthenius verfertigt hatte, und bestimmte genau die Zeichen, woraus man seine Arbeit von denen eines andern Künstlers unterscheiden müste, von den Schwestern des Phaetons, den Heliaden, deren Thränen, womit sie ihren Bruder beweinten, zu Ambra, sie selbst aber zu Pappelbäume worden, vom Plautus und Ennius und der Stadt Olynthus, welche Philippus König in Macedonien vergebens belagert, und ihm der atheniensische Lasthenes, mit Geschenken bestochen, verrathen hatte, und dann wieder von den weisen Schuhen der Priester in den Tempeln zu Athen und Alexandria, wo die berühmten Werke des Polykletes, und vieler anderer gestanden. In dies wuste Tejan sich nicht mehr zu finden. Es fehlte ihm zwar nicht an Talent, die Sprache zu führen, welche er reden hörte, so wenig als an Geschicklichkeit, immer von Geschäften zu reden, ohne etwas zu thun; allein es fehlte ihm an einem Freunde, der ihn das Geheimnis gelehrt hätte, und es blieb ihm nichts übrig, als sich von den Gesellschaften, wo dergleichen aufgeklärte Köpfe zugegen waren, zu entfernen, oder, welches nicht immer thunlich war, das Gespräch auf andere Ge-

genstände zu lenken; aber vollends überfiel ihn ein Schauder, so oft ihm einfiel, daß seiner Ehre daran liege, ein Amt zu übernehmen, und zugleich der veränderte Gang der Art, wie Geschäfte betrieben würden, sich ihm darstellte. Wer ehemals etwas zu sagen hatte, der versammelte das Volk, um es gerade zu vorzutragen, und wider seinen Feind zog er das Schwert, aber nunmehr war jede Sache entschieden, ehe sie auf die Rednerbühne kam, und schon von einem Feinde zu reden, war wider die gute Lebensart, und beleidigte den Wohlstand der Sitten. Man hörte auch dies verhaßte Wort gar nicht mehr nennen, sondern der ganze römische Adel war jezt ein Herzensfreund, eine Familie von lauter Brüdern und Schwestern. Tejan hörte, daß man dies Betragen Politik und Weltkenntnis nenne, und gerieth darüber aufs neue in Bestürzung. Man mochte ernsthaft aussehen oder ihn anlachen, so glaubte er, es müste etwas dahinter stecken, und wenn man ihn von Ungefehr besuchte: so konte er sichs nicht ausreden, daß man nicht geheime Absichten mitgebracht, und im Sinne gehabt habe, ihn heraus zu locken, und ein Geheimnis abzugewinnen, ungeachtet er nicht das geringste besas. Er hütete sich auf das sorgfältigste, etwas von dem, was in seinem Hause vorgieng zu reden, und was er sprach, war weit weg, und seit

der

der lezten Zeit sprach er gewöhnlich von nichts anderm, als von den Völkern unter den Polen, oder von der Vermuthung eines Erdreichs über dem westlichen Meer, wie selbe dann schon Plato geäusert hatte. Auf alles übrige lies er sich nicht ein, aus Furcht, es möchte etwas zu bedeuten haben, und unter zehn Fragen, die man an ihn that, beantwortete er kaum eine, und diese nur halb gebrochen, wozu er ein so verdächtiges Lächeln sich angewöhnte, daß einige, welche die Welt wirklich kannten, und von dieser Kenntnis Gebrauch machten, sich verführen liesen, zu muthmasen, in diesem Manne müsten tiefe Quellen verborgener Statsweisheit liegen, zumal, da er sehr oft von der Nothwendigkeit einer guten Menschenkenntnis und Aufklärung sprach, ohne sich weiter heraus zu lassen. Niemand, als eben Tejan, verwunderte sich weniger, wenn man ihm von niederträchtigen Streichen, welche jemand aus Eigennuz dem State gespielt hatte, erzählte; das wäre eben die rechte Menschenkenntnis, schien er zu sagen, und es fehlte wenig, daß er nicht glaubte, schlechte Handlungen gehörten zur Aufklärung.

Ein reicher Mann mit dieser Zurückhaltung muste in Rom auffallen. Er schien den verschiedenen Partheien, in welche die römischen Statsbeamten getheilt waren, dazu gemacht zu sein, sich seines Ansehens

sehens bedienen zu können, und schon giengen sie damit um, sich ihn zu gewinnen. Tejan wich ihren zuvorkommenden Freundlichkeiten aus, und das vermehrte ihren Eifer. Die Partheien machten, ohne es zu wissen, gemeinschaftliche Sache zu Tejans Beförderung, und es gewann das Ansehen, daß man bald kommen würde, ihn im Namen des Raths zu einem wichtigen Posten zu erheben.

In diesen Umständen zwang ihm Phonion den geheimsten seiner Wünsche ab, daß er eines Freundes bedürfte, der die Gabe hätte, die Geschäfte nach jeziger Mode unter einander zu treiben, Wickeleien zu machen, wo es keine brauchte, Gespräche auf die Bahn zu bringen, von denen keiner der Anwesenden das Geringste verstünde, niemals etwas im Ernste zu reden, jedermann etwas Gefälliges zu sagen, und niemand seinen Willen zu thun, die Schriftsteller, Schauspieler und alles das Völklein, das den Ruf eines Grosen chikaniren kann, in die Seite zu kizeln, und, wenn etwas Widriges geschehen sollte, auf seine eigene, hingegen alles Rühmliche auf die Schultern seines Herrn zu legen, und ihn, als den Lehrer der Aufklärung, als einen Beförderer der Künste und Wissenschaften, und als den Besizer der feinsten und leisest auftrettenden Politik anzupreisen, und, wenns nöthig wäre, sich statt seiner henken zu lassen.

Die

Die Hälfte von diesem, was ich nachher sah, hatte mir Phonio nicht verheelet, als er in mich drang, ihn zu diesem Römer zu begleiten. Du kennst mich so gut, sagte er, daß du dir vorstellen kanst, das Glück dessen, um den ich mich anneh- me, sei so gut, als gemacht. Ich habe dich ihm, ehe ich dich von Person kannte, beschrieben, und die Meinung übertrift alles, in der du bereits bei ihm stehst. Ich dächte also, du solltest ihm, um seiner Erwartung ein Genüge zu thun, gleich bei der ersten Zusammenkunft etwas Frappantes sagen. Ich habe die Sache so abgemacht, daß er dich zu sehen bekömt, ohne daß er weis, daß du ihn ken- nest. Ich habe ihm dies versprechen müssen, damit du dir keinen Zwang anthun möchtest, wel- ches du thun würdest (bildet er sich ein) wenn du mit seinem wahren Stande bekannt sein solltest — Du siehest, der Mann ist nicht ganz ohne allen Wiz. Er ist einer derjenigen, die sich einbilden, je gröser der Kopf, desto selsamer und närrischer müste sein Betragen sein, und dazu verleitete ihn das Betragen des Licius, des ersten Gelehrten, oder grosen Kopfes, den er in seinem Leben ge- sehen hat.

Und wie betrug sich der?

Er öffnete, so bald er ins Zimmer trat, bei einer ungewöhnlichen Kälte, die damals war, die

Fen-

Fenster. Es wäre ihm zu warm, sagte er. Darauf vertauschte er, ohne um Erlaubnis zu bitten, seine abgenuzten Kleider mit ganz neuen des Hauspatrons, weil diese besser wären, war seine Antwort, als man die Ursache dieses Geniezuges, (denn für einen solchen hielt man seine Freiheit,) zu wissen verlangte; darauf foderte er Austern und coischen Wein, und sagte allen Umstehenden derbe Wahrheiten, die man andern Menschen als unanständige Grobheiten übel genommen hätte; aber hier warens Schönheiten, und jeder that noch gros damit, diejenigen, welche ihm widerfahren sind, erzählen zu können.

„Laß mich nur machen, sagte ich.„

Ehe wir uns auf den Weg machten, nach einem Garten zu wandern, wo der Ort unserer Zusammenkunft sein, und uns Tejan wie von ungefehr begegnen würde, zog Phonion ein kleines Schreibtäfelchen heraus, etliche Anekdoten zu lesen, womit er den vornehmen Römer überraschen wollte *). Was er sich diesmal merkte, war, daß die Sire-

*) Diese Art, einen Gelehrten zu spielen, ist heut zu Tage allgemeiner, als man wohl glauben sollte. Man liest, ehe man zur Gesellschaft, oder zur Tafel geht, ein Par Anekdoten, kleine Geschichten, Nachrichten u. s. w. und bei der ersten Gelegenheit, welche man leicht finden kann, bringt man sie an den Mann. Es versteht sich, daß man seine Erzählung nach den Umständen

Sirenen, vor welchen Ulysses, auf Anrathen der Circe, die Ohren verstopfte, Töchter des Archelous und der Calliope gewesen; dann aus der vaterländischen Geschichte, daß das Marsfeld ehemals dem Tarquinius Superbus angehört, und daß die alten Bürgermeister, wenn sie am Ende der flaminischen Strase den Berg herunter fuhren, selbst sich mit Sperrung der Räder beschäftigt, und, ohne sich zu schämen, die ihnen begegnenden Senatoren mit nickender Peitsche begrüst haben. Dies ist genug, sagte er, indem er die Tafel wieder zusammen legte, und du wirst sehen, wie bei diesen gelehrten Nachrichten sich Tejan betragen wird.

II. Ich sah den Tejanus in einem Garten, auser den Vorstädten, in einem sehr gemeinen Kleide, dessen sich die vornehmen Römer zu bedienen pflegten, wenn sie die Lust ankam, unbemerkt herum zu gehen. Er grüste den Phonio sehr vertraulich, und, um allen Verdacht von mir zu entfernen, brach er in ein groses Lob über das alte Geschlecht eines Ritters aus, der eben vorbei zog. Phonio winkte mir, daß ich etwas darauf antworten sollte.

Je

---

den der Anwesende verschönern kann, wie man will. Geschieht dies nun etliche Täge, wohl gar etliche Wochen nach einander: welcher Reichthum läst sich nicht anbringen! So hat gewiß mancher sein Glück gemacht.

Je älter ein Geschlecht, sagte ich, desto schändlicher; desto zuverläsiger, daß man von Leuten abstamme, die sich in Rom niedergelassen, weil sie daselbst eine Freistätte ihrer schändlichen Verbrechen fanden. Und schon gar die ersten Römer, was waren sie, als Hirten, Hurensöhne, Strasenräuber, Brudermörder? Ich möchte alles lieber, als von einem uralten Geschlechte abstammen.

Tejan erröthete; er war merklich betroffen, indem er nicht wuste, ob er diese Erklärung als eine Beleidigung für den Adel, oder als einen Geniegedanken erklären sollte. Es kam darauf an, wofür es der erste erklären würde; und da niemand zugegen war, der dies thun könte, als Phonion: so läst sich leicht errathen, was geschehen. Eine starke Wahrheit! rief Phonion. Bei der Proserpina, eine sehr starke Wahrheit! wiederholte er. Dem Tejan glänzten die Augen.

Es ist denn aber doch ein gewaltiger Unterschied zwischen einem Ritter und einem andern, der keiner ist, sagte er wieder.

Das würde sich zeigen, gab ich zur Antwort, wenn der Ritter vom Pferd stieg, und werden wollte, was jeder andere ist. Wessen Verdienste dann einen vor dem andern hervor ziehen würden, der würde den Unterschied machen. Ich zweifle sehr, sezte ich hinzu, ob, wenn man die Art des Ranges

nach

nach dem Werthe eines jeden abwägen sollte, (wie es wohl, wenn einst alle Tugenden verfallen, geschehen möchte) ob der zehnte Theil der Ritter wieder das werden würde, was sie durch ihren Geburtsrang, ohne ihr Zuthun, geworden sind.

Eine verdammte Wahrheit! rief Phonion ein über das andere mal. Und Tejan hielt sich nicht länger. Du bist mein Mann, sagte er, und klopfte mir auf die Schulter. Nunmehr gab man sich einander zu erkennen, und schritt näher zur Absicht.

Um dich kennen zu lernen, fieng Tejan an, bediente ich mich dieser Kleidung — das thaten ehemals, unterbrach ihn Phonion, alle vornehmen Römer, und gerade mit einer solchen, wie gegenwärtig die deinige ist, waren jene Bürgermeister bekleidet, welche, wenn sie am Ende der flaminischen Strase den Berg herunter fuhren, selbst sich mit Sperrung der Räder beschäftigt, und, ohne sich zu schämen, die ihnen begegnenden Senatoren mit nickender Peitsche begrüst haben.

Das wäre, sagte Tejan.

Ja! und welche, fuhr Phonion fort, ihre Pferde selbst in die Schwemme geritten, und das Heu in die Raffel gesteckt haben.

Das muß man dir lassen, sagte Tejan, in den alten Geschichten unsers Vatterlandes bist du ein Meister, wenn du gleich ein Ausländer bist.

Welches ich mir, mit allem geziemenden Respekt für die robusten Heldenkräfte der Römer, als eine grose Ehre anrechne, erwiederte Phonion.

Nein, das muß man dir lassen, widerholte Tejanus. Du weist von unserer Geschichte mehr, als mancher inländische Gelehrte.

Das will ich eben nicht sagen, gab Phonion zur Antwort.

Tejanus betrachtete mich einige Minuten sehr aufmerksam. Was das Genie und die nöthige Einsicht betrift, sagte er dann, und wandte sich an den Phonion, sollt es ihm, meint ich, nicht fehlen. — Wenn er nur auch die grose Welt hat! — Wenn er nur so viel Menschenkenntnis und eigene Erfahrung hat, als nöthig ist, um brauchbar zu sein. Gelehrte Leute, ich kann sagen, grundgelehrte Leute haben wir genug, wir haben ihrer zu viel; aber Leute, die so um die Sache herum gehen, und doch der Sache gerade am Leibe gehen — solche, meine ich, die da wissen, daß nicht alles Gold sei, was glänzt, daß nicht alles, was auf das Gesicht hervor geht, im Herzen sei. In Summa, die da Erfahrung haben, sag' ich allemal, und das Innere kennen! — Es war nicht nöthig, daß er ganz aussagte, was er wollte. Es schien, als würde es wenig bei ihm mich empfehlen, wenn er hören sollte, daß ich mit dem, was man Lebensart

der

der grosen Welt nennt, wenig mitgemacht, nie grobe Verbrechen begangen, und stets ordentlich gelebt hätte, und was Phonion that, war mehr als hinlänglich, mich in diesem Verdachte zu bestärken. Er fieng an, mir verschiedene Ausschweifungen anzudichten, und mich als einen ehemals ruchlosen Menschen zu schildern. Er lebte, sagte er, und meinte mich, wie es von einem Genie, das noch in völligem Feuer sich befindet, nicht anders zu vermuthen ist. Es ist kein Stand, den er nicht kennen, und keine Lebensart, die er nicht erfahren haben sollte. Aber je liederlicher man war, desto brauchbarer, desto besser wird man. Ich wollte nicht wetten, daß er nicht auf dem Pranger gestanden, oder ein halbes Alphabet auf dem Rücken habe. Das ist aber eben das Wahre. Desto mehr Behutsamkeit jezt! desto mehr Brauchbarkeit und Kenntnis des Menschen! Das wollte ich dich nur bitten, das du ihn mit deiner Gemahlin, oder mit deiner Tochter nie allein lassen möchtest; daß, wenn du ihn zum Wächter deines Hauses machst, du einen neuen Wächter über ihn bestellen möchtest; denn wahrhaftig, er würde nicht folgen, und sollten hundert Circen ihm rathen.

Wie war das mit den Circen? fragte Tejanus.

Um Vergebung, antwortete Phonion, es war nur eine. Sie rieth dem Ulyß, die Ohren vor dem

Gesang der Sirenen, welches Töchter des Archelous und der Calliope waren, zu verstopfen.

Es muß keine Geschichte sein, die du nicht weist, sagte Tejanus.

Ulyß verstopfte die Ohren, fuhr Phonion fort, ohne auf den Lobspruch zu antworten; dafür war aber Ulyß auch bereits ein älternder Schalk; aber wenn er da in gleichem Falle sich befinden sollte. — Man muß wissen, daß Phonion bei allem diesem keine andere Absicht hatte, als mich zu empfehlen.

Tejanus hatte, wie ich ganz deutlich sah, Mühe, eine unwillkührliche Hize heimlichen Verdrusses über diese Vorstellung zurück zu halten. Dennoch lobte er mich über alle Masen; du bist ganz mein Mann, wiederholte er.

Es giebt keine Chikane, keine Intrigue, die er nicht kennen sollte, fuhr Phonion zu allem Ueberflusse fort. Er kennt alle Absichten auswärtiger Höfe, alle Mienen, alle Hoflaunen; er versteht sich auf alle Pantomimen. In der Kunst, jemand anzulächeln, den er durchbohren möchte, jemand zu loben, um ihn stürzen zu können, hat er ausgelernt; man weis nie, ob das die rechte Wahrheit ist, was er sagt; er hintergeht jemand, mit dem er Jahre lang umgeht, und sein bester Freund weis nie, wie er daran ist.

Du folgst mir! redete mich Tejanus an, mit

einer Freude, als hätte er nunmehr alles gefunden, was er bisher gesucht hatte. Du sollst die Geheimnise meiner künftigen Geschäfte mit mir theilen, und mir die geheimen Schlingen entdecken helfen, welche die jezige Politik von allen Seiten uns legen wird. Du sollst mein jüngerer Herzensfreund sein, und nie Ursache haben, auf meinen ältern, er meinte den Phonion, eifersüchtig zu werden. Ich brauche dir dies nicht zu sagen, sezte er lachend hinzu. Wir haben von jeher nur eine Gesinnung gehabt. Tejanus und Phonion umarmten sich.

Ein Unbekannter, der diesen Augenblick vorüber gieng, zog den Phonion bei Seite. Das erste ist, fieng Tejan leise zu mir an, daß wir diesen Phonion von allem, was wir thun, nichts wissen lassen. Du wirst schon bemerkt haben, daß ihm nicht im geringsten zu trauen sei. Ich kann ihn in meiner Sele nicht leiden; und kann ich ihn in den angesehenen Häusern, worin er beliebt ist, um sein Ansehen bringen: — so werde ich mir alle mögliche Mühe geben, ihn zu unterstüzen, sagte er laut, da eben Phonion von dem Fremden zurück kam. Ich habe eben meinem neuen Freunde gesagt, welch ein vortrefflicher Mann du wärest, fuhr er fort. — Du urtheilest zu gütig von mir, sagte Phonion, und neigte sich. — Nicht mehr, als du verdienest, erwiederte Tejan.

Tejanus und Phonion umarmten sich aufs neue.

Wir sprachen nunmehr von Wissenschaften, von Aufklärung und tausend Dingen, welchen wir eine ganz andere Form, als die bisherige war, geben wollten. Unsere erste Absicht muß dahin gehen, sagte Phonion, statt den schönen Kenntnisen, welche bisher die Oberhand hatten, vielmehr nüzliche zu verbreiten. Es ist z. B. eine Sache, die jedermann wissen sollte, und bei diesen Worten sah er nach dem Marsfeld, die jedermann wissen könte, wem einst das Marsfeld gehörte; aber wie viele Ritter, die das wissen, wird es geben?

Davon mag ich gar nicht zu reden anfangen, erwiederte Tejanus. Die nüzlichen Kenntnise liegen gänzlich zu Boden. Und bei unsern Rittern schon gar.

Es ist nur eine Kleinigkeit, sollte man meinen, fieng Phonion wieder an; aber doch wird mirs der Zehnte nicht wissen. Dem Tarquinius Superbus gehörte es an.

Nein, das muß man dir lassen, sagte Tejanus, in der Vatterlandsgeschichte besizest du eine Stärke, die nicht ihres Gleichen hat.

Nun fieng Tejanus mit aller Macht an, sich an seine Politik und Weltkenntnis zu erinnern. Er brachte die Frage auf die Bahn, ob es politischer wäre, wenn wir zusammen in die Stadt zurück gien-

giengen, oder hier auf der Stelle uns trennten. Gehen wir zusammen, sagte er, so ist es offenbar, daß wir etwas zusammen geredet haben, und die Klugen macht dies aufmerksam, und trennen wir uns, sagte er, so werden wir sie nicht minder aufmerksam machen; sie müssen sich, werden sie von uns sagen, etwas zu scheuen haben. Während dieser Berathschlagung blieben wir so fest, als wollten wir einwurzeln, stehen. Es war unsere erste politische Berathschlagung, und Tejanus bemerkte, als sie vorüber war, daß während derselben mein Gesicht sehr politisch gewesen. Die Stimmen fielen dahin aus, daß wir uns, wie wir ankamen, zurück ziehen sollten. Und sogleich giengen wir sehr politisch aus einander. Den andern Tag war er gesinnt, mich auf eine gute Art fodern zu lassen.

Die Hauptsache ist jezt nur, fragte Phonion unter Wegs, daß wir unsere Absichten geheim halten; dann werden uns Ehren, Vermögen, Freundschaften, und was wir wollen, zu Theil. Wie wohl, es braucht hier eben nicht viel Kunst. Dieser Tejanus ist, wie die übrigen Inländer, ein elender Schafkopf, ein Mann, den man hinlegen kann, wohin man will. Ich verachte ihn von ganzem Herzen, will ihn aber auch mit dir von ganzem Herzen benuzen. Ich hoffe, daß du nichts unternehmen werdest, ohne mich zu Rath zu ziehen. Ver-

gieb mir, daß ich dessen nur erwehne. Es müste dich beleidigen, wenn ich nur sollte argwöhnen können, daß du in ihn einiges Vertrauen sezen, und Geheimnise, die ich nicht wissen sollte, für ihn haben kontest.

Diese Freimüthigkeit schien sein Zutrauen zu mir zu bestättigen, indeß begleitete er mich bis an meine Wohnung, an deren untersten Treppe er zwo Stunden noch stehen blieb, — um zu erfahren, ob ich nicht aus Politik zum Tejan eilen, und ihm die Gesinnungen seines Phonion entdecken würde.

Ich trette also die Welt eines Zeitalters an, wo man viel von Tugend, und dem Werth nüzlicher Einsichten spricht, und sie wenig achtet, wenig nach ihren Vorschriften handelt, — wo man heute die Mäsigkeit rühmt, und zuweilen ausübt, um Morgen desto mehr Kraft zur Unmäsigkeit zu haben, wo es um gesunde Waden, und um einen Mann, der nicht den Galgen verdiente, ein überaus gutes Ding ist, und wo man das Volk, das von Glückseligkeit schreiet, manchmal mit Kleien und Trebern fett macht, um aus selbem Riemen schneiden zu können.

Westenrieder.

II.



II. Fortsezung des Lebens der Theodore von der Linden.

Von Heinrich Stilling.

Hans Jakob und seine Schwester Thierchen besuchten ihre Groseltern und Freunde, aber während den Par Tagen dieses Besuchs war ihr Geist und Herz nie bei sich selbst; sie hatten nichts in den Gedanken, als den lieben Fremden; tausenderlei Vermuthungen stiegen ihnen auf, wer er sein möchte, und so oft sie nur einen Augenblick allein waren, redeten sie von ihm; über jedes Wort machten sie eine Auslegung nach ihrer Art, und da die Liebe und Freundschaft jeden Gedanken ausgebahr, sc wurde er in ihrer Einbildungskraft zum Engel. Sie kauften auch bei den Bauern den Rübsamen auf, wozu ihnen ein Freund das nöthige Geld herschoß, und ein Par Tage nach Pfingsten wanderten sie nach Haus.

So wenig **Dietrich von der Linden** die Welt kannte, so gut kannte er die Dinge, die beständig um ihn waren. Mehrere vernünftige Leute werden die Anmerkung gemacht haben, daß ein Mensch, dessen Erkenntniskreis von einem kleinen Umfange ist, um so viel genauer alle kleine Theile dieses Kreises bemerke, und studire, je enger der Zirkel

ist,

ist, in welchem sich seine Sele bewegt. In dieser Wahrheit liegt die Ursache der Pedanterei: ein Mann, der sich blos auf eine Wissenschaft legt, und nicht Fähigkeit genug hat, sie in ihrem ganzen Umfange zu fassen, wird allemal, wenn er zu stolz ist, seine kleinen Kräfte zugestehen, die kleinsten Wahrheiten seiner Sphäre wichtig zu machen suchen, und sie werden auch in seinen Augen höchst wichtig sein, weil er nichts Beträchtlichers kennt.

Dies war **Dietrichs** Fall. Das Geschlechtsregister seines Vieh's, seiner Hühner und Kazen, wuste er auf viele Jahre hinaus, und eben so fleisig bemerkte er ihre tägliche Geschichte, besonders aber war sein Pudel, welcher **Mordax** hies, ein sehr merkwürdiges Thier, er besas fast Menschenverstand, und ich wollte niemand gerathen haben, das zu leugnen. **Dietrichs** Frau bekümmerte sich um das alles nicht, sie lebte so ihr Leben fort, that niemand nichts Böses, aber auch nicht viel Gutes, in ihren Geschäften war sie treu und rechtschaffen, im übrigen lies sie Gott und ihren Mann sorgen.

Die beiden Kinder kamen am Abend nach Haus, **Dietrich** stand in der Hausthür, und rauchte eine Pfeife Taback, er schauete gerad vor sich hin, und da seinen Augen just eine alte Scheuer im Weg stund, so verweilten sie auf diesem Gegenstande,

er

er dachte nach, wie der Zimmermann wohl geheissen haben möchte, der die Scheuer gebauet, was er alle für Gesellen dabei gebraucht habe; dann stellte er sich die Bäume vor, woraus man die Bretter und Pfosten geschnitten hatte, wie sie noch wuchsen, wie sie noch jung waren, wie die Eicheln, woraus sie entstanden, noch an den Mutterbäumen hiengen u. s. w. Plözlich entstund ein Geschrei, der kluge **Mordax** jagte im Hof die Hühner auf, sie gackelten und flogen die Scheuer hinauf, dies störte seinen Gedankengang, er rief den **Mordax** herbei, und verwies ihm mit bittern Vorwürfen seine Unart. Der gute Pudel schämte sich, er nahm den Schwanz zwischen die Hinterbeine, und kroch beiseit. Gerad in diesem Augenblicke trat **Hans Jakob** mit seiner Schwester zum Thor herein, hier suchte der Pudel Trost, er sprang mit tausend Freuden hin und her, und um die beiden alten guten Freunde hinauf, aber diese hatten was anders zu thun. **Hans Jakob** gab ihm eine Ohrfeige, und **Thierchen** schob ihn mit dem Fus beiseit, sie giengen schnur gerad auf die Hausthür zu, der Pudel verwunderte sich, gieng in eine Ecke des Hofs, drehte sich ein Par mal herum, und legte sich nieder. Die Kinder grüßten den Vatter mit einem trockenen guten Abend, dieser dankte ihnen trocken; sie giengen also fort die Treppe hinauf, um

sich

sich auszuziehen, Dietrich aber blieb an der Thür stehen, und damit ihn die Scheuer nicht hindern möchte, so schaute er nun zum Thor hinaus über die Wiese hin, und überlegte, was seinen Kindern widerfahren sein möchte, denn er hatte auf den ersten Blick in ihren Gesichtszügen eine Neuerung bemerkt, die ihm nicht gefiel. Dieser Umstand schien ihm eine wichtige Epoche in seinem Leben zu sein. Der Wandel seiner Kinder war bis daher so einförmig und so gewohnt gewesen, daß er jeden Morgen fast unfehlbar bestimmen konte, welche Handlungen sein **Hans Jakob** oder sein **Thierchen** den Tag über beginnen würde; in seiner Sele lag also die Vorstellung, beide würden so, wie sie durchs Thor herein kämen vor dem entgegen laufenden Hunde still stehen, ihn liebkosen, und dann fragen: was der Pudel während ihrer Abwesenheit gemacht habe? dann würde er ihnen geantwortet haben, so würde ein vertrauliches Gespräch entstanden sein, in welchem ein Wort das andere gebracht hätte, und so wäre man wieder auf den vorigen gewohnten Gang gekommen; da aber alles nun ganz anders gieng, so wurde Dietrich murrisch, traurig und nachdenkend. Auch seine Frau spürte Veränderung, sie erwartete von **Thierchen** eine genaue bestimmte Erzählung von jedem Schritt und Tritt ihrer Reise, von jeder Mahlzeit, von allen Klei-

dungen

dungen ihrer Freunde u. s. w. aber auf alle Fragen bekam sie einsilbige Antworten. Dietrich fragte indessen nach nichts, sondern er dachte nur, und je mehr er nachdachte, desto ärgerlicher wurde er, doch hoffte er, es würde alles allmählich wieder ins alte Gleis kommen; er wartete ein Par Tage, fand aber zu seinem grösten Erstaunen immer mehr Abweichung von der alten Spur, und nun konte ers nicht mehr aushalten. Den vierten Tag nach der Kinder Ankunft, des Mittags nach Tische, fieng Dietrich an: Bin ich euer Vatter noch, oder habt ihr unter Weges einen Mann mit einer schön gepuderten Peruque angetroffen, ders sein soll? Meinetwegen könt ihr gehen, es geht alles seinen Gang!

Hans Jakob. Dafür kann ich, hol mich Gott! nichts, Vatter! Unser Vatter seid und bleibt ihr immer, dafür respektiren wir euch.

Dietrich. Respektiren hin, respektiren her! es geht alles seinen Gang! Ihr habt was im Kopf, und ich will wissen, was das ist, und da beichtet mirs, ich kanns nicht länger ertragen.

Hans Jakob schwieg, und krazte sich hinter den Ohren. Thierchen aber wurde das Herz weich, sie fühlte des Vatters Leiden tief in der Sele, und das war ihr unerträglich, sie stund auf, nahm einen Stuhl, und sezte sich neben ihren Vatter, Thränen rollten ihre englische Wangen herab, sie

lächel-

lächelte und schauete ihm ins Gesicht. **Dietrich** mochte ein zärtliches Herz haben, aber es hatte noch nie Gelegenheit gehabt, sich selbst zu fühlen bis jezt; ihn durchschauerte eine ungewohnte Empfindung bei dem Anblick seiner Tochter, auch ihm drungen die Thränen in die Augen. **Thierchen**, fieng er an, bist du noch mein Mägdchen?

Thierchen. Ja, lieber, lieber Vatter! ich bin noch euer Mägdchen.

Dietrich. Nun so sei's Gott gedankt! aber so beichte denn doch, was fehlt euch?

Thierchen. Wollt ihr mir nicht bös werden, Vatter! so will ich mit euch reden?

Dietrich. Warum sollt ich bös werden? ihr werdet wohl nichts Uebels gethan haben?

Thierchen. Nein Vatter! nun hört mich einmal an: Ihr seht doch gern, wenn eure Kinder recht glücklich werden?

Dietrich. Das glaub ich, ihr seid ja meine Kinder, je glücklicher, je lieber, wenn nur alles seinen Gang geht.

Thierchen. Wir sind aber nicht glücklich! werdet nur nicht bös, Vatter!

Hans Jakob. Nein, hol mich Gott! glücklich sind wir nicht.

Dietrich. Nun was fehlt euch denn, ihr seid ja doch auch, bei Gott! nicht unglücklich, daß ich

wüste,

wüste, es geht alles seinen Gang, ihr habt satt zu essen und zu trinken, habt Kleider und Geld und Gut, so viel ihr braucht, es geht ja alles seinen Gang.

Thierchen. Wollt ihr mirs nicht übel nehmen, so will ich sagen, was uns fehlt?

Dietrich. Nun so beichte, beichte!

Thierchen. Sollte es unter den vornehmen Leuten gar keine fromme brave Leute geben? gar keine?

Dietrich. Hm! Du fragst ja so prophetisch, das hab ich ja mein Lebtag nicht gesagt, aber sehr wenige, sehr wenige! aber was geht dich das an?

Thierchen. Die vornehmen Leute dauern mich in der Sele, wenn sie nicht in den Himmel kommen. Nun ihr habt gesagt, es gäb noch fromme brave Leute darunter, aber sehr wenige, und da freue ich mich über.

Dietrich. Nun, wo soll das hinaus?

Thierchen. Hört, Vatter! ich möchte gern unter die wenigen vornehmen Leute gehören.

Dietrich stund auf, er sagte kein Wort, seufzte tief, und gieng zur Thür hinaus. Thierchen sas auf feurigen Kohlen. Hans Jakob stund auf, gieng auch zur Thür hinaus, und sagte: da hast du's! jezt hast du ein schön Feuerchen angelegt, hol mich Gott! Thierchen fieng an zu weinen, und gieng

auf ihre Kammer, was sie da machte, das weis ich nicht, die Mutter aber wuste nichts bessers zu thun, als daß sie in ihre Schlafkammer hinauf stieg, und das Bett machte.

Dieser Zustand dauerte fast ein Vierteljahr, von allen Seiten wurden Plane gemacht, wie man wieder auf die alte Eintracht des Lebens kommen könte, jedem wurde die Lage sauer, in der er sich befand, und doch wars unmöglich, denn der Gedankengang der Kinder hatte eine solche Richtung genommen, daß er sich durchaus **Dietrichs** System nicht mehr anpassen lies; dieser Mann trauerte daher beständig fort, ward murrisch, und zuweilen fast unerträglich. **Thierchen** im Gegentheil litte unaussprechlich. Das Bild jenes **Hofmanns** stand ihr noch immer vor Augen, und je länger es ihre Sele anschaute, desto brennender wurde ihr Verlangen, ihn wieder zu sehen, und eben so viel schrecklicher der Gedanke, er könte sie vergessen haben. Es ist eine uralte und bekannte Bemerkung, daß ein in der Einsamkeit erzogenes Mägdchen, wenn es zu reifern Jahren kommt, eine Mannsperson, die ihm gefällt, mit einer ganzen Sele voller Liebe ergreift, und wenns ihr nicht gelingt, gemeiniglich unglücklich wird. Dies war **Thierchens** Fall; der Vatter ahndete nichts von einer solchen Liebe: denn die beiden Kinder hüteten sich aufs genau-

nauste, nur ein Wort von ihrem Fremden blicken zu lassen. Indessen machte er doch heimlich allerhand Anschläge, er hatte ausfündig gemacht, daß seine Kinder zur Ruhe kommen würden, wenn er sie verheirathet hätte, alsdann müste all ihr Bestreben ein Ende haben, er durchdachte also alle umliegende wohlhabende Bauernhäuser, ob nicht ein einziges wäre, das auf einer Seite altfränkisch genug, und auf der andern doch auch reich genug für eins seiner Kinder sein möchte, aber er fand überall Anstos. Daher verzog sichs bis gegen den Herbst, während der Zeit aber machte die Vorsehung ganz andere Anstälten.

An einem schönen sanften Augusttag, an welchem kein Lüftchen wehete, die Sonne anfieng, schiefer über Berg und Thal hinzustralen, und die erreifende Natur der ganzen belebten Schöpfung ihr Füllhorn mit schwelgendem Ueberfluß auszuschütten, sas **Dietrich** mit seiner Frau und Kindern noch am Ende des Mittagessens am Tisch, er fütterte seinen **Mordax** noch mit einzelnen Brodbrocken, die er auf seinem Teller fett machte, dabei dachte er tiefsinnig nach, was es mit seinen Kindern noch geben würde, seine Frau dachte nichts, als was sie den Abend aufzutischen hätte. **Hans Jakob** kauete noch an einem Knochen, und klopfte das Mark auf seinen Teller, **Thierchen** aber

hatte die Hände unter der Brust über einander geschlagen, und schauete mit grosen hellen Augen durchs Fenster in den klaren blauen Himmel.

Während dieser hohen Stille trat ein alter ehrwürdiger Mann zur Stubenthür herein, er war nach alter Art wie ein Bauer gekleidet, seine grauen Hare rollten sich um den Nacken herum, ein altmodischer aber sehr feiner brauner Rock gab ihm das Ansehen eines sehr heitern Grosvatters, und seine ganze übrige Kleidung paßte ganz genau auf sein ganzes Dasein; er sagte ganz freundlich: guten Tag zusammen! Die ganze Familie wurde lebhaft bei dem Anblick des saubern Mannes, ein jeder dankte ihm freundlich. **Dietrich** ergrif einen Stuhl, stellte ihn an den Tisch, und sagte: sezt euch! Der Fremde lächelte, schauete einen jeden mit einer sehr edeln Miene an, und sagte: nun freue ich mich doch auf meinen alten Tag, daß ich euch brave Leute noch so gesund beisammen sehe, ich habe viel von euch gehört, und da komm ich nun so her zu euch, um etwas mit euch zu reden.

Es ist uns lieb, antwortete **Dietrich**, wenn ihr uns etwas Guts bringt, was habt ihr uns denn zu sagen? es geht alles seinen Gang. Der Fremde rückte unvermerkt **Thierchen** näher, ihr klopfte das Herz, sie wurde roth und bleich, ohne zu wissen warum. Nun fieng er an: hört **Dietrich**!

ihr

ihr seid ein braver redlicher Mann, ein Mann von alter deutscher Sitte und Ehrlichkeit, und da habe ich einen guten Freund, so brav, wie's keinen mehr auf Gottes Erdboden giebt, ein junger Mann, alt etwa 22 Jahr, der hat drei Stunden von hier diesen Sommer ein groses Gut gekauft, und auch schon bezahlt, der möchte nun gern eine gute Haushälterin haben — **Thierchen** wurde blaß wie eine Wand, und zitterte — und da hat er ein Aug, da, auf ihre Tochter geworfen; (hier trat er **Thierchen** auf einen Fus, und fuhr fort) der junge Mensch heist **Hofmann**. (**Thierchen** erschrack, sie wurde blutroth im Gesicht, **Hans Jakob** aber reckte den ganzen Körper in die Höh, lächelte und sagte: das riecht, hol mich Gott! nach Zimmet und Nägelgen) **Dietrich** bemerkte die Gemüthsbewegung seiner Kinder, aber ihm fiel nichts Widriges dabei ein, denn er glaubte, die jungfräuliche Scham mache diesen Eindruck auf seine Tochter; indessen gefiel ihm der Antrag, denn er war seinen Gedanken ganz angemessen, nur hätte er, wie's denn natürlich ist, gern nähere Umstände von dem jungen Manne gewust, der seine Tochter heirathen sollte, er fragte also ferner: wo ist der junge Mensch denn her, und wer sind seine Eltern? Der Fremde erwiederte: **Hofmann** ist aus dem Gülcher Land, sein Vatter ist dort ein reicher Bauer, und

ein ehrlicher Mann, und damit ihr seht, daß das alles wahr ist, so hab ich da seinen Geburtsbrief mitgebracht. Hier zog er ein Papier mit einem grosen Siegel heraus, und gab ihn Dietrich hin, nachdem ihn Dietrich gelesen hatte, sagte er: das geht alles seinen Gang, es ist mir just nicht dran gelegen, wie reich er ist, wenn er nur sein Brod erwerben kann, denn auf Reichthum seh ich nicht, ich kann meiner Tochter so viel geben, daß sie genug hat, aber ich wüste doch gern, wie viel er ungefehr hat? Ha! versezte der Fremde, er hat zum wenigsten zwanzig tausend Thaler zu gewarten. Genug! genug! rief Dietrich, last ihn nur herkommen, daß wir ihn kennen lernen, denn meiner Tochter muß er doch auch gefallen, sie muß auch Freude an ihm haben können, wenn alles seinen Gang gehen soll. Daran habt ihr recht! antwortete der Fremde, übermorgen wird er kommen, er ist daheim auf seinem Gut, und macht allerhand Anstalten. Dietrich fragte ferner: wie heist der Hof, den er gekauft hat? Der Fremde antwortete: es ist der Blumenhof. Dietrich machte grose Augen, was! rief er, er hat den Blumenhof gekauft? Ja freilich, sagte der Alte, mit der Mühle und mit allem. Dietrichen flossen die Thränen aus den Augen, Mägdchen! fieng er an, wenn der ein braver Kerl ist, da bist du glücklich. Der Fremde versezte: an

Bra=

Bravigkeit fehlts ganz und gar nicht, er ist wie ein Engel. Last ihn kommen! last ihn kommen! sagte **Dietrich**! indem er aufstund, um dem Alten eine Flasche Wein zu holen. Die Mutter lief auch fort, dem Freund noch etwas Essen zu machen. Jezt sagte der Alte: gelt Jungfer! so muste es gehen. **Thierchen** sprang auf, weinte laut, und rief: dir, mein Gott und Vatter! dir dank ich, dir danke ich! O Gott, machs ferner gut! — **Hans** Jakob war nicht weichherzig, aber er hatte jezt Thränen in den Augen, er gieng bei den Alten, schüttelte ihm die Hand, und sagte: die Reihe wird doch, hol mich Gott! auch endlich an mich kommen? Wahrlich ja, antwortete der Fremde, erwartets nur mit Geduld. **Thierchen** sprang hastig herbei, und sagte sehr dringend: daß er aber ja nicht vornehm gekleidet kommt! Ho! ho! antwortete er, da hats keine Noth, der ist klüger, als wir alle; er hat sich den ganzen Sommer über aufs genaueste nach euch allen erkundigt, er würde gewiß kein Mägdchen so auf den ersten Anblick geheirathet haben. Traut nur auf Gott, Jungfer! und auf ihn, es wird besser gehen, als ihr denken könt. Ueberdem trat der Vatter wieder ganz heiter in die Stube, er hatte gewiß auch nach seiner Art Gott gedankt, und von nun an war wieder Harmonie und Eintracht in allen Gemüthern. Der

Fremde war sehr gesprächig, und ein gescheiter weltkundiger Kopf hätte leicht merken können, daß die Bauernkleidung nicht seine gewöhnliche war, er aß und trank, und wanderte wieder fort.

Am dritten Tag war Thierchen besonders ganz heiter, sie puzte sich auf ihre Art aus, und Dietrich sahe mit gröster Freude, daß alles so seinen guten Gang gieng, er war auch gar munter, und gegen seine Kinder freundlicher, als er je gewesen war. Gegen zehn Uhr erschien Hofmann. Thierchen sah ihn zuerst durchs Stubenfenster den Fuspfad herab kommen, sie erkannte ihn von weitem am Gesicht, wie sehr fremd er auch in den Kleidern war, die er anhatte, sie meinte zu Boden zu sinken, doch hielte sie sich fest. Kurz darauf trat er ins Haus, Dietrich gieng ihm bis in die Hausthür entgegen, grüste den fremden jungen Mann, der sich so bäurisch und altmodisch stellte, als er konte, er gefiel dem Vatter auf den ersten Blick, denn er sah sehr gut aus, und hatte eine edle Miene, er wurde in die Stube geführt, wo sich Mutter und Kinder befanden, jezt sezten sich alle, und Hofmann fieng an:

Herr von der Linden, der Mann, den ich geschickt habe, wird euch wohl gesagt haben, was ich bringe?

Dietrich. Ja, wir wissens alle, wir wollten euch doch auch gern sehen. Ihr wißt, wie die

Bauers-

Bauersleute sind, man kauft eine Kuhe nicht gern im Sack, es muß alles seinen Gang gehen.

Hofmann. Da habt ihr gar recht dran, ich wollt euch doch auch gern beisammen sehen. Nun, weil ich gehört habe, daß eure Tochter ein gar braves Mägdchen ist, so habe ich sie mir ausgesucht, ich möchte sie gar gern zur Frau haben, wenns euch gefiel.

Dietrich. Wollen sehen, was es giebt! Es muß alles seinen Gang gehen. Seht! wie der Hund um euch wedelt, es scheint, als wenn er schon am Geruch merkte, daß ihr euch gut für uns schickt.

Hofmann. Kann wohl sein, die Hunde sind gar freundliche Thiere, auch merken sie bald, wer gut Freund mit ihnen ist; den Hund schwäz ich euch ab, Herr von der Linden!

Dietrich. Ho! ho! da hats keine Noth, den Hund miß ich nicht, so lang er kriechen kann.

Hofmann. Daß dich der Tausig! das ist ein schöner Hund!

Dietrich. Nu! nu! wollen sehen, was es giebt, wir können ihn ja zusammen haben, wenn alles seinen Gang geht.

Hofmann. Nein! Nein! wenn er euch so lieb ist, so will ich ihn nicht, ich kann ja wohl die Art bekommen.

Durch dieses Gespräch war Hofmann schon ganz in Dietrichs Herz gekrochen. Thierchen und Hans Jakob meinten für Lachen zu bersten, als sie sahen, wie sich der Hofmann so in alles schicken konte; er blickte Thierchen zuweilen seitwärts an, und lächelte, aus ihren Augen aber glühete die reinste Liebe, so daß Hofmann ihre Blicke im Innersten seiner Sele fühlte. Die Rolle, die er spielte, wurde ihm indessen sehr sauer. Hans Jakob aber konte seine jauchzende Sele nicht zurück halten. Hey! rief er aus, muß n'aus gehen, hol mich Gott! und einmal mit gleichen Füsen übern Zaun springen. Hofmann versezte: könts thun, ihr werdet wohl bald Luft und Plaz bekommen. Hans Jakob lachte hart, und gieng fort. Indessen gieng nun auch die Mutter in die Küche, und der Vater sagte: Thierchen, thue du dem Freunde eine Weile Gesellschaft, ich habe auch noch etwas zu schaffen, es muß alles seinen Gang gehen, und damit gieng er hinaus. Nun stund Hofmann auf, er umarmte Thierchen, und sagte: nun mein englisches Mägdchen! hab ich denn nun Wort gehalten?

Thierchen. Ja, Herr Hofmann! ich habe mit Schmerzen nach euch verlangt.

Hofmann. Sie wird also keine Bedenkzeit nehmen?

Thierchen. Ich habe nichts zu bedenken, ihr

gefallt mir von ganzem Herzen, jezt weis ich auch, wo ihr her seid; aber nehmt mir nicht übel, ich begreife doch das Ding noch nicht recht, als ich euch zu Pfingsten sah, da ward ihr wie ein Herr gekleidet, nun hört ich ehgestern, daß ihr den Blumenhof gekauft habt, was seid ihr denn eigentlich?

Hofmann. Daß ich aus dem gülcher Land bin, das ist wahr, daß mein Vatter dort ein groses Gut hat, ist auch wahr, eben so, daß er ein sehr braver Mann ist, meine Mutter eine sehr brave Frau, und meine Schwester ein sehr liebes Mägdchen; auch ich habe mich bis daher so aufgeführt, daß sie nie etwas schlechtes von mir hören wird.

Thierchen. Das glaub ich! aber wie freu ich mich, daß ihr noch Eltern, und noch eine Schwester habt, auf die Bekanntschaft freu ich mich recht sehr.

Hofmann. Was ich nun weiter bin und sein werde, das wollte ich noch gern geheim halten, es wird ihr selbst Freude machen, wenn sie's so auf einmal erfährt; wenn sie mich heirathet, so wird sie eine ansehnliche Frau werden, und sie wird Gelegenheit haben, sehr viel Gutes in der Welt zu thun.

Thierchen. Nun so will ichs auch noch nicht wissen, es ist mir einerlei, was ich bin, wenn mich nur der liebe Gott lieb hat und ihr.

Hofmann. Also hat sie nichts gegen mich einzuwenden, sie will mich also heirathen?

Thier-

Thierchen fiel ihm um den Hals, weinte laut, und hauchte ein stilles Ja hervor, mit dem Zusaz, wenn meine Eltern wollen. So hiengen die beiden mit umschlungenen Armen eine Weile zusammen, endlich riß sich Hofmann los, eilte zur Thür hinaus, und rief den Vatter, die Mutter und den Hans Jakob zusammen, als sie alle in der Stube waren, fieng er an: wir beide sind schon fertig, gebt ihr Eltern nun eure Einwilligung dazu? Dietrich und seine Frau erstaunten. Hm! sagte der erste, das geht ja einen hurtigen Gang, bist du's so müd bei mir, Mägdchen? doch meinethalben! Da, Herr Hofmann! da habt ihr meine Hand und meinen Segen. Die Mutter kam nun auch sanft herbei, und gab ihre Einwilligung, endlich kam auch Hans Jakob, er lachte, schüttelte den Kopf, gab dem Hofmann auch die Hand, und sagte: hab's schon gesagt, was ich denke, es ist doch curieus, hol mich Gott! wie sich ein Ding so macht, seh ein Thierchen im Nothstall, will auch n'aus schlupfen. Dietrich bemerkte das, nu, Hans Jakob! fieng er an, ich glaube, du meinst, du wärst im Nothstall?

Hans Jakob. Ha Vatter! nu Thiere n'aus geht, wird mirs doch wohl eng.

Dietrich. Wart, es giebt vielleicht auch eine Hofmännin für dich. Hofmann lachte, und versezte: wenn Hans Jakob kann, was seine Schwester kann, so wärs möglich.

Dietrich. Habt ihr nicht noch eine Schwester?

Hofmann. Ja freilich! der Hans Jakob kanns einmal bei ihr versuchen.

Dietrich. Das geht seinen Gang, hab nichts dawider.

Hans Jakob. Ja! ja! das ist, hol mich Gott! kein Spas; ich weis besser, wo mich der Schuh drückt.

Hofmann. Da denk ich nun so, Schwager! geht ihr so eine Weil hin und her in der Welt, auf einem guten Weg, so wird sich der Schuh nach dem Fus gewöhnen, und dann wird euch der Schuh nicht mehr drücken.

Hans Jakob. Versteh's! versteh's! wollen sehen, was es giebt, fürchte aber, es giebt nichts.

Hofmann blieb auch noch den folgenden Tag bei seinen neuen Freunden, und redete alles mit ihnen ab. Den folgenden Sonntag sollte die Verkündigung in der Kirche vor sich gehen, und über 14 Tage die Hochzeit sein.

Hofmann hatte alles sehr weislich eingerichtet. Nachdem er sich nach Dietrich und seinen Kindern in geheim erkundigt, und gefunden hatte, daß sie brave Leute wären, und daß überhaupt nichts auszusezen sei, als ihre altfränkische Lebensart, so lies er sich ein vollständiges Bauernkleid machen, sein ehemaliger Hofmeister, ein ganz vortrefflicher Mann,

der

der sein warmer und vertrautester Freund war, hielte sich bei ihm auf, denn er lies ihn nie von sich, muste sich auch in einen Bauern verkleiden. Da sie erst kürzlich von der Universität nach Haus gekommen waren, so machten sie eine Reise zusammen nach der Stadt **Rheinau**, wo Hofmann bei dem vortrefflichsten Fürsten eine Bedienung suchte. Bei dieser Gelegenheit wars, als er im Gebirge herum strich, und **Dietrichs** Kinder antraf. **Dietrich von der Linden** war ihm schon als ein reicher Kornhändler von Jugend auf bekannt, weil die reichen Bauern in seiner Nachbarschaft oft mit ihm gehandelt hatten, und viel von ihm redeten. **Dietrichs** Tochter gefiel dem würdigen **Hofmann** sogleich im ersten Anblick, und da er nun vollends hörte, daß sie ein herrliches Mägdgen war, so schien's ihm der Mühe werth, ihrenthalben einen wichtigen Plan anzulegen, um sie zu bekommen. Er war ohnehin ein Freund der Landwirthschaft und reich, da er nun schmeichelhafte Aussichten bei dem Fürsten hatte, so kaufte er den **Blumenhof**, ein Landgut, wie ein Paradies Gottes. Er und sein Hofmeister, der in Gestalt eines alten Bauern bei **Dietrich** die erste Anwerbung machte, führten also den Plan aus, so wie ich erzählt habe.

In den Brauttagen fiel nun weiter nichts wichtiges vor, auser daß **Dietrichs** Frau und die Braut

viel mit einander wegen der Kleider und andern Sachen auszumachen hatten. Die Tochter strebte immer nach dem Neumodischen, die Mutter aber nach dem Alten, und so gabs immer Wortwechsel; Dietrich aber lies sie machen, er that nichts, als daß er ruhig und ohne Widerrede Geld zahlte, wenn's gefodert wurde; er war in seiner Sele vergnügt, denn es war ihm durch diese Heirath ein Band am Herzen los geworden.

Der Hochzeittag nahete endlich herbei, Hofmann, der seine Braut während der Zeit öfters besuchte, und alles anordnen half, hatte die Sache so eingerichtet, daß die Hochzeit auf seinem Gut gefeiert werden sollte; er erkundigte sich genau nach dem Geschmack seiner Schwiegereltern, und wie er hörte, daß sie es gern hatten, so machte ers; sein Haus wurde also ganz nach alter Mode ausmeublirt, Bette, Stühl, Tisch, Bänke, Küchengeräthe, mit einem Wort alles, was zu einer Bauernhaushaltung gehört, trug den grosväterlichen Karakter. Der Tag vor der Hochzeit wurde in Dietrichs Haus mit allerhand Streitigkeiten zugebracht. Die Braut und Hans Jakob gaben ihre Stimme, daß man eine Chaise miethen, und des andern Morgens damit nach dem Blumenhof fahren sollte, Dietrich und seine Frau aber wollten zu Fus gehen, und das sollten ihre Kinder auch

thun,

thun, das war ihnen nun gar nicht recht, denn sie glaubten, man müste sich ja für allen ehrlichen Leuten schämen, wenn man zu Fus zur Hochzeit gehen würde. Doch dieser Streit nahm gegen Abend ein Ende, man hörte eine Peitsche muthig knallen, und wie man aufschauete, so fuhr der Herr Bräutigam in höchst eigener Person zum Thor herein, und was hatte er denn? — er hatte eine neue Karre, so wie sie die holländischen Bauern brauchen, um damit zur Kirche zu fahren; die Karre hatte einen flachen langen roth angestrichenen offenen Kasten, zwischen dem rothen schimmerten hin und wieder weise Streifen hervor, in dem Kasten waren ein Par Bänke, um darauf zu sizen; der Bräutigam sas auf dem Pferd, und führte die Fuhrmannspeitsche gar geschickt; die Füse hatte er auf die Karrnbäume gestellt, seine Schuh waren so, wie man sie von einem reichen Bauern erwartet, die Schnallen klein, rund und von Silber, die Strümpfe weise Baumwolle, die Hosen von gutem blauem Tuch, unter dem ziemlich langen blauen Camisol glänzte ein roth kalmankenes Wämsgen mit vielen kleinen weisen Knöpfchen hervor, um den Hals trug er ein roth und schwarz gestreiftes seidenes Halstuch, das Har hatte er rund abgeschnitten, und hübsch glatt gekämmt, und auf dem Kopf hatte er einen grosen genau dreieckigt aufgezäumten

Hut,

Hut, so fuhr er in den Hof hinein, und knallte noch ein Par mal mit der Peitsche, daß einem die Ohren gällten. Dietrich, seine Frau und Kinder lachten laut, als sie ihn sahen, und nun hatte der Kutschenstreit ganz und gar ein Ende. Hofmann sprang vom Pferde, spannte es aus, und führte es in den Stall. Als er ins Haus trat, so begegnete ihm die Braut mit ihren Eltern und Bruder, alle lachten laut, besonders Hans Jakob und Thierchen, der Bräutigam aber fand nichts lächerliches bei der Sache, er stellte sich, als wenn sich ja das alles so von selbst verstünde. Dietrichen und seiner Frauen wars aber so ganz recht, und sie fanden an ihrem Eidam einen Mann, der sich recht für sie schicken würde. Thierchen fieng lächelnd an: was wird das geben, Hofmann! wenn du deine Braut auf der Karre heim holst?

Hans Jakob. Ja, das ist, dünkt mich, hol mich Gott! doch auch kein guts Zeichen.

Hofmann. Eh! was wollt ihr denn? Ich glaube gar, ihr lacht mich aus?

Thierchen. Kurzweil! aber ich dachte, du würdest einen Knecht mit einer Chaise schicken, und der Weil zu Haus bleiben, und ordiniren?

Hofmann. Ei! ei! ei! mit einer Chaise! — Hm! hm! so fährt man nicht in den Chaisen, es geht so nicht her!

Dietrich. Recht! recht! Eidam! so gefallt ihr mir, es geht alles seinen Gang.

Thierchen. Ja, Vatter! wir wollen einmal sehen, was der Mann da für einen Gang gehen wird.

Hans Jakob. Ja, das denk ich auch, er macht den Anfang gut.

Hofmann. Ja, spottet ihr nur, der Mann, der ich bin, der bleib ich, und da bringt mich kein Mensch von ab.

Dietrich klopfte ihn auf die Schulter, und sagte: recht so! recht so! ein Mann muß ein Mann sein. Thierchen versezte: ich glaubs auch, und Hans Jakob, ich glaubs, hol mich Gott! auch.

Nun gieng des andern Morgens der Zug vor sich: Dietrich, seine Frau und Kinder sezten sich nach ihrer Art, hochzeitlich angezogen, auf die Karre, und der Bräutigam fuhr fort. Als sie auf dem Blumenhof ankamen, so erwarteten sie drei Personen an der Thür: erst jener alte Bauer, der um Thierchen die erste Anwerbung gethan hatte, er stand da, rauchte aus einer kurzen irdenen Pfeife, sein graues Haupt bedeckte eine weise baumwollene Müze, dann hatte er ein weises Halstuch um, ein groses braunes Camisol an, durchaus mit Knöpfen besezt, darunter ein Wämschen oder Brustlappen von schwarz und weis gestreiftem Calmank, dann brau-

braune Hosen und schwarze Strümpfe. Die zweite Person war höchst merkwürdig, ein sehr artiges Mägdchen, schön wie Theodore, heiter wie ein Engel, aber mit einem Minervengesicht, stand neben dem Alten, sie hatte ihre Arme vor der Brust über einander geschlagen; diese sahen aber nicht bäurisch, sondern milchweis und röthlich aus, ihre braunen Locken bedeckten die Haube eines Bauernmägdchen, aber die Spizen daran waren fürstlich, um den Hals trug sie ein schwarzes Sammetbändchen mit einem goldenen Schloß, ein seidener schwarzer Schleier lag nach ländlicher Art um ihre Schultern, ihre Armen waren nur mit den Hemdermeln, aber von holländischen blendendweisen Stülpen Tuch bekleidet, dann hatte sie ein roth und weis geblümtes seidenes Leibchen an, und einen schwarz und weis gestreiften kamelottenen Rock, endlich trug sie weise baumwollene Strümpfe und schwarze rauchlederne Pantoffeln. Die dritte Person war der Herr Landpfarrer des Ortes, ordentlich und gewöhnlich angezogen, er rauchte seine Pfeife ruhig fort, und stand hinter den beiden schon beschriebenen Personen.

Als die Brautleute ankamen, so sprang der Bräutigam vom Pferde, und half ihnen von der Karre. Dietrich gieng zuerst auf den Alten zu, und schüttelte ihm die Hand, so auch die übrigen,

Hofmann aber ergriff seine Braut und jenes herrliche Bauernmägdchen, führte sie zusammen, und sagte zu Thierchen: sieh! das ist meine Schwester, welche jezt Köchin ist.

Hier fehlt es mir aber an Geist und Kraft, das alles gehörig auszudrücken: eine vollendete Frauenzimmersele, voller himmlischer Kraft und Güte, und eben so klug und vernünftig, und dann ein noch ganz rohes Naturmägdchen, in welchem alle jene herrliche Tugenden in allem ihrem Vermögen ruhen, aber höchst reif zur Entwicklung sind, trafen sich hier.

Clementine (so hies Hofmanns Schwester) schauete ihrer Schwägerin kaum ins Gesicht, so wallte ihr schon ihre ganze Sele entgegen. Leugne wer da kann die Gewalt der Physionomie, ihre Kraft und Wahrheit bestättigt sich täglich. Sie vergas sich. Ohne daran zu denken, daß der Kuß bei den Bauersleuten von einerlei Geschlecht gar nicht gewöhnlich ist, flog sie Theodoren um den Hals, und küßte sie unaufhörlich. Die gute Braut wuste nicht, wie ihr geschah. Bei den Küssen ihres Bräutigams empfand sie die reinste Wonne der Braut, denn ihre Sele war schuldlos, und ihr Herz unverdorben; aber in den Armen eines so ganz vortrefflichen Geschöpfes von ihrem Geschlechte mit Küssen überschwemmet zu werden, das war ihr ganz

neu

neu und unerwartet, ihr Busen pochte, ihr Herz schwoll auf, grose neue Empfindungen drängten sich in ihrer Sele empor, sie glaubte zu ersticken, sie sank, Thränen brachen aus ihren Augen, und sie konte nichts hervorstammeln, als Gott! o Gott! der Zug ihres Herzens war so gros, daß sie sich endlich losriß, und sagte: Mägdchen! ich erstike, kann keinen Odem holen — ich heise dich du, heis mich auch so. Clementine antwortete: ja, mein Engel! das soll gelten zwischen uns, wir sind ewig, ewig Schwestern, und noch mehr.

Hans Jakob stand der Weil wie versteinert, und sahe zu; er betrachtete Clementinen vom Haupt bis zu Fus, sie kam ihm vor wie die Sonne hinter einer dünnen Wolke. Ja! ja! fieng er endlich an, da werd ich, hol mich Gott! noch was zu schreiten haben, ehe ich n'auf komme! Clementine hörte diese Worte, sie lies also von der Braut ab, und kam zu ihm, sie lächelte, both ihm die Hand, und sagte: Willkommen, Bruder von der Linden! er ergrif ihre Hand, hielt sie fest, und antwortete mit Thränen in den Augen: Bruder bin ich — und ihr seid meine Schwester — aber möcht bei euch in die Schule gehen. Clementine sah in dem Gesicht dieses Jünglings den Bruder ihrer Theodore, das ist, seine Bildung gefiel ihr ganz, aber seine Person kam ihr wie ein ungeschliffener

Diamant vor; sie fragte: möchtet ihr denn wohl bei einem Mägdchen in die Schule gehen? Ja! hol mich Gott! versezte er, darnach das Mägdchen ist, gleich, gleich, fang ich an zu lernen, wenn ihr mein Schulmeister sein wollt. Nun giengen sie alle ins Haus.

Dietrich und seine Frau giengen überall im Hause umher, und besahen alles, sie konten mit dem Besehen nicht fertig werden. Die Braut konte an ihrer Seite ihre Schwägerin nicht verlassen, sie hatte tausend Fragen an sie zu thun, und meinte immer, sie müste ihr um den Hals fallen. Hans Jakob war auch immer bei der Hand, aber er stand immer einige Schritte zurück, und sahe nur zu. Der Bräutigam und der Pfarrer musten also nach vielem vergeblichen Zusammenrufen endlich Ernst brauchen, damit sie die Leute zur Copulation zusammen bringen möchten; diese wurde denn auch gegen zwölf Uhr vollzogen.

Das Hochzeitmahl war eben so altfränkisch eingerichtet, als alles andere, und Dietrich war wohl nie so aufgeräumt gewesen, als heute, nur sein Sohn Hans Jakob wars nicht, er schwieg, aß nicht viel, und hatte immer Thränen in den Augen. Am Nachmittag winkte er der Braut, und gieng hinaus, sie folgte ihm. Thierchen! fieng er an, geh ein wenig mit mir in Hof, da im Haus ist mirs zu eng;

sie

sie thats, und spazierte mit ihm im Hof herum. Thiere! fieng er an, was soll ich thun? — Das Mägdchen da, unsere neue Schwester, gefällt mir so wohl, daß mirs im Herzen wehe thut, ich kanns nicht ausstehen, (er weinte) aber was soll ich machen? Denk nur einmal nach, die ist dir, hol mich Gott! nicht so schlecht, als sie da in Kleidern steckt, wer weis, was das für Leute sind, welch ein Herr war mein Schwager, als wir ihn das erste mal sahen? Die wird eben so eine prächtige Dame sein, da komm ich Tölpel nun herzu, was wird michs helfen? Hätte mich mein Vatter nun ein wenig in die Welt geschickt, mich ordentlich gekleidet, und mich was lernen lassen, so wäre ich jezt auch der Hahn im Korb.

Thierchen. Sei du still, Hans Jakob! ich bin ja auch nicht besser erzogen, wie du, und es hat mir doch geglückt; laß du unsern Herr Gott sorgen, der kann wohl noch etwas aus dir machen.

Hans Jakob. Ja machen! hat sich wohl! da wird was rechts aus mir werden, da kann ich dir ja nicht einmal einen ordentlichen Brief schreiben, ich Tolpes, der ich bin.

Thierchen. Sieh! ich will dirs sagen, ich und mein Bräutigam wollens überlegen, sei du nur freudig, bete aber fleisig, und hör nicht auf zu beten, unser Herr Gott wird dir helfen.

Bei diesen Worten kam Clementine daher gegangen, was habt ihr, ihr Kinder? fragte sie. Theodore antwortete, mein Bruder ist nicht wohl; bei diesen Worten lächelte sie. Clementine merkte etwas, sie gieng bei den Hans Jakob, der traurig da stand, und vor sich nieder sah, sie ergrif ihn an der Hand, und sagte: nun Bruder! kann ich euch nicht etwas zur Stärkung geben? Könt wohl sein, antwortete er. Hört, Bruder! fuhr sie fort, ihr habt noch viel Unreinigkeit bei euch, ich will euch einmal ein Par Jahr lang in die Kur nehmen, wenn ihr dann hübsch folgt, und hübsch die Medizin gebraucht, die ich euch vorschreibe, so kann ich euch vollends helfen; mein Bruder hat mir gesagt, ihr hättet eine herrliche Natur, daher hoffe ich, es soll gut gehen.

Hans Jakob verstund das Räthsel vollkommen, Theodore auch; er taumelte herbei, ergrif Clementinens Hand, sahe sie mit nassen Augen an, und sagte — sagte — nichts, sie drückte ihm die Hand, und lächelte ihn an. Sein Herz drängte sich zur Zunge, er wollte etwas sagen, und wuste nicht was. Clementine hatte noch immer seine Hand gefaßt, endlich fieng er an: du allmächtiger Gott! was muß ich da antworten? ich weis es nicht. Theodore fiel ihrer Schwägerin um den Hals, und Hans Jakob hielt Clementinens Hand.

Diese

Diese drückte ihm sanft seine Finger, und sagte: ihr habt schon genug gesagt, Bruder!

Dietrich war indessen guter Dinge geworden, er kam auch daher, und rauchte, er hatte den ganzen Tag an Clementine studirt, und zwo Wahrheiten heraus gebracht. Die erste war, sie sei ein bildschönes Mägdchen, und die zweite, sie müste wohl in ihrem Leben nicht viel Bauernarbeit gethan haben. Daraus machte er nun den Schluß, es schicke sich gut, wenn sein Hans Jakob das Mägdchen nähme; denn wenn er auch ein wenig an Haushältigkeit und Arbeitsamkeit an ihr verlör, so sei es doch billig, daß er auch ein wenig dabei verspielte, da seine Schwester desto mehr gewonnen habe. Als er nun die drei so vertraulich beisammen sahe, so glaubte er, es sei schon bald an der zweiten Hochzeit. Daher fieng er an: Hans Jakob! kannst als fortmachen, hab nichts dawider. Ja! ja! rief ihm Clementine entgegen, wir müssen noch erst all das Unkraut vom Acker jäten, dann wollen wir sehen, ob noch so viel da bleibt, daß es der Mühe werth ist. Dietrich verstund das nicht. Meinet halben, antwortete er.

So verfloß Theodorens Hochzeittag. Des folgenden Tages blieben sie noch alle beisammen, am dritten aber lud Dietrich die ganze Gesellschaft zu

sich auf folgenden Sonntag, und reiste darauf mit seiner Frauen und Sohn nach Haus.

(Die Fortsezung folgt.)

III. Briefe über die Heilkunde.

3. Brief. Beobachtung über eine Hämorrhoidalkrankheit.

Liebster Kosmas!

Die Leiden, der Tod und die Leichenöfnung eines jungen blühenden Mannes, eines bedaurungswürdigen Erzmartyrers der Hämorrhoiden, sollen heute, mein Bester! der Gegenstand unserer Unterhaltung und Betrachtungen sein. Möchte doch jeder Jüngling dieses Gemählde eines sonst rechtschaffenen liebenswürdigen, aber durch die Gesellschaft lustiger Brüder und Trunkenbolden in den schönsten Jahren seines Lebens abgewelkten Hämorrhoidenmartyrers genau betrachten, seine Leiden so recht mitfühlen, und sich von jugendlichen Schwelgereien mannhaft losreisen, ehe die Strafruthe der beleidigten Natur, welche früh oder spat folget, niemal ausbleibt, mit wohlverdienten Züchtigungen losbricht. Ich will den gewöhnlichen Plan eines Trauerredners befolgen, mein Freund! beschreiben will ich Ihnen die Lebensart dieses hoffnungsvollen jungen Edelmanns, erfahren sollen Sie seine schmerzhafte

Krank-

Krankheit, seinen Tod, und endlich seine Leichenöffnung. Ein ganzes Magazin erbärmlicher Recepten, woraus Sie die Einsichten seiner gebrauchten fürtrefflichen Aerzte werden bemessen können, soll den Beschluß machen. Gros, mein Freund! waren die Schicksale dieses edelmüthigen Mannes, aber auch gros die Fehler jener Vorschriften, womit man seine Krankheit behandelte. Geduld werden Sie vonnöthen haben, mich anzuhören, aber ihr ganzes Menschengefühl wird sich empören, wenn sie die hochweise mit dem Gepräge eines erbärmlichen Empirismus gezeichnete Rezepten durchgehen werden. Gott! wann wird doch endlich der für den armen Kranken erwünschte Zeitpunkt kommen, wo das Rezeptenkrizeln, besonders bei chronischen Uebeln, nicht so voreilig der reifen Beurtheilung vorspringt. Es hat ja, um des Himmels willen! in langwierigen Krankheiten keine Eil so; die Büchsen in der Arzneibude werden deshalben nicht schimmlicht werden, wenn der vernünftige Arzt 8 Täge den Heilungsplan überlegt, ehe er das hochgelehrte Rezept aus seinem Nichts hervor bringt. Sie, mein Freund! vernehmen mich mit Aufmerksamkeit, so fahre ich fort im Namen des zwar freimüthigen, aber gewiß patriotischen Stolpertus.

Niemal! liebster Kosmas! niemal habe ich einen so heftigen Drang meinem selig verstorbenen

Kran-

Kranken das Lob zu reden in mir gefühlt, als in gegenwärtigem Fall. Mahlen Sie sich in ihrer Einbildung, mein Freund! einen wohlgebildeten, starken gesunden Edelmann; legen Sie auf weises Milchfleisch die schönste gesunde Röthe, womit jemal die Natur die Wangen eines blühenden Mägdchens durchglühete, pfropfen Sie in die beide Höhlen des Stirnknochens zwei grose schwarze blizende Augen, mahlen Sie in das ganze Gesicht ein lächelndes gefälliges Wesen, und alle Reize eines bezaubernden Adonis, geben Sie demselben einen sechsschuhigen wohl proportionirten Wuchs, und beleben Sie diese körperliche Schönheit mit einer sanften gesellschaftlichen herrlichen Menschensele, bilden Sie sich überhaupt einen vollkommen gesunden Körper, und eine vorzügliche Menschensele ein, so wird ihre Abbildung dem Original vollkommen ähnlich sein. Mit diesen Reizen einer blühenden Jugend gieng er in Kriegsdienst; sein gröster Verdruß war, zu bemerken, daß seine Fetthaut sich gegen sein Wünschen ausdehnte. Brüderchen! hies es nun, wenn du nicht wie ein Butterklumpen zu Pferde sizen willst, so must du anfangen, weniger zu essen, und desto mehr zu trinken. Der Vorschlag wurde befolgt, man trank Morgens den stärksten Caffee, in der Absicht, die Fetthaut zu schmelzen, Mittags bei Tische trank man Burgunder,

nach

nach dem Tisch starken Caffee, alsdann Liqueur; gegen Abend versammelte man sich mit taumelnden Köpfen, um die Hize des Burgunder mit Punsch abzukühlen; man soff diesen hizigen Kühltrank bis in die späte Nacht, und dann wurde noch unter drei Herzensbrüderchen zur angenehmen Ruhe ein ganzer steinerner Krug Eau de Mannheim ausgelert. So tyrannisirte man ein ganzes halbes Jahr täglich seine Gesundheit, man erreichte zwar den Zweck, mager zu werden, aber nun waren auch die lustigen Zeiten vorüber, die so oft beleidigte Natur ergrif die Strafruthe, und verfolgte unbarmherzig den jungen Kriegsmann, der übrigens ein geschworner Feind jener wohllüstigen Ausschweifungen war, denen so mancher hoffnungsvolle Jüngling blindlings nachjaget, Ehr, Geld und Gesundheit aufopfert, um hernach dem State oder seiner Familie als ein unnüzer ausgesaugter Weichling zur Last zu sein. Die ehemalige löbliche Gewohnheit der Deutschen, sich täglich kugelrund zu besaufen, scheinet auf der Wanderschaft in F. . zu sein. Unsere Sitten, mein Freund! können dieser Auswanderung ganz ruhig zusehen. Kurz und gut, unser erbarmungswürdiger junge Mann wurde jähling von einer so heftigen Kolik überfallen, daß er alle Hoffnung verlor, nach einer halben Stunde noch zu leben. Man gab ihm Klistiren, und seiner Beschreibung nach, die sydenhamische

hamische Ruhetropfen. Der Schmerz gieng vorüber, aber es erfolgte ein anhaltender Bauchfluß, welcher zwei volle Jahre bis zu seinem Hintritt standhaft und hartnäckig fortdauerte. Der kupferartige Ausschlag, womit die Natur das Gesicht, besonders die Nase der Vollsäufer und Wohllüstlinge zu brandmarken pflegt, schien bei diesem Unglücklichen die Gedärme, besonders den Mastdarm, zum Wohnsiz gewählet zu haben. Alle Schleimdrüsen, und die zottichte Haut der Gedärme waren vermuthlich ausgetrocknet. Diese Vermuthung wurde durch die Leichenöfnung zur Genüge bestättiget. Um dieses beschwerliche Laxiren zu stillen, trank er noch immer hizige Weine, Caffee und Chocolade, man rieth ihm endlich die vatterländische Luft an, um seiner Gesundheit zu pflegen. Er verlies das Regiment, und kam als ein halb Kranker zu seinen Blutsfreunden, um sein Blut da zu verlieren, wo er's erhalten hatte. Bei diesem ewigen unerträglichen Laxiren hatte der Kranke immer gute Eßlust, und war öfters gleichsam heishungrig. Eines Tages, als er mit besonderer Begierde gegessen, und zwei Bouteillen Wein getrunken hatte, kam beim Nachtisch ein nicht gar zu freundschaftlicher Brief, er liest, geräth in den heftigsten Zorn, wird plözlich von einem lebhaften Rückenweh überfallen, er fühlet einen Zwang auf den After, und es strömte

te wenigstens eine Mas hellrothen gesunden Bluts mit dem Stulgang fort. Hier fieng eigentlich der zweite Period der langwierigen Krankheit an. Blässe im Gesicht, Entkräftung, Abnahm des Körpers waren die betrübten aber sehr natürlichen Folgen dieses heftigen Blutflusses, das Laxiren dauerte inzwischen sehr hartnäckig fort. Nun fieng er an seiner heimtückischen Krankheit mit Ernst zu begegnen; er fragte verschiedene Aerzte, so wie es gemeiniglich bei langwierigen Krankheiten geht, um Rath, erhielt die niedlichsten theils sehr widersprechenden Rezepten, wovon ich einen Theil zu Ihrer Aufklärung, mein Freund! am Ende dieses Briefs beifüge; das widerspenstige Laxiren wollte aber nicht weichen, ohngeachtet fast der ganze Unterleib in ein Eisenbergwerk verwandelt war. Wunderbar ist es, daß die meisten seiner Aesculapen mit allerhand Abwechslungen von zusammenziehenden Mitteln dem Uebel zu steuern sich schmeichelten, ohne die wahre Ursache desselben zu überdenken; leider! ein gemeiner Fehler vieler auch anfänglich rechtschaffener Aerzte, welche nach und nach mit einer gewissen Gefühllosigkeit in schädliche Empiriker ausarten: der Kranke hat Hize, ergo bekommt er Nitrum; der Kranke klagt über Ueblichkeiten, welche vielleicht von ganz andern Ursachen, als Unreinigkeiten im Magen herkommen, ergo muß er Ipecacuanha schlu-

cken,

cken, der Kranke hat das Laxiren, ergo muß er Diascordium Fracastorii, stärkende Weine, Eisenfeil und alle Gattungen zusammenziehender Kräuter nehmen, um die Därme zu verstopfen. In diesem Falle war dieser unglückliche Martyrer; öfters schnürten die gelehrte Propfen den Kanal der Därme so meisterlich zusammen, daß der Mastdarm bei täglich gutem Apetit in 8 Tägen nichts zu thun hatte. Man wünschte dem armen Kranken Glück, daß doch einmal das abscheuliche Laxiren ein Ende habe, man pries den vortrrefflichen Herrn Doktor, der so meisterlich dem muthwilligen Darmschlauch Geseze vorschrieb; allein diese Besserung war von kurzer Dauer. Auf einmal spürte der arme Kranke äuserlich fühlbare Knollen im Unterleib, es erfolgten Schmerzen und Bangigkeiten, man muste seine Zuflucht zu abführenden Arzeneien und Klistiren nehmen. Der acht Täge lang still gewesene Vesuv fieng an zu toben, warf die Eisenschlacken, welche der wohlweise Herr Doktor hinein schob, aus, und eine entkräftende Lava von hellrothem Pulsadergeblüt strömte in die Bettschüssel, und warf den ganzen Heilungsplan mit aller schmeichelnden Hoffnung des Kranken, mit allen vergötternden Lobsprüchen des Arztes darnieder.

Die Gegend des Unterleibs, wo der Kranke die meisten und heftigsten Schmerzen fühlte, war

das

das lezte Lenden-und erste Heiligenknochenwirbelbein; so gar äuserlich fühlte der Kranke Schmerzen beim Antasten. Den Stuhlgang aufzuhalten war er nicht im Stande, man muste dahero demselben wie einem unmündigen Kinde ein ganzes Jahr lang Tücher unterlegen. Der Abgang war meistens leimartig graulecht, öfters pechartig, schwärzgallicht, mit Blutstreifen gefärbt. Der Geruch der Stühle war ganz unerträglich. Nachdem nun dieser Kranke durch manches grundgelehrte Rezept mishandelt, wie ein Todengerippe abgezehret, die Skize der Abhandlung von Hämorrhoiden gelesen hatte, nahm er seine Zuflucht zu mir. O wie gern, mein Freund! hätte ich diesem liebenswürdigen, edeldenkenden, kaum 36 Jahr alten Kriegsmann seine Lebensjahre verlängern mögen. Er behandelte seinen Arzt nicht nach der löblichen Gewohnheit mancher hochfreiherrlichen Gnaden als einen Taglöhner, als Portchaisenträger; er sah nicht mit dem lächerlichen Stolze, den Sie so gut als ich kennen, mein Bester! mit jenem Stolze auf ihn herab, welcher uns Aerzten alle gute Gedanken für ein gedeihliches Rezept hinwegwischt; er foderte keine sklavische Besuche mit dem wizigen Ausdruck: Il est payé pour ça. Weit entfernt die Bemühungen seines Arztes mit niederträchtigen Verläumdungen zu belohnen, suchte er dessen ganze Freund-

schaft *) zu gewinnen. Ich kann es Ihnen, liebster Kosmas! nicht genug sagen, wie lebhaft ich seine Leiden mitfühlte, und wie sehr sein vortrefflicher Karakter Hochachtung und Freundschaft verdiente. Zu meiner grösten Bestürzung war alle Mühe, alle Sorgfalt fruchtlos. So wie er die geringste Nahrung, die sein Magen so heishungerig foderte, zu sich nahm, folgten sogleich mit einem unwiderstehlichen Zwang Auslerungen halbverdauter Speisen. Der unerträgliche Schmerz, welchen er sonst in der Gegend des Heiligenbeins fühlte, war zwar völlig verschwunden, aber ein immerwährendes Schleichfieberchen schmelzte das annoch übrig gebliebene Fleisch von den Knochen hinweg. Es erfolgten noch einige Blutflüsse, welche seinen Kräften den lezten Stos gaben, 14 Täge vor seinem Tode floß immer mit dem Harn, den er nicht zurück halten konte, schwarzes klebrichtes Blut, jedoch ohne Schmerzen hinweg, und er starb unerschrocken als ein rechtschaffener

*) Das ungekünstelte: ich dank euch, von einer geheilten Viehmagd wiegt bei mir mehr, als ein Sack verächtlicher Münze, welche der hochwohlgebohrne seinem Arzt schickt, und ihm in Gnaden gewogen zu sein, mit einer viel bedeutenden, aber im Grund elenden Miene versichert. Weh dem Kranken, dessen Arzt nicht mit Wärme, nicht mit Freundschaft, sondern nur wegen dem Taglohn dienet. Das freundschaftliche Betragen des Kranken stimmet den Fleis und die Einsichten des Arztes zum Vortheil des Leidenden.

ner Christ und wackerer Kriegsmann. Niemal, mein Freund! werde ich diese gute Menschensele vergessen. Bei der Leichenöfnung fande man

1) die Theile der Brusthöhle völlig gesund, aber alle Adern beinah blutleer.

2) Der Magen und die Leber waren gesund; am Zwölffingerdarm bemerkte man aber Verhärtungen.

3) Die Drüsen des Gekröses waren beinah alle steinhart, die Därmer auserordentlich dünnhäutig.

4) Der Mastdarm war ganz verhärtet bis in die Helfte der S förmigen Krümmung.

5) In dem Becken fande man ungefehr 10 Unzen Eiter mit Blut vermischt.

6) Hinterwärts gegen das erste Wirbelbein des Heiligenbeins war der Mastdarm durchgefressen, und

7) der Körper desselbigen Wirbelbeins cariös.

8) Vorwärts in der Gegend der Samenbläslein war der Mastdarm mit der Harnblase verwachsen, und eine Oefnung in diese durchgefressen, durch welche vermuthlich das schwarze klebrichte Geblüt durchdrang, welches durch die Harnröhre abfloß. Die übrigen Theile des Unterleibs schienen alle gesund zu sein.

Urtheilen Sie nun selbst, liebster Freund! wie angemessen die Heilmittel der Krankheit gewesen

sind, und wie trefflich dieselben haben wirken müssen. Meines Erachtens glaube ich, hätte man beim Anfange des Uebels von einer strengen fasttäglichen Diät, von abführenden Molken, von Kalchwasser-Klistiren mit Leinsamen gekocht, von Bädern und häufiger Buttermilch mehr Wunder, mehr gedeihliche Wirkung, als von allen Stahlmitteln, Pillen und Latwergen erwarten können. Jedoch medicorum errores terra tegit. Die Aerzte sind ja keine Götter. Aber so viel ist doch gewiß, daß jene Theile, welche durch den Misbrauch der geistigen Getränke zusammen gezogen werden, und verhärten, durch zusammenziehende Arzneimittel wahrscheinlich nicht aufgelöset werden können. Salvo meliori. Verzeihen Sie, liebster Kosmas! meiner tadelnden Laune; wenn Sie diesen Kranken gekannt hätten, Sie würden gewiß mit mir wünschen, daß er weniger Arzneimittel genommen, und länger gelebt hätte. Nun sollte ich freilich zum Beschlusse meiner Trauerrede den betrübten Anverwandten zum Trost sagen: des Menschen Täge seien alle numerirt. Wie aber, liebster Kosmas! wie würden wir uns heraus helfen, wenn uns einer die beugende Frage aufstellte: subtrahiren sie nicht manchesmal, meine Herren! durch ihre grundgelehrte Rezepten an den Lebenstägen der Kranken, da sie doch zum Addiren und Multipliciren promoviret

wur-

wurden? Spüren Sie kein Herzklopfen bei dieser Frage, liebster Kosmas! o so sind Sie glücklicher, als Ihr Freund

Mayr.

Nachschr. Hier, mein Freund! lesen Sie die Meistergeburten von Rezepten, welche mein armer Kranke mit aller Geduld, ohne über seine Aerzte zu murren, verschlucket hat. Damit ich Ihre Geduld nicht überspanne, will ich nur die wirksamere heraus klauben, die übrigen verbrennen, und mit der Asche die Stirnen jener Aerzte einäschern, welche in Empiricker ausarten. Ich will Ihnen bei dieser Operation ganz leise ins Ohr sagen: Memento homo, quia medicus audis, & non mederis.

℞. Elect. Tamarind. Hort. unc. iij. Conserv. Nasturt. aquatici unc. ij. Pulv. rad. rhab. elect. drachm. iij. Sal mirab. Glaub. unc. sem. Cort. chin. chin. finiss. unc. j. Syrup. cort. aurant. q. s. M. f. Elect. detr. ad pixid. S. Morgens früh um 7 und 10 Uhr zwei Theelöffelchen voll zu nehmen.

Hier folgt ein wirksameres Laxirpulver.

℞. Cinnam. Carioph. Sem. anis. Sem. Cumin. Sem. Foenicul. Diagryd. Sulphurat. aa. drachm. j. Pulv. rad. Jalapp. unc. sem. Fol. Senn. drachm. j. Cort. aurant. Cort. macis aa. drachm. j. Cremor. Tart. Sacchar. Candi aa. unc. ij. M. D. ad Scatl. S. Pulver; ohne Zweifel eröfnend und windtreibend.

℞.

℞. Cerae citrin. unc. j. solve in Spir. Vini ad lenem ignem dein spirit. filtra & abstrahe. Praecedenti cerae adde Pulv. gumm. arab. unc. sem. exacte in mortario tritae subactae pastae adde Syrup. è rosis sicc. unc. j. & sem. Laud. Liq. Sydenh. gtt. xxx. M. D. S. die Hälfte in einem Schoppen kochender Fleischbrühe zu verrühren, und alle 2 Stunden eine Tasse voll davon zu nehmen.

Wahrhaftig ein ökonomisches Rezept. Der Kranke versicherte, man hätte das klare Wachs, nach dem Abgange gleich wieder benuzen können.

℞. Gumm. Heder. Extract. cicut. Extract. millefol. aa. drachm. j. Mercur. dulc. rite parat. Sulph. Antim. aurat. aa. gr. xij. M. F. Pill. gr. ij. consperg. pulv. liquirit. d. ad Scatl. S. Alle 2 Stunden 5 Stück zu nehmen.

℞. Limatur. Martis alcoholis Sacchar. Canar. aa. scrup. sem. M. F. pulv. d. tales No. xx. ad tot. chart. S. Abends um 5 Uhr eins zu nehmen.

℞. Tinct. martis c. vino rhen. unc. ij. S. des Tags 2 mal 40 — 100 Tropfen zu nehmen.

Wahrhaftig aus diesem Körper hätte man mit der Zeit Quecksilber und Eisenstufen erhalten können.

Nun weil das Eisen Obstructiones verursachte, so wurden wieder folgende auflösende Pillen verordnet:

℞. Extract. Cicut. drachm. vj. Pulv. rad. rhei.

elect.

elect. drachm. j. & sem. Pulv. ari drachm. j. Fl. Sal. Amon. simpl. drachm. sem. Kermes mineral. scrup. sem. Syrup. de fumar. q. s. M. F. Pill. No. cxii. Consp. Pulv. Liquir. d. ad Scatl. alle 4 Stund 4 Stück zu nehmen. Gleich darauf wurde wieder gestärkt: ℞. Extract. Cort. Cascarill. Pulv. fung. melit. aa. drachm. j. Alum. crud. scrup. j. Syrup. granator. drachm. vj. Aqu. Cerass. nigror. unc. iij. M. d. alle 2 Stunden einen Löffel voll.

℞. Extract. Cort. peruv. drachm. ij. Extract. Cascarill. Extract. Chamom. aa. drachm. j. Sal Ammon. opt. scrup. ij. Solve in aqua Menth. unc. ij. adde Elix. Stomach. v. t. unc. ij. Vitriol. M. drachm. j. M. d. alle 2 Stunden einen Löffel voll. Ein feines Mittel bei einem schleichenden Fieberchen!

Hierauf schienen Krämpfe entstanden zu sein, man verordnete also den Liqu. anod. H. und Laud. Liq. Sydenh. Nach diesen gebrauchten herrlichen Mitteln war das Uebel unartig genug, annoch fortzudauern; es kam also ein Chirurgien Major ans Bett, dieser wollte auf einmal dem Uebel den Hals brechen, und schrieb mit einer gelehrten Wuth— Nen — Begeisterung nennt man es:

Prenez Sang de dracon. fin. drachm. j. Simaroub. drachm. j. Magnesie blanche Craie de Brion aa. drachm. demie. Opium Thebaic. gr. xvj. Camphre gr. xx. diascord fracast. quantité suffisante pour en former seize Bol. à prendre trois par jours.

Prenez Trois chopins du Vin rouge dans un pot de terre neuf vernisé Epinc Vinette bien mur une demi Livr. Canelle une demi once. Simaroub une once, Sucre Candi blanc quatre once. Le tout pilé ensemble & le fair boullir à la reduction d'une pinte, passez le tout avec forteExpression pour prendre une demie Goblet sur chaque bol.

Und er larirte bis an sein Ende. Ohe jàm satis est.

IV. Ueber den besten Bau der Schuhe.

Von Peter Camper.

Da die Absicht dieser Monatsschrift ist, so wohl zu nüzen als zu vergnügen: so glaub man, einem grosen Theil unserer Leser nicht zu misfallen, wenn wir ihnen dasjenige hier im Auszuge mittheilen, was ein sehr groser Anatomiker und berühmter Arzt in Holland, Herr Camper, jüngst über den bessern Bau der Schuhe öffentlich bekamt gemacht hat. Dieser Auszug stehet in der Zugebe zu den göttingischen gelehrten Anzeigen 8. St. 1782. Vielleicht liefern wir in den künftigen Heften dieser Monatsschrift die ganze Abhandlung nach und nach in einer deutschen Uebersezung.

Ohne

Ohne Benennung des Druckorts ist auf Kosten des Herrn Verfassers erschienen: Dissertation sur la meilleure forme des Souliers par Mr. Petrus Camper. Calceus pede major subvertit, minor urit. Horat. 80 S. in gr. Octav. Mit einem nach der meisterhaften Zeichnung des angesehenen Hrn. Verf. sauber gestochenen Kupfer. Wir geben einen um so vollständigern Auszug aus dieser in jedem Betracht lehrreichen Schrift, weil sie wohl nur in sehr weniger Hände kommen möchte, da sie in den Buchläden nicht zu haben ist. Es sei doch zu verwundern, daß die angesehensten Männer mit der grösten Genauigkeit von den Hufen und Hufeisen der Pferde, Maulthiere und anderer Thiere geschrieben, und ihre Fusbekleidung unwissenden, der lächerlichsten Mode und dem verdorbensten Geschmacke folgenden Handwerkern überlassen hätten, ohngeachtet oft die Schuhe den Fus verunstalteten, Leichdorne u. d. g. erregten. Doch seien unsere Schuhe nicht besser, als der Alten. Nie habe er einen bequemen Schuh zu London, selten zu Paris gefunden. Allein zu Amsterdam und Gröningen hätten sich doch einige Schustermeister nach seinen Ideen gerichtet, am allerbesten aber ein junger Meister im Haag. Erfahrung und Nachdenken lehrten ihn, daß nicht jede Schuhform wegen des Pflasters in allen Städten gleich bequem sein würde, z. B. ein

im Haag sehr bequemer Schuh sei's nicht für Amsterdam, selbst nicht mehr für Leuwarden oder Gröningen. Denn, um den Schwehrpunkt des Körpers gehörig zu unterstüzen, müste der Absaz am Schuh mehr nach vorwärts, als gewöhnlich, laufen, und höher für ein unebenes, als für ein ebenes Pflaster sein. Vorzüglich stüzten sich die Gründe seiner Untersuchungen auf die Anatomie und Theorie von Borellus. Frauenzimmer haben ihrer breitern Hüften wegen einen andern Gang als Mannspersonen, Kinder einen andern als Erwachsene, Grose einen andern als Kleine; Hochschwangere müsten mehr auf den Fersen, als auserdem gehen; Bäuerinnen giengen, weil ihr Schuhabsaz nicht hoch und dünn wäre, sicherer und bequemer. Die Fusspizen bei Wohlerzogenen sollen beständig nach auswärts stehen, bei Landleuten stünden sie nach innen; aber die Wendung nach ausen ist besser, weil sie bekanntlich den Körper besser unterstüzt, und daher habe die fausse Position in der Tanzkunst ihren guten natürlichen Grund. Ein Schuster, der excelliren wolle, müsse hievon die nothwendigste Kenntnis haben, um Leichdorne, unerträglich schmerzende Warzen, die sich unter dem Nagel des grosen Fuszehen erzeugen, zu verhüten, und dem Stolpern, Verstosen der Fusspizen und Verdrehen der Zehen vorzubeugen. Uebrigens soll man sich um so weni-

weniger es befremden lassen, daß ein Doktor und Professor der Medizin von einem so niedrig scheinenden Gegenstande schriebe, da Xenophon und und der Herzog von Newcastle vom Huf und Beschlag der Pferde mit äuserster Sorgfalt und Genauigkeit geschrieben.

1. **Kap. Vom Fus überhaupt:** der der Hand ähnliche Mechanismus der Füse ist bekannt, und auch Herr C. sah vor 25 Jahren zu Amsterdam einen Mann ohne Hände, der mit den Füsen Federn schnitt und schrieb. Unsere Schuhe hingegen sind gleichsam ersonnen, um allen Mechanismus des Fuses fast vorsezlich zu vernichten. Auch die Alten hätten so wohl durch das, was sie κρηπιδα oder Sohlen nannten, als auch durch ὑποδημα oder ὑποδησις oder Calceus ihren Füsen geschadet, wie man aus Celsus und Paulus von Aegina sehen könne. Der grose Zehe ist kürzer als der zweite, doch nicht um so viel, als man in den Zeichnungen des C. v. Haerlem und Golzius und den Statuen der Alten sehe. Die nach einer regulären Rautenform zugespizten Schuhe drücken aber die Fuszehen so gewaltig zusammen, daß sich oft ein Zehen über den andern aus Mangel an Raum hinschieben müste. Wenn man diese (fälschlich für eine rautenähnlich gehaltene) Form der Füse durch ein Diagonal der Länge nach theile, so ist das innere Stück betrachtlich stärker,

als

als das äusere, und doch theilt das Diagonal die Schuhsole genau in zwei gleiche Hälften, weil ein und derselbe Schuh über beide Füse passen muß. Daher wird der grose Zehen, so stark und gros er auch immer ist, nach ausen gedruckt, und zum Gehen unbrauchbar gemacht; daher muß nothwendig bei engen Schuhen der Zehen schwellen. Bei Frauenzimmern macht gar die Fussole, die sonst eben ist, einen Bogen.

2. **Kap. von den Knochen, die den Fus bilden.** Durch den Druck und Gewicht des Körpers auf den Astragalus, wenn wir stehen oder gehen, vorzüglich wenn wir eine Last haben, muß sich nothwendig die Fussole verlängern, die kürzer ist, wenn wir ruhen. Während dem Gehen und Aufheben des Fuses verlängert sie sich noch mehr: durch die zu kurzen Schuhsolen wird also der grose Zehen gezwungen, sich zu beugen, und auf den zweiten zu schieben. Ein Schuh müsse aus diesen Gründen 1 Zoll oder 1/12 länger, als die in der Ruhe oder im Sizen gemessene Fussole sein; erst solle man die Länge der Fussole in der Ruhe, dann durch ein Band, wenn sie im Aufheben des Fuses (d. i. wenn man auf den Zehen steht) gebogen, und dadurch verlängert worden ist, messen, um die gehörige Länge derselben zu erhalten. Durch den hohen Absaz wird wirklich der Fus bei Frauenzimmern

kürzer,

kürzer, weil um so viel, als die Höhe beträgt, er an der Länge verliert. Daher fliesen die mit einem glatten Knorpel bedeckten Stellen auf der obern Fläche des vordern Processus calcanei, die eigentlich aus zweien besteht, in eine zusamen. Sehr schön bestättigt dies ein Skelet von einem, der gehinkt hatte: am gesund gewesenen Fuse sind zwei solche glatte Erhabenheiten, am lahmen nur eine, deswegen, weil dieser verkürzte Fus blos auf den Zehen (just wie bei Frauenzimmern, die hohe Absäze tragen,) ruhte. Kurz, die Knochen der Fuswurzel verändern sich so sehr, daß die Fussohlen zulezt gar nicht mehr wieder in eine gerade Lage gebracht werden kann. Es verursacht deshalb der verkürzte Wadenmuskel Schmerzen, wenn Personen, die auf hohen Absäzen zu gehen gewohnt gewesen sind, ohne Schuhe gehen sollen; darum giengen mit Recht die gemeinen Frauenleute in Holland gern in Pantoffeln. Schon Andry habe bemerkt, daß hohe Absäze an Schuhen das Rückgrad junger Mägdchen krümmten. — Der Absaz sollte, um die Linea propensionis des Borellus unterstüzen zu können, 1/4 der Fuslänge haben, denn die Basis des Absazes müsse von Rechtswegen just in diese Linie fallen. Gebährende, die hohe Absäze tragen, sind gezwungen, sich nach hinten zu beugen: dadurch krümmen sich die Lendenwirbelbeine nach einwärts,

und

und verursachen, daß sich der Kopf des Kindes einkeilt. Eben deswegen fielen Frauensleute so oft, und brächen sich die Kniescheiben, welches bei Mannspersonen viel seltener sei.

3. Kap. Von der Fussole. Die Zehen betrügen ohngefehr 1/3 der Fuslänge; und natürlich sei der zweite Zehen der längste, wie man an den Meisterstücken des Alterthums finde, ohngeachtet Albr. Dürer, J. de Wit (dem die holländischen Mahler, weil seit A. Dürer kein besserer in den Proportionen vorhanden sei, als Muster folgten) und selbst der grose Albinus, oder, wenn man ihn entschuldigen wollte, Wandelaer und Cheselden, bildeten die Lage der Zehen krüpelicht ab, aus Vernachlässigung des Studiums der alten Kunstwerke; hingegen Vesalius bildete die natürliche Beschaffenheit ab, und so auch Genga und Sue. Auf den Dörfern in Holland indessen haben sie die sehr vernünftige Gewohnheit, jedem Fus seinen besondern Schuh zu machen; weil der rechte gar nicht dem linken gleich ist; die hölzerne Schuhe würden ja immer mit dieser Vorsicht gemacht, und doch solle der Schuh durchaus eine symmetrische Form haben; die der Fus doch nicht hat.

4. Kap. Vom Gehen überhaupt. Um sich nicht zu stosen, müsse man sich just so hohe Absäze machen lassen, als die meisten Pflastersteine des

Orts

Orts, an dem man lebt, hervor stehen. Vornehme Frauenzimmer giengen just so, wie die vierfüßigen Thiere, meist auf den Zehen; hingegen Frauensleute, die viel gehen müsten, zögen Mannsschuhe vor. Hinkende Personen müsten hohe Absäze am kranken Fuse tragen, weil ohne selbige sich das Knie des Gesunden beugen, und dadurch den lahmen Fus noch verschlimmern würde. Gelegenheitlich bemerkt er, daß die sogenannten Klopfüse in Mutterleibe aus Mangel an Raum entstünden: die Erfahrung habe ihm die Schwierigkeit, und die Zergliederung die Unmöglichkeit, dieses Uebel zu heben, gelehrt. Im J. 1777 zergliederte Hr. C. ein solches Kind: er fand die beiden Astragalos an ihrem Collo stark zusammen gedruckt, und daß daher die Füse durch den Musculus tibialis anticus & posticus sehr nach innen gezogen waren, die Muskeln des Wadenbeins hatten dadurch ihre Stärke verloren, und konten den Fus nicht mehr nach aussen ziehen; ja selbst das Fersenbein war schief, und durch die Muskeln verändert, und wegen der Verkürzung des Tendinis achillis konte die Ferse den Boden nicht berühren. Die vorgeschlagenen Maschinen helfen nur sehr selten, wenn nämlich das Uebel sehr gering sei; doch begreife er noch nicht recht, warum Klopfüse gemeiniglich mager wären.

5. Kap. Von den Eigenschaften des Schuhes.

Die Schnalle müsse weder zu hoch noch zu niedrig, sondern just auf dem Rücken (bei Albinus Tab. Musc. IX. κ λ) sizen. Eine mittelmäsig grose Schnalle ist besser, als eine kleine, oder ein Riemen, weil leztere den Schuh nicht genug befestigten. Die grosen Schnallen sind sehr unbequem, weil sie den Rücken des Fuses, der keine Zirkelfläche, so wie der Bug der Schnalle, ausmacht, drücken, auser wenn man eine jede auf jeden Fus eigen formen liese. Ehe man ein halb Jahr alt werde, habe man schon verunstaltete Füse. Er billigt in dieser Rucksicht sehr die seit kurzem bei Vornehmen eingeführte Mode, kleine Kinder eine lange Zeit barfus laufen zu lassen.

6. Kap. Von der besten Schuhform. 1) Sie müssen, wie oben erwähnt, gemessen werden; 2) jeder Fuß müsse seinen eigenen Schuh haben; 3) die wahre Fußbreite müsse mit einem Testerzirkel so breit als möglich bestimmt werden; 4) vorwärts müsse der Schuh rund sein, um den Zehen den erfoderlichen Plaz zu geben; 5) vorne ein wenig hoch, um nicht auf unebenem Pflaster anzustosen; 6) der Kloz oder Absaz müsse so hoch sein, als das Hervorstehen der Pflastersteine beträgt; 7) die Schnalle muß just, wo sich die Knochen des Vorderfuses mit den zwei andern Knochen des grosen Zehen verbinden, auf den keilförmigen Knochen ruhend sizen. Kinder sollten durchaus sehr weite und vorn runde Schuhe und von weichem Zeuge haben.

7. Kap. Von den durch schlechte Schuhe verursachten Uebeln und Mitteln dagegen. Ein in einem halben Jahre nicht zu heilender Schmerz von einer callösen Borke am grosen Zehen hob er fast im Augenblick dadurch, daß er den grosen Zehen gleichsam in ein Futteral von Korkholz steckte, und dadurch vor dem Druck verwahrte. Und eben so heilte er einen gleichen Zufall am kleinen Zehen. Auser bessern Schuhen bei Leichdornen sei nichts besser, als das Unguentum e Ranis cum Mercurio quadruplicato. Zulezt von in wahre Krallen ausgewachsenen Nägeln, z. B. bei einer Frau wurde der Nagel am grosen Zehen so ungeheuer, daß er alle übrige Zehen bedeckte. Bisweilen sahe Herr C. eine harte schwammichte Substanz unter dem Nagel hervorkommen, die zu einem Horn oder Kralle wird; es ist aber gar nicht (wie man aus Vorurtheil glaubte) gefährlich, diese Substanz, nachdem sie vorher erweicht worden, mit Vorsichtigkeit wegzunehmen.

V. Von der feinen Lebensart

Von Herrn Hoffammerrath Bingner.

Einer der grösten Geister Englands, ein Mann von altem Hause, welcher die höchsten Würden be-

gleitet hat, führte Leuten vom Stande, so sich eine besondere Ehre daraus machen, eine gute, feine, ihrem Stande gemäse Lebensart zu haben, und artige Hofleute zu sein, zu Gemüthe, daß der Mann von guter Lebensart ganz nahe an den Weltweisen gränze, und daß man, um durch erstere sich auszuzeichnen, von den Lehren und Gesinnungen leztere durchdrungen sein müsse. Die Wahrheit dieses Ausspruchs liegt helle zu Tage. Eine gute, feine Lebensart sezt sich vor, den Schein der Gefälligkeit und Wohlthätigkeit gegen andere zu äusern, den unangenehmen Leidenschaften zu gebieten, in den Sitten der Welt bewandert zu sein, jedermann nach seinem verschiedenen Gemüthskarakter zu seinen Absichten gebrauchen zu wissen, und durch in die Augen fallende Kenntnise und eine edle Denkungsart die Herzen der Menschen an sich zu ziehen. Diese Erfodernise bilden den Mann, der die Welt, die Menschen und sich selbst kennt, und sein Herz nach den Lehren der Weisheit zur Tugend lenkt. — Sollte die Sage des gelehrten Engländers, oder eine neuere Mode, manche den Engländern und Franzosen nachäffende Grosen mit einigen sogenannten neuen Weltweisen bekannt gemacht, und sie bei solchem epigrammischen Wiz, Verhöhnung derer, so nicht ihrer Denkungsart sind, und bittern Spott für wahre Weisheit erkaufen lassen? So viel ist gewiß,

daß

daß dieser Erwerb zu nichts weniger, als der feinen Lebensart gehöre, und den Mann von Stande, welcher durch sein edles, wohlthätiges Betragen über andere sich erheben muß, weit herabseze.

Bei allen Worten und Handlungen desjenigen, der des Berufs der Vorsehung nicht unwürdig erscheinen will, muß die Absicht, seine Nebenmenschen vergnügt und glücklich zu machen, hervor leuchten. Grösere Macht, höherer Stand müssen ihm immer Gelegenheit geben, selbigen zu zeigen, daß er auch dem Geiste und Herzen nach über sie erhaben sei. Wirken diejenigen, welche niedriger stehen, mit ihm zu gleichem Zwecke: so ermangelt er nicht, durch Lobsprüche und Aufmunterungen, se auf diesem guten Wege zu erhalten; verfehlen se des Zwecks, oder sieht er, daß sie unschickliche Mittel gebrauchen: so warnt er sie, wie ein gütiger Vater seine Kinder warnt, und weist sie zurechte. Er wird nie den guten Willen, den durch Güte umzubildenden Karakter eines Menschen, dem Kizel eines epigrammatischen Einfalls, einem bittern Spotte aufopfern. Er sucht jedermann seine Pflicht angenehm zu machen, nicht ihm solche zu vergällen. Er wird nie gegen die, welche nicht gleiches mit gleichem vergelten können, mit Waffen kämpfen, deren sie sich nicht gegen ihn bedienen mögen; ein Kampf, der eine feige Memme

 verräth,

verräth, und keinem Manne von Muthe geziemt. Da der Spott die Stelle der Gründe einnimmt, und nach Lucian, Jupiter nach dem Donnerkeile greift, wenn er unrecht hat: so zeigt dies nichts weniger, als eine gesezte, von den Lehren der Weisheit erfüllte Sele. — Vielmehr erniedrigt man sich selbst, da man den, so man schimpft, herabsezen will, und eben dadurch zu erkennen giebt, daß man ihn ansieht, als ob er uns gleich, oder über uns erhaben sei. Dies zeigt auch eine Sele an, deren Blick nicht gerne auf dem Schönen, Grosen und Edeln haften bleibt, sondern auf dem Häßlichen, Niedrigen und Pöbelhaften verweilet. Sie will in diese dunkle, ungestaltete Schranken, welche ihr natürlich sind, andere auch hinein treiben, und es ist ihr, wegen Kenntnis ihres eigenen misstinigen Selbstes, unnatürlich, ihnen etwas Gutes, Harmonisches beizulegen.

Wie unglücklich werden diejenigen, welche sich dergleichen Gemüthern nähern müssen, und wie unselig der Stat, in den sie Einfluß haben! — Neben ihnen seine Laufbahne, in Paralellinien, wo sie weder ihn noch er sie durchkreuzet, leben zu können, ist der beste Wunsch des gutgesinnten Mannes. — Allein wie viel schadet dieses der geselligen Verbindung, vermög deren so viel Menschen, als möglich, in einander einwirken, so ein Ganzes bilden, und

sich

sich mit einem Geiste beselen sollten? — Wann gelobende Unfruchtbarkeit häusliches Glück bei mehreren verstört, wann es gleich einzelne Glieder einer Familie stüzet: so stört eben so Muthlosigkeit und Unthätigkeit, welche bitterer, nicht zu erwiedernder Hohn und Schimpf von oben herunter verbreitet, das Wohl des bürgerlichen Glückes. Kälte und lethargische Bewunderung oder auch wohl Entsezen treten an die Stelle der innigen herzlichen Achtung. — Auch so würden wir selbst die Sonne ansehen, wenn sie nicht neue Kraft und Leben uns einflöse, und das Sinnbild der Wohlthätigkeit wäre, wie Hagedorn sagt:

„Dann so bewundert man im Reiche der Natur,
„Der Sonne Mild und Kraft, nicht ihre Höhe nur.

VI. Brief an den Hrn. Küster *** zu M... über den Misbrauch des klingenden Bettelsacks unter der Predigt in christlichen Kirchen.

Mein werthester Herr Küster!

Unter den unanständigen Gebräuchen bei dem Gottesdienst der Christen verdienet gewiß der zwischen der Predigt und Hohen Aemtern herum sumsende Klingelbeutel den Staubbesen. Oefters

dachte ich mit Ungeduld dem Ursprung dieser Betelmethode nach; ich konte keine andere Ursache finden, als daß dieser Beutel eine klingende Satyre gegen die Predigtschläfer sein müsse. Freilich wirket manche Predigt auf die Andacht der Gemeinde besser, als die stärkste Dosis Opium; aber wer berechtiget inzwischen den Kirchenvorsteher, wachende Zuhörer mit seinem von Gold oder Silber gestickten Bettelsack zu zerstreuen, oder gar mit seiner schwarz lakirten durch weise lederne Handschuhe fortglitschenden Stange Nasenstüber und blaue Mähler auszutheilen? Haben nicht der Prediger und Zuhörer christliche Geduld genug vonnöthen, das unanständige Räuspern, Husten und taktmäsige Nasenpuzen auszuhalten? Ist vielleicht dieser elende Misbrauch deshalben nicht abzuschaffen? damit der niedlich gepuzte Herr Beutelträger Gelegenheit haben möge, die christliche Gemeinde zu überzeugen, wie schön sein blauer Mantel mit goldenen Borden besezt sei? *) Bei dieser Betrachtung fällt mir das hier einschlagende Epigramm ein, welches ich vor kurzem gelesen habe:

Thomas

*) Schön gepuzten jungen Frauenzimmerchen, welche ihren Pfenning nicht gleich bereit haben, läst bisweilen der launichte Beutelträger den Klingelbeutel auf den Schos fallen, und so lang da liegen, bis ihre Barmherzigkeit thätig wird. Wahrhaftig, sehr auferbaulich an einem so heiligen Orte! Anmerkung des Sezers.

Thomas.

Hör doch, lieber Nachbar Veitel!
Sag, warum der Klingelbeutel
Wenn der Pfarrer predigt, girrt?

Veitel.

Weil von seinen lieben Schafen
Die so auferbaulich schlafen
Mancher aufgewecket wird.

Wäre es nicht anständiger, mein werthester Herr Küster! wenn bei jeder Kirchenthüre vor oder nach der Predigt ein meinetwegen zierlich gepuderter und gepuzter Kirchenvorsteher stünde, und ohne zerstreuendes Geräusche die Beisteuer gutherziger Christen sammelte? Möchte doch dieser Vorschlag von vernünftigen Pfarrern und Kirchenvorständen gebilliget und eingeführet werden. Dieses wünschet mit mehreren andern Christen

Mein werthester Herr Küster!

Freidorf den 10 Lenzm. 1782. Ihr deutscher Michel.

VII. Gelehrte Anzeigen. (Vatterländische).

Wir glauben nicht unpartheischer zu Werke gehen zu können, als wenn wir hier dasjenige Urtheil über die Fortsezung der Klaßiker, die hier in der neuen Hof- und akademischen Buchhandlung er-

schei-

scheinen, einrücken, das jüngst in den göttingischen Anzeigen von gelehrten Sachen gestanden, so unter der Aufsicht der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften allda herausgegeben werden s. 18. Stück vom 11. Hornung 1782 S. 143. — Mannheim.

Einer der nüzlichsten Abdrücke, welche die hiesige Gesellschaft geliefert hat, ist wohl der von den römischen Schriftstellern über den Landbau: eine der fruchtbarsten und dem Geiste unserer Zeiten am meisten angemessene Lektüre, die selbst in den Schulen mehr Plaz gewinnen sollte: Scriptores rei rusticae veteres Latini: Cato & Varro machen einen Band Octav, Columella in 2 Bänden, Palladius und Vegetius, jeder einen Band. Alles nach der gesnerischen Ausgabe leserlich, bequem und sauber abgedruckt.



Pfalzbaierische Beiträge zur Gelehrsamkeit.

4tes Heft. Den 1. Ostermonat 1782.

I. Warum nüzt oft alles Schreiben so wenig, so gar nichts?

Wer etwas schreiben kann, ohne unruhig zu werden, wenn er wahrnimmt, daß man es weder ansehe, noch achte; wahrnimmt, daß es nicht das Geringste wirke, und ändere, daß von dem Samen, den er ausstreute, nicht ein Hälmchen aufgehe: dem, deucht mir, kann man im voraus wenig Beruf und Fähigkeit zutrauen, etwas Gutes zu schreiben. Die Gedanken und Absichten eines Schriftstellers müssen aus dem Kreise der Erde entstehen, auf welcher er schreibt, und wieder dahin gehen, sich daselbst ausbreiten und etwas hervor bringen wollen. Ich meine hier nicht jene Begierde nach Zeitlob und Volksrühmen, welches heute manchmal auch dem seichtesten Werke durch List und Zufall zu Theil wird. Es muß dem Mann, ohne Rucksicht, ob man seine Eitelkeit befriedigen werde, unmittelbar daran liegen, und auf gewisse Art zu seiner Ruhe gehören, daß etwas von dem,

was er erinnert hat, aufhöre, oder beginne, und es ist ein rühmliches, oft nüzliches Misvergnügen, wenn es ihm bei allem, was geschieht, noch vorkömmt, es sei nur die Hälfte geschehen.

Und gleichwohl dürfte in manchem Lande alles, was geschrieben wird, diese Stunde aufhören, ohne daß darum die Geschäfte einen andern Gang nehmen, und die öffentlichen und besondern Angelegenheiten ins Schlimmere verfallen. Und die Maler und Bildhauer dürften ihre Werkstätte schliessen, und die Schauspieler ihre Bühnen, und was sich immer einer Kenntnis der Künste, und eines Umgangs der Musen rühmt, dürfte schweigen: es würde (die Verlegenheit, in welche man gerathen würde, seine lere Stunden auszufüllen, abgerechnet) nicht das Geringste nach sich ziehen. Mitten unter Flöten und Nachtigallstimmen bleibt daselbst das Gefühl roh, oder verschlimmert; mitten unter Dichtern und Philosophen, und Meistern aller Künste, unter Entdeckern und Verbesserern wird manchmal der Einwohner nicht glückseliger, der Ackerbau, die Gewerbe und Manufakturen verfallen, oder bessern sich nicht; die Wälder werden oder bleiben licht, und vor dem magern Pflug zieht eine armselige Kuh. Der Glaube, daß die Tugend sich selbst belohne, und daß das Bewustsein rühmlicher Thaten die herrlichste Schaubühne sei, nimmt

ab,

ab, die grose Einfalt der Sitten schwindet, und bei vornehmen Tafeln befallt fette Finger das Zittern heimlicher und bösartiger Fieber.

Besser wäre es beinahe in solchen Zeiten oder bei solchen Schriften, es würde gar nichts geschrieben, damit wenigst die Neuheit, wenn es wieder einmal geschehe, Neugierige erweckte, oder ein innerer Ungestüm den Besizer reiner Wahrheit nöthigte, das feige Stillschweigen zu brechen, und Worte gegenwärtiger und drückender Bedürfnise zu reden. Die Langweil und Gleichgiltigkeit, mit denen man eine Schrift für die gute Sache aufnimmt, schadet dieser in mancherlei Betracht mehr, als man sich vorstellt. Es ist ein groses Uebel, und ein Zeichen, daß vieles aufgehört habe, wenn man gewohnt wird, sich öffentliche Vorstellungen thun zu lassen, ohne ihrer zu achten, und der würdige Schriftsteller verliert alle Hoffnung, und mit dieser alle Lust, etwas, wozu ein thätiger Leser, und Fleis, und Anstrengung gehören, zu unternehmen.

Wenn ein Mensch, der nie ein Buch sah, in unsere Bibliotheken käme, unsere Buchläden besuchte; wenn er die manichfaltigen Werke der Künste, und alle die Bemühungen und Anstalten betrachtete, von deren Einflus in alle Theile der Aufklärung, Verfeinerung und Reinigung der Sitten beinahe wieder neue Bibliotheken geschrieben wor-

den: was würde er von diesen Menschen denken, die bei einer so unbeschreiblichen Menge von Hofmeistern, (wenn ich diejenigen, die an ihm verbessern, so nennen darf) kaum gelernt haben, wie sie mit aufgerichtetem Körper da stehen, wie sie, ohne sich zu schaden, Speis und Trank zu sich nehmen, oder ein mit Geschicklichkeit verfertigtes Werk, ohne etwas an selbem zu zerrütten, in die Hände fassen sollen? Was aber auch, in Betracht so vieler ursprünglichen Güte des Menschen, von dem innern Werthe dieser Lehrer, und ihrer Art, das unwissende oder kranke Publikum unterrichten? Wenn die geistigen Speisen, womit man die Leser nähret und überladet, nie zu Blut werden: sollte immer die Schwäche dieser leztern, oder sollte die Unmöglichkeit, jene Nahrung zu verdauen, die Quelle der verschwindenden Säfte sein?

Wo es immer liegen möge, man kann ihm nie zu oft nachspüren. Wenn wir diese Erscheinung so gewohnt sind, daß sie uns nicht mehr befremdet, desto schlimmer für uns; desto kläglicher für unsere Empfindung, wenn uns eine Wunde nicht rührt, sie sei denn dem Herzen nahe gekommen.

Es fehlt unsern Schriften nicht so allgemein an geistreichen Verfassern, daß ich hier zwischen den guten und den unfähigen einen Unterschied machen, und diesen leztern die ganze Schuld des geringen,

lang-

langsamen und einseitigen Nuzens auf die Denkungsart und Erfrischung der öffentlichen Thätigkeit beilegen möchte. Freilich tragen diese nicht wenig bei, jene zu verdunkeln, das ist, die Hochachtung und Erwartung des Publikums für Schriften überhaupt zu mindern, und ihre Lehrbegierde zu ermüden; freilich schreiben, und zumal in unsern Tägen, überaus viele, welche nicht zu glauben scheinen, sondern glauben, zum Schreiben gehöre weiter nichts, als daß man die Kunst erlernt habe, seine Worte nach den Gesäzen der Sprachlehre an gehörige Pläze zu stellen, oder die Dreustigkeit besize, dem Leser, ohne ihm etwas, das seine Vernunft erbauen könte, zu sagen, alle Augenblick seine Unvernunft vorzurücken. Hier ist nur von denen die Rede, bei welchen es Schade ist, daß sie nicht so etwas Gutes schreiben, damit man sie besser lesen möchte, oder daß man sie nicht so gut liest, als sie geschrieben haben.

Der gröste Theil von uns erschreibt sich nur darum das Leben eines Tages, weil er, so bald er die Feder ergreift, für die Unsterblichkeit schreiben will. Die Männer wollen durchaus etwas Fremdes, etwas Hohes, etwas, das über ihre Person Verwunderung erwecken soll, schreiben. Sie wollen mit aller Gewalt als Heilige verehrt sein, und richten sich einen Schein um den Kopf, der den frei-

willigen Glanz bescheidener Tugenden vorstellen soll. Daß sie jemals nachdächten, welches dann eigentlich die Dienste seien, worin das Volk ihrer bedürfe, so weit kann sich ihr Geist nicht erniedrigen. Sie wollen nun einmal erhaben, und von wenigen verstanden, und von allen bewundert sein. Doch dies ist bei weitem nicht das Aergste, was man jezt an denen, welche schreiben, bemerket.

Ein groser Theil hat bei allem Schreiben keine andere Absicht, als die, sein Glück zu machen, sich Gelegenheiten zu Aufwartungen, Empfehlungen und dergleichen zu öfnen, und von Verdiensten reden zu können. Aus diesem Grunde flieset die Quelle ihrer Gedanken, dahin fliest sie wieder zurück. Wenn vormals die Zueignungsschriften ein Mittel waren, im Gallakleid betteln zu gehen: so sind es nun gleich ganze Werke. Man sucht den Sinn des Herrn, der einen befördern kann, nachzuahmen, seine Ausdrücke einzuschalten, und seinen Anstalten Lobsprüche beizulegen, über welche er selbst, wenn er sie insgeheim liest, des Lachens sich nicht wird enthalten können. Andere wollen sichs aus eben der Ursache mit niemand verderben. Sie erzählen blos ihre Gedanken und Wahrheiten, ohne sie in Schuz zu nehmen. Wie soll da etwas in den Leser hinein gehen, wo nichts enthalten ist? In dem Entwurfe ihrer Gebäude liegt keine Leidenschaft,

keine

keine Anlage, woraus sich erkennen lies, wem jenes angehören sollte, und das Ganze steht ohne Leben und Nachdruck da, unfähig, wenigst die Verachtung derer, die es ansehen, auf sich zu ziehen. Jede kleine Wärme, womit sie einige Ausdrücke geschrieben zu haben glauben, erschreckt sie, und was andere tausend mal kühner und freier gesagt haben, das holen sie aus, oder zerschneiden es in verschiedene Figuren, legen es dann, mit Blumen geziert, wie ein Zuckerwerk, auf einen Teller, und, indem sie ein sauberes Serviette in die Hand nehmen, reichen sie es dar, mit der Reverenz und der Bitte an den gütigen Leser, nur wenigst so viel, als ihm davon schmecken würde, zu kosten.

Andere machen sichs weit bequemer. Sie geben dem Volke, was sie selbigem, wenn sie ehrliche, oder ihrer Sache kundige Männer wären, benehmen, oder mäsigen und zurecht führen sollten, und suchen daher ihren Beifall da, wo sie gewiß sind, denselben zu finden. Hierin besteht noch diese gegenwärtige Stunde, wenigst grosen Theils, die Philosophie des Theaters, dieses mägdchenhaften Gerippes, das vor jeder Mannsstimme zusammen fährt, und seine Freude bezeigt, in Fächeln lauer Winde liegen, und sich entkräftete Liebesmärchen voll Ohnmacht erzählen zu lassen. Hier darf man reden, was zu reden sich im gemeinen Leben, wo

man sich freilich wohl denken mag, jedermann schämen würde, thun, was allen Wohlstand beleidigte; wenn es nur gefällt, und denen, welche, weil sie mehr, als andere bezahlen, die Sache am besten verstehen, wohl thut: so können die Verfasser versichert sein, durch ihre Maschinen etwas Willkommenes geredet und gethan zu haben. Es hat immer mehr Dichter als Weise gegeben, und wer sollte dem grosen Haufen derselben zumuthen, daß er die gewöhnliche Bahn des Beifalles verlassen, und auf Gefahr, ob er für gesunde Speisen auch die für seine Absichten erfoderliche Anzahl von Gästen finden werde, es wagen sollte, den Ton des Leichtsinnes aufzugeben, und, statt von Narren Gewinn zu ziehen, die Klügern zu befriedigen?

Die vielen und heftigen Streitigkeiten, womit oft sehr fähige Schriftsteller von Zeit zu Zeit das Publikum ärgern, sind ein zuverläsiger Beweis, daß ihnen immer weniger an der Sache des Publikums, als an ihrer eigenen Haussache gelegen sei. Viele dieser Gelehrten stehen, gemäs ihrem Betragen, noch buchstäblich in der Meinung, man schreibe blos wieder für Zunftgenossene, blos um in Bibliothecken zum Nachschlagen und Citiren gestellt zu werden. Sie würden die ersten sein, welche lachten, wenn man ihnen vom Volksgebrauche etwas vorsagen, oder ihren Werken die Zumuthung,

daß

daß sie in die gemeine Art, zu denken, einwirken möchten, auflegen sollte. Es ist ihnen alles einerlei, ob sie eine Schrift über die Pyramiden, oder über ihre Vatterstadt verfertigen, und sollte ihr Buch keine Sele auf dem Erdboden angehen, wenn es nur da steht, so sind sie von Herzen zufrieden.

Aber einige verwerfen alles, was zur Beförderung der öffentlichen Einsichten geschrieben werden kann, aus wirklichen Gründen, so nennen sie nämlich ihre Bedenken, welche sie immer auf die Bahn bringen, wenn über die Nothwendigkeit der berufenen Aufklärung und starken Schriften, wodurch dieselbe befördert werden sollte, eine Erinnerung gemacht wird. In unsern Tägen, sagten sie, hat unser Volk auf der Bühne der Geschäfte keine Rolle mehr, und die Meinungen desselben geben der Sache kein Gewicht. Es ist vergebens und thöricht, diejenigen von den Künsten und Pflichten eines Helden wissen zu lassen, welchen zum Heldenthum alle Gelegenheit benommen ist. Alles hänge gegenwärtig von der isolirten Willkühr einiger Wenigen ab, und das Beste und Heilsamste, was die übrigen lernen können, sei, so wenig, als möglich, von allem, was man sie thun heist, zu verstehen, und sich mit unumschränktem Zutrauen, daß alles zu ihrem Besten geschehe, zu bereden. In dieser bekannten Sprache liegt sehr viele Wahrheit, aber

auch eben so vieler Grund ihrer eigenen Widerlegung. Es würde nie von Wenigen abhängen, zu sein, was sie wollen, wenn man der Vielen immer so gar nicht achtete. Wie wenn die Sonne eine gewisse Höhe erreicht, man darum, weil man Winterkleider anzieht, vergebens dem Winter ruft: so sind diejenigen, welche eine oder mehrere Stufen höher stehen, so bald die Menge sich schwinget, genöthigt, hinan zu steigen. Was nicht aus Tugend und freiem Willen geschehen möchte, geschähe aus Nothwendigkeit, und ein hoher Grad von Verfeinerung, wozu man die Gemeinen erhübe, würde bald auch die Ausgezeichneten etliche Stufen empor heben. Ein gesunder Verstand, ein guter Rath würden nicht mehr so kostbare Dinge, und plumpen Streichen würde alle Möglichkeit benommen sein, vermög etlicher dunkler Lappen, für herrliche Rathschlüsse tiefer Weisheit zu gelten. Es würde aus der Mode kommen, wenn sie wo sein sollte, sich einzubilden, daß alles gut und löblich gethan sei, was man zu thun Macht und Gelegenheit hat.

Daß wenig, was wahrhaft nüzen könte, geschrieben wird: wie, wenn es auch daher käme, daß gleichfalls des Wenigen, wirklich gut Geschriebenen in manchem Zeitalter nicht im Geringsten geachtet wird? daß alles, was die Erweiterung der menschlichen Kenntnise, die Bildung und Befesti-

festigung des Geschmacks betrift, von weitem nicht als Statssache betrachtet wird? Was hülfe es da, wenn Apelles und Phidias aufstünden, wo niemand gemahlt, niemand durch ein Werk des Meisels geehrt sein will? Ich mag die Oerter nicht zählen, wo auch der gute Schriftsteller nicht mehr, noch weniger, als jeder Zeitkürzer geschäzt wird. So lange er unterhält, und den Tagdieben die lange Weile wegscherzt; so lange er lobt, wo nichts vorhanden ist, oder etwas zu ihrer Ehre sagt, das man lesen kann, ohne daß man etwas kostet: brav! herrlich! unvergleichlich! aber nicht so bald ist die Rede, daß man jenen garstigen Misbrauch abstellen, daß man jene Einrichtung, die so viel Gutes verbreiten würde, treffen, daß man die Fähigkeiten aller Arten ermuntern, den Kunstfleis wecken, und den Geist der Industrie beleben soll: siehe, da wird der Mann ein Pedant, morgen wird er unausstehlich; er hat nachgelassen, ist trocken, langweilig, mürrisch geworden, hat den Ton der guten Welt vergessen, und in künftiger Woche wird er anfangen, gefährlich zu werden.

Wie oft Gebüsche anfliegen durch Zeit und Zufall: so bleibt in manchem Lande die Sammlung, das Fach und der Reichthum von Kenntnisen immer ein Werk des Ungefährs. Wenn daselbst über nichts gedacht, und nichts geschrieben werden sollte: so

würde

würde man darüber eben so wenig bestürzt sein, als man sich im Ernste erfreuet, wenn eine nüzliche Wißbegierde, und ein rühmlicher Wetteifer mit andern Nazionen in Absicht auf Werke des Geistes den ersten Flug zu wagen beginnet. Wenn nun schon die Eitelkeit, die Gewinnsucht, und eine Menge anderer eigennüziger Absichten im Wege stehen, daß wir bei der grosen Anzahl von Schriften immer nur wenige erhalten, die wahrhaft nüzen könten: was soll solche, die es wirklich könten, ermuntern, wenn man von Schriften überhaupt nichts erwartet, und nicht daran denkt, dieselben bei irgend einer wichtigen Angelegenheit zu Siz und Stimme zu rufen?

Wer hört es nicht gerne, wenn man ihm sagt, daß in dem Lande, wo er geboren worden, die Kraft der Menschheit ungeschwächt blühe, daß die ungekränkte Vernunft anordne, jeder Unterthan gehorche, nicht weil er muß, sondern, weil er will, daß der Ruhm der Nazion nicht in Beschreibungen, sondern auf dem Felde und in dem Walde, in dem Hause und auf dem Angesichte jedes Eingebohrnen lebe? Wohl! in diesem Stat wird es den Männern des ersten Ranges, so wie es schon ehemals war, eine vorzügliche Ehre sein, unter der Klasse der guten Nazionalschriftsteller zu erscheinen. In diesem Stat wird es unabänderlich zu den vornehmsten

Grundsäzen desselben gehören, daß man das Nachdenken aller Unterthanen in einer steten Bewegung erhalte, daß man alle Dinge, welche von ihnen ausgeübt werden sollen, mit denselben auf gewisse Art überlege, und die besten Köpfe zu Rath ziehe. In diesem Stat wird nichts, wie ein Schlag von oben am heitern Himmel, daher kommen, sondern jeden wichtigen Gang, bei welchem der Mangel an Einsicht viele und grobe Fehltritte bei denen, die gehen sollen, verursachen kann, wird man vorbereiten, damit alles, wie von sich selbst entstehe, und von innerer Lust und Neigung ausgeführt werde. In diesem State werden die männlichen Schriften im klaßischen Ansehen stehen; sie werden Ernst und gebildete Freiheit athmen, und unter die Schäze gehören, worauf jeder Inländer stolz sein wird. In diesem State wird den Geschäften ein Geist eingeprägt sein, der die Fassung eines jeden prüfen, und die Theilnehmer in Stand sezen wird, auch da, wo Fleis und Redlichkeit gleich sind, den bessern Kopf von dem mittelmäsigen wegzukennen.

Was noch vollends alles in Verwirrung sezen kann und wird, sind die **gewaltigen Lücken, welche man oft unter den Kenntnisen und der Denkungsart eines und eben desselben Volkes bemerket.** Nichts müste uns mehr erschrecken, als wenn diese Ungleichheit der Begriffe, und der

Auf-

Aufklärung in eben demselben bürgerlichen Körper wie eine sichtbare Gestalt uns erscheinen sollte; wiewohl es nicht möglich ist, so viele unförmliche Trümmer in einer Gestalt sich zu denken, Theile, die sich einander gerade das Gegentheil sind, Licht und Nacht, Belesenheit und Haß alles dessen, was dahin gehört, Schwelgerei und Krankheit faulender Kenntnise, und äuserste Armuth an aller menschlichen Bildung, Bereitwilligkeit, sein Vermögen und sein Leben hinzugeben für die gute Sache, und Gelächter über alle Gedanken dieser Art, äuserste Verschlagenheit und Ränkeschmiederei und Taubeneinfalt der unbefangensten Redlichkeit, das kann sich in die Länge unmöglich wohl vertragen, das muß nothwendig eines das andere hindern, schwächen und aufheben: ja, in einem solchen State, wo dies schwere Uebel allgemein, und doch nicht der gegenwärtige Kummer der Ansehnlichsten unter der Nazion ist, da frage ich nicht mehr, **warum alles Schreiben nichts nüze.**

Vielleicht werden diejenigen, für die man ernsthafte Dinge vorzüglich schreibt, schon nicht so erzogen, daß sie fähig sein könten, etwas wohlgeschriebenes zu lieben, bei einem Buche, dessen Verfasser gedacht hat, etwas zu denken, und ein seichtes, geschmackloses Werk von einem andern, worin ein eigener Kopf liegt, weg zu kennen. Wer in seiner

Jugend

Jugend nicht selbst viel geschwizt und ertragen hat: wie sollte der den innern Werth einer guten Arbeit begreifen? Wie von dem Endzwecke der Gelehrsamkeit und Litteratur etwas ahnden? Viele derjenigen, welchen ihre Geburt eine Stimme oft bei den wichtigsten Geschäften giebt, werden durch Brodlehrer verführt, sich einzubilden, sie hätten den höchsten Gipfel philosophischer Litteratur erreicht, wenn sie Verse lesen, oder einen magern Schauspieler beurtheilen können. Vieles zerrütten, und untereinander treiben können, das, glauben sie, sei gar tiefe Politik, und vieles hindern können, sei brave Einsicht.

Es giebt jezt Philosophen, meine Freunde, welche lachen werden, wenn sie lesen, daß ich in diesem kurzen **Fragment** im Ernste gewünscht habe, gute Schriften möchten Gutes stiften. Dies ist ihnen Schwärmerei, und dieselbe wäre ihnen an jemand, der sich so viel zu sehen dünkt, als sie, unbegreiflich, wenn sie nicht wüsten, daß Zeit und Erfahrung, und Ermüdung und Undank diese frommen Wünsche wohl heilen würden. Aber dabei bleibe ich immer und ewig, in Mittheilung und Verbreitung guter Kenntnise, guter wahrer Gefühle, in Mittheilung der Tugend und Weisheit durch gute Schriften liegt einzig und allein das beste Einkommen, das dauerhafteste Vergnügen, die sicherste

ste

ste Gesundheit des Fürsten und des Landes, dessen wahres Wohlsein auf weisen Grundsäzen, die, wie die Linie des Schönen gesucht werden wollen, beruht. Darum höre ich nicht auf zu fragen: was ist es, das unsere Absichten regiert? Welcher ist der Geist unserer Interessen? Ist es, die Menschheit zu veredeln, oder ist es blos, sich dem Uebel zu erwehren, so gut man kann, vom Gegenwärtigen so viel zu geniesen, als man kann? Ist Adel und Grosheit in dem, was wir thun, oder verstehen wir uns stillschweigend dazu, verkehrten Dingen schöne Namen zu geben? Ist das Gesundheit, was auf unsern Gesichtern roth ist, oder ists Farbe? — Und ich frage nicht einmal, wie Horaz, wenn du etwas Bessers weist, so theile mirs aufrichtig mit, sondern ich glaube, meine Art zu denken und Gutes zu wünschen, sei hier die Beste, und fodere daher von jedem, sich derselben mit mir zu bedienen.

Westenrieder.

II. Fortsezung des Lebens der Theodore von der Linden.

Von Heinrich Stilling.

Hans Jakob von der Linden war den ganzen Weg über mäusgenstille, es gefiel ihm nichts, al-

les, was sein Vatter und seine Mutter sagten, war ihm gar nicht recht gesagt, alle Berge und Hügel, über die sie giengen, stunden ihm nicht am rechten Orte, auch schien es ihm, als wenn die Sonne nicht mehr so wäre, wie ehemals. **Dietrich** und seine Frau waren auch traurig, aber sie spürten das, was ihnen fehlte, nicht eher ganz, bis sie wieder nach Hause kamen, da wars ihnen in allen Winkeln leer, überall war hohe Stille. **Hans Jakob** mochte nichts arbeiten, er war unerträglich traurig, immer stunden ihm die Thränen in den Augen. Der **Blumenhof** war ihm das einzige Pläzchen in der Welt, wo es ihm gefiel, so gar die Zäune dort um den Blumenhof waren ihm ein süserer Gedanke, als alles Vermögen seines Vatters.

Indessen war es noch sein einiger Trost, daß er künftigen Sonntag das liebste, was er auf der Welt hatte, sehen und sprechen würde; dieses machte ihm Freude. Alle Zubereitungen, die diesen Besuch zum Zwecke hatten, waren ihm die liebste Arbeit. So verflossen vier jahrenlange Tage, bis endlich der erwünschte Sonntag anbrach. Es war sehr schönes Herbstwetter, und es deuchte dem jungen **von der Linden** schöner, als der angenehmste Frühlingstag. Um zehn Uhr kam **Hofmanns** bunter Wagen zum Thor herein gefahren, die jungen Eheleute, der alte Bauer und **Clementine** sa-

sen da beisamen, und lachten Freude jedem ins Gesicht. **Hans Jakob** hatte keinen andern Gedanken, als **Clementinen**, er half ihr vom Wagen, und stellte sich seitwärts neben sie hin, **Theodore** sprang herunter, und lebte ganz. Munterkeit, Leben und Wonne war durch ihre ganze Sele verbreitet, man sahe es ihr an, wie sie jezt mit Eile sich entwickelte, so wie eine schöne Blumenknospe, oder ein wohlriechendes Kraut sich an einem schönen Maitage mit grosem Triebe der Vollkommenheit nähert; ein edler Anstand fieng an, in allen ihren Handlungen hervor zu strahlen, so daß sich **Dietrich** nicht recht in das Mägdchen finden konte: denn er hatte nirgend ein feineres Gefühl, als wo sich etwas vom hundertjährigen Gang entfernte; indessen bekümmerte er sich nicht weiter darum, denn er dachte, **das Vögelchen ist gefangen**, und doch irrte er gewaltig.

Dietrich von der Linden und seine eheliche Hausfrau thaten nach ihrer Art ihr Bestes, heute ihre lieben Gäste recht gut und bieder zu bewirthen, und nun fieng **Eva** an (so hies **Dietrichs** Frau) die **Mutterphysionomie** anzunehmen.

Hier muß ich ein klein wenig philosophiren: ich weis nicht, ob meine Leser schon die Bemerkung gemacht haben, daß die mehresten Mütter eine ganz andere Gestalt, Gang und Geberden annehmen,

wenn

wenn sie einmal ein Kind verheirathet haben. Nirgend zeichnet sich diese Veränderung besser aus, als unter den Bauersweibern, wo die Natur am wenigsten verdeckt bleibt, so bald sie eine verheirathete Tochter oder eine Schnur haben, so fängt in ihrer Sele schon ein neuer Zeitpunkt an. Die Oberaufsicht, die sie nun in mehr als einer Haushaltung führen, erhebt ihr Herz und ihren Geist; jezt stellen sich alle ihre Erfahrungen der Einbildungskraft vor, und die Wonne des Regiments dringt durch alle ihre Glieder, so daß mans in ihrem ganzen Dasein merken kann. Oft muß ich lächeln, wenn ich des Sonntags an meinem Fenster stehe, und die Landweiber beobachte, wie sie nach der Kirche gehen, fast wollte ichs errathen, welche schon Kinder verheirathet haben: eine hohe Mine und genügsamer wohlweiser Blick, eine gezwungene Stellung im Gehen und Stehen zeichnet sie vorzüglich aus, und wenn man eine Weile mit ihnen redet, so bedienen sie sich vieler Schleichwege, um das Gespräch auf ihre verheirathete Kinder zu lenken, da wissen sie's dann schon an den Mann zu bringen, wie viel Gutes sie schon in den neuen Haushaltungen gestiftet haben.

Mutter Eva fieng also mit diesem Sonntage an, Schwiegermutter zu sein, und sich bei **Hofmann** und Theodoren in Autorität zu sezen, sie

stellte also in einem gelegenen Augenblicke schon eine Untersuchung an, was sie die Par Tage über gemacht, wie sie die Küche bestellt, und das Vieh gefüttert hätten. Hofmann beantwortete alles selbst auf eine unbeschreiblich gefällige Art, so daß der guten Eva die Lust ankam, ein Par Wochen mit zu gehen, um die blumenhofer Haushaltung recht in Ordnung zu bringen; allein es wurde ihr ein grosmächtiger Strich durch ihre Rechnung gemacht.

Es wird meine Leser wohl nicht sonderlich intereßiren, wenn ich erzähle, wie Dietrich und seine Eva ihre lieben Gäste bewirtheten. Wer ein wenig Weltkenntnis hat, kanns leicht errathen. Wichtiger ists uns, wie Hans Jakob diesen Tag zugebracht habe. Der gute Junge suchte Gelegenheit, mit Clementinen zu sprechen; diese merkte es, und weil sie eine durchaus edle und englische Sele war, so gab sie ihm Anlaß dazu, sie schlug ihm in Gegenwart aller einen Spaziergang vor. Dietrich schielte seine Frau an, und lächelte, Eva zog den Mund in Falten, als wenn Sie's noch überlegen wollte, Theodore strahlte Vergnügen, Hofmann blieb gleichgiltig, er kannte seine Schwester, und wuste, daß alles, was sie thät, in die Ordnung der Dinge gehörte. Der alte Bauer endlich sas, und dachte auf Plane, denn er war noch immer Mentor, und er wurde auch dafür in aller Kraft erkannt.

Hans

Hans Jakob wurde bei Clementinens Antrag roth und bleich, er guckte kaum um sich, weil er glaubte, er würde überall beschämende Minen sehen; als er aber das nicht fand, so erholte er sich, stund auf, und sagte: nun, Schwester! so gehen wir. Clementine stund auf, und gieng mit ihm fort.

Das Gespräch dieser beiden Kinder wird uns wichtig sein, daher will ichs von Wort zu Wort hersezen. So bald sie vor dem Thore waren, fieng Clementine an, indem sie ihn um den Arm faßte: Bruder! wir wollen uns führen, und nun einmal vertraulich zusammen reden.

Hans Jakob. O Schwester! ich bin vergnügter, als ich in meinem Leben gewesen bin, das ist, hol mich Gott! wahr, last uns doch einmal rein von der Brust zusammen reden.

Clement. Das wollen wir, darum hab ich den Spaziergang vorgeschlagen. Ich hab gemerkt, daß ihr mich liebt, ihr seid ein feiner wohlgebildeter junger Mensch, habt ein frommes, gutes, edles Herz, das habe ich aus vielen schönen Sachen erkannt, die mir Schwester Theodore von euch erzählt hat, und endlich habt ihr auch Vermögen genug, um eine Frau anständig zu ernähren, aber eins fehlt euch noch.

Hans Jakob. O Schwester! sagt nicht eins, nicht eins, sagt hundert, ich bin ein grober Kerl,

bin zu nichts nuz, hol mich Gott! nicht, ich kann euch ja nicht einmal einen ehrlichen gescheiten Brief schreiben.

Clement. Nun es gefällt mir, daß ihr erkennt, wo es euch noch fehlt, darum ist euch auch besser zu helfen; seht, jezt will ich euch einen Vorschlag thun, dem müst ihr folgen, so kann alles gut gehen: mein Bruder wird jezt mit seiner Frau eine Reise nach unsern Eltern ins gülcher Land thun, ich reise mit, ihr werdet schon gemerkt haben, daß wir keine Bauersleute sind?

Hans Jakob. Freilich hab ichs gemerkt, aber das macht mir eben Angst.

Clement. Das braucht euch nicht Angst zu machen, folgt ihr mir, so kanns gut gehen, wenn Gott will! Ihr müst von euern Eltern, ihr müst in die Fremde, oder sonst irgend hin, um noch etwas zu lernen, wenigstens ihr müst mehr Wohllebenheit und Anstand haben, und dazu habe ich schon einen Ort ausgedacht, nur das ist das Schwerste, wie wir euch hinweg bringen, denn es muß mit des Vatters Willen geschehen, sonst ist kein Segen dabei.

Hans Jakob. O du lieber Gott! da wird, hol mich Gott! nichts draus, mein Vatter läst mich nicht fort.

Clement. Diesen Winter freilich nicht, aber

ich

ich bin euch gut dafür, daß es im Frühling geschehen wird, da wird, denke ich, euer Vatter selbst kurirt werden.

Hans Jakob. Das wär, hol mich Gott! eine Hauptkur.

Clement. Ihr werdets sehen. Diesen Winter bleibt ihr hübsch ruhig bei euern Eltern, ich will euch schreiben, und ihr könt mir antworten, so wie ihr denkt: künstelt ja an keinem Brief, sondern schreibt nur so, wie ihr sprecht, wir kennen uns ja, und niemand bekommt ja euren Brief zu sehen.

Hans Jakob. Nun da werdet ihr artige Sachen zu lesen bekommen, ich wills aber doch so machen.

Clement. Im Frühjahr wird sichs schicken, daß ihr an einen Ort kommt, wo ihr ganz ein anderer Mensch werdet, wir sind ja beide noch jung, giebt dann Gott seinen Segen, so kann ja binnen ein Par Jahren auch ein Par aus uns werden.

Hans Jakob. Ach Gott! da fürchte ich gar sehr, ihr werdet während der Zeit tausend andere Gelegenheiten bekommen, und den guten armen **Hans Jakob von der Linden** vergessen und verlassen.

Clement. Vergessen und verlassen ist **Clementinens** Sache nicht, aber sich mit einem jungen Menschen ein Par Jahre zu früh versprechen auch

 nicht.

nicht. Wir wissen nicht, was Gott für Wege mit uns gehen will, wenn wir uns nun eine Sache vornehmen, die erst nach etlichen Jahren geschehen kann, so begehen wir immer einen Fehler.

Hans Jakob. Das ist, hol mich Gott! hart gesprochen.

Clement. Ist das hart, Bruder! freilich! ich weis gar wohl, daß zwei, die sich mit Leib und Sele verliebt haben, gar oft geschwind zufahren, und sich so fest an einander knüpfen, als sie können; aber immer folgt viel Leiden drauf, wenns auch recht gut geht: das ist nun meines Thuns nicht, ich habe wohl gut reden, denn ich habe noch nie eine Mannsperson gesehen, in die ich mich so tief verliebt habe; aber ich glaube doch, unser Herr Gott wird mich auch dafür bewahren, ich hüte mich, so viel ich kann, und dann bete ich auch drum, daß er mich nicht fallen lassen wolle.

Hans Jakob. Hm! ihr habt euch noch nie recht verliebt, also in mich auch nicht, da siehts, hol mich Gott! blutschlecht für mich aus.

Clement. Bruder! Bruder! ihr seid nicht auf dem rechten Weg, ich sage euch, vergessen und verlassen ist meine Sache nicht, aber sich sterblich verlieben auch nicht. Ich kann euch sagen, daß ich euch mehr werde lieben, als irgend eine Mannsperson in der Welt, und das ist zum heirathen genug.

Hans

Hans Jakob. Nun das ist, hol mich Gott! auch genug, da gebt mir die Hand drauf.

Clement. Meinethalben, nun müst ihr auch der Mann werden, den ich aus euch haben will.

Hans Jakob. Da werde ich mein Bestes thun, so wahr mir Gott helfe! sagt mir alles, ich will euch folgen.

Clement. Dazu giebts andere Leute, die es für mich thun, jezt will ich euch noch etliche nüzliche Sachen sagen: ich war ein leichtsinniges Mägdchen, dachte über nichts nach, so wie die Kinder zu sein pflegen; meine Eltern aber sind sehr fromme christliche Leute, die führten mich immer zum Beten und zu allem Guten an, aber ich bekümmerte mich wenig drum. Wo es was zu lachen, zu hüpfen und zu springen gab, da war ich die Vorderste. So wurde ich sechzehn Jahr alt. Meine Mutter hatte mich in allem unterrichtet, was einem Mägdchen hübsch ansteht, und mein Bruder und ich musten immer allerhand nüzliche Bücher lesen, um Kenntnise zu bekommen. Jezt gieng nun mein Bruder auf die Universität. —

Hans Jakob. Was! hat mein Schwager gestudirt?

Clement. Ja freilich, und das rechtschaffen!

Hans Jakob. Das ist mir ein Bauer! — da freu ich mich doch, hol mich Gott! wie ein Kind,

wenn ihn mein Vatter einmal recht kennen wird, wie er sich da hinter den Ohren krazen wird.

Clement. Darüber freut euch nicht, das ist ein schwarzer Flecken an euch, daß ihr eurem Vatter nicht gut seid, den kann ich nicht leiden.

Hans Jakob. Ihr habt recht, unser Herr Gott wird mirs vergeben, nun erzählt ihr nur weiter.

Clement. Mein Bruder reiste fort, und ich war aus der Masen traurig, meine Eltern nahmen mich mit auf einen Spaziergang, sie waren auch betrübt, doch aber nicht wie ich. Ich denke mein Lebtag dran, wie mein Vatter und meine Mutter da zusammen redeten, jezt machte das alles mehr Eindruck auf mein Herz, als sonst, sie sprachen davon, wie dies Leben in der Welt nur ein Aufenthalt in einem fremden Lande sei, just so, als wenn ein junger Mensch auf die Universität reiste, es käme dann alles darauf an, daß er auf der Hohen Schule alle seine Stunden wohl anwendete, was er da versäumte, sei auf immer versäumt, wann er dann von der Hohen Schule in ein Amt käme, so würde ers erst finden, wie gut er gehandelt habe, wenn er auf der Hohen Schule fleisig gewesen wäre. Eben so gehts auch in diesem Leben. Dieses Leben ist eine Hohe Schule für die Menschen, je besser wir hier unsere Zeit anwenden, desto besser wirds uns in jenem vollkommenen Leben

ben bekommen. Nun nahm mich mein Vatter an der rechten, und meine Mutter an der linken Hand, sie führten mich zwischen sich übers Feld hin, nun sagte mein Vatter, siehe, liebes Mägdchen! jezt will ich dir etwas sagen, das must du niemals vergessen: du bist nun sechszehn Jahr alt, nach und nach werden sich Jünglinge finden, die nach dir sehen, auch werden sie dich auf allerhand Weise locken, aber bedenke, daß dies Leben kurz ist, daß es lauter Schuljahre sind, ich bitte dich mit Thränen, (er hatte auch Thränen in den Augen) sei behutsam, ich verspreche dir, du kannst dermaleins heirathen, wen du willt, wenn du nur mit deinem Gatten fromm leben und selig sterben kannst, und du nicht gar zu toll hinein plazen wirst; doch das hoff ich nicht von dir. Ich weis nicht, wie es mir damals zu Muthe war, mir wars so wohl, ich weinte, fiel meinen beiden Eltern um den Hals, und versprach ihnen, ewig ihre gehorsame Tochter zu sein, und ein gutes Mägdchen zu werden. Dieser Eindruck ist mir seit der Zeit fest im Gemüth geblieben, doch paßirte den andern Tag noch etwas, das mich ganz und gar veränderte. Des folgenden Tages, so gegen Abend, kam eine Jungfer aus unserm Dorf zu mir, die ein Par Jahr älter war, wie ich, doch waren wir immer die vertrautesten Freunde gewesen, sie sagte mir alles, was

sie

sie auf dem Herzen hatte, und ich sagte ihr auch alles. Dies Mägdchen hatte sich vor ein Par Jahren mit einem jungen Herrn versprochen, er war Advokat, konte sich aber mit ihr noch nicht verheirathen, denn er hatte kein Vermögen, verdiente auch noch nicht genug, und das Mägdchen erbte auch nicht so viel, daß sie davon leben konten. Die Eltern waren zwar mit der Heirath wohl zufrieden, auch waren der junge Mensch und sein Mägdchen recht brave gute Kinder. Allein Thorheit wars immer, daß sie sich versprochen hatten, und sich heirathen wollten, ehe sie Brod hatten. Ich sage, es war Thorheit, ob ichs gleich selbst in dem Fall gethan hätte: denn der Mensch ist manchmal in der Nothwendigkeit, thöricht zu sein. Nun kam das Mägdchen zu mir, sie weinte, und war aus der Masen traurig. Ach Clementine! sagte sie zu mir, wo soll ich hin? — ich bin so traurig, daß mir die Welt zu eng wird. Ach! wo soll ich hin? — Geh doch ein Par Stunden mit mir spazieren. Gerne, sagte ich, ich legte mein Strickzeug nieder, warf meinen seidenen Mantel um, und gieng mit ihr; es gieng so gegen den Abend, die Sonne schien, und es war stilles sanftes Wetter.

Als wir nun auser dem Dorf waren, da sagte sie, last uns dort über die Wiese hinab spazieren, ich antwortete: mir ists recht; wir giengen also,

und

und führten uns an der Hand, nun fieng meine Freundin an, ihr Herz auszuschütten, sie klagte mir, daß sie seit einigen Tagen unaussprechlich traurig sei, und wüste doch nicht warum, sie und ihr Bräutigam seien frisch und gesund, und sonst fehle auch niemand etwas, und doch sei sie so traurig, als wenn die Welt vergehen wollte, wenn sie nun so drüber nachdenke, was ihr denn doch fehle, so könne sie nichts finden, jezt wärs aber so arg mit ihr, daß sie's nicht mehr ausstehen könte. Das gute Mägdchen weinte an meiner Seite laut, ich redete ihr tröstlich zu, aber es half alles nicht.

So giengen wir über die Wiese fort, und endlich kamen wir an ein Wasser, welches ziemlich gros und breit ist, jezt hatte es geregnet, und das Wasser war aufgelaufen; über den Fluß lag ein schmales Holz, nur ein Par Hand breit, doch war es ziemlich eben gehauen, so daß man wohl darüber gehen konte, wenn man nur nicht schwindlich war. Wir giengen eine Weile an dem Ufer auf und ab, der Schatten stieg die Berge hinauf, und die Sonne wollte nun untergehen; Indem wir so gehen, kommt eine Mannsperson auf der andern Seite des Wassers die Wiese herauf, er hatte einen runden Hut auf, und einen weisen Frack an mit grünen Unterkleidern, er spazierte mit einem schmalen braunen Stäbchen auf der andern Seite des Wassers

herauf.

herauf. **Wilhelmine** (so hies die Jungfer) sahe ihn, sie rief: Ach mein lieber **Hermann**! sie warf ihm Küsse zu, er erkannte sie, warf ihr auch Küsse zu, und nun zog sie die Liebe, sie musten zusammen, **Wilhelmine** stund auf dieser Seite an der gefährlichen Brücke, **Hermann** auf der andern Seite, ein Par mal versuchte sie über das Holz zu gehen, aber sie taumelte wieder zurück, **Hermann** versuchte es auch, aber er wurde auch schwindlich, so daß er wieder zurück gieng. Da stunden wir nun, ich widerrieth ihnen beiden, sie sollten wieder nach Hause gehen, es sei zu gefährlich, aber es half nichts, sie strebte hinüber, und er herüber, mir wurde immer bänger, denn mir ahndete ein Unglück, sie sprang auf das Holz, lief fort, und wankte, nun war sie zu weit, als daß ich sie hätte zurück ziehen können. Ich zitterte und schrie, sie stand, schwankte, konte weder hinter sich, noch vor sich. **Hermann** sahe die Gefahr, er rief vor Schrecken, sprang auf das Holz, strebte auf sie zu, um sie hinüber zu führen, er schwankte auch, sie ergriffen sich, schwankten herüber, ergriffen sich noch einmal, und im Fallen waren sie in ihre Arme geschlossen Mund auf Mund!!! —

Clementine stockte hier, Thränen quollen häufig aus ihren Augen die Wangen herab, und **Hans Jakob** schluckste. Sie fuhr fort: mir ward es schwarz

vor

vor den Augen, ich sahe, wie die armen Kinder durchs Wasser fortwalzten, sich immer fester in die Arme schlossen, sich noch ein Par mal küßten, und endlich über ein Wehr, welches das Wasser nach einer Mühle abdämmte, hinunter rollten, wo sie nun in den grosen Wasserstrudel hinein stürzten. Ich lief das Wasser hinab, streckte die Arme nach ihnen aus, und sah sie nicht mehr. Alle Kraft verschwand mir, ich wankte auf den Füsen, sank zu Boden, und wuste von mir selbst nichts mehr. Als ich wieder zu mir selber kam, da fand ich, daß ich im Schos einer Bauernfrau lag, die Thränen in den Augen hatte, mich freundlich anlächelte, und mich mit kaltem Wasser wusch. Die Frau sah so fromm und so brav aus, daß ich alsofort eine grose Liebe zu ihr bekam. Ich fieng laut an zu weinen, und fragte, ob sie wüste, was für ein Unglück paßirt wäre? Sie wies mit der Hand die Wiese hinab, ich schauete hin, und sahe dort einen Trupp Bauern beisammen stehen, welche die beiden Unglücklichen auf dem Trockenen liegen hatten, und um sie her stunden. Ich sezte mich bei die Frau auf den grünen Rasen, es war schon ziemlich dunkel, ich war aber noch zu müde, nach Hause zu zu gehen. Die Frau drückte mir die Hand, und sagte: Jungfer! lasse sie sich das Unglück Lebenslang vor Augen stehen, dort oben war ich im Feld,

ich

ich habe das Unglück von weitem mit angesehen, und Leute zusammen gerufen; die armen jungen Leute! Gott habe sie selig! haben sich zu früh mit einander versprochen, das thut kein gut, die Liebe wird je länger je stärker, wenn man nicht zusammen kommen kann, ich habs auch erfahren; endlich wenns zu lang dauert, so wird nichts Gutes daraus. Wenn endlich die Liebe zu heftig wird, so vergißt man den lieben Gott, und dann ists aus. Hüte sie sich dafür, liebe Jungfer! sie ist ein sehr schönes Mägdchen, und sie wird Gefahr haben, daß sie sich nicht zu früh verliebt. Ich fühlte wohl, daß alles wahr war, was die gute Frau sagte, und ich nahm mir fest vor, im Namen Gottes mich niemals in eine Mannsperson zu verlieben, die ich nicht gleich heirathen könte.

Nun hatte man einen Boten nach unserm Dorfe geschickt, da war nun überall wehklagen. Die Eltern meiner **Wilhelmine** fielen aus einer Ohnmacht in die andere, und damit ichs kurz mache, die beiden Liebenden wurden in ein Grab gelegt, und unter tausend Thränen begraben. Mein Vätter kam, und holte mich von der Wiese nach Hause. Ich war wohl drei ganzer Wochen krank, und konte nicht wieder zurecht kommen, endlich bekam ich Briefe von meinem Bruder, und von seinem Hofmeister, dem ehrlichen klugen und vortrefflichen Herrn

Oster-

Osterfeld, diese trösteten mich wieder ganz, sie riethen mir, ich sollte mich ganz der Haushaltung annehmen, die Mutter ablösen, und alles besorgen, so würde mein Gemüth ruhig werden, dabei sollte ich gute Schriften lesen, erstlich die Bibel, dann Richardsons Romane, besonders den Grandison und noch andere Bücher mehr. Mein Vatter las auch diese Briefe, sie gefielen ihm wohl, er rieth mir auch dazu, und trieb mich an, daß ich beständig etwas nüzliches in der Haushaltung thun muste, und wenn ich etwas Zeit hatte, so muste ich ihm vorlesen; ich kann auch das Klavier spielen. Nun haben wir einen sehr grosen Flügel, darauf muste ich schöne Lieder schlagen, und mein Vatter spielte dann die Violin dazu.

Ich habe auch eine Tante in Aachen, die besuchte ich zuweilen. Sie ist eine sehr christliche vernünftige Frau, die brachte mich dann auch in hübsche Gesellschaft, wo ich lernte mit vornehmen Leuten umgehen, ohne daß ich sündigte. Seht Bruder! so hab ich gelebt, bis mein Bruder vorm Jahr wieder kam. Ich habe viele junge Herren gesehen, in die ich mich wohl hätte verlieben können, und die auch sehr nach mir trachteten, aber so bald ich merkte, daß sie mir gefielen, so zog ich mich zurück, und hütete mich, daß ich sie nicht mehr sahe. Nun glaube ich, daß aus euch ein Mann werden wird, der sich recht für

mich schickt, mein Herz sagt mir, daß ich euch einmal mehr als alle Mannspersonen werde lieben können; meine Liebe zu euch ist so beschaffen, daß ichs abwarten kann, und doch kann ich euch versichern, daß keine Mannsperson in der Welt ist, die ich lieber habe, als euch.

Hans Jakob. Mehr verlang ich nicht, Schwester! hol mich Gott! nicht, nun will ich kein Wort mehr sagen, ich bin zufrieden, aber ich fühle, daß mich's Geblüt in allen Adern spannt, ich möchte gleich alles sein, was ich werden soll, aber doch will ich Geduld haben, und alles in der Welt thun, um ein rechter Kerl zu werden. Aber, was soll ich denn nun diesen Winter thun, nichts? — ich möchte als gleich anfangen, mich zu bessern.

Clementine. Ich will euch sagen, was ihr thun sollt: Ihr müst hübsche Bücher lesen, und da will ich euch ein Buch schicken, das recht schön ist, erstlich lest fleisig in der Bibel, und bedenkt hübsch, was ihr lest, damit ihrs recht versteht. Darnach lest ihr dann andere Bücher, die ich euch schicken will, indessen geht der Winter um, nur seid euern Eltern gehorsam, betet fleisig, und wartet dann, was der liebe Gott mit euch vor hat, er macht alles wohl.

Hans Jakob versprach alles von Herzen, er war voller Vergnügen, daß er nun Hoffnung hatte,

seinen

seinen Zweck zu erreichen. Nichts war ihm zu schwer, das er nicht unternommen hätte. Er und Clementine redeten noch vertraulich zusammen, und wanderten nun wieder nach Hause. Als sie in die Stube traten, machte Dietrich eine wichtige Mine, und Eva lachte. Nun wie weit seid ihr denn gekommen? fieng der Vatter an. Hans Jakob war ärgerlich, denn er merkte, daß seine Eltern es für Clementinens Glück hielten, wenn er sie heirathete, das wuste er aber besser. Hei! sagte er, was ist da weit zu kommen, ich habe noch Zeit, ich muß erst ein Kerl werden, ehe ich an etwas denken darf. So! antwortete Dietrich, das wüste ich doch nicht, bist doch Kerls genug, es geht alles seinen Gang. Freilich! versezte Hans Jakob, es geht, hol mich Gott! einen Gang, den wir nicht alle gehen können. Clementine merkte, daß er ärgerlich wurde, daher sagte sie: Herr Vetter! ich werde euern Sohn nicht verführen, und es soll auch alles seinen Gang gehen, habt nur Geduld. Dietrich hätte noch gern ein und anderes gesagt, denn er war am Unterrichtgeben, und sein Zweck war, seine jungen Leute so recht nach seinem Wunsch und Willen zu ziehen.

Es ist leicht zu denken, daß Hofmann und der alte Bauer alle ihre Kräfte anspannen musten, um in ihrem Plan auszuhalten, denn oft wurde es ihnen

zu arg, indessen gelung es ihnen nach Wunsch. Sie blieben noch des andern Tages bei den Alten, und nun trug **Hofmann** seinen Schwiegereltern seinen Plan vor, daß er mit seiner **Theodore** nach seinen Eltern reisen müste, seine Schwester würde auch mitgehen, sein alter Freund würde diesen Winter die Haushaltung auf dem **Blumenhof** versehen bis ins Frühjahr, dann würden sie wieder kommen.

Dietrich und **Eva** waren damit zufrieden, denn sie sagten, er würde es am besten wissen, was sich für ihn schickte. Den Montag Nachmittag nahmen sie alle Abschied, und fuhren wieder fort nach dem **Blumenhof**.

Hans Jakob litte bei diesem Abschied unaussprechlich, er suchte aber seinen Kummer zu verbergen, so gut er konte, er stellte sich munter, und war seinen Eltern gehorsam, so daß sie nichts merkten, was in ihm vorgieng. Zuweilen fieng sein Vatter an, von **Clementinen** zu schwazen, er begann nach und nach gleichgiltig bei der neuen Heiruth zu werden, er schlug so gar seinem Sohn andere Gelegenheiten vor, aber **Hans Jakob** hatte dazu keine Ohren, er lies sich zwar nichts merken, doch ärgerte er sich oft rechtschaffen, besonders wenn seine Mutter noch ihr Scherflein dazu that, und Mutterplane machte, wie sie **Clementinen** erziehen wollte, wenn sie ihre Schnur wäre. Das

Mägd=

Mägdchen ist miserabel hochmüthig, sagte sie dann zuweilen, die glaubt, sie sei mehr, als andere Leute, und zwanzig tausend Thaler ist doch auch ein so miserabler Reichthum nicht. Es giebt Leute, die noch mehr haben, und so konte sie oft eine Stunde fort reden. **Hans Jakob** fühlte dann einen durchdringenden Schmerz in den Ohren, doch schwieg er still, aber er freuete sich in seiner Sele auf die Hauptkur, die an seinen Eltern vorgenommen werden sollte.

Der alte Bauer blieb, wie gesagt, auf dem **Blumenhof**, **Hans Jakob** wuste das. Nun hatte man die Sache so eingerichtet, daß er oft dorthin gehen durfte. **Hofmann** hatte seinen Schwiegervatter gebeten, er möchte doch seinen Schwager oft hingehen lassen, denn sein Freund verstünde die hiesige Landesart noch nicht recht, darin könte ihm wohl der Schwager mit Rath und That an die Hand gehen. **Dietrich** und seine Frau waren recht wohl damit zufrieden, denn es freuete sie in der Sele, daß der Schwiegersohn so viel Vertrauen in sie sezte, und seine Sachen ihrer Regierung anvertraute. Indessen giengs doch **Dietrichs** Gang bei weitem nicht. Denn wenn **Hans Jakob** nach dem **Blumenhof** kam, so wurde von ganz andern Dingen gesprochen.

Drei Wochen nach **Hofmanns** Abreise trieb **Dietrich**

rich seinen Sohn an, nach dem Blumenhof zu gehen, und dort nach den Sachen zu sehen. Hans Jakob hatte lange darauf gewartet, denn er wollte sich mit Fleis in Acht nehmen, nicht auf das Gehen nach dem Blumenhof zu dringen, damit er keinen Verdacht erregte, daß er noch an Clementinen dächte; denn er befürchtete mit Recht, seine Eltern würdens ihm dann sauerer machen; er zog sich also ganz gleichgiltig an, und gieng fort.

Der alte Bauer, von dem ich oft gesagt habe, war Hofmanns Hofmeister gewesen, und noch war er sein bester Freund, er war eben der Herr Osterfeld, von dem oben Clementine erzählte. Diesem vortrefflichen Mann hatten Hofmann und seine Schwester aufgetragen, den jungen von der Linden diesen Winter über so viel als möglich zuzustuzen, und deswegen hatten sie auch den Dietrich ersucht, daß er ihn oft nach dem Blumenhof schicken möchte, um nach der Haushaltung zu sehen; das war aber nur der Vorwand, wie man leicht denken kann.

Hans Jakob wanderte also nun nach dem Blumenhof hin, er wuste selbst noch nicht, was er da eigentlich machen sollte, allein es war ihm bekannt, daß der alte Bauer dort die Haushaltung führte, und da hoffte er noch ein und anderes zu hören, was er zu thun hätte. Unter Weges dachte er hin

und wieder, er fühlte einen Drang in sich zur Thätigkeit, ohne zu wissen, was er eigentlich thun sollte. Doch ahndete ihm etwas neues groses, das er noch in seinem Leben erfahren würde, das machte ihn muthig froh, und gab ihm einen unerschütterlichen Vorsaz, ein Mann zu werden, so wie ihn Gott und **Clementine** haben wollte.

Unter solchen Gedanken kam er zum **Blumenhof**, er gieng ins Haus, und fand den Herrn Osterfeld in seiner ländlichen Kleidung, in der Stube am Tisch, zwischen Büchern sizen, er grüste den ehrwürdigen Greis, dieser stund auf, drückte ihm freundlich die Hand, und grüste ihn wieder. **Hans Jakob** sezte sich zu ihm. Herr **Osterfeld** reichte ihm nun ein Päckchen, welches **Clementine** an ihn geschickt hatte, darin war ein Brief an ihn, und dann der **Grandison**. Sie schrieb ihm recht freundlich, und ersuchte ihn, dem Herrn **Osterfeld** zu folgen, denn der würde ihm den besten Rath und Unterricht geben können. **Hans Jakob** freuete sich über den Brief und über die Bücher ungemein, und weil er ein Par Tage da bleiben konte, so nahm er sich vor, ihr von hier aus zu antworten.

Osterfeld nahm nun Anlaß, mit dem jungen von der **Linden** zu reden. Des Abends nach dem Essen steckten sie zusammen eine Pfeife Taback an,

und nun fieng Osterfeld an: ich weis, was Clementine mit euch vor hat. Ihr könt also aufrichtig und von Herzen mit mir sprechen. Gebt nun Acht! denn was ich euch sagen will, das ist wichtig: eure Eltern sind recht brave würdige Leute, daran ist nichts auszusezen, der Fehler, den sie haben, ist im Grund kein Fehler, ja er würde sogar eine sehr nothwendige Tugend sein, wenn die Welt anders beschaffen wäre, als sie ist. Ich habe gefunden, daß die Leute immer die Glücklichsten waren, die sich unter ihrem Stand und Vermögen hielten; nur ist bei euch der Fehler vorgegangen, daß ihr zu sehr von der Welt zurück gehalten worden seid. Nun will ich euch etwas sagen, das ihr wohl behalten müst: ihr seid in der Welt, Gott hat euch in dieselbe gesezt, ihr habt eure Leibes- und Selenkräfte, die müst ihr nun so ausbilden, so verbessern, daß Gott seinen Endzweck mit euch erreicht, er will euch zeitlich und ewig glücklich machen. Da müst ihr nun auch das Eurige thun.

Hans Jakob. Das will ich herzlich gerne, nur weis ich nicht, wie ichs angreifen soll.

Osterfeld. Das will ich euch nun sagen, hört mir nur zu: eurer Eltern Haushaltung ist so eingerichtet, wie es ihr Temperament und ihre Natur mit sich bringt; freilich hätte euer Vatter viel mehr

Gutes

Gutes in der Welt stiften können, wenn er sich anders eingerichtet hätte, aber er hatte niemand, der ihn unterrichtete. Ihr sollt nun recht mit euern Kräften und Gütern wuchern, und Gott gebe euch seinen Segen dazu.

Hans Jakob. Ja, das will ich, hol mich Gott! wüste ich nur erst, wie ichs machen muß.

Osterfeld. Nun so habt denn doch Geduld! wenn ihr nur eures Vatters eingeschränkte Geisteskräfte hättet, so würdet ihr gar wohl mit euerm Stand zufrieden sein, ihr würdet dann noch mehr Geld zusammen häufen, bis endlich einmal der Wind hinein käm, ders aus einander stäubte. Nun aber fühlt ihr einen starken Trieb in euch, ein anderer Mann zu werden, als euer Vatter, und dies ist eine Stimme Gottes in der Natur, der ihr folgen müst, aber der Weg zum Ziel ist übel zu treffen. Ich habe Leute gekannt, die auch den Trieb fühlten, sie brachen los, stürmten ihren Lüsten nach, und wurden zeitlich und ewig unglücklich. Nun versichere ich euch, lieber **von der Linden!** so wirds euch gewis gehen, wenn ihr euch nicht in Acht nehmet.

Hans Jakob. Wie! was! was sagt ihr da? Davon verstehe ich, hol mich Gott! kein Wort.

Osterfeld. Darum will ichs euch erklären: wir wollen einmal den Fall stellen, euer Vatter und euere Mutter stürben, nun sagt mir einmal, wie wolltet ihr dann euere Sachen einrichten?

Hans Jakob. Darauf muß ich mich ein wenig bedenken — Doch dünkt mich, ich würde es so machen: ich theilte mit meiner Schwester, und handelte so fort, wie auch mein Vatter, aber ich würde mit den Leuten umgehen, ich würde mir ein schönes Haus bauen, ich würde mich anders kleiden, so wie auch andere Leute, die nicht so reich sind, als wir — als wir — nu! was wollt ich noch weiter sagen? Das ists, hol mich Gott! noch nicht all! — Ja — und dann wollte ich den Armen so viel Gutes thun, als ich nur könte, und — und — und.

Osterfeld. Halt! es ist schon genug, jezt will ich euch gleich sagen, daß es schnur gerad mit euch zum Verderben gehen würde: ihr sagt, ihr würdet euch kleiden, wie andere Leute, die nicht so reich wären, wie ihr, das heist, ihr würdet euch nach der Mode kleiden; wißt ihr aber wohl, daß euch das noch zur Zeit ganz und gar nicht ansteht, so lang ihr noch nicht zu leben wißt, wie es sich für solche Kleider schickt, so bald ihr in Modekleidern daher kommt, ehe euer Geist und Herz gebildet ist, so würde euch jeder für einen Narren halten, und Hungerleider, deren es unter den Vornehmen viele giebt, würden euch oft besuchen, sie würden euch hinters Licht führen, denn ihr kennt die Welt nicht: der eine würde euch eine Handlung vorschlagen, der andere würde mit euch in Kompagnie eine Fabrick anlegen

legen wollen, der dritte schlüg euch vor, einen Garten zu bauen, der vierte ein schönes bequemes Haus, wieder einer käme mit einer christlichen frommen Mine, und beredete euch zu einem Vorschlag, vielen Armen Gutes zu thun, wo er dann sein Schäfchen scheren, und endlich hinter der Thür Abschied nehmen würde. Seht, mein lieber Freund! so gehts reichen Leuten, die keine Weltkenntnis haben, und sich auf einmal hervor thun wollen. Das ist alles lange der rechte Weg nicht. Ihr müst gar nicht daran denken, daß ihr vornehmer werden wollt, aber daran müst ihr denken, so nüzlich und so fromm in der Welt zu werden, als es nur möglich ist; darum ists nöthig, daß ihr noch etwas lernt. Ihr müst noch ein wenig studiren. Diesen Winter könt ihr noch einige nüzliche Bücher lesen, im Frühjahr wird sichs dann wohl machen.

Hans Jakob. Ja, du lieber Gott! studiren— Da wird wohl schwerlich was daraus; was sollt ich studiren?

Osterfeld. Von allem etwas, damit ihr nur Kenntnis bekommt, und die Welt kennen lernt, darnach wird man unter der Hand vornehm, ohne daß man daran denkt. Wenn euch da vernünftige Leute leiten, und ihr folgt ihnen, so werdet ihr der Mann, der ihr werden wollt. Nur müst ihr immer den grosen Zweck vor Augen haben, daß Liebe und Wohlthätigkeit die fruchtbar-

sten

sten Tugenden sind, und daß ohne diese Tugenden die gröste Heiligkeit Frömmelei und Heuchelei ist. Darum müst ihr alle euere Masregeln so einrichten, wie ihr am fruchtbarsten in der Liebe sein könt, und immer das lernen und das thun, was euch am geschicktesten dazu macht. Seht, darin besteht der Fehler euerer Eltern. Sie haben sich durch ihre Lebensart unfähig gemacht, so viel Gutes zu thun, als sie wohl, ihrem grosen Vermögen nach, thun könten.

Hans Jakob. Nun das ist doch, hol mich Gott! wahr, seht ihrs, ich hab mir den Kopf immer darüber zerbrochen, worin denn doch mein Vatter eigentlich fehlte, und da kont ichs nicht finden. Ich dachte immer: so viel Geld — und doch so bäurisch — Je nun, dachte ich dann weiter, das kann doch auch keine Sünde sein, und wenns keine Sünde ist, so thue ich Sünde, daß ich unzufrieden bin. Nun wollte ich gern vornehm sein, aber dann fiel mir ein, das wäre auch sündlich; nein doch! dachte ich dann weiter: sündlich vornehm will ich, hol mich Gott! nicht sein, und so dachte ich dann, und dachte, und konts nicht finden; jezt weis ichs, was es doch eine schöne Sache ist, wenn man gestudirt hat! Seht, Herr Osterfeld! da habt ihr recht ins Schwarze getroffen, hol mich Gott! Ums vornehm werden ists mir gar nicht zu thun, gerad ein vornehmer Mann sein, daran liegt mir nicht

ein

ein Har, hol mich Gott! nicht; aber seht, wir haben gar keinen Umgang in der Welt, und da kann ich ja gar nichts ausrichten. Nun wollte ich gern so vornehm sein, und so viel verstehen, daß ich mit allen Menschen umgehen könte, mit allen Menschen. Sehet, Herr Osterfeld! das ist meine Sache. Mir ist den Henker an Pracht gelegen, nur ein solches Kleid, womit ich bei alle Leute gehen darf, ohne daß sie mich auslachen, und auch so ein Haus, mehr verlang ich nicht, wenn ich so bei alle Menschen gehen, und mit ihnen umgehen darf, dann habe ich genug, und so viel muß ich lernen, daß ich das kann. Seht, Herr Osterfeld! so ist es.

Osterfeld. Recht, so recht! jezt habt ihr den wahren Fleck erblickt, ihr seht jezt den Ort von weitem, wohin ihr reisen wollt; jezt fangt an zu gehen, ich werde euch immer den nächsten Weg zeigen. Bekümmert euch nun gar nicht darum, wie ihr euch vor den Leuten stellen wollt, ihr müst gar nicht daran denken, Complimente zu machen, sondern euch nur hüten, daß ihr nichts thut, und nichts redet, das schädlich und unanständig ist. Eins habe ich euch abgemerkt, ihr pflegt immer den Ausdruck: hol mich Gott! zu gebrauchen, das ist unnöthig, und so gar sündlich, denn es ist den Namen Gottes gemisbraucht, davon müst ihr euch ganz abgewöhnen, daß steht übel.

Hans Jakob. Ja, das ist, hol—Siehe, da war ich schon wieder. Ja, das ist wahr, ich will thun, was ich kann, damit ich mirs abgewöhne; nun was muß ich weiter thun?

Osterfeld. Ihr müßt euch gewöhnen, auf alle euere Gedanken, Worte und Werke Acht zu geben, ihr müßt immer wissen, was ihr denkt, und nichts reden, bis ihrs überlegt habt, und eben so müßt ihr, wenn ihr etwas thun wollt, alles vorher wohl bedenken, wie ihrs machen wollt, so daß es Gott gefällt, und euch und den Menschen wahrhaft nüzlich ist, wenn ihr das recht in Acht nehmt, und euch daran gewöhnt, so werdet ihr nach und nach ein ganz anderer Mann werden, so wie ihn Gott und Clementine gern haben.

Hans Jakob. Das habe ich recht wohl verstanden, ich will mich dran geben, ich hoffe, das soll gut gehen; ich begreife auch wohl, daß das recht gut und christlich ist. Aber ich bin noch ein grober Tölpel; wie komm ich davon ab?

Osterfeld. Das kommt nach und nach. Befleisiget euch nur der Reinlichkeit in allen Sachen, zieht nichts an, als was reinlich und ganz ist, nichts macht uns verächtlicher, als wenn wir unreinlich sind, und es zeugt immer von einem sehr übel geordneten Geist, wenn man nicht in allen Stücken reinlich und proper ist. Dies ist sehr wichtig. Ein

Freund

Freund speist ja nicht einmal bei euch, wenn ihr unreinlich seid; das versäumen sehr viele brave Leute, und werden dadurch verhaßt. Darnach seid schamhaft, sprecht so gut ihr könt, und prakticirt ja nicht darauf, daß ihr höflicher und besser sprechen wollt, wie ihrs versteht, ihr werdet sonst lächerlich, und niemand hat Respekt vor euch. Wenn ihr nun einmal unter die Leute kommt, so werdet ihr nach und nach lernen, wie man leben muß, ohne daß ihr euch sehr darum zu bemühen braucht. Und ordentlich sprechen könt ihr leicht lernen, nehmt nur da den Grandison, und wenn ihr ein Stündchen Zeit habt, so geht ganz allein, wo euch niemand sieht oder hört, da lest dann laut, damit ihr die Zunge recht an die Sprache gewöhnt, so werdet ihr nach und nach leicht und angenehm reden, ohne daß ihrs wißt und dran denkt, und dann wird euch auch kein Mensch auslachen: denn man hörts euch nun an, daß ihr sprecht, wie ihrs gewohnt seid, ohne daß man merkt, ihr wolltet vornehmer thun, als ihrs versteht. Eben so wird euch dann auch das Schreiben leicht, denn wenn ihr schön geschriebene Bücher fleisig lest, so bekommt ihr Geschicklichkeit in der Sprache, ohne daß ihrs gewahr werdet.

Hans Jakob. Nun das begreif ich alles recht wohl, ich verstehe auch, daß das alles recht nützlich

sein wird. Jezt will ich mich, hol mich — (das dich) jezt will ich mich ernstlich dran machen. Schreibt nur der Clementine, daß ichs gerad so machen will.

Osterfeld. Das schreibt ihr ihr selber, ich werde auch auf ihren Brief antworten, und ihr sagen, was zu sagen ist.

Dies waren die vornehmsten Lehren, die Osterfeld dem Hans Jakob gab, und drauf giengen sie schlafen. Der gute Junge konte aber gar nicht schlafen, er lies das Licht brennen, stund auf, und spazirte in der Stube auf und ab, und dachte sich müde, wie er nun alles machen wollte, dann nahm er den Grandison, und fieng an zu lesen, das gefiel ihm wohl, er begriffs; so wie die Henriette Byron da, so ist Clementine gerad, sollte denn kein Kerl da in dem Buch sein, an dem ich ein Exempel nehmen kann, so redete er zu sich selbst; aber ich werde wohl noch etwas finden, das mich angeht, jezt kann ich nicht lesen. — Halt, ich will an Clementine schreiben, ich wills nun versuchen.

Hans Jakob hatte da im Fenster ein Dintenfaß, Feder und Papier entdeckt, daher wars ihm eingefallen, zu schreiben. Er nahm einen halben Bogen Papier, faltete ihn zusammen, sezte sich, nahm Feder und Dinte, und schrieb, wie folgt:

Hoch=

Hochgeehrte und herzinniglich geliebte Schwester Clementine! *)

Ich bin heute auf den Blumenhof gekommen, ich wär schon lang gern da gewest; aber ich kont nicht eher als heut, ist auch noch immer früh genug. Denn seht, ich dummer Tölpel! darf nicht vorlaufen, sonst fall ich, hol mich — ich darf nicht mehr hol mich Gott! sagen, sagt der Herr Osterfeld, und ihr wollt haben, ich soll gerade so schreiben, wie ich denke, und da giebts tolles Zeug durch einander, wie's der Hirt vors Thor treibt. Nun was wollt ich doch weiter schreiben; ja da fiel ich auf die Nase, wenn ich so voran liefe. Nun hat mir der Herr Osterfeld vielerlei gesagt, und das will ich auch all, wenn Gott will, halten, denn ich hab euch in der Sele lieb, nur müst ihr auch so hübsch alles halten, was ihr mir versprochen habt. Um euertwillen möcht ich gern der beste Mensch auf Gottes Erdboden werden, und das wird mir auch selbst gut sein, wenn ichs werde.

Da bin ich eine Weil in der Stub herum gegangen, und habe mich bedacht; denn ich möchte so herzlich gern euch

*) Ich habe diesen Brief in seiner fehlerhaften Orthographie nicht einrücken mögen. Diese Mode ist schon abgenuzt. Genug, wenn wir den Karakter des Ehrenmannes kennen lernen.

euch das Schönste schreiben, was man nur schreiben kann. Ja du lieber Gott! was weis ich? ich weis keine solche Worte, wie man sie einem vornehmen Mägdchen schreibt. Ich wollte euch gern meine Liebe zu euch beschreiben, und da weis ich gar nicht, wie ichs machen soll. Ich stelle mirs oft so vor: seht, wenn wir beide ins Wasser fielen, so wie ihr mir von dem Hermann und der Wilhelmine erzähltet, was thät ich? Ich machte meine Arme zu eisernen Pfählen, stemmte sie unter euch, hielt euch übers Wasser, und vertränke mit Freuden; schöner kann ich euch nichts sagen.

Da bin ich wieder eine Weile herum gegangen, und hab geweint, daß ich mein Herz da so nicht aufs Papier hinmalen kann, recht, wie es ist.

Nun goldige Clementine! ich will alles thun, was ihr haben wollt. Der Grandison gefällt mir in der Sele wohl, ich habe schon gefunden, daß die Henriette Byron ungefehr so ein Mägdchen war, wie ihr. Jezt will ich nur noch suchen, wie ihr Freund ist, und ob ich auch so einer werden will. Nun Adjes, grüßt meine Schwester und Schwager und euere Eltern, ich grüse euch aber tausend mal; bin und verbleibe ꝛc.

Zehen mal überlas Hans Jakob den Brief, er gefiel ihm nicht, doch wurde er endlich müde, und er gieng schlafen.

Des

Des andern Morgens nahm er den Brief, und zeigte ihn Herrn Osterfeld, der las ihn, lächelte und sagte: so viel sehe ich, ihr habt Kopfs und Herzens genug, nicht nur Clementinens Mann, sondern noch so gar ein groser Mann in der Welt zu werden. Den Brief schlag ich ein, und schick ihn fort, so wie er da ist, und ich versichere euch, Clementine wird zufriedener damit sein, als wenn er gedreht und gezirkelt wäre. Hans Jakob schüttelte den Kopf, sah misvergnügt aus, und sagte: Herr Osterfeld! Herr Osterfeld! versündigt euch nicht an einem armen Jungen! Ihr habt, hol mich Gott! den Narren an mir. Nein, antwortete Osterfeld sehr ernstlich, das würde mich beleidigen, wenn ihr mich kenntet, ich habe nie den Spott mit einem Menschen, am wenigsten aber mit einem so ehrwürdigen Jünglinge, als ihr seid.

Nun dann, fuhr Hans Jakob fort, wenn euch das Ernst ist, so glaube ich selbst, es kann noch etwas aus mir werden. Osterfeld erwiederte: folgt ihr nur meinem Rathe, und fliegt niemals höher, als euch die Federn gewachsen sind, so versichere ich euch, es wird alles recht gut gehen.

Hans Jakob blieb zween Tage auf dem Blumenhofe, Osterfeld unterrichtete ihn beständig, so daß er schon in vielem aufgeklärter, und voller Drang, ein rechtschaffener Mann zu werden, nach Hause gieng.

Diet-

Dietrich und seine Frau verlangten mit Schmerzen nach ihres Sohnes Wiederkunft, um zu hören, wie es auf dem Blumenhofe stünde: denn diese Haushaltung lag ihnen nun auch an, damit nichts zu schaden käme. Derowegen, als Hans Jakob zur Thür herein trat, fragten ihn beide Eltern zugleich, wie's auf dem Blumenhofe aussähe, er gab ihnen von allem richtigen Bescheid, und beschrieb die Sache so, daß Dietrich anfieng zu glauben, der alte Bauer müste wohl seine Sache recht gut verstehen. Er erzählte nun seinem Sohne, daß er einen Brief von Hofmann und auch einen von Thierchen bekommen hätte, und daß es ihnen wohlgienge.

Hans Jakob. Das habe ich auch gehört, der alte Osterfeld, so heist der Bauer dort, hat auch einen Brief bekommen.

Dietrich. Hör, Junge! es geht alles seinen Gang, da lies den Brief von deinem Schwager, das ist ein Kerl wie ein Doktor; wie schreibt der so schön?—und so gelehrt? das ist doch eine Freude, es geht alles seinen Gang. Es thut mir doch leid, daß ich dich nicht besser habe lernen lassen, das ist ein ganzer Kerl.

Hans Jakob. Ja, Vatter! ich sorge, des Leidthuns giebts noch mehr, wir wollen noch einmal davon reden, es kommt noch eine andere Zeit.

Dietrich. Das ich nicht wüste! es geht alles seinen Gang.

Hans Jakob. Vatter! wenns euch darum zu thun ist, ich will noch wohl besser schreiben lernen, der alte Osterfeld schreibt eine so schöne Hand, wie ein Schulmeister, ich habs gesehen, er schreibt magnifik; wenn ihr mich nur missen wollt, so wollte ich wohl diesen Winter auf dem Blumenhofe bleiben, er kann auch gar schön rechnen, so gieng ich noch ein wenig bei ihm in die Schule, ich könte dann als helfen auf die Haushaltung Acht geben.

Dietrich. Das Ding geht seinen Gang! was meinst du, Eva? wir haben ja Knechte und Mägde, wir können ihn missen, es schakrinirt mich doch, daß mein Eidam mehr weis und versteht, als mein Junge. Denk, das Mägdchen, die Clemens, war auch ein anderer Kauz, als Thierchen.

Eva. Ja, da habe ich schon lang daran gedacht. Das war ein miserabel geschicktes Mägdchen, aber auch hochmüthig. Die wird das arme Thierchen wohl schwerlich über die Schulter ansehen, aber es wird nicht lang währen. Wenn die jungen Leute auf den Blumenhof kommen, so wird Thierchen Herr und Meister, und dann hats ein Ende.

Dietrich. Das soll wohl alles seinen Gang gehen, aber meinst du denn, daß Hans Jakob nach dem Blumenhofe diesen Winter gehen soll?

Eva. Gotts ja! es gefällt mir recht wohl. Nun war alles beschlossen. **Hans** Jakob freuete sich in seiner Sele, und es schien ihm so, als wenn unser Herr Gott zu allem seinen Segen geben wollte. Die Mutter machte ihm Kleider und Wäsche zurecht, und nach etlichen Tagen zog er mit tausend Freuden ab. Er hatte zwar nicht ehe angefragt, ob ihn auch der alte Osterfeld annehmen würde, aber daran durfte er ganz und gar nicht zweifeln. Er kam auf dem **Blumenhofe** an, und wurde mit Freuden aufgenommen. Herr **Osterfeld** glaubte selbst, daß es ein Wink der Vorsehung sei, und daß alles nach Wunsch gehen würde.

Nun wandte der alte Greis alle Mühe an, um den **Hans** Jakob zu bilden. Der junge Mensch, welcher einen guten Kopf hatte, nahm ausserordentlich zu; er war unermüdet im Lernen, und **Osterfeld** unermüdet im Unterrichten. **Clementine** freuete sich über diesen Gang der Sache recht innig, und sie fieng wirklich ernstlich an zu glauben, daß er endlich ihr Mann, und daß sie glücklich mit ihm sein würde. So verfloß dieser Winter mit Lernen und Briefwechseln, und je näher der Frühling heran rückte, desto mehr wuchs die Neugier bei dem jungen **von der Linden**, was es nun mit ihm und mit allem werden würde.

Um Ostern machte der alte Osterfeld Anstalten zur

Abrei-

Abreise, wie er vorgab, und er ersuchte den Hans Jakob, auf vierzehen Tage zu seinen Eltern zu gehen. Der gute Jüngling merkte etwas, sein Herz erweiterte sich, besonders als ihm Osterfeld sagte, es sei nun an dem, daß die Sache einen ganz andern Gang gehen würde. Er gieng also mit Freuden zu seinen Eltern, und Zeit und Weile wurden ihm lang, bis er sähe, wo es hinaus wollte. Als er heim kam, freueten sich seine Eltern. Dietrich merkte wohl, daß er nicht mehr der alte Hans Jakob war, der immer mit seinem hol mich Gott! um sich warf, er kam ihm bei nahe so vor, wie der Schulmeister da im Dorfe, und das konte er vertragen, nur muste er sich wundern, woher der alte Bauer so gelehrt geworden wäre; sein Sohn aber belehrte ihn, er sei ehemols lang Schulmeister gewesen. Indessen machte Dietrich mit seiner Frauen allerhand Plane, um den Hans Jakob zu verheirathen: denn es hatte sich ein Gewisses, ich weis nicht was, ihrer Selen bemächtigt, so daß sie nicht gern sahen, daß er Clementinens Mann würde; sie hatten eine gewisse Furcht vor dem Mägdchen, ohne daß sie wusten, warum. Endlich fiel ihnen die Tochter eines benachbarten Schulzen ein, es deuchte sie beide, das wäre wohl eine Gelegenheit für ihren Sohn, denn der Schulz war ein reicher Mann, und seine Tochter ein gutes flinkes Bauernmägdchen. Als die

beiden Eltern das des Abends auf dem Bette ausgeklügelt hatten, so nahm sich **Dietrich** vor, des Morgens seinem Sohn den Antrag zu thun. Als er daher aufgestanden war, und **Hans Jakob** auch in die Stube kam, fieng der Vatter an:

Dietrich. Hör, Junge! ich muß dir einen Vorschlag thun, es muß alles seinen Gang gehen.

Hans Jakob. Was ist das? Vatter!

Dietrich. Deine Schwester ist nun verheirathet, und ich glaube, ich habe sie gut an Mann gebracht, nun bist du zwar erst im zwanzigsten Jahre, es hätte noch Zeit mit dir, aber es muß doch alles seinen Gang gehen; du kannst auch noch immer warten, und doch wüste ich gern, wo du bliebst. Da habe ich an des Schulzen Tochter zu **Mayenbach** gedacht, deine Mutter ist mit mir darin einig.

Hans Jakob. Des Schulzen Tochter zu **Mayenbach** mag ein gutes Mägdchen sein, aber last uns noch ein wenig warten, bis wir sehen, was unser Herr Gott mit uns vorhat.

Dietrich. Nun, so sehr haben wir freilich nicht zu eilen, wenn ich nur weis, daß es dir nicht zuwider ist, denn schau! es geht alles seinen Gang, und ich muß es sagen, es gefällt mir nicht recht, wenn du die **Clemens** heirathest, es ist so ein vertrackter Name, und dann fürchte ich mich ordentlich vor dem Mädgchen. Ich habe nichts wider

sie,

sie, sie kommt mir sehr gut vor, aber es geht alles seinen Gang. Mich dünkt, wenn man uns alle in eine Wagschale legte, und die Clemens in die andere, sie wippte uns alle in die Luft.

Hans Jakob. Habs lang gewust, daß es so wär, gerad so kommt mir mein Schwager auch vor. Aber die schweren Leute gefallen mir doch, und ich bin noch am wachsen; es könte sein, daß ich so schwer würde, wie Clementine, und dann hättet ihr doch wohl nichts dawider?

Dietrich. Ich weis nicht. Siehe, Junge! die Meinung ist doch, daß du hier in deiner Eltern Haus bleiben und wohnen willst, und da wärs doch verdrieslich, wenn deine Frau deine Mutter unter die Bank steckte. Es muß alles seinen Gang gehen.

Hans Jakob. Dafür soll uns Gott behüten. Ihr und meine Mutter müst lauter Freude an uns Kindern haben, und das hoffe ich bald zu sehen, daß ihr für Freuden über uns weint.

Dietrich. Junge! ich weis nicht, wie mirs ist, es steckt was unter euch, ich merke was, will doch sehen, wo es hinaus will, es muß alles seinen Gang gehen. Da fällt mir deine Mutter ein, wie sie mit Thierchen schwanger war, da wuste es lange niemand, ich und deine Mutter auch nicht. Da kams nun endlich heraus, sie war schwanger, und ehe wirs uns versahen, war Thierchen da.

Hans Jakob lachte, und antwortete, das ist doch curios! laßt uns noch eine Weile wegen des Schulzen Tochter bedenken.

Dietrich. Meinethalben, es muß alles seinen Gang gehen.

Nun wurde von der Sache nicht weiter gesprochen. Hans Jakob war etwa zehen Tage vom Blumenhofe weg gewesen, als auf einmal der alte Bauer mit dem bunten Wagen in den Hof herein gefahren kam, und eben so flink mit der Peitsche knallte, als es ehemals Hofmann gethan hatte. Der Alte war so munter, wie ein junger Pursch, er sprang vom Wagen, und rief Heisa!

Hans Jakob lief heraus, und bewillkommete ihn, das Herz fieng ihm an zu klopfen, wie ein Hammer. Nun, wo naus? rief er dem alten Osterfeld entgegen; werdets sehen! antwortete er. Dietrich machte sich nun auch herbei, auch Eva; sie waren alle froh, den ehrlichen Alten zu sehen. Sie führten ihn ins Haus, und fragten nach Neuigkeiten von ihren Kindern. Osterfeld versezte: eure Kinder sind alle auf dem Blumenhofe, sie sind gesund und wohl, und ich soll euch alle drei abholen, ihr müst heute noch mit fort. Das gilt, rief Dietrich, Eva, wacker! mach Essen, damit wir früh was bekommen, wir müssen zu unsern Kindern. Eva war so froh, daß ihr das Herz hüpfte. Alles

war

war bald bereit, niemanden schmeckte das Essen, und Hans Jakob hätte fliegen mögen, denn er hatte schon vernommen, daß auch Clementine da war. Kurz, Nachmittags um ein Uhr fuhren sie fort, und allen dreien wurde der Weg Jahrs lang.

Endlich gelangten sie auf den Hügel vor den Blumenhof, nun schaueten sie dort vor das Haus hin, und sahen drei Personen im Hofe unter den Bäumen spazieren, einen prächtigen Herrn in einem weisgrauen kostbaren Kleide, und zwei Frauenzimmer in weisen Zizenen Jacken, recht vornehm aufgepuzt. Die beiden Frauenzimmer hatten die Mannsperson zwischen sich, und hiengen ihm an den Armen. Nun sahen sie, daß die drei still stunden, und herauf schaueten. Dietrich guckte starr hin, und sagte: Osterfeld! wer ist das? Ho! antwortete er, das ist der Herr Kammerrath Ehrenfried mit seiner Liebsten und Jungfer Schwester. Hu! hu! rief Hans Jakob, die Sonne gehet auf!— Dietrich sahe Eva an, und Eva den Dietrich, beide fragten weiter: was machen denn die hier? Osterfeld antwortete: werdets sehen! indem fuhren sie zum Hofe hinein. Die drei stunden da, und guckten mit thränenvollen Augen in den Wagen, und die drei auf dem Wagen sasen da wie steinerne Bilder. Der alte Bauer stieg vom Pferde herab, hielt es am Zaume, und schauete bald die eine, bald

die

die andre Parthie an. Dietrich zog erst den Hut ab, und wollte guten Tag zusammen! sagen, während der Zeit aber, daß das Wort auf seiner Zunge jung wurde, und eben hervor brechen wollte, entdeckte er in des Kammerraths Gesicht seinen Schwiegersohn Hofmann, und nun erblickte er Thierchens Gesicht auch, nun auch Clementinen, er wuste nicht, was er sagen und denken sollte, ob er träumte oder wachte. Eva faltete die Hände, sahe vor sich nieder, und wuste nicht, wie ihr war. Hans Jakob ermannte sich zuerst, er sprang vom Wagen, lief zu seinem Schwager, nahm den Hut ab, und wollte ihn bewillkommen, aber Ehrenfried fiel ihm um den Hals, küßte ihn, und drückte ihn an seine Brust. Theodore fiel ihm nun auch um den Hals, weinte und küßte ihn. Clementine bewillkommte ihn herzlich, und drückte ihm beide Hände oftmals.

Dietrich sahe das so an. Eva! sagte er, wie stehts? wollen wir nicht auch absteigen, es geht alles seinen Gang. Eva antwortete: das ist miserabel wunderlich! Indessen trat Hofmann oder nunmehr der Kammerrath Ehrenfried an den Wagen, Theodore und Clementine mit ihm, alle drei weinten, und riefen: willkommen, willkommen, liebe Eltern! Als Dietrich und Eva den Ton hörten, schmolz ihnen das Herz. Dietrich hatte wohl

viel=

vielleicht lang keine Thränen vergossen, aber jezt kams ihm, sie flossen ihm die Wangen herab, Ehrenfried schloß ihn in seine Arme, und sagte: lieber, lieber Vatter! verzeiht uns, daß wir euch so behandelt haben, ich hätte eure Tochter nicht bekommen, wenn ichs so nicht angegriffen hätte. Theodore fiel ihm auch um den Hals, und küßte ihn; eben so machten sie's auch der guten Mutter Eva. Clementine war eben so freundlich. Die guten Alten wusten gar nicht, wie ihnen geschah, sie hatten nie in ihrem Leben so freundliche vornehme Leute gesehen, sie schwiegen beide still, denn sie wusten nicht, was sie sagen und was sie denken sollten. Hans Jakob aber war lustig und guter Dinge. Jezt giengen sie nun alle ins Haus, wo der alte Osterfeld auf sie wartete, er hatte sich auch während der Zeit verändert, denn er hatte sein schwarzes Kleid angezogen, und war nun ein feiner ehrwürdiger Geistlicher.

Als sie alle in der Stube waren, so erholte sich Dietrich von seiner Verwunderung, er sas still, und sah vor sich hin. Eva sas auch blöde da, und schämte sich. Hans Jakob aber stahl sich mit Clementinen bei Seite, und gieng mit ihr im Hofe spazieren, denn er hatte sehr viel mit ihr zu reden. Ehrenfried, Theodore und Osterfeld aber sezten sich vor den Alten her, waren freundlich, und fiengen

gen

gen bald dieses, bald jenes an zu reden, sie bekamen aber lauter einsilbige Antworten; dies schmerzte Ehrenfried, er stund auf, gieng heraus, und Theodore folgte ihm mit nassen Augen nach.

Osterfeld blieb sizen, er wurde eifrig, sezte sich vor Dietrich und Eva hin, und fieng an: Herr von der Linden! warum denn nun so still, jezt da ihr eure Tochter doch wahrlich glücklicher sehet, als ihr sie je hättet machen können?

Dietrich. Ich will meine Kinder nicht vornehm haben, sie sollen nicht mehr werden als ich, es soll alles seinen Gang gehen, und es ist nicht brav, wenn man einen so an der Nase herum führt.

Osterfeld. Warum sollten eure Kinder nicht vornehm werden? Warum nicht?

Dietrich. Weil ich die vornehmen Leute nicht leiden kann.

Osterfeld. Warum könt ihr sie nicht leiden?

Dietrich. Ei nun! das Geblüt verkehrt sich in mir, wenn ich vornehme Kleider sehe.

Osterfeld. Pfui! pfui! ich dachte, ihr wäret ein vernünftiger Mann, machens denn nun die Kleider aus? Ob das Kleid so oder anders geschnitten ist, daran liegt nichts, es ist die Pflicht eines rechtschaffenen Mannes, sich so zu kleiden, wie es sein Beruf mit sich bringt.

Dietrich. Dagegen habe ich nichts, aber mei-

ner

ner Kinder Beruf bringts so nicht mit sich, es geht alles seinen Gang. Sie sind Bauern, und sollen Bauern bleiben.

Osterfeld. Hört, ich will euch etwas sagen: glaubt ihr denn, daß das alles wahr ist, was Christus gesagt hat, und daß wir alles thun müssen, was er uns befiehlt?

Dietrich. Ja freilich! darauf laß ich mein Leben, aber der will nicht haben, daß man stolz werden soll, es soll alles seinen Gang gehen.

Osterfeld. Halt! ihr geht schon zu weit. Ihr sagt, was Christus befohlen hat, darauf wolltet ihr euer Blut vergiesen. Nun erzählt aber Christus im Gleichnis von dreien Knechten und von einem Hausherrn. Der Hausherr wollte verreisen, darum vertheilte er sein Geld unter drei seiner Knechte. Dem ersten gab er fünf Talente, dem andern zwei, und dem dritten ein Talent. Und als er nun verreiste, da befahl er den dreien Knechten, sie sollten nun brav mit dem Geld handeln, damit sie viel gewönnen. Nun zog der Herr fort; Der erste war ein wackerer Mensch, denn als der Herr wieder kam, da hatte er sein Geld noch einmal so hoch gebracht, er konte seinem Herrn nun zehen Talente überliefern. Der zweite hatte mit den zweien Talenten auch gut gehandelt, er konte jezt vier bringen. Der dritte aber hatte nichts gethan,

than, sondern, damit ihm sein einziges Talent nicht gestohlen würde, so begrub ers an einen heimlichen Ort, und brachte es nun so dem Herrn wieder, wie ers bekommen hatte. Es hatte also in der Zeit nichts gerenthet. Nun was geschah? die beiden ersten wurden herrlich belohnt, der dritte aber wurde verdammt. Versteht ihr das, Herr von der Linden?

Dietrich. So halb und halb, aber ich weis nicht, wo ihr damit hinaus wollt.

Osterfeld. Jezt wollen wirs sehen: der Hausherr ist Christus selbst.

Dietrich. Das ist richtig.

Osterfeld. Die drei Knechte bedeuten die Menschen, euch, mich, auch eure Kinder.

Dietrich. Nu fort! es geht alles seinen Gang.

Osterfeld. Die Talente bedeuten das ganze Vermögen und alle Kräfte des Menschen, Geld und Gut, Leibes- und Selenkräfte. Habt ihr etwas dagegen?

Dietrich. Gar nichts, das begreif ich, da sollen wir alle unsere Sachen recht anwenden, und damit handeln, damit alles seinen Gang geht. Aber was wollt ihr damit?

Osterfeld. Das sollt ihr sehen: wie macht man das Handeln und das Anwenden?

Dietrich. Darauf muß ich mich bedenken! —

Ja,

Ja, das weis ich so nicht recht, mir deucht, man müste fromm sein, und als ein rechtschaffener Mann leben, so gieng alles seinen Gang.

Osterfeld. Ja, aber was heist ihr fromm und rechtschaffen? darauf kommt jezt alles an.

Dietrich. Ihr katechisirt mich so streng, was wollt ihr damit?

Osterfeld. Ihr seid ein rechtschaffener Mann, der gern vor Gott und Menschen recht thun will, und da ihr in Ansehung eurer Kinder einen grosen Fehler begangen habt, so wollte ich gern, daß ihr ihn erkennetet, und nun euern Kindern gut wäret, und sie segnetet.

Dietrich. Nun so fahrt dann fort, es geht alles seinen Gang.

Osterfeld. So sagt mir, was ihr damit meint, fromm und rechtschaffen sein?

Dietrich. Man muß niemand unrecht thun, den Armen helfen und ihnen Gutes thun, seiner Haushaltung wohl vorstehen, und — und — noch so allerhand, es muß alles seinen Gang gehen.

Osterfeld. Beten, lesen, singen und dergleichen gehört auch daher, nicht wahr?

Dietrich. Freilich, freilich! das hätt' ich schier vergessen.

Osterfeld. Jezt wollen wir das alles einmal untersuchen: Christus will haben, wir sollen mit

unsern Talenten wuchern, damit in der Welt Nuzen schaffen, das ist die wahre Religion. Beten, singen, lesen ist alles gut, aber nur in so fern, als es uns anfeuert, Lust und Muth macht, recht viel Gutes zu thun. Der Mensch muß aus wahrer Liebe zu Gott, um ein recht fruchtbares Werkzeug in seiner Hand zu sein, um sein Reich, seine Herrlichkeit, seine Ehre und seine Erkenntnis auszubreiten, alle seine Kräfte anstrecken: alle Gottesdienstliche Uebungen, die nicht den Zweck haben, sind Gott ein Greuel. Da muß jeder in seinem Beruf recht von Herzen treu sein, alle seine Kräfte dazu verwenden, um darinnen Nuzen zu schaffen, unserm Gott ist nichts damit gedient, ob wir ganze Tage beten, singen und lesen. Unser Glaube auf Christum soll voller guter Werke sein, sonst ist alles nichts, und ein Greuel vor Gott.

Dietrich. Das begreif ich alles sehr wohl, da geht alles seinen Gang, aber ich weis noch nicht, wo ihr damit hinaus wollt.

Osterfeld. Glaubt ihr dann das alles, Herr von der Linden! was ich da gesagt habe.

Dietrich. Dawieder habe ich nichts, ich habs zwar nie so recht bedacht, aber ich begreife doch, daß es so recht ist.

Osterfeld. Nun hört: die Talente, womit wir Gott zum Preis handeln und wuchern sollen,

sind

sind unser Vermögen, unser Geld und Gut, unsere Leibes- und Selenkräfte, u. s. w. Das alles sollen wir aus wahrem Glauben an Gott in Christo, zu unseres Nächsten Besten so gut anwenden, als wir nur können; das heist zur Ehre Gottes mit seinem Talent wuchern, wer das nicht thut, der vergräbt sein Talent, dem gehts gerad wie dem Knecht mit seinem anvertrauten einen Pfund. Der Richter der Welt wird dermaleinst schwere Rechenschaft von ihm fodern. Ist das nicht wahr?

Dietrich. Freilich ist das wahr, das erkenne ich sehr wohl, aber Gott im Himmel, wer kann das?

Osterfeld. Wir müssen thun, was wir können. Nun untersucht euch einmal, hättet ihr nicht viel mehr Nuzen stiften können, ihr seid ein reicher Mann, wenn ihr ordentlich mit den Leuten umgegangen wäret? — Wie viele arme Nothleidende hättet ihr durch eine nüzliche Manufaktur ernähren, und ihnen Brod geben können? Wenn ihr durch einen frölichen frommen Wandel euer Licht vor den Menschen hättet leuchten lassen, so hätten sie eure guten Werke gesehen, hätten Gott gelobt, und euch nachgeahmt; aber jezt verachtet euch jedermann, niemand mag mit euch umgehen, weil ihr ein Sonderling seid. Was liegt nun daran, ob euer Rock so gemacht ist, wie er vor fünfzig Jahren Mode war, oder wie er jezt Mode ist? Damals war er

neumodisch, eben so, wie jezt unsere Kleider. Nun gälte das alles einerlei, wenn es nicht hinderlich am Christenthume wäre, aber eben durch solche Aufführung macht ihr euch verächtlich, so daß ihr nicht mit euern Talenten gehörig wuchern könt. Pracht und Ueppigkeit ist vom Bösen, und taugt nichts, aber sich durch altfränkische Lebensart lächerlich, und zur Ausübung der Liebe des Nächsten ungeschickt machen, ist nicht viel besser. Was denkt ihr nun wohl? Es ist euch noch nicht genug, daß ihr selber euer Pfund vergraben habt, ihr wolltet auch noch eure Kinder zwingen, es zu vergraben. Die fühlten nun Trieb und Drang in sich, mit Menschen umzugehen, und etwas in der Welt auszurichten, war es nun nicht ein groses Glück, daß sie in Herrn Ehrenfrieds Hände fielen? Es war wahrlich hohe Zeit; endlich wenn die Kinder gesehen hätten, daß sie durchaus so bleiben sollten, wie ihr, so wäre Hans Jakob in den Krieg gegangen, und Theodore hätte sich an den ersten besten Mann gehängt, beide wären dann vielleicht zeitlich und ewig unglücklich geworden, und wer hätte dann die Schuld gehabt? Wer anders, als ihr?

Dietrich. Dafür wolte ich meine Kinder wohl gehütet haben, es muß alles seinen Gang gehen.

Osterfeld. Armer Mann! warum habt ihr sie denn nicht für Herrn Ehrenfried gehütet.

Dietrich

Dietrich schwieg, und seufzete tief, er fühlte wohl, daß Osterfeld recht hatte, er konte garnichts darauf antworten, er empfand tief in seiner Sele, daß es blos Naturell und Temperament bei ihm war, und nicht Ueberzeugung, was ihn zu seiner eigensinnigen Lebensart verführt hatte. Hochmuth wars bei ihm, er wollte sich auszeichnen, und da ers in grosen Tugenden und Geschicklichkeiten nicht konte, so beneidete er jeden andern, und verachtete alles, was nicht nach seinem eigensinnigen Geschmack war.

Niemals hatte ihm jemand so die Wahrheit gesagt, als Osterfeld, er konte nichts darauf antworten; im Grunde hatte er ein gutes Herz und einen redlichen Karakter, an Kopf fehlte es ihm auch nicht, er war keiner von denen, die gegen ihre Ueberzeugung handeln wollen, wenn sie's auch besser erkennen. Indessen war er durch den heutigen Vorfall so zu Grunde gerichtet, daß ihm übel wurde, er konte sich nicht mehr aufrecht halten, und er verlangte ins Bett, seine Kinder waren gegen das Ende der Predigt wieder in die Stube getreten, und hattens mit angehört.

Theodore und Hans Jakob waren bestürzt über des guten Vatters Leiden, und so unruhig, daß sie sich nicht zu lassen wusten. Beinahe reuete es alle, daß sie ihn mit List hintergangen hatten,

innerlich seufzten sie zu Gott, er möchte es zum Guten ausschlagen lassen.

Dietrich wurde also zu Bett gebracht, Eva folgte ihm, ohne ein Wort zu sagen. Den ganzen Abend waren sie alle still und traurig, und man verlangte nach dem Morgen, um zu sehen, wie es dann mit dem Vatter aussehen würde. Des Morgens früh stunden sie alle wieder auf, und als sie in der Stube beisammen waren, und mit Schmerzen verlangten, den guten Dietrich vergnügt zu sehen, so schauete Hans Jakob durchs Fenster, und sahe seinen Vatter und Mutter zusammen völlig angezogen im Hofe herum spazieren, er rauchte mit grossen Zügen seine Pfeife Taback. Sie freueten sich alle, giengen mit einander zu den Eltern in den Hof, und wünschten ihnen einen guten Morgen. Dietrich und Eva dankten ihnen freundlich, so gar zog Dietrich seinen Hut ab, sezte ihn aber doch so gleich wieder auf; nun giengen alle zusammen ins Haus, um Thee zu trinken; als sie nun so beisammen sasen, fieng Ehrenfried an:

Liebste Eltern! ich hoffe, daß ihr mir nun vergeben werdet, daß ich eure Tochter durch List bekommen habe. Ihr hättet mir sie sonst nicht gegeben, und ich muste sie doch haben. Dietrich antwortete: ich kan mich nicht ehender zufrieden geben, bis ich weis, ob alles seinen Gang geht, ich

weis

weis ja noch nicht, was ich für einen Schwiegersohn habe, ich muß ja gewärtig sein, daß man mich nun in allen Stücken hinters Licht geführt hat.

Ehrenfried. Ihr habt recht, Schwiegervatter! jezt will ich euch alles nach der Wahrheit sagen, wie es ist: ich bin aus dem gülcher Land, dort ist mein Vatter Amtmann, er hat ein groses Gut, und darum sagte ich euch, er sei ein Bauer.

Dietrich. Was? Wie ist das? Euer Vatter ist doch wohl nicht der Hofrath Ehrenfried zu Marschen?

Ehrenfried. Ja freilich! der ist mein Vatter.

Dietrich. Nun sei Gott gelobt! den kenn ich, er ist ein Apostel von einem Mann, er hat mir einmal aus einem Prozeß geholfen.

Ehrenfried. Ich und meine Schwester da, wir sind seine einzigen Kinder, ich habe studirt, und bin nun Kammerrath bei dem Fürsten zu Rheinau mit Siz und Stimme geworden, nun war ich vorm Jahr einmal hier, und als ich so herum strich, traf ich eure Kinder, ich lernte Theodore kennen, sie gefiel mir, ich erkundigte mich nach ihr und nach eurer Haushaltung, und fand nun für gut, mich der List zu bedienen, denn ich fürchtete, ihr möchtet mir sonst eure Tochter nicht geben. Den Blumenhof habe ich gekauft, weil ich ein Freund von der Landwirtschaft bin. Der Herr Osterfeld da

ist in der Jugend unser Informator gewesen, und wir behalten ihn bei uns, so lang er lebt, denn wir können ihn noch immer nicht entbehren.

Dietrich erstaunte über alles, was er sah und hörte, endlich fieng er an: nun es geht doch alles seinen Gang, jezt kann ich mich zufrieden geben; aber wie schicken wir uns zusammen, ich bin ein bäurischer Mann, wie kann ich euch besuchen, die Leute werden ja aus den Häusern laufen, um den Schwiegervatter des Herrn Kammerraths zu sehen.

Ehrenfried. In dem Stück irret ihr, lieber Vatter! und ihr kennt die Welt noch nicht genug. Ich will euch einen Rath geben, wie ihr glücklich und vergnügt sein könt: Ihr müst keineswegs neumodisch und vornehm werden, das steht euch nicht an; kleidet ihr euch nur wie ein reicher ordentlicher Landmann, nicht so altfränkisch wie jezt, aber auch nicht kaufmännisch, unsere liebe Mutter macht es eben so, geht ihr dann ordentlich mit den Leuten um, last sie ihre Thorheiten treiben, ohne Theil daran zu nehmen, und seid gegen jeden freundlich. Ich werde euch helfen, euch so mit der Welt bekannt machen, daß jeder Freude und unser Herr Gott Wohlgefallen an euch haben soll. Herr Osterfeld will sich gern zur Ruhe begeben, und da hat er sich den Blumenhof ausersehen, um hier zu leben und zu sterben, er will die Aufsicht über

die

die Haushaltung führen, um doch immer noch der Welt nüzlich zu sein. Er besucht euch oft, und ihr besucht ihn, auch kommen wir oft zu euch, und ihr zu uns, und so werden wir, wills Gott! glücklich sein.

Nun stund Dietrich auf, war froh und vergnügt, und sagte: nun geht alles seinen Gang, ich will euerm Rath folgen, nun bin ich zufrieden. Jezt fielen sie ihm alle um den Hals, küßten ihn, und dankten Gott. Theodore aber gieng mit ihrer Mutter bei Seite, und sprach noch einmal nach der alten Art mit ihr, um ihr zu zeigen, daß sie noch immer das alte Thierchen auch in den vornehmen Kleidern sei. Mit einem Wort: nach und nach kamen sie alle in Harmonie, und waren recht glücklich zusammen.

Hans Jakob war mit den andern froh, nun kams aber noch darauf an, daß auch seine Sache mit dem Vatter in Ordnung gebracht würde; er gab seinem Schwager einen Wink, der führte Dietrichen hinaus in den Hof, um allein mit ihm zu sprechen. Vatter! fieng er an: nun muß auch noch mein Schwager versorgt werden; was dünkt euch von ihm?

Dietrich. Herr Schwiegersohn! ich kann nichts mehr machen, es geht alles seinen Gang. Der war ja mit in euerm Komplot, und da werdet ihrs ja auch wohl eingefädelt haben, wie es gehen soll.

Ehrenfried. Seht nur die Sache nicht unrecht an, meine Schwester ist ein vortreffliches Mägdchen, und eine Christin, die's mit Gott und allen Menschen gut meint, ihr könt ihr nachfragen, wo ihr wollt. Als sie nun im Herbst wie ein Bauernmägdchen verkleidet war, da hatte er sich in sie verliebt, sie mag ihn auch gut leiden, denn er ist ein Mensch, der einen guten Kof und ein sehr gutes Herz hat. Jezt dünkt mich, es sei am besten, wenn wir ihn noch ein wenig in die Welt schicken, er kann noch etwas studiren, nur um einige Erkenntnis und Lebensart zu bekommen, ein Statsmann soll er aber nie werden, er braucht keinen Pracht, nur anständige Lebensart, anders will er auch nichts, wenn er dann sein und seiner Frau Vermögen zusammen nimmt, so kann er wohl leben, und Gott und dem Nächsten durch eine nüzliche Handlung dienen.

Dietrich. Das Ding gefällt mir, es geht seinen Gang, ich habe nichts dawider, ich habe als oft gedacht, es würde doch mit meinen Kindern nicht recht gut thun, sie würden sich doch nach und nach der Welt gleich stellen wollen, und da würden sie dann über Hals und Kopf ins Verderben stürzen, ich habs oft erlebt. Da wuste ich mir dann nicht zu helfen.

Ehrenfried. So gehts, wenn man in seiner Lebensart zu weit hinter seinem Vermögensstand

bleibt,

bleibt, die Kinder fühlen hernach, daß sie reich sind, und da sie nicht gelernt haben, wie man vernünftigen christlichen Aufwand machen soll, so treiben sie's ins wilde, und werden unglücklich. Darum dankt Gott! daß eure Kinder unter unsere Hände gerathen sind, jezt werden sie vortreffliche Leute werden.

Dietrich. Ich erkenne es, ich erkenne es, ich habe gefehlt.

Ehrenfried. Davon wollen wir nun nicht mehr reden, es wird alles gut gehen.

Dietrich überlies nun seinem Schwiegersohn und dem alten Osterfeld die ganze Leitung seines Sohns, und freuete sich, daß noch am Ende alles seinen guten Gang gieng. Ehrenfried nahm nun seine Schwester Clementine und seinen Schwager auch allein, und erzählte ihnen des Vatters Meinung, worüber sie sich aus der Masen freueten, Hans Jakob besonders, er konte sich der Thränen nicht enthalten, er lief fort aufs Feld, wo ihn niemand sahe, breitete sein Herz vor dem Allgegenwärtigen aus, und sank für Empfindung über seine Güte auf den Boden nieder.

Als sich nun unsere Gesellschaft ein Par Tage zusammen erfreuet, Dietrich und seine Frau aber sich in ihre neue Lage ziemlich geschickt hatten, da schieden sie von einander. Der Kammerrath zog mit seiner Gattin und Schwester nach Rheinau,

Oster-

Osterfeld blieb auf dem Blumenhof, und die übrigen drei giengen auch nach Hause. **Hans Jakob** aber schickte sich zur Abreise, die nächstens vor sich gehen sollte, wie nun im Verfolg weiter erzählt werden soll.

III. Ein Mann ein Mann, ein Wort ein Wort.

Ganz ungewöhnlich warm wird mir es ums Herz herum, so oft ich in meiner Schreibtafel lese, was ich mir aus einem treuen Schriftsteller darin aufgezeichnet habe, der von unsern lieben deutschen Voraltern saget:

> Verba pro litteris & sigillo, dextram pro juramento habebant.

Es ist mir immer, als sehe ich einen guten alten Deutschen vor mir stehen, der mit der linken Hand auf seine Brust schlägt, mit der Rechten die Meinige recht herzlich drückt; und dazu spricht: **Ein Mann ein Mann, ein Wort ein Wort.**

Keine Sprache giebt den kraftvollen Ausdruck, um dem Versprechen das Siegel der Festhaltung aufzudrücken, wie unsere Deutsche. Keine nimmt das vielbedeutende Wort **Mann** zur Gleichnis, wenn von Unwankelbarkeit, von Festigkeit die Re-

de

de ist, als die Unserige. Kein Geschlecht war getreuer ihrem Worte, als das Deutsche. Und keiner hielt sich im Besize, streng an sein gegebenes Wort gebunden zu sein, als der Deutsche.

So finden wir es bei deinen und meinen Voraltern, lieber Leser, wenn wir auf 20, 30 ur zu ihnen hinauf steigen; **statt Brief und Siegel galten ihre Worte, und der Druck ihrer rechten Hand — statt des Eides.** Was der Mann versprach, das hielt er; und wer es nicht hielt, war ein schlechter Kerl auf immer und ewig. Wie siehet es um die Söhne dieser ehrlichen Leute aus, lieber Leser? Fühlest du an deiner Brust, daß dir jeder Herzensschlag zuruft: **Du bist würdig deiner Ahnen!**

Die Römer, das Volk, welches anfangs ohne gesezliche Spizfindigkeiten gros war, weil es nach dem Geseze der Vernunft und ihres unverderbten Herzens lebte, hielt dafür, daß es nach dem Mase seiner angewachsenen Erfodernise, seiner vermehrten Bedürfnise, seiner ausgekünstelten Gemächlichkeiten, seiner behaglichen Weichlichkeit, seiner Wollüste, seiner Leidenschaften, seiner Eifersucht, seines Ehrgeizes immer an Gröse mehr zunähme: und es kam dabei mit in Rechnung, daß bestimmliche Vorschriften bei allen Handlungen es von der Gesellschaft der Erdensöhne entfernen, und

zu einer Götterhöhe hinan schwingen würden: ohne zu bedenken, daß es aus dem grosen weiten Kreise eines freiathmenden Volkes in die engen Schranken von hunderterlei Umständeleien dadurch eingeschränket, und ins Kleine verfallen werde. Geseze musten also herbei; inländische oder ausländische, angemessene oder unangemessene, das galt gleich. Grichenland war gros; Griechenland hatte Geseze. Rom will gros sein; Rom muß also Geseze haben, und es musten die grichischen Geseze sein. Kaum hatten sie das Bürgerrecht erhalten; so flickte dieser, es flickte jener daran. Heut geschah dieses; morgen ein Gesez dafür. Uebermorgen hinderte das neue Gesez den Prätor oder den Kaiser an seiner Aussicht; diese oder jene Leidenschaft konten sie nicht ausführen; ausgemustert muste es werden. Wind und Wetter waren beständiger, als die römische Gesezgebung.—

Doch—ich wollte ja ihre Geschichte nicht schreiben. Ich wollte nur sagen, daß, als die Römer üppig wurden; sie sich Geseze schufen. Als sie üppiger wurden, feilten sie an diesen Gesezen. Und als sie am üppigsten gewesen sind: da war des Flickens, des Feilens, des Anpassens, des Zusezens gar kein Ende. Weg war alsdann ihre Tugend, weg ihre Redlichkeit, weg ihre Gröse.— Ein Gang in ihrem Irrgarten von Grübelei und

Spiz-

Spizfindlerei in den Gesezen, worauf sich gewiß mancher dickbäuchige Prätor viel Gutes wird gethan haben; denn er glaubte, dieser schlüpferichte Weg zur Falschheit und Untreue sei das non plus ultra einer Hirngeburt, wozu die Statsklugheit Pathe sein müste; ein solcher Gang war bei ihnen die Lehre von Gedingen (pactis) und Contracten. Ein herrlicher Pallast für Mäuse! Jede hatte zwanzig Löcher für eins, um zu entwischen.

Sonst war der gesunden Vernunft, der angebohrnen Redlichkeit am angemessensten, am allernatürlichsten war: z. B. Ich kaufe dir dein Haus ab: du warst es zufrieden. — Lässest du mich aber auch lebenslänglich darin wohnen: sagest du: ja — und der Handel war fertig. Weil aber dieser Handel zu natürlich, zu einfach war; und nicht jeder Wortverdreher, Mackler, Wucherer, und wie das Zeug all heiset, seine Rechnung dabei fand; so muste dieser einfache Handel getrennet; der Verkauf und Kauf des Hauses ein Contrakt; die vorbehaltene Wohnung ein Geding (pactum) genennt werden. So viel war also schon über den Feind gewonnen, beide (Contrakt und Geding) waren von einander getrennt, und da gieng es alsdann wacker über sie her. Die Contrakte wurden in drei Klassen eingepferchet; und was da nicht hinein gieng, den ganzen übrigen Quark hiesen sie unge-

nannte

nannte Contrakte. Mit den Pakten gieng es noch erbärmlicher zu. Die Römer hatten sie bis aufs Hemd entblößet, und sie stunden nunmehr ganz nackt vor ihren Räuber. Erst waren es Stipulationes, demnächst wurden sie pacta genennt; von da wurden sie wiederum pacta contractui adjecta, pacta conventa, pacta legitima, constituta, vestita & non nuda, und am Ende gar pacta nuda; bei diesen war dann doch gleichwohl nicht mehr und nicht weniger, als beiderseitiges Versprechen, wechselweise Einwilligung, das ja ja, nein nein, wie bei allen übrigen; nur war der gerade Weg, der ordentliche Gang in dem Geleise des lieben Naturrechtes und der gesunden Vernunft der zugenommenen römischen Schlauigkeit, ihrer aufgezierten Sitten zu unschmackhaft, zu pöbelhaft; er war für ihre vielfältigen Verfeinerungen und verfeinerten Veränderungen in der übrigen Lebensart zu einfältig. Der wohlgesittete vornehme Römer muste einen heimlichen Ausgang haben, wodurch er sich von seinem gegebenen Worte, wann es ihm gefiel, fortschleichen konte. Der Mächtige muste über den Mindermächtigen etwas zum voraus haben. Und deswegen wurden die Pakte so zugespizet, bis man auf einen Punkt kam, wo gar nichts mehr an dem versprochenen zu halten übrig geblieben ist. Dadurch geschah es, daß unter den Römern Treue

und Glauben verschwand; und wenn das gegebene Wort nicht mit einer Menge von Feierlichkeiten bewachet war: so trauete der Freund dem Freunde nicht mehr; der auch noch gar oft bei einem ganzen Heere von Sicherheitsklauseln hintergangen ward.

Dank sei unsern lieben Voreltern, bei allem dem Zeuge, welches sie sich aus der römischen Rechtsgelehrtheit aufplaudern liesen, und wovon das mehrste in den Kram der gutaltdeutschen Verfassung gar nicht taugte, liesen sie sich in dem Geschäfte eines wechselweis gegebenen Wortes keine (damit ich mich ja des rechten Wortes bediene, hinter welchem mancher, wie ehemals, aus einer grosen Perucke gelehrt scheinen will) Subtilitäten der römischen Geseze aufschwäzen.

Alter Sitte, altem Gebrauche, alter Ehrlichkeit getreu, verschlossen sie Thür und Thor den Zergliederungen der Pakte; gegebenes Wort, genommenes Wort war genug, um zu verbinden; dabei muste jeder fest, oder die Klage und den gerichtlichen Zwang aushalten, **ein Wort ein Wort, ein Mann ein Mann** hies es. Und zum ewigen Denkmale, daß bei den Deutschen das Pactum nudum eine Klage gebären könne, was bei den Römern nicht war; so heiset dieselbe noch wirklich: die Klage aus den Sitten und Gebräuchen, condictio ex moribus.

O der herrlichen Sitte! der göldenen Zeit, von

der gesagt wird: Vix amicitiae hodie sanctius coluntur, quam tunc bella; von der erzählet wird, daß ein groser Herr, der vom Könige in Böhmen im Kriege gefangen mit seinem Ueberwinder einen Vertrag geschlossen hatte, und darauf der Gefangenschaft entlassen worden war, sich demnächst in dieselbe wiederum freiwillig begab, als er sich nicht im Stande befand, das Versprochene zu halten.

Wie gesagt, lieber Leser! so heilig war unsern Voreltern vor vielen Jahrhunderten ihr Wort, ehe sie noch die Römer kannten; so lieb war es ihnen, als sie dieselben kennen lernten, daß sie die üble Gewohnheit derselben mit ihrer Bekanntschaft nicht annehmen wollten.

Wie würden sich aber die guten Leute erzürnen? Sie würden uns nicht für ihre Söhne erkennen; sie würden uns die Affen anderer Völker schelten, und was das schimpflichste ist, sie würden uns keine Deutsche nennen, wenn sie fänden — und leider! sie müssen es finden, daß ja ja, nein nein jezt nicht mehr der Grundstein sei, worauf ehemals Thürme bis in den Himmel gebauet worden sind. Wenn sie sähen, daß das Verabredete, wechselweis Versprochene, welches blos durch einen Händedruck schon tief und unauslöschlich ins Herz gegraben sein sollte, sorgfältigst aufgeschrieben, vorher aber ängstlich überdacht, und jedes Wort nach dem Silbergewichte

wichte abgewogen wird; denn schon in dem ersten Augenblicke des Versprechens werden Schlupfwinkel, Wortverdrehungen, Wortableugnungen befürchtet. — Wenn sie erführen, daß herbei gerufene Zeugen zwei deutsche Männer zur Erfüllung ihres gegebenen Wortes zwingen müssen; daß so gar zu mehrerer Bekräftigung — sie würden sich gewiß bei diesem Einfalle des Lachens nicht enthalten können — daß zu mehrerer Bekräftigung eines deutschen ja, ein künstlich eingeschnittener Stein ihr: Verba pro Sigillo habebant, ersezen müsse — Würden sie nicht die Hände über dem Kopfe zusammen schlagen, wenn sie die erbärmliche Geschichte der Leistmannung (juris obstagii) hörten, mit welcher sich ihre ausgearteten Söhne eine gute Weile zur Schande ihres Zeitalters herum geschleppet haben:

„ Da muste mancher versprechen, sagt die Be-
„ schreibung dieser löblichen Gewohnheit, sich in ein
„ gewisses Ort zur Leistung zu stellen, und allda
„ zu leisten, öffent- und gewöhnliche Gesellschaften zu
„ halten, des Tags zweimal, zu feilem Kauf,
„ unverdingt, nach Sitte und Gewohnheit Lei-
„ stungsrecht (daß er sich nicht soll um ein gewisses
„ Kostgeld eindingen, oder, wie man sagt, das
„ Pfenningswerth nehmen, sondern die freie Mal-
„ zeit mit andern Gästen halten) und davon nicht
„ zu lassen, noch ledig zu werden, mit Versezung

„ der verleisten Pferde und der Knechte, so in der
„ Leist abgegangen, sondern an der abgegangenen
„ Stelle allweg andere taugliche in die Leistung zu
„ schicken rc.

Es musten nämlich die Bürgen der Hauptschuldner auf Begehren der Gläubiger sich in einem benannten Orte mit Pferden und Knechten einfinden, und sich dort gleichsam wie in einem Gefängnise so lang aufhalten, bis die Schuld getilget war. Dabei gieng es dann nun wacker ans Zechen, und zwar, wie sie es nannten, auf ungerechte Kösten. Der gute Schuldner ward dabei oft wegen einer geringen Schuld ganz zu Grunde gerichtet; und — alle diese Umstände hat es gebraucht, um Wort zu halten.

Das dextram pro juramento habebant finden unsere Urahnen unter ihren Abkömmlingen gar nicht mehr; statt dessen aber, — dem heiligen Gott sei es geklaget! die Anrufung seines heiligsten Namens. Allmächtiger! wie geschwind läuft man zu deinem gnädigen, zu deinem fürchterlichen Throne! Ein Glas Wasser, Allgütigster, verzeihe mir den Ausdruck! ist nicht so geschwind erschöpfet, als du zum Zeugnise gerufen, und oft gar, daß ich es doch nicht denken möchte, zum Fluche gereizet. Der Schuldner, der Kriegsmann, der Bürger, der Unterthan, der Regent, der Statsmann, der Rath, der Lehenmann, der Schreiber, der Beistand, der

Vor-

Vormund, der Sachwalter, der Priester, der Mönch, der Ritter, das Weib, der Jud und der Christ; alle, alle schwören zu Gott, schwören heut, schwören morgen, schwören übermorgen, und vergessen am vierten Tage das, was sie geschworen haben, schwören mit dem Munde, schwören ohne Herz, gehen zum Schwure unbedacht, unbereitet; kommen von demselben, und wissen nicht, was sie versprochen haben, was sie halten wollen oder sollen. O des unendlichen Missbrauches dieser heiligen Feierlichkeit christlicher Religion! O des himmelweiten Abstandes vom dextra pro juramento. Möchte doch jede Obrigkeit den Eidschwur, wie das Allerheiligste nur auf hohe Festtage, zum Gebrauche aussezen; statt dessen aber, wo es auf Erfüllung der Pflichten ankömmt, zurufen:

„ Du bist Mann, du bist ein Deutscher, du
„ bist Christ; deine Worte sollen sein ja ja, nein
„ nein.

Wen das nicht beweget, der bleibe weg vom: so wahr mir Gott helfe ꝛc. Der ist weit unter dem Begriffe dieses schauervollen, dieses ehrwürdigsten Ausdruckes; den bindet kein Eid.

Und wie, wenn sie bei unsern Gesprächen aus manchem stuzermäßigen Munde hören würden, daß er zum Zeichen der Wahrheit seines Sagens, und zum Glauben für sein Wort die Lieblingszierde ih-

rer Rede: den Teufel mit seinem ganzen höllischen Trosse, Donner und Wetter, Sterben und Verderben, und was weis ich, noch mehr herbei holen, zu Hilfe rufen müssen; durch welche Artigkeiten man jezt eben so vorzüglich einen Deutschen erkennet, als derselbe sich vorhin durch sein: verba pro litteris, ausgezeichnet hatte.

Wie! wenn sie in unsern Gerichtsstuben Förmlichkeiten, Pünktlichkeiten ohne Ende finden, wodurch wir an unser gegebenes Wort angeknodet und angeknebelt werden müssen: wenn sie die ungeheuern Bücher sehen, wodurch man uns das Halseisen anlegen will, damit wir ja nicht unserm Versprechen entwischen können; und wenn sie — soll ich es nicht mit Stillschweigen übergehen? — wenn sie aus einem daneben liegenden noch grösern Stose Papier sich überzeugen würden, daß wir bei der mit vielen Schlössern verriegelten eisernen Thüre, bei vermauerten Fenstern, bei hundertäugig verdoppelten Wächtern, bei Spring- und Sperrketten durch ein Mausloch unserm Worte entronnen sind! daß wir durch die Gewalt eines Rechtsstreites eingeholet werden müssen, und dann endlich nur nach durchwanderten drei Gerichtsstufen, nach entschöpften Kreuz und Querspringen, nach abgestumpften allmöglichen Bewegfedern am Ende einer halben Ewigkeit zur Stelle gebracht, zur Erfüllung unsers Wortes rückgeführet werden können.

Schwindelt es dir dabei gar nicht, schöne Leserin! wenn du dieses so liesest? Fällt dir dabei nichts ein von der Bürgschaft, die du für das Wort deines theuern Ehegattens geleistet hast? Erinnerst du dich nicht mehr, wie die verführerische Thräne, die über deine zarte Wange gerollet ist, das Feuer des Zornes jenes gutherzigen Mannes ausgelöschet hat, der von nun an dem Worte deines Gattens allein nicht mehr trauen wollte? Wisse, daß du die Anwendung deiner weiblichen Rechtswohlthaten gar oft misbrauchest; daß du dadurch Redlichkeit verlezest; daß auch du alsdann gegen das heilige Gebot deiner Ureltern: *Ein Mann ein Mann, ein Wort ein Wort* dich gröblich versündigest. Du bist nicht mehr so einfältig, daß du nicht beim Eintritte in die Ehe schon weist, welche Vorrechte deinem neuen Stande zugedacht sind; und sizest doch ruhig, wenn deinem Ehevogte die Schulden über den Kopf hinaus anwachsen? du siehest zu, wie Juden und Christen ihm helfen, damit er seinem Untergange eine Weile ausweiche, um alsdann noch tiefer hinein zu fallen? du unterschreibest auch wohl manchesmal dem gegebenen Worte deines Mannes. Du lässest dich gar belehren, was deine Rechtswohlthaten sagen wollen; und bist am Ende dreist genug, dich mit diesem Hilfsmittel zu brüsten, deinem Manne, dir, und deinen Kindern das Schild deiner

Unwissenheit, der unterlassenen ordentlichen Belehrung, den Abgang einer zur Beruhigung des Gewissens nicht nöthigen Förmlichkeit, des Beistandes, des versammelten Rathes u. w. d. m. vorzuhalten, hinter demselben tückisch zu lachen, dir Guts zu thun, wohl zu leben, und vor demselben diejenigen, die sich von deinem und deines Mannes Worte nichts Arges vermuthet haben, weinen und schmachten zu lassen? —

Wenn du Latein kennetest, deutsche Leserin! so wollte ich dir sagen: Jura deceptis, non decipientibus succurrunt. Und ich traue dir, mit aller Verehrung deines Geschlechtes sei es gesagt, Wiz und Schlauigkeit genug zu, daß du gar oft, wenn die Rede von den dir zugewiesenen Rechtshilfsmitteln ist, dich unter den Decipientibus (die hintergehen) befindest. Oder! — glaubest du vielleicht, in dir sei keine deutsche Sele? Dich gehe nicht an, was vom deutschen Manne geschrieben steht:

Ein Mann ein Mann, ein Wort ein Wort.

Glaubest du das? — Siehe! du bist eine Tochter — In deinen Adern wallet Blut von denjenigen, die ihrem Ehegatten in dem Kriege Muth zugerufen, mit unüberwindlicher Stärke durch ihre Gegenwart, durch ihr Heulen und Schreien begeistert haben. Deine Mütter waren die heiligsten Zeugen der Tapferkeit deiner Väter. In ihrem Schose verblute-

ten

ten sie ihre Wunden, und ihre Nerven waren noch stark genug, die Kriegsnarben ihrer Männer zu zählen, die Geschwüre auszusaugen, und den Grad ihrer Liebe nach der Mehrheit derselben zu erhöhen. Bei dem Anschauen des zerfezten Körpers überfiel sie keine Ohnmacht. Den streitenden Gatten reichten sie hastig Speis und Trank; und der Schweis, der bei diesem Geschäfte ihr Angesicht befeuchtete, war ihnen statt des herzstärkenden wohlriechenden Gewässers. Den wankelhaften Sieg ihrer lieben Streiter unterstüzten sie mit ihrem Gebete; sie boten auch wohl ihre Brust dem Streite, und wenn es Noth hatte, dem Gefängnise dar. That und Kleidung unterschied sie nur gar wenig von ihren Männern. — Nackte Arme, offene Brust, ungekünsteltes Gewand, keusche Lebensart, deutsche Treu, rauhe Speis, Wetter und Wind gab ihnen männliche Stärke in weiblicher Anmuth.

Schlief der Mann zur ruhigen Friedenszeit sich neue kriegerische Kräfte herbei: so wachte neben ihm die Gattin. — Sie erzog ihre Kinder, und richtete ihr Hauswesen wieder auf, wenn der Krieger und Held seine matten Glieder ausrastete. War Frieden, so gieng er der Jagd und der Ruhe; sie dem Ackerbaue und dem Gebete nach. Beide arbeiteten für eins, und jedes nur für das andere. Wohlleben hies bei ihnen häusliche Arbeit und krie-

gerische Verrichtungen. Hatte der Mann ein Thier auf der Jagd erleget, und die Frau die Aerndte heimgethan, so bereiteten sie sich ein Mal daraus, und hiesen es ein kostbares Mal; nicht kostbar von vervielfältigter Feinheit und ausländischem Wize; vom eigenen Schweise, von eigener Mühe, vom selbstigen Handanlegen und Herbeischaffen kostbar.

Begünstigte den Gatten der Gott der Jagd: so war auch der Gattin ein neuer Anzug zubereitet. Sie zog die Haut des Erlegten über sich, und — war stolz in ihrem Puze.

Mann und Weib waren nur dem Geschlechte und der Gattung der Arbeit — nicht der Treue, nicht der Redlichkeit nach — nicht durch Fleis und Müsiggang, nicht durch Worthalten und Falschheit von einander unterschieden. Das Wort des Mannes war das Wort der Frau. Was diese versprach, war jenem ein Gesez. — Und das, schöne Leserin! das waren die Gattinnen deutscher Männer; das waren deine Voreltern.

Schau in Spiegel, und frage dich selbst: — nicht wie dich dein Kopfpuz kleidet, nicht wie deine Gesichtsfarbe gerathen sei. Darum kümmerte sich deine Altmutter nicht. Frage dich: ob noch ein Funken von ihrem redlichen Feuer dir aus den Augen blize. — Siehe zu, ob du ihn nicht aufwecken, und dich selbst zum altdeutschen Weibe ermannen

willst.

willst. — Nimm deinen Gatten bei der Hand, und sage zu ihm — hast du etwa noch keinen: so rufe es dem Gewählten am heiligen Brauttische zu, daß er es niemals vergesse:

„Ein Mann ein Mann, ein Wort ein Wort.“

Hörest du es, deutscher Mann, niemal sollst du diesen Segenspruch, diesen kraftvollen Zuruf vergessen.

Sei **Mann** in deinen Handlungen, gedenke an dein **Wort** nach deinem Versprechen! — Versprich nicht ohne **Mann** zu sein; und hast du versprochen: so sei ein altdeutscher Mann. Sei redlich und treu deinem Worte! v. W. d. J.

IV. Schreiben an Hrn. B... in H... über die Mansarddächer.

Sie schreiben mir, daß Ihr angefangenes Bauwesen bereits so weit gebracht sei, daß sie vollkommen zufrieden sein könten; nur sei die Frage noch übrig, was für eine Art von Dachung Sie wählen sollten, und schiene Ihnen das von de la Mansard angegebene, und in ihrer Gegend allgemein beliebte Dach das vorzüglichste, zumalen Sie noch ein drittes Stock für Zimmer anlegen wollten; mein Rath aber sei nöthig, wie eigentlich die Zimmer, die in dem untersten Theile des Daches kommen sollten, am schicklichsten anzubringen und einzurichten sein möchten.

Diese Einrichtung ist sehr leicht, und kann auf fol-

folgende Art bewirket werden. Inwendig gegen den vertikalen Anlauf des Daches werden von Holz oder auch von gebrannten Steinen Wände aufgeführt, die aber, weil sie blos auf den Balken, und mithin hohl stehen, leicht werden müssen. Durch diese Wände erscheinen die Dachzimmer von innen völlig regulär, da die Schiefe des Daches dem Auge gänzlich entzogen wird, welches sich nach angelegtem Plan, und den Durchschnitten, deutlich einsehen läst, und von den Werkleuten leicht verstanden wird. Dies ist alles, was ich auf ihre Frage zu antworten nöthig finde; Sie werden mir aber erlauben, eines und das andere gegen diese so beliebte Dachung hier hinzuschreiben.

Da Sie dann noch ein drittes Geschoß für Zimmer nöthig haben, und darum ein Mansard- oder gebrochenes Dach wählen, so werden die Fragen entstehen:

1) Ist ein dritter Stock von Steinen, mit einem ordinären oder natürlichen Dach, besonders in Ihrer Gegend, nicht wohlfeiler als ein Mansard?
2) Ist dieser dritte Stock nicht dauerhafter?
3) nicht bequemer? —
4) Der ganze Bau nicht schöner?

Um den ersten Punkt fest zu stellen, lassen Sie untersuchen: was kostet ein Mansarddach mit Zimmern, an Holz, an Ziegeln, gebrannten Steinen, der Zimmermann für Fertigung besonderer Dachfenster und sonstige Einrichtung? Und Sie werden finden, daß ein ordentlicher Stock von Steinen die Kosten von einem Mansard nicht übersteige, sondern mehrentheils noch geringer komme.

Der zweite Punkt fällt so deutlich in die Augen, daß ich ihn ohne Beweis übergehen könte; nur muß

ich

ich eines Umstandes erwähnen: stehet eine Hauptfaçade gegen die Regenseite; so hat man alle zehen Jahre wenigstens Gelegenheit, neue Balken einzuziehen, da in dem Bruch des Daches, und in denen Winkeln oder Kehlen, welche die Fenster mit dem Dache machen, der reine Schlagregen und Schnee bei mittelmäsigem Sturme durchdringen, sich zwischen den Wänden und dem Dache auf die Balken sezen, und verursachen, daß sie in kurzer Zeit abfaulen. Dieses erbauliche Beispiel habe ich an verschiedenen beträchtlichen und mit Schiefer gedeckten Gebäuden erlebt, ohngeachtet man alle Kehlen und Wasser durchlassende Pläze mit Blei wohl beschlagen und verwahrt hatte. Aus gehorsamstem Respekt gegen Monsieur de la Mansard und dessen Geburtsort, schrieb man aber den Fehler dem Baumeister zu, und der schlechten Qualität des dazu gewählten Holzes.

Und was die dritte Frage betrift, so stellen sich bei den Wohnungen in den Mansarden der Bequemlichkeit Sachen entgegen, die sehr auffallend sind. Zwischen dem vertikalen Dach und den Zimmern steht eine lothrechte Wand, wodurch ein leerer Raum zwischen den Ziegeln und gedachten Wänden bleibt. Hier schlagen Ratten und Mäuse ihre Wohnungen auf, ohne daß man sie daran hindern könte; und damit das Lager für sie und ihre unausbleibliche Nachkommenschaft desto bequemer sei, versehen sie diese Winkel, so viel ihnen thunlich ist, mit allerlei brennbaren Materialien, welche denn besonders tauglich sind, ein entstandenes Feuer unaufhaltbar um den ganzen Bau zu führen.

Die Ratten leben übrigens, wie bekannt, in einem ewigen Kriege unter einander. Dieser Krieg ist, wie alle Kriege, mit Geräusche und Gepolter ver-

vergesellschaftet; auch begraben diese ihre Toden niemalen, sondern überlassen dem Hausbewohner, welche Masregeln er ergreifen wolle, um sich der abscheulichen Ausdünstungen der Leichname zu entledigen. An Orten aber, wo diese muntern Geschöpfe verspeist zu werden pflegen, spart man durch diese Dacheinrichtung einen separaten Behälter, um sie zu füttern. Da auch, wie bereits erinnert habe, die Wände leicht und dünne werden müssen, so werden Sie, als ein aufmerksamer Hausvatter und Menschenfreund, nicht umhin können, den Bewohnern Ihrer Mansardzimmer sogleich Pelzstiefeln und Mäntel anzuschaffen, damit sie im Winter den Anfällen der Kälte, ohne Furcht dadurch Nase und Ohren zu verlieren, widerstehen können. Das Brummen und Heulen des Windes zwischen dem Dach und den Wänden verdient übrigens keine Rücksicht; denn ihrer wird man endlich gewöhnt, und bekommt man auch jezuweilen von der durchziehenden Luft einen Katharr, so ist es aber alsdann ein Katharr a la — Mansard, mit dem man in ehrbaren Häusern schon erscheinen darf.

Damit ich Ihnen auch die vierte Frage, die Schönheit der mansardischen Erfindung betreffend, einiger Masen deutlich beantworten könne; so muß ich von ihrer Geschichte eine Kleinigkeit voran senden. Als man in Frankreich sich damit plagte, in jeder Kunst, so gar vor den Alten etwas eigenthümliches zu haben; so wurde die bürgerliche Baukunst kein geringer Gegenstand des Wizes. Man liese die noch nicht völlig bekannte grichische Baukunst und deren Simplizität fahren, und war so glücklich, eine neue gallikanische Säule zu erfinden, die weiter nichts Eigenthümliches an sich hatte, als eine Menge Hahnenfedern am Knauf und Lilien am

Stamme. Diese Erfindung war aber, wie alle übrigen aus dieser Polarhöhe, transitarisch, und allein für Monsieur de la Mansard war es vorbehalten, ein Dach zu erfinden, dessen Schönheit von einem grosen Theile von Deutschland angestaunet und bewundert werden sollte. Ueberlegen Sie, was ein Dach sei? Ist es nicht dazu bestimmt, einen Bau vor übler Witterung zu schüzen? Und wären Sturm, Regen und Schnee in unserm Himmelsstriche nicht gewöhnliche Meteore; so könten, dächte ich, alle Dächer gar wohl weg bleiben, um so mehr, da ihre Schwere und Form die Gebäude ohnehin nicht nur belästigen, sondern auch entstellen. Ist also ein Dach nicht ein nothwendiges Uebel, das Mansard gar noch dadurch vergrösert, daß er zween Dächer über einander pflanzte? Warum machen wir nicht weniger wizigen Deuschen diese Erfindung nicht noch zierlicher, und sezen zu dem Ende drei auch vier Dächer auf einander, so würden wir doch vor den Franzosen etwas voraus haben, und nicht immer ihre blinden Nachbeter heisen.

Sehen Sie einmal einen deutschfranzösischen Bau an. Sie sehen eine Façade, die auf hundert Schritte Entfernung weiter nichts vorstellet, als eine lange glatte Fläche, simetrisch, mit schlecht geformten Gucklöchern durchbrochen, und die von zweien auf einander gethürmten schrecklichen Dachmassen, in den Boden gedrückt zu werden scheinet. Ein verwöhntes Auge sieht das nun freilich nicht; aber auf das Aug des Kenners thut es die nämliche Wirkung, als — wie sich einsmalen ein Spasvogel ausdrückte, — eine übel proportionirte Perucke.

Hier haben Sie meine Meinung über die Mansarddächer! Nur bitte ich, niemanden zu sagen,

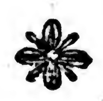
daß

daß ich Ihnen mit einigen Gründen gerathen habe, eine allgemein bewunderte Schönheit an Ihrem Bau zu verabsäumen, weil ich meine Reformation, wenn es sein könte, nicht gerne mit Geräusch beginnen möchte.

Ehe ich das Papier zusammen schlage, muß ich noch erwähnen, daß mir Länder bekannt seien, wo das Forstamt wegen der Holzconsumtion immer in Schweis ist, und dennoch bauet man Dächer a la Mansard — In andern Ländern macht die Polizei gegen Feuersgefahr alle nur ersinnliche Vorkehrungen, man bauet aber Dächer a la Mansard — quae, qualis, quanta! — Leben Sie wohl rc. rc.

Z — den 22. Hornung
1782.

W —



Pfalzbaierische Beiträge zur Gelehrsamkeit.

5tes Heft. Den 1. Wonnemonat 1782.

I. Ueber einige Gemählde aus der Gallerie zu München.

Ich erinnere mich so oft und gerne an jene Stelle des Horaz, wo er sagt, daß in Rom erst die Liebe zu Fechtspielen und Pferderennen, dann zu den Künsten des Marmors und Erzes, die herrschende Mode des öffentlichen Vergnügens geworden, und daß unter allen den Rasereien eines bald vorüber gehenden Taumels, welche bei unsern Ergözungen gewöhnlich zum Grunde liegen, jene, wo der Vatter und der Sohn mit bekränztem Haupte speisen und Verse machen, die schönste, beste und wohlthätigste sei, die die Bürger ergreifen kann; denn hiebei meint er, lernte man jedermann Wohlwollen, sich mit wenigem begnügen, nichts fürchten, und immer eines heitern, gesezten und grosen Gemüths zu bleiben.

Und das denke ich dann allemal, wenn ich unsere Gallerie vorüber gehe, stelle mir die unbeschreiblichen Folgen vor, welche eine gleiche allgemeine

Raserei, vermög welcher man schöne Gemählde mit Leidenschaft lieben lernte, nach sich ziehen würde, und überlasse mich ganz den Vorstellungen des unsäglichen, vielfachen Guten, welches dies, wenn es in Erfüllung käme, stiften würde, stiften sollte.

Allerdings sollte es das, und hierüber können ein Par Worte, im Vorbeigehen gesagt, nicht ganz überflüsig sein. Ich möchte die Antworten nicht alle sammeln, welche man auf die Frage: warum man öffentliche Gallerien errichte, erhalten würde. Man denkt nicht immer daran, daß eine Bibliothek nicht für Schriftsteller, eine Schaubühne nicht für Schauspieler; sondern daß, in Betracht ihres ersten und lezten Entzwecks, beide zugegen seien, einen grösern Kreis, als der ihrer Personen ist, zu erfüllen, nämlich dem Publiko so ausgebreitet, als sie können, zu nüzen. Was soll das helfen, wenn zehn Homere und Xenophone, zehn Raphaele und Rubens in unserm Lande wären, und das Land wüste höchstens ihre Namen, verstünde und fühlte nichts von ihren Werken? Sammlungen zum öffentlichen Gebrauche und Genusse sind der öffentliche Schaz guter Begriffe und Gefühle, welche von da ausgehen sollen in unsere Häuser, und Wärme und Gesundheit verbreiten sollen über unsere Gedanken und Sitten; und nur nach dem Umlauf des Vortrefflichen und Geisti-

gen, welches von jenen in das Publikum abfliest, will ich glauben, man besize das wirklich, (und bewahre und häte es nicht blos) womit man, so bald man es eine Bibliothek oder Kunstsammlung nennt, ich weis nicht, wie viel Groses, zu sagen meint.

Freilich dient eine Gallerie (wer sollte so etwas nicht wissen können?) auch vorzüglich und unmittelbar einem Künstler zur Bildung; wenn ers nun aber geworden, wenn er im Stande ist, etwas Würdiges darzustellen, selbst dahin zu stellen: warum thut ers, als um mitzutheilen? Warum schafft er etwas aus den Schäzen der Natur, als um jedermann das grose Buch der Natur aufzuschliesen, um jedermann die Wunder derselben, so, wie sie nach schweigenden ewigen Gesäzen erscheinen und eingerichtet sind, wahrnehmen, und Mitfühler zu machen? Es kömmt immer auf das Nämliche hinaus; alles, was öffentlich ist, ist wegen uns allen.

Ich sehe dann aber eben dies so selten! die herrlichsten Büchersammlungen, — und magere schwache Begriffe unter den Hauptmännern, und rohe Unwissenheit unter dem Volk! die herrlichsten Kunstsäle und die abgeschmaktesten Erfindungen einer ganz elenden Einbildungskraft überall, wo der Geschmack anordnet! Und dies so gar nicht selten!

Was mir daher schon im voraus leid thut, wann unsere hiesige Gemähldegallerie (unter den

guten, die in der Welt sind, eine der besten) da stehen wird, daß es den grösten Meisterstücken ergehen möchte, wie es denselben gewöhnlich noch überall ergangen ist, wo man, so zu reden, über das Dogma der Kunst gestritten, und indeß das, was sie ausdrückte, vergessen hat: dem möchte ich, so viel an mir liegt, zuvor kommen. Ich möchte den Theil des Publikums, welchem man nicht so genau zumuthet, daß er jeden Kunsttheil mit dem Auge des geübten Künstlers betrachten soll, dahin bringen, etwas Groses zu erwarten, und etwas Bessers zu finden, als wohl oft selbst der sogenannte Kenner zu suchen pflegt. Wozu dienten bisher gewöhnlich die Gallerien, so wie jene jährlichen Gemähldeausstellungen, als unter das Publikum eine gewisse Kennerschaft, welche der Sache allen Saft benimmt, zu vertheilen, und die Fertigkeit, beim Anblick eines Werkes viele Kunstwörter anzubringen, gemein zu machen?

Ich möchte etwas beitragen können, daß die Kultur der Kunst unter uns dadurch gewönne, daß selbe immer mehr und mehr von solchen, die sie nicht üben, geschäzt würde; daß es für diese eine Art von Stolz, Vergnügen und Glückseligkeit würde, ein gutes Stück zu besizen, und davon mit Partheilichkeit und mit Eifersucht zu sprechen; und, mit einem Wort, daß die Sache der Kunst, und

der

der Künstler wieder einmal, was sie ehemals war, werden möchte.

Ehemals hatte die Kunst an jedem reichen Manne ihren Gönner. Als man noch nichts um die laquirten Wägen, und um die jezigen schwülstigen Tapezereien in Zimmern, welche oft mit jenen erstaunliche Summen kosten, und in einem Menschenalter als abgenuzt verfallen, als man noch um so viele sellose Moden, die nichts sagen, nichts wuste: da war die Kunst, welche sich noch gegenwärtig an der Stelle eines Gastes befindet, zu Haus. Wer es im Vermögen hatte, beeiferte sich, etwas in sein Zimmer zu schaffen, woran er sich laben, oder, meinetwegen, womit er Stat machen könte. Noch findet man diese ehrwürdigen Denkmäler der ehemaligen Denkungsart in den Bürgershäusern der Reichs- und Handelsstädte, und manches besizt, vielleicht, ohne es selbst zu wissen, Meisterstücke, deren jezt nicht jeder Grose sich rühmen kann. Dies ist unter allen die schönste Mode, (wärs auch blos Mode) die möglich ist. Es gewinnt nicht nur die Aufnahme der Kunst und der Muth der Künstler dabei, sondern das Beste des häuslichen, wirthschaftlichen und sittlichen Lebens wird dadurch befördert. Hier hat auch das Eingebildete, das man zu sehen und zu besizen glaubt, indeß es vielleicht nicht zugegen ist, bessere Wirkungen, als in vielen

andern Dingen das Wahre. Tausend Dinge, welche die Zufriedenheit des Herzens zerstören, vergißt, zerstreuet man dabei, und mit Leidenschaft lernt, und wird man gewöhnt, sich an dem Anblick eines Dings, woraus man Ideen nach dem Vollkommnern schöpft, zu vergnügen, und sich mit einer Unterhaltung zu beschäftigen, die, um das Geringste, das von selber nur möglich, aber in Vergleich mit andern unendlich voran bleibt, zu sagen, wenigstens (versteht sich, sittenlose Dinge ausgenommen) unschädlich ist. Man gewöhnt sich unvermerkt an etwas Menschlichers und Edlers in allem seinem Thun, gewinnt unvermerkt einen Geschmack am Einfachern in seinem Aufwande, seiner Lebensart, und lernet auch, wenn man nicht wollte, einen grosen Verstand schäzen, das man nunmehr, da Reichthum, und, was dem nachfolgt, in Ehren ist, nie lernen wird.

Und was die Kunst anbelangt: je mehr sie getrieben wird, desto weniger wird darüber geschwäzt, desto weniger fällt mit seinem Wörterkram der Kunstrichter einem braven Künstler zur Last. Bejde gewinnen, der arbeitet, und der, welcher Arbeit bestellet, und vor allen der Theil, wegen dem alles ist, — das Publikum.

Ist das Verlangen, daß dies geschehen möchte, irgendwo mehr, als ein guter Wunsch, so bin ich

da

da am ehesten berechtigt, alles Gute zu hoffen, wo auf gewisse Art, ich meine, auf die feierliche, mittheilende Art, wie etwa künftig geschehen möchte, das Publikum erst, so zu sagen, anfängt, auf die grosen Werke des Geschmacks und der Wahrheit in Kunst und Nachahmung hin zu blicken, als wo man selbe schon seit Langem vor Augen zu haben, und nichts zu sehen gewöhnt ist. Ich will es daher versuchen, durch einige wenige Schilderungen (wenn sie sich gleich gegen die Gemählde, wie Schatten gegen den Körper, verhalten mögen) zu zeigen, oder vielmehr erst weiter vermuthen zu lassen, wie vieles in den Werken liege, welche unser Gefühl stärken, und unsere Nachbildung lenken. Es fehlt uns, wie bei Dingen des Verstandes, nicht so fast an guten Büchern und Mustern, als an der rechten und nächsten Weise, dieselben zu benuzen, und mancher guter Schriftsteller hätte seinem Publiko einen eben so grosen Dienst gethan, wenn er gelehrt hätte, wie man eine gute schon vorhandene Schrift lesen soll, als da er sich Mühe gab, selbes mit einer neuen zu beschenken. Benuzung des besten Augenblicks, etwas darzustellen, Idee und Anordnung sind die vortrefflichsten und einladendsten Dinge, auf die ich wünschte, daß man Rücksichsicht nehmen, daß man etwas Gutes und Schönes erwarten möchte. Dies ist das Erste jedes Kunststücks, und für den, der

es einmal zu finden weis, wird es bald ein Weg zu weitern Schritten sein, die indeß immer wieder dahin zurück kommen werden. Man wird nicht lange von Schönheit des Umrisses urtheilen, ohne wissen zu wollen, was innerhalb der Oberfläche sich befinde, und auf gewisse Weise in eben dem Mase ein Maler zu werden, indem man ein Kenner sein will.

Was ich diesmal liefere, ist nur ein Entwurf, dem ich gerne mit vollem Herzen mich überlassen hätte, wenn es nur möglich wäre, bei dem ersten Gemählde zu verweilen, und für das Redende, das in dem zweiten zugegen ist, einige Worte zu finden.

Der Kindermord von Rubens.

Auf unserer Gallerie eines der prächtigsten, geistigsten Gemählde, sohin eines der besten Gemählde in der Welt. (Es ist 9 Schuh 3 Zoll breit, 6 Schuh 6 Zoll hoch auf Holz gemahlt)

Der Kindermord, die grausamste, die gräßlichste, blutendste Scene, die sich mahlen läßt! Und Rubens hat sie gemahlt! hat sie im höchsten Feuer sich vorgestellt, sie dargestellt und entworfen. Hier steht sie vor mir, und, wahrhaftig, ich vergesse das Holz, und das Bischen Farbe drauf, und entseze mich, hin zu sehen.

So vieler Menschenverstand und Geistesgegenwart,

wart, als hier mitten im Sturme lebt, kam selten unter unsere Geschäfte, und so eine Stärke belebte kaum jemals ein Kriegsheer.

Das Höchste und Heftigste, das die Natur in der äusersten Anstrengung, wo sich ihr selbst unbekannte Kräfte zur Hilfe darbieten, zu äusern pflegt, ist hier beisammen, ist hier in jeder Bewegung, in jedem Theile der Personen, gräßlich, wild, und fürchterlich, in allen Körpern, und in den zerfezten Gewändern, die von den Körpern fallen.

Wer will, kann sich vorstellen, wie ers gemacht haben würde. Ich mag das nicht thun, nachdem ich sehe, wie es Rubens gemacht hat.

Das Gemählde ist in drei Haupttheile, und diese sind in verschiedene Gruppen eingetheilt, wo bei der schönsten Anordnung die möglichste Unordnung, und alles in Gewühl, und Schweis, und Arbeit begriffen ist; alles so im Gewitter aus einander gesprengt, und zusammen gedrängt zugleich so im Aufruhr — ich möchte sagen, was ist gegen diese Scene eine Männerschlacht, das Morden des bepanzerten Mannes, der am Fuse des Feindes hängt?

Das Morden geschieht in einem grosen Vorhof eines Pallasts, nach welchem linker Seits, unter einem steinernen Vorgiebel, der mit prächtigen Säulen unterstüzt ist, eine runde, offne und breite Stiege führt. Rechter Seits siehet man in ei-

ner kleinen Entfernung ein bereits sinkendes Gebäud, und in der Mitte ist eine Oeffnung und Aussicht auf das Feld. Dahinab nun in den Hof hatten sich die Bethlehemitinnen, Vornehme und Gemeine, wohl noch, weil der König sie sehen wollte, in ihren besten Kleidern versammelt, und sich jede einzeln, jezt in der Vergleichung mit andern, wohl vielleicht etwas bessers zu sein gedünkt, als sie zu Haus an sich wahrgenommen hatte.

Und wie sie so da stunden im mütterlichen Stolze und Erwartung, daß der König erscheinen möchte —

Ueberfall, Staunen, Entsezen, Raub, Ohnmacht, Schrecken, Dahinsinken, höchste Anstrengung, Bluten, Verachtung aller Gefahr, Geschrei, Aechzen, lebendiger Ruf bis an die Himmeln zum lebendigen Gott!

Ich bin verlegen, was ich zuerst wählen, was ich zuerst sagen, wie ich ähnlich — das kann ich nicht. Nur der konnte es, der es entworfen hat.

In der Mitte des Gemähldes steht die einzige einzelne Person, die man zu sehen bekömmt; eine ausnehmend schöne Frau, und, gemäs ihrer Kleidung, so zu sagen, die Königin unter den Frauen. Ihre wohlgehaltene Gestalt und ansehnliches Wesen sagt deutlich, daß sie in ihrem Leben wenig Kränkendes empfunden, noch weniger jemals einen Begrif von einer Grausamkeit, wie die gegen-

wär-

wärtige ist, geahndet habe. Ihr zur Rechten liegen zwei Kinder auf einander, deren das Untere mit dem Gesicht auf der Erde ausgeblutet und erblaßt, das Obere noch in den lezten Krämpfungen zu leiden scheint. Ob nun eines dieser Kinder der ansehnlichen Frau gehörte, oder nicht, ihr ist das Ihrige bereits entrissen; sie hält das blutende Tuch zwischen beiden Händen, und zeigt es mit empor gestreckten Armen gegen Himmel, wohin sie mit dahin gerichtetem Angesicht aus aller Macht rufet. Eine grose heise Thräne rinnt ihr vom rechten Aug die Wange herunter. Man sieht nie das Bild an, und verläst es nie, ohne sie noch einmal anzusehen. Sie rufet zum Erbarmer und Richter im Himmel.

Die Gruppe rechter Hand bestehet aus einer vielfachen Handlung in eine einzige zusammen gebracht. Ein grauser, wilder, überaus starker Kerl, mit einer Thierhaut, welche noch rechtsseits zu sehen ist, bekleidet, umschlingt mit dem rechten Arm um die Mitte, und hält ein Kind, das beide Aermlein aus einander streckt, von sich weg, empor, und ein anderer greift dem schreienden Kind das auf diese Weise in der Mitte schwebt, durch das linke Aermlein an die goldgelben Hare, und mit der aufgehobenen Rechten sticht er das jammerrufende Kind mit einem Degen gerade ins Herz, mit einer Gewalt, daß die Spize diesen Augenblick

auf

auf der andern Seite hervor kommen wird. Er giebt sich Kraft, indem er die Zähne zusammen beist, und strenget auf eine gräßliche Art die Augen an, um zwischen die Rippen zu kommen, und des Herzens nicht zu verfehlen. Er schwingt sich ordentlich in die Höhe, und tritt mit dem rechten Fus nach aller seiner Schwere auf die Schenkel einer Frau, die zwischen den Füsen jenes grausen Kerls, auf der Erde (das Angesicht dahin gewendet) liegt, und ihr todes um den Hals blutiges Kind mit beiden Armen umfasset, und an das Herz drückt. Die schönen braunen Hare, ganz aufgelöst, sind über die Stirne, welche dadurch bedeckt wird, und über den linken Arm gefallen, womit sie den Kopf des Kindeins umschliefet. Sie fühlt nichts von dem harten Tritt, und liegt in einer Betäubung von Schmerzen, und will, gleich den Töchtern der Niobe, zu Stein werden. Neben dem Mörder liegt auf dem Rücken dahin gestreckt ein über alle Beschreibung holdseliges Knäblein, über dem sich ein Hund hervordrängt, das Blut aufzulecken.

Aber jener erste schreckliche Kerl mit dem starken Knochenbau, der mit seinem rechten Arm das Kind dem andern zum Mord hält, greift zu gleicher Zeit mit seiner linken Hand abwärts nach einem Knäblein, das er aber nun eben noch bei dem Hemdlein erwischt hat. Dieses liegt auf dem Schos einer

sehr

sehr jungen Frau, welche sich mit dem einen Knie nach der Erde gebeugt, und, indem sie ihr Kind mit der linken Hand fest hält, mit der Rechten den grausamen Unmenschen, gegen welchen sie ein leichtes Rohr ist, vergebens von sich drückt. Sie sieht mit Entsezen und vieler Erwartung, als wäre ihr noch kaum recht begreiflich, was geschehen sollte, nach jenem Kind, das eben getödet wird; — indeß, ihr vom Rücken, eine gemeinere Frau, welcher die langen Hare über den ganzen Leib rückwärts hinab sträuben, mit der losgelassensten Wuth einer, ich möchte sagen, thierischen Wildheit, alle ihre ausgespreiteten Finger oder Kreulen ihm ins Gesicht gräbt, und mit einem gewaltsamen Riß, womit sie hinter sich sezt, indem sie, um, weit springen zu können, mit dem etwas von der Erde gehobenen Fus ausholt, den ganzen Backen ihm vom Gesicht reist. Schon hat sie ihn um die Augen tief verwundet, und ihr gewaltsam vorgestrecktes Kien, und ihre strozenden Adern drohen, daß sie den Kerl zerfezen will, der über den Schmerz ein grimmiges Brüllen erhebt. Den Kerl zu retten, laufen von der Treppe des Schlosses vier Soldaten eilfertig herab, und der erste richtet mit Wuth seinen Speer nach dem Weibe, sie zu durchbohren.

Ich will nicht weiter beschreiben. Es ist eine schreckliche Scene, und doch nur eine Vorbereitung zu dem, was in der Gruppe linker Seits vorgeht.

Diese bestehet aus vier einzelnen Scenen, deren immer eine gräßlicher, dann die andere ist.

Neben der Stiege liegt rückwärts und stüzt sich ein schönes Weib mit der linken Hand fest an die Erde, um ihren halb empor gerichteten Oberleib, um den Kopf in der Höhe zu erhalten; und mit der rechten Hand fängt und hält sie einem Soldaten das spizige, scharfe, zweischneidige Messer auf, welches jener nach ihrem Söhnlein zustosen will. Dieses liegt ganz entblößt, und mit dem vordern süsen Körperchen auf dem Mutterschose, und hebt, den linken Arm über den Kopf geworfen, seine blauen unschuldigen Aeuglein gegen den Mörder auf. Dies ist der peinlichste Augenblick im ganzen Gemählde. Das Kind ist bereits allein in der Gewalt des Soldaten, der sich bückt, und mit der linken Hand dasselbe an der rechten Schulter faßt, und mit dem Messer in seiner rechten Hand nach aller Macht zudrückt. Er hat das Messer in der Hand der Mutter, womit diese es umgreift, bereits auf und niedergezogen. Die Hand blutet über und über, und den Augenblick, wo das Messer ausklitschen, oder die Finger durchschnitten sein werden, wird es das ganze wehrlose Kind durchbohren. Das Schrecken und Entsezen, mit dem die todblasse Mutter zu dem unbarmherzigen Mörder um Schonung auffleht, fühlt jeder mit Schaudern, auch

wenn

wenn er nie was gefühlt hätte. Und wünschet er an der Stelle eines gemeinen Weibes zu sein, daß den Mörder mit allem Grimm in die Hare fällt, und ihn rückwärts zurück zieht. Sie hat ihn so gut gefaßt, daß sich das Weise in den Augen mit dem etwas seitwärts gezerrtem Kopfe nach ihr treibt.

Etliche Stufen über der Stiege bemühet sich eine gleichfalls vornehme Frau (denn sie ist, wie oben die leztere, mit einem blauen seidenen Oberrock bekleidet) — die sich schon lange mit dem über ihr mit schon blutigem und gezücktem Dolch stehenden Mann herum gerauft hat, (sie ist ganz in Unordnung, und sind ihr die Hare hinab gezaust) ihr vermuthlich bereits verwundetes Kind in ihr Kleid zu wickeln, und in ihrem Schos zu verbergen. Sie neigt sich über selbes, so daß ihm der Mörder nicht beikommen kann, hält es auf dem linken Knie, worauf sie sich niederlassen, mit beiden Händen fest, und beißt, da sie in dieser Stellung keine andere Wehre hat, dem Elenden aus aller Macht in den Arm, in dessen Fleisch sie hinein fällt, daß sich die Haut ringsum zusammen zieht.—Ueber diesen, an einem Säulengesims, liegen tode Kinder.

Vorwärts auf der Stiege trägt einer von der Wache auf seiner linken Schulter ein Kind davon, das in der umgekehrten Stellung nach der sich hinan drängenden Mutter schreiet, und die rechte Hand,

worin

worin er einen Dolch, von dem das Blut träuft, hält, sezt er dieser auf das Herz, und drückt sie rückwärts nieder, und zum Fall. Sie fängt eben zu stürzen an, und hält sich nur noch an dem rechten Aermlein des Kindes fest, das sie mit ihrer linken Hand mit allen Kräften herab und nach sich zieht.

Zwischen dieser und der lezten schreiet eine ansehnliche gelb gekleidete Frau, mit empor gestreckten Händen nach einem Soldaten, der mit ihrem Kinde, bereits etwas weit von ihr, die Stiege hinauf läuft, und selbes, unter sich gekehrt, nur bei dem Schenkel des einen Fuses über seine linke Schulter mit beiden Händen fest hält, um es oben mit dem Kopf an eine Säule zu schmettern, wie dies eben über ihm ein anderer verübet. Diese Soldaten befinden sich bereits und zuöberst in der dritten mittlern Gruppe, an welcher ganz unten, und, wie ich anfangs sagte, in der Mitte des Gemähldes, jene ansehnliche gegen Himmel rufende Frau steht, deren ich, als der ersten, erwähnt habe. Gleich neben ihr, und auf der ersten Stufe der Stiege sinket eine ohnmächtige, oder vielmehr sterbende Frau, ihr todes Kind vor sich ans Herz gedrückt, einer andern, die ihre glühenden, thränenvollen Augen gegen Himmel hebt, in die Arme. Jener ihre Augen schliesen sich, und ihr Mund

fällt

fällt zu, und ihr ganzes Sinken zeigt an, sie werde beide nie wieder öffnen; indeß bei der nächsten Frau, die nach ihr, und höher, als sie, steht, jedes Glied in Bewegung ist, und alles, was an ihr lebt, sich vereinigt, um das Leben ihres Kindes zu erflehen. Ein überaus rührendes Bild! Der Soldat, an d·n sie sich richtet, trägt zwei Kinder die Stiege hinan, deren er das eine über der linken Schulter, das Köpfchen hinab gekehrt, das andere und das Ihrige in seinem rechten Arm hernieder hält, in welchem das Kind, den Rücken einwärts gekrümmt, mit dem Kopf hinabwärts liegt, und das Gesicht der Mutter zukehrt, und nach ihr die beiden Aermlein hinab streckt, mit so einem ihr ohnehin schon volles Mitleiden und Beistehen fodernden Blick, mit so vielem Weinen der Hilflosigkeit, daß jeder, der dies Kind ansieht, in Gedanken auf das Bild näher zugeht, und etwas beginnen will, bis er wahrnimmt, es sei nicht möglich, sich in die Sache zu legen. Die Mutter aber streckt mit aller Inbrunst des Flehens ihre Arme dem Kind entgegen, und indem sie ihre Augen auf den Soldaten richtet, der sich nach ihr freiwillig gekehrt zu haben scheint — Hier kommen die wahren Worte. Ich höre, auch, da ich es nicht vernehme, was sie ihm sagen wird, Worte, die jede Mutter auf Erden in gleichen Umständen ihm sagen würde. Und

erinnert mich das an jene rührende Ausdrücke des, zwischen Himmel und Erden, und im Angesicht zweier Kriegsheere, und der königlichen Familie um sein Leben flehenden Königssons, das ihm kein anderer Mensch, als eben der *Pius* Aeneas, versagt haben würde: Fuit & tibi talis Anchises genitor.

Doch, man komme mit einem Herzen, einer Fassung, Kenntnis und Vorbereitung, mit welcher man will: jeder trift hier seine Scene, die ihn rühren wird, an, jeder sein Gesicht, seine Stellung, bei der er stehen bleiben, bei der er zürnen, schaudern, erschrecken, und retten wollen, und weinen wird.

Von einem hohen, etwas heimlichen Erker des Pallastes, sehen zween Bethlehemiter dem Morden zu, wahrscheinlich Herodes selbst, wie an dem Gesichte des einen, worin ganz jene, den Wüterichen eigne Feigheit liegt, zu erkennen ist.

Nach dem Felde zu reisen einige Weiber, mit den Kindern an ihren Herzen, mit beflügelter Eilfertigkeit aus, und ein Trupp Reuter wartet in einiger Ferne, die Flüchtigen einzuholen. Schon hat eine ihr Haus erreicht, hebt schon den Fus, ihre Schwelle zu betretten: siehe, da greift sie ein elender Kerl, der sie eben einholt, bei den fliegenden Haren. Ein Par andere raufen sich mit den Soldaten auf dem Felde herum.

Von diesen Flüchtigen vernehmen die Männer und Vätter, was im Pallaste des Herodes geschehe. Die Nachricht sezt sie auser sich selbst, hebt den Unterschied zwischen König und Knecht auf. Sie besinnen sich nicht, was sie thun wollen; sie thuns. Zwischen einer zerfallenden Halle, rechter Seits des Gemähldes, rennen ein Par in rasender Verzweiflung heran. Das Entsezen liegt, wie ein Ungewitter, auf ihren Gesichtern, und ihre Hare sträuben sich vor Grimm. Der eine, ein Greis, hat einen schweren Stein, den zu schleudern er nur jezt Kraft hat, in seiner schwellenden Rechten, und der etwas jüngere Mann, der neben ihm herläuft, ballet beide Fäuste entsezlich. Beide senden nach dem Vorhof, von dem sie bereits das Geschrei hören, verzehrende Blicke; sie werden mit allen es aufnehmen.

Sowohl aus der Unordnung, worin sich sowohl die Soldaten, die fast alle ihre Pickelhauben verlohren haben, als die Frauen befinden, denen die Kleider aufgerissen, und die Hare zerzäust, aus den Stellungen, worein diese leztern eben gestürzt sind, läst sich auf die verschiedenen Arten der verzweifelsten Kämpfe schliesen, mit denen sich die trostlosen Mütter zur Gegenwehr stellten, und in die Waffen sich warfen.

Wer das Gemählde ansieht, er möge nun Feuer

und Wahrheit im Ausdrucke, kühne Stellungen, schöne Gewänder suchen: hier wird er sie, wie eine kleine Iliade, für sein Studium finden. Daß Rubens Farbengebung nicht immer seine Hauptsorge war, ist bekannt; aber die Wahl derselben, eine jede da anzuwenden, wo sie der schönsten Wirkung fähig war, ist es darum nicht weniger. Jene erste, welche in der Mitte steht, ist mit einem rothsammeten Unterrock, der unten mit Hermelin verbrämt, und oben über das Hemd geschnürt ist, und über jenem mit einem schwarzen Oberkleid angezogen, das sie leicht nachschleppt, und linker Seits, wodurch ein gelbes seidenes Futter zum Vorschein kömmt, aufgeschürzt hat. Die übrigen haben blaue oder rothe Oberkleider, so wie es diente, ihre Gestalten am besten zu erheben. Alle, an denen der Kopf nicht gelitten hat, haben die Hare geflochten, und die Vornehmen tragen einen Kamm und Ohrenring. —

Christus sizet zu Gericht.

Man sollte kaum meinen, sähe mans nicht wieder am Geist und Ausdruck, daß dieses Gemählde voll häuslicher, wiewohl groser Natur, einen Verfasser mit jenem des Kindermords habe. So still und friedsam geschieht hier alles, wie in jenem ersten alles in tobendem Aufruhr, alles brausend und wütend war. Man mag dieses oder jenes zuerst be-

betrachten: so wird man geneigt sein, zu behaupten, diese wäre die erste und einzige Lieblingsfassung vom Rubens gewesen, hier wäre es ihm am besten geglückt; und sieht man nun etwas anders, wo das Gegentheil dieser Fassung zugegen ist: so möchte man von ihm sogleich auch das Gegentheil sagen. Es erfüllt uns andere, die wir gewöhnlich nur, wie wir selbst uns ausdrücken, für ein Ding gemacht, und für dies einzige sehr mittelmäsig gebildet sind, — es erfüllt uns andere mit Schauder, uns einen Geist dieser Gröse zu denken, dem nichts unerreichbar ist, der alles umfaßt mit gleich scharfem Blick, wie jemand vom Shakespear sagt, Sonnen und Sonnenstäubchen, den Elephanten und die Milbe, den Engel und den Wurm; — mit gleich meisterhaftem Pinsel schildert den Menschen, und den Kaliban, den Mann und das Weib, den Helden und den Schurken, den Weisen und den Narren, die grose und die schwache, die reizende und die häßliche Seite der menschlichen Natur.„

Ich füge dieses überaus schöne Gemählde einiger Masen zur Schadloshaltung des erstern, und sohin darum bei, um mich eben so zu ermuntern, als mich jenes betrübt hat. Ich kenne auch nichts, kein Buch und kein Gedicht, wo so gar alles, was im Leben vorgeht, wo die Geschichte unsers Lebens in einem solchen kurzen Auszug, und in dieser Bedeutung

beisammen wäre. Diese Arten des Geistes und menschlicher Philosophie sind es, durch die von jeher alles geschehen ist, und künftig unter verschiedenen Kleidungen und Ständen geschehen wird.

Auf dem Gemählde sind acht, aber eigentlich nur sechs Hauptpersonen, die zur Handlung gehören, und auf diesem engen Raum von Leinwand in bewunderungswürdigen Stellen und Absönderungen sich befinden. Unter einem grünen ganz einfachen Baldachin sizt Christus, legt mit einer entzückenden Ungezwungenheit die linke Hand auf die Lehne des Sessels, und läst die Rechte auf den mit einem grünen und gestickten Teppich überzogenen Tisch sinken, über eine Schrift, die daselbst liegt; ist und bleibt überhaupt nur er allein; so willig alles! so auf göttliche Art billig, duldend, und in Ruhe schwebend alles an seiner ganzen Gestalt! Man fühlt gleich, er sei der Erhabenste unter ihnen, er sei unterrichtet von allem, und seiner Sache gewiß. Und wer ihn in dieser schweigenden Großheit bei jeder anderer Gelegenheit sich entgegen kommen sähe, würde, ohne ihn zu fürchten, mit einer süsen Ehrfurcht gegen ihn aufblicken, und sein Gesicht wählen, wenn er ein Künstler, und eben in der Arbeit begriffen wäre, denjenigen darzustellen, der von sich sagte: Ich bin der Weg, die Wahrheit und das Leben.

Ihm

Ihm zur Rechten sizt Petrus, als Geheimschreiber und Protokollist dieses Gerichts. Er ist, nach meinem Gefühl, die Hauptfigur, welche alle die übrigen erklärt und beleuchtet; welche nicht gesehen zu haben, (ich trage kein Bedenken, mich des Ausdrucks eines Alten in Betref des Wunderbilds zu Elis zu bedienen) ein kleines Unglück ist. Ein Kopf, und darin ein Aug so voller Heiterkeit, so voller heimlichen Fröhlichkeit — doch ich will ehe von den übrigen Personen reden, und dann zu ihm zurück kommen, als bei dem auch jeder Nichtkenner, wenn er nur ein Bischen Gefühl mitbringt, zuerst und zulezt verweilen wird.

Unten am Tische, auf der Seite des Petrus, knien ein Par deutsche grundehrliche Bürgersleute, ein häusliches treues Ehepar, Mann und Weib. Das wird wohl keine Sele verkennen, wer diese Leute gewesen, und wie gottesfürchtig, und ganz und gar redlich sie gelebt haben. Und was dabei zu jedermanns Trost und Stolz gereicht: so sind es Gesichter, die jedermann oft gesehen, gut gekannt zu haben glaubt. Man sieht an beiden, daß sie durch eine ruhige Gemüthsfassung und einfacher Kost nach der Arbeit, sich bis zu den Greisjahren, an welche sie gränzen, die blühende Gesundheit erhalten, welche auf ihren Gesichtern und ihren vollen Gliedern erscheinet. Diese saftige Röthe zeugt

von innerer Kraft und wohlbehaltener Stärke, und von ungeschwächter Festigkeit sein scharfes blizendes Männeraug. Mit einem Wort, es sind ein Par Leute, die ihr Lebelang Gott und dem Land treu dienten, dem Dürftigen und Leidenden, so gut sie konten, beisprangen, und keine Pflicht unerfüllt liesen: er, ein Mann, bei welchem ein Handschlag galt; sie, eine Mutter, die der Tochter nichts nachsah, und eine Hauswirthin, die beim Hahnengeschrei wach geworden.

Dennoch sind sie beide voll Demuth, und nicht ohne heimlichen Kummer, ob sie bei dem Richter bestehen werden. So, wie sie ihre Hände, an deren Bildung und Härte man ihr Tagwerk erkennet, zum Bitten falten, scheinen sie sich auf nichts, mit Zuversicht, als darauf zu verlassen, daß sie es ganz ehrlich und redlich gemeinet haben.

Hinter diesen, und nur mit dem halben Leib (da ein Engel, von dem ich gleich reden werde, vorstehet) sichtbar, befindet sich ein geschorner sehr ausgemergelter Kopf mit einem blassen melancholischen Gesicht voll Sorgen und Kasteiungen. Seine ganze Gestalt ist das Gegentheil der vorigen, und man sieht ganz wohl, seine Gedanken müsten weiter, als über die Erde gegangen, und sein entflammtes Herz müste in Entzückungen oft über die Sterne gewandelt sein. Ein unüberwindliches Ausharren

ren auf dem Vorsaze, den er sich einmal faßte, traue ich ihm zu, und grose Opfer für das Ueberirdische, und eine Liebe bis in den Tod. Zum Auserordentlichen ist er geneigt, und zum Schweren, das nicht jeder erreichen kann. Er verlegte sich darauf, sich nie etwas zu gut zu thun, und was schon hart war, machte er sich noch härter. Er wollte nicht blos demüthig, sondern er wollte erniedrigt sein; und Einfälle, die sich mit der Tugend nicht vertragen, wegzubringen, war er im Stande, sich auf eine grausame Art in Dörnern zu wälzen, und seinen Leib hies er nur seinen Esel. — Ich seze nichts Ueberflüßiges hinzu. Man liest das, ohne geübte Augen, und noch mehr, auf seinem Angesicht, und in der sich verdemüthigenden Senkung seines Kopfes, seitwärts und hernieden, welche schon ganz zur Natur ihm geworden.

Er blicket mit gröster Aufmerksamkeit und Erwartung nach dem, welcher vor dem göttlichen Richter kniet, und ist nicht ohne heilige Sorge, wie es demselben ergehen werde.

Dieser, wie gesagt, kniet vor dem Richter, mit geradem aufgerichtetem Körper und Haupt, in dessen Aufhebung und der festen Richtung des Halses dasjenige liegt, was man Erhabenheit, oder Rechtfertigung seines Wandels nennen möchte. Er ist ganz aufgeheiterten Angesichts, und scheinet

sich vor nichts zu fürchten; er scheint sich vielmehr nach diesem Zeitpunkt, wo seine Thaten verklärt werden sollten, gesehnt zu haben. Er scheint schon zu wissen, was geschehen wird, und nun zu erwarten. Ich will nichts weiter hinzu sezen, und nur des seltsamen Einfalles gedenken, den der gute Rubens hiebei angebracht oder hineingelegt, oder losgelassen hat, dieser Figur die Kleidung eines Geistlichen, und zumal (wie wenigst mir vorkam) eines Jesuiten zu geben.

Aber diesem leztern sei, wie ihm wolle; auch dieses gänzlich bei Seite gesezt: so wird diese kniende Person vorzüglich dem Petrus wichtig, welcher die belebende Sele des Gemähldes ist. Ich habe kaum noch einen solchen Kopf in meinem Leben gesehen! und Rubens hat kaum eine frölichere Stunde in seinem Leben genossen, als wie er die Idee dieses Kopfes entworfen hat. Petrus lehnt sich in etwas gegen den Tisch hinein, läst die linke Hand nachläsig um den rechten Arm sinken, und hält mit der Rechten die Feder an den Mund, an welcher er fiselt und naget, und dazu leise den Mund krümmt, und mit dem etwas seitwärts gekehrten Kopf auf den Knienden hinab schielt, mit einem so schalkhaften und doch etwas verheimelten Lächeln im Mund und Aug. Man sollte einem Petrus dieses schlaue Wesen im Hinterhalt kaum zugetraut haben. Er

hat

hat sich auf diesen Augenblick schon lange gefreuet; er versüst ihm sein Amt; er wird dies ihm noch oft durch die blose Erinnerung thun. Ich will doch sehen, sagt er, wie das sich endigen wird.

Den knienden hält, aus einer Ursache, die ich nicht ganz errathen kann oder mag, ein Engel an beiden Schultern, und hinter Petrus und Christus steht eine dritte Person, vermuthlich ein Apostel, jünger als Petrus, der mit scharfer Ernsthaftigkeit auf den, der bekennen oder gerichtet werden sollte, hinabsieht.

Wie es doch möglich ist, daß ein einziges solches Gemählde, die Trägheit, die mechanische Ruhe der gewöhnlichen Künstler nicht zertheile, ihren blos körperlichen Sinn, womit sie so oft alles ansehen, nicht ein wenig veredlen, sie nicht etwas Höheres in ihrem Berufe ahnden lasse, als Faltenwurf und Farbe, Dinge, die ganz gut, aber nur immer nichts, als der Weg sind, auf welchem man zur Hauptsache schreiten und eilen soll? Wie doch sie die einzigen, denen das Recht, alles zu versuchen, zugestanden ist, sich dessen gerade am wenigsten bedienen, immer nur, was andere waren, sein, so gar selten selbst etwas sein wollen? Für einen Künstler lebt alles in der Natur auf eine ganz besondere Art, und immer soll er, was er sieht und fühlt, mittheilen und darstellen wollen. Er soll das Vollkom-

kommenste erreichen wollen, so wird er weniger spät zum Vollkommenen gelangen, und bei Dingen, welche er sich nicht Zeit nahm, während seines Fluges, alle einzeln aufzusammeln, unsere Nachsicht verdienen. Es thut mir leid, daß Rubens an der Seite vieler Koloristen am Auftragen der Farben verliert; da findet man an diesen keine Stelle, die nicht recht dicht übermahlt: woran nicht alles mit der lezten Hand vollendet seyn sollte, wie dann dies auch ganz gewiß an und für sich jedes Mannes Schuldigkeit ist. Hat man aber dieses alles angeschauet, gezählet und ausgemessen: so will man auch weiter nichts mehr suchen, und kehrt dahin, wohin man durch wirkliches Leben gezogen wird. Wenn ich einen feurigen Ausdruck, einen kühnen Entwurf, wobei gleichwohl die Ausführung der Idee nicht gleich kömmt, sehe, so denke ich: hat der Mann da ein Versehen, und dort eine Nachläßigkeit begangen, hat wohl gar, wenn man die Sache recht genau schulfüchseln wollte, einen Finger zu kurz, und etwas an den Füsen zu lang gemacht, und hat bei allem dem das Werk doch vortrefflich hergestellt: was würde daraus geworden sein, wenn ihm auch jenes geglückt wäre? Aber wo ich nichts von einer menschlichen Sele finde, und indessen viele Anstrengung, Kunst und Mühe sehe, da denke ich: hat der Mann bei dieser genauen

Zeich-

Zeichnung, bei diesem schönen Kolorit so gar nichts gesagt, so gar gemeine Dinge hergestellt: was würde da geworden sein, wenn er noch erst das Knie zu lang, oder die eine Kniescheibe zu kurz gemacht hätte? —

Westenrieder.

II. Fortsezung des Lebens der Theodore von der Linden.

Von Heinrich Stilling.

Ich lasse nun den Herrn Kammerrath Ehrenfried mit seiner Theodore eine Zeitlang zu Rheinau sizen; wir können uns leicht vorstellen, was er da macht: er wartet treulich seines Amts, arbeitet immer zum Besten des Fürsten und des Stats, und erzieht beiläufig sein Weibchen, so gut er kann; zu allem dem wird aber Zeit erfodert, und die wollen wir ihm auch gerne so lang vergönnen, bis seine fernere Schicksale unsere Aufmerksamkeit wieder an sich ziehen werden. Indessen beschreibe ich immer Theodorens Leben; sie ist der Siz aller Spannkraft, welche die Sphäre dieser Geschichte herum treibt.

Dietrich war nun schon so ziemlich in der Kur gewesen. Ehrenfried glaubte gewiß, er sei nun

zu seinem Vortheile ganz verändert. **Hans Jakob** freuete sich auch in seiner Sele darüber; allein **Osterfeld** äuserte seinen Zweifel, er sagte: eine so langwierige Krankheit wird gar leicht wieder recidiv, und dann ist das lezte Uebel schlimmer, als das erste. So müst ihr nicht reden, Herr **Osterfeld**! fiel ihm **Hans Jakob** ein, sonst wirds windig mit mir aussehen, da werde ich glücklich von der Höhe wieder den Purzelbaum zurück schlagen. Sorgt nicht, versezte **Osterfeld**.

Dies war die Materie eines kurzen Gesprächs an der Thüre des **Blumenhofs**, als **Dietrich** und seine **Eva** schon auf dem bunten Karren sasen, und den **Hans Jakob** noch erwarteten. Dieser behielt von **Osterfelds** Besorgnis einen Stachel in seinem Herzen, er stieg etwas unmuthig auf den Wagen, und schwieg. **Dietrich** sah das als eine Folge des Abschieds an, allein der rührte ihn jezt nicht sonderlich, weil er wuste, daß er in wenig Tagen wieder bei dem Gegenstand seiner Liebe sein würde, wenn ihm nur des Vatters Recidiv nicht alles vereitelte, denn das war eigentlich jezt seine Sorge.

Nu! nu! fieng **Dietrich** an, sei doch nicht so maulhenkisch, wirst wohl wieder zu deiner **Clemens** kommen, wenn alles seinen Gang geht.

Hans Jakob. O Vatter! da sizt mirs nicht,

das Hündchen hat andere Flöhe, will sie aber jezt nur ruhig sizen lassen.

Dietrich. Was ist, was ist denn? Ich meine, es gehe ja alles seinen Gang?

Hans Jakob. Nu freilich gehts bis dahin gut, wenns nur so fort rutscht, und kein Stein in den Weg kommt.

Dietrich. Nu dein Vatter ist ja auch noch da!

Hans Jakob. Weis wohl! weis wohl! Gott gebe nur, daß er auch da bleibt!

Dietrich. Wer? ich? wo sollt ich bleiben? Junge, bist ein Narr! es geht alles seinen Gang.

Hans Jakob. Nun, Gott gebs! mir ist halt bange, ihr möchtet wieder zurück gehen, und wieder an des Schulzen Tochter zu Mayenbach denken.

Dietrich. Schweig davon! es soll alles seinen Gang gehen.

Dabei bliebs auf dem Wege. Dietrichs Kopf war voller neuer Vorstellungen, allein eben diese Vorstellungen waren ihm noch so ungewohnt, daß er sich nicht recht behaglich dabei befand, er wuste nicht recht, wie ihm war. Als er aber zu seinem Hofthor wieder hinein fuhr, seine alte Hütte, und alles auf seinem Fleck wieder um sie her fand, ja als ihm sein Mordax mit krummen Sprüngen entgegen lief, den Wagen hinan sprang, und mit dem Schwanz wedelte, da wars ihm wieder ganz anders, sein

Herz

Herz erweiterte sich, er sprang vom Wagen, hub seine **Eva** auch herab, und rief: **Nu Gott sei Dank! es geht doch noch nichts über Grosvatters Brodkorb.** **Hans Jakob** erschrack über diesen Worten. Ja, ja! dachte er bei sich selbst; **da haperts**, er schwieg aber doch still, und folgte seinen Eltern in die Stube.

Diesen Abend bliebs dabei, **Hans Jakob** sagte kein Wort weiter von seinem Vorhaben, seine Eltern schwiegen auch, indessen war **Dietrich** tiefsinnig und überlegte; vielleicht brütete er die Gedanken mit seiner Frau auf dem Bette aus, mit welchen er des andern Morgens seinen Sohn heftig erschreckte; denn als dieser in die Stube trat, und seinen Vatter gegrüst hatte, so reichte ihm derselbe die Tabaksblase, und sagte: da stopf dir eine Pfeife, und sez dich dann daher, ich habe mit dir zu reden. Dem guten Jungen klopfte das Herz, indessen folgte er. Als sie nun beide da sasen, so fieng der Alte an:

Junge! es geht alles seinen Gang, schau! ich habe so über alles nachgedacht, wir sind doch schwache Menschen, da habe ich so ruhig in meinem elterlichen Hause gelebt, und keinen Theil an der Welt und ihrer Herlichkeit gehabt, und doch hat mir der Kammerrath das Mägdchen weggekapert, das gute Kind ist nun hin, unser Herr Gott wolle

sich

sich über es erbarmen, da hat mich auch der alte Osterfeld bald übertölpelt, daß ich bald vom Weg der Wahrheit abgewichen wäre; aber es soll alles seinen Gang gehn, hör Hans Jakob! mache deinem Vatter Freude, und bleib bei mir! Hans Jakob wurde blaß, die Thränen drungen ihm in die Augen, er antwortete:

Habs wohl gedacht, daß mir ein Stein in den Weg kommen würde, aber nehmt mirs nur nicht übel, Vatter! das geht nicht an, ein ehrlicher Mann muß sein Wort halten.

Dietrich. Ein ehrlicher Mann kann auch fehlen, und wenn er dann fehlt, soll er dann thun, was er im Irthum versprochen hat? Junge! es ist dein Unglück, wenn du heraus kommst, und ein vornehmer Mann wirst, daran will ich keinen Theil haben.

Hans Jakob. Nehmt mir nicht übel, Vatter! aber ich will Theil daran haben, ich laß mich nicht länger am Narrenseil herum führen, hol mich Gott nicht! Ihr habt mir alles Guts versprochen, und nun bekommt ihr Grillen, und wollt wieder nicht, habs wohl gedacht.

Dietrich guckte seinen Sohn starr an, solch eine Sprache hatte er in seinem Leben von ihm nicht gehört, er wurde blaß für Zorn und Entsezen, er stund auf, stellte sich hin und sagte mit harter Stimme: welcher Teufel redet da aus dir?

Hans Jakob fühlte jezt tief in seiner Sele, wohin ihn seine Leidenschaft verleitet hatte, er stund auf, weinte laut und rief: Ach Vatter! Vatter verzeihet mir! ich bedachts nicht, ich hatte mich so sehr gefreut, daß ich nun heraus sollte, und da kehrtet ihr mir mit eueren Reden das Unterste zu oberst, ich hab mich vergangen, verzeiht mir nur!

Dietrich. So was laß mich dein Lebtag nicht mehr hören, es geht alles seinen Gang, und wenn du ja laufen wilt, so lauf dann.

Mit diesen Worten gieng Dietrich zur Stube hinaus; Hans Jakob folgte ihm nach, und gieng zu seiner Mutter, er erzählte ihr, was er gemacht hatte, und bat sie, sie möchte doch mit dem Vatter reden, daß er ihm vergäbe, und ihm erlaubte, zu reisen. Eva redete ihm ein, sie suchte ihn zu bereden, daß er bei den Eltern bleiben möchte; aber es half alles nicht, Hans Jakob sahe und hörte nicht, er wollte und muste fort. Nach und nach ließ sich endlich Dietrich bereden, desgleichen auch Eva, sie versahen ihn mit dem Nöthigen auf die Reise, und damit ja nichts wiedrum in den Weg kommen möchte, so eilte Hans Jakob fort, und nahm seinen Weg über den Blumenhof.

Kaum war er daselbst angekommen, und kaum hatte er sich bei Osterfeld niedergesezt, um mit ihm Rath zu pflegen, so trat ein Bote in die Stube,

Hans

Hans Jakob erkannte ihn, er befürchtete, er würde wieder zurück gerufen, mit Schrecken rief er ihm entgegen: Christian was willst du? Ja was will ich? antwortete der Bursch, unwillig, daß er so geschwind hatte laufen müssen: Ihr sollt wieder nach Haus kommen; gebt mir zu trinken, ich bin abscheulich durstig.

Osterfeld befahl, daß man ihm eine Kanne Bier zapfen sollte, er hies den Kerl hinaus gehen, und sein Bier trinken, und wendete sich nun zum Hans Jakob: hört! sagte er, ich hab wohl gedacht, daß euer Vatter nicht so geschwind kurirt seyn würde, gebt euch nur zufrieden, es geht doch alles gut, aber ihr müst jezt eurem Vatter gehorchen, und wieder nach Haus gehn.

Hans Jakob. Ja du lieber Gott! so wirds immer gehn, und da wird ja in Ewigkeit nichts draus, da kommt dann ein anderer Kerl, als ich, und schnapt mir die Ringeltaube vor der Nase weg. Das muß doch Gott geklagt seyn!

Osterfeld. Ruhig! ruhig! das hat nichts zu bedeuten, wir wollen alle an euerm Glück arbeiten, aber daraus wird sein Lebtag nichts Guts, wenn man den Eltern widerstrebt und ungehorsam ist, da ist kein Segen bei, geht in Gottes Namen wieder nach Haus; seht! ich will euch eine grose Wahrheit sagen: alles, was in der Welt recht glück-

lich gehen soll, das führt Gott durch lauter schwere Hindernise durch, damit wir erkennen sollen, daß wir es nicht sind, die uns unser Glück bauen. Er will allein die Ehre davon haben, er wirds so führen, daß euch euer Vatter mit gutem Willen gehen läst, glaubt ihr mir nur, und traut auf Gott.

Hans Jakob. Nun so will ich dann in Gottes Namen folgen; unser Herr Gott wird mich doch nicht verlassen.

Osterfeld klopfte ihm auf die Schultern und sagte: das ist brav, ihr werdet gewiß glücklich seyn.

Mit recht betrübtem Gemüthe kehrte also Hans Jakob mit dem Christian wieder zurück, er fand seinen Vatter in der Stube sizen, er lehnte den Kopf auf die Hand, und sahe gegen die Thür zu, und Mordax lag zu seinen Füsen. Als Dietrich den Hans Jakob sahe hereintreten, sprang er freudig auf, bot ihm die Hand, und sagte: bist du wieder da, guter Junge! es soll doch alles seinen Gang gehn, bekümmere dich nicht, ich kann euch nicht alle missen, du must noch etwas bei mir bleiben, es soll doch noch alles seinen Gang gehn. Mordax that auch Luftspringe um ihn hinauf, siehst du! fuhr Dietrich fort, wie das arme Thier so froh ist, streichle ihn doch ein wenig, den armen Schelmen! Hans Jakob war zwar innerlich zornig, doch

ließ

ließ er sich nichts merken, sein Vatter dauerte ihn jezt; nun dann! antwortete er; so will ich dann bei euch bleiben, aber helft mir auch, daß ich glücklich werde, ich bin ja ein armer geplagter Kerl! Das sollst du nicht seyn, versezte Dietrich, hab nur Geduld, es wird sich wohl noch machen!

Hans Jakob war indessen äuserst schwermüthig, und wer weis ob nicht Dietrich, dem diese Gemüthslage seines Sohns sehr beschwerlich war, ihn nicht noch weggeschickt hätte, wenn nicht etwas anders in den Weg gekommen wäre: denn Eva wurde auf einmal schwerlich krank, sie bekam ein hiziges Fieber, an welchem sie den siebenten Tag starb. Dietrich schickte alsbald, so bald er sahe, daß seine Frau sehr krank wurde, einen Boten nach Rheinau zu seiner Tochter; Theodore kam auch, und blieb bei der Mutter bis nach ihrer Begräbnis.

Mutter Eva war, wie meinen Lesern schon bekannt ist, eine von den Weibern, die durch ihr Leben zwar eine Lücke ausfüllen, übrigens aber wenig Aufmerksamkeit auf sich ziehen konnte; so war sie auch in ihrer Krankheit, sie litte stille und geduldig, und starb ohne ein einziges merkwürdiges Wort gesagt zu haben.

Dietrich und Hans Jakob trauerten sehr um die Verstorbene, und nun freuete sich der Lezte, daß ihn sein Vatter wieder zurück berufen hatte, ja er

sahe nun deutlich ein, wie Gott alle Dinge so weislich lenkt, das machte ihm starken Muth, so daß er fest glaubte, er würde ferner für ihn sorgen. Nun war er getrost, und da er in einem fleisigen Briefwechsel mit Clementinen stund, die ihn immerfort tröstete, so gab er sich zufrieden, und wartete ferner ab, was Gott mit ihm vorhatte.

Dietrich war still traurig, er bekümmerte sich um nichts mehr, alles war ihm zur Last. Ehrenfried, welcher wohl einsahe, wie dem guten Mann jezt zu Muth seyn müste, kam in den allerbetrübtesten Tagen unerwartet daher geritten. Einen Traurigen erfreut manchmal ein trüber Sonnenblick, so giengs auch dem guten Wittwer, er weinte für Freuden, als er den Kammerrath sahe; wie sehr er ihn auch eine Zeit her gescheuet hatte, so froh war er jezt, ja dieser kindliche Besuch söhnte ihn auf ewig mit seinem Schwiegersohn aus. Ehrenfried hatte nun einen Plan mit Dietrich vor, und eine der Hauptabsichten seiner Reise war, denselben auszuführen. Er schlug dem Vatter vor, einen Pfachter in sein Haus zu sezen, die Handlung aufzugeben, zu Herrn Osterfeld auf den Blumenhof zu ziehen, und alle seine Kapitalien vollends auf Interessen zu thun. Dem Hans Jakob war dieser Vorschlag äuserst angenehm, weil auch er auf diese Weise frei würde, er half also seinem Schwager eifrig die Sa-

che

che unterstüzen, so daß sich der Alte endlich bereden ließ, und einwilligte.

Man muß das Eisen schmieden, wenns warm ist, dies wuste Hans Jakob gar gut; nun war vor ein Paar Tagen der Bauer bei ihm gewesen, der vorm Jahr die Dukaten von ihm bekommen hatte, als er mit seiner Schwester auf dem Wege in Hofmanns Gesellschaft gewesen war. Er hatte ihn vertröstet, er wolle ihm helfen, hatte auch schon darüber nachgedacht, jezt fiel ihm ein, der Bauer sei wohl der rechte Mann zum Pfachter, denn er war ehrlich und fromm, und sein Vatter kannte ihn, er schlug ihn also vor, Ehrenfried erinnerte sich seiner, und Dietrich war wohl damit zu frieden. Kurz! der arme Bauer wurde aufs Gut gesezt, und der Kammerrath blieb so lang da, bis der Pfachtkontrakt in Richtigkeit war.

Dietrich zog nun etliche Wochen nach seiner Frauen Tod auf den Blumenhof, allwo er sein übriges Leben zu beschliesen gedachte, nun gab er auch dem Hans Jakob seinen Segen, rüstete ihn aus, gab ihm Geld, und dieser wanderte nun mit tausend Freuden fort.

Da Hans Jakob von der Linden eine Hauptperson dieser Geschichte ist, so muß ich ihn auf allen seinen Schritten und Tritten verfolgen, und nun fleisig erzählen, was sich mit ihm zugetragen

 hat.

hat. Er gieng zu Fus nach Rheinau, wohin sein Koffre schon voraus gegangen war, mit einem erweiterten und frohen Herzen trat er zum erstenmal in seiner Schwester Wohnung hinein, er machte gewaltig grose Augen, als er alles so prächtig und glänzend ausgerüstet fand, seine Schwester Theodore lief ihm entgegen, fiel ihm um dem Hals und küßte ihn, desgleichen auch sein Schwager, endlich bewillkomte ihn auch Clementine, die des vorigen Abends von ihren Eltern zurück gekommen war, welche nur acht Stunden von Rheinau wohnten; sie war gewohnt, so hin und her zu ziehen, dann war sie etliche Wochen bei ihren Eltern, dann wieder etliche bei ihrem Bruder.

So drollicht auch Hans Jakob in dieser Geschichte erscheint, so war er doch nichts weniger als grob, Dietrich hatte nach seiner Art seine Kinder recht fein erzogen, z. B. sie musten grad am Tische sizen, und nie sich mit den Ellenbogen darauf legen; wenn sie an einem fremden Ort asen, so waren sie abgerichtet, niemals alles aufzuessen, was man ihnen vorlegte: denn Dietrich sagte, es stehe übel, wenn man alles rein vom Teller abäse, gerad als wenn man nicht satt werden könnte; sie durften auch nicht überlaut lachen, nicht viel reden, und wenn sie in einem fremden Bett schliefen, so musten sie des Morgends beim aufstehen das Bettzeug in Ordnung legen: denn der Vatter glaubte

es sei unanständig, wenn das Nachtlager eines Menschen des Morgens gerad so aussähe, als wenn die Schweine darinnen gewühlt hätten. Dieser Regeln waren unzählig viele, welche alle von Hans Jakob und Theodoren genau beobachtet wurden. Gesezt nun auch, daß viele vor der ehrbaren Welt unnöthig und lächerlich schienen, so fielen sie doch niemand beschwerlich, im Gegentheil man hatte die beiden Leute gern, Theodoren kostete es auch gar keine Mühe, unter der Führung ihres Mannes und ihrer Schwägerin, das vortrefflichste Frauenzimmer zu werden.

Hans Jakob war nun der vätterlichen Aufsicht entgangen, er war nun ganz frei, er jauchzte im Gefühl dieser Freiheit, und bat seine Freunde alle drei, jezt sollten sie ihm rathen, er wollte gerne alles seyn, was sie aus ihm zu machen gedächten. Diese hatten aber schon lange den Plan entworfen, es fehlte nur noch an der Ausführung, er bestund darinnen: Hans Jakob sollte nach Utrecht reisen, wo Ehrenfried einen nahen Anverwandten hatte, bei diesem sollte er logiren, und dann sich mit den Sprachen, der Philosophie und andern nüzlichen Wissenschaften bekannt machen, und da Ehrenfrieds Vetter ein beträchtlicher Kaufmann war, so wars schon mit ihm abgeredet, daß der junge von der Linden auf seinem Comtoir arbeiten, und die Handlung

erlernen sollte. Alles dieses gefiel dem Hans Jakob ungemein, und es war gerad auch für einen solchen Jüngling der beste Weg zum Glück. Er war aber noch nicht mit gehörigen Kleidern und andern Nothwendigkeiten versehen, wofür nun Clementine und Theodore sorgten; sie machten nichts weniger, als einen jungen Stuzer aus ihm, sondern sie kleideten ihn als einen verständigen deutschen Jüngling, und versahen ihn mit gnugsamer feiner holländischer Wäsche. Während der Zeit beschäftigte er sich beständig mit Lesen, hielt sich, so viel er konnte, in Gegenwart des Frauenzimmers auf, welches beständig an ihm musterte, so daß er nach und nach anfieng, ein recht leidlicher junger Mensch zu seyn, ohngefähr wie Puf van Vlieten in seinen Jahren gewesen sein mochte.

Nun war am Rheinauer Hof ein Kanzleidirektor, Namens Böhling, ein Mann nach gewöhnlichem Schlag, ziemlich dick, satt und ungefühlig, die Routine war seine Wegweiser, und dieser folgte er ganz getreulich, da mochte ihm nun eine arme Wittwe, oder ein reicher Wucherer in den Wurf kommen, beide wurden nach dem Schlendrian behandelt, ungerecht war er nicht, aber ohne Gefühl. Konnte eine arme Wittwe nicht erfüllen, was er haben wollte, und was er glaubte, das recht war, so jagte er sie ohne Barmherzigkeit fort. Es gieng

bei

bei ihm nach Dietrichs Sprüchwort, alles seinen Gang, er hatte einen einzigen Sohn, welcher ebenfalls nach dem Schlendrian seines Standes war erzogen worden, das heißt auf deutsch, er hatte gar keine Erziehung bekommen, bis ins 15te Jahr hatte er sich mit dem blauen Mantel herumgeschleppt, hatte fünf Jahr zu Helmstädt und Göttingen den akademischen Degen getragen, darauf drei Jahr in Strasburg und Paris den Damen aufgewartet, und hatte nun seit einem halben Jahr den Acces auf der Kammer zu Rheinau, und hieß Herr Lizentiat Böhling.

Dieser junge deutsche Franzos hatte Clementinen kennen gelernt, sie gefiel ihm wegen ihres Gelds und wegen ihrer Schönheit, weil sie aber sehr bescheiden und eingezogen war, so konnte er keinen rechten Zutritt zu ihr bekommen, sie war ihm immer zu feierlich, und jedesmal, wenn er in ihrer Gesellschaft war, so flöste sie ihm Ehrfurcht ein, daß er nicht so viel schönes sagen konnte, als er vorher ausstudirt hatte. Indessen kam er fast täglich in Ehrenfrieds Haus, denn er hofte sie endlich noch durch Beständigkeit zu gewinnen. Dieser Herr kam also auch verschiedene mal, als Hans Jakob da war, anfänglich kehrte er sich an ihn nicht, nach und nach aber merkte er, daß ihm dieser junge deutsche Mann im Weg stehen könnte, besonders als er überlegte:

daß

daß er Theodorens Bruder, sehr reich, sehr schön sei, und allenfalls auch gesunden Menschenverstand hätte. Dieser Gedanke war ihm unausstehlig, und er ergrimmete in sich selbst, wenn er bedachte, daß er nicht nur mit einem solchen Bauernjungen in ein Parallele gesezt, sondern noch wohl gar zurück geschoben werden könnte.

An einem Nachmittag, als der Kammerrath Ehrenfried in Geschäften ausgegangen war, Theodore, Clementine und Hans Jakob aber vertraulich im Wohnzimmer beisammen sasen, und von allerhand redeten, trat der Lizentiat Böhling in die Stube, nach den gewöhnlichen Komplimenten sezte man ihm einen Stul neben den Hans Jakob, er sezte sich, und fragte mit gewöhnlicher französischer Höflichkeit, was macht denn das Frauenzimmer da schönes?

Clement. Wir rüsten da unsern Bruder zu seiner Reise aus.

Böhling. Um Vergebung, wo werden denn der Herr von der Linden hinreisen?

Clement. Nach Utrecht auf die Universität.

Böhling. Was! Sie wollen noch studiren?

Hans Jakob. Wills Gott! ich will noch studiren.

Der positive Ton, womit er dieses sagte, beleidigte den Lizentiaten, er hohnlächelte und fuhr fort: dazu rieth ich nun nicht, wenn ich zu rathen hätte, ist nicht der Vatter ein Kornhändler? Theo-

Theodore. Ja Herr Lizentiat! Glauben sie denn, daß des Vatters Kornhandel des Sohns Studiren hindere?

Böhling. Das wohl eben nicht, aber die Vätter pflegen doch gemeiniglich ihren einzigen Sohn in ihren eigenen Beruf zu sezen, und so stellte ich mir die Sache auch mit ihnen vor, und da däuchte es mir, daß das Studiren bei so reifen Jahren etwas ungewöhnlich sei.

Hans Jakob. Ungewöhnlich mags wohl seyn, Herr Lizentiat! aber eben darum möchte ich gar gerne studiren, ich hab nichts lieber, als das Ungewöhnliche. Sehen Sie! so giengs auch meiner Schwester da, es ist gar zu ungewöhnlich, daß ein Bauermädgen einen braven Kammerrath heirathet, weil sie aber das Ungewöhnliche liebt, so machte sie, daß sie den Vogel fieng, und schauen sie Herr Lizentiat! da probier ichs jezt gerad so, will versuchen, ob ich auch so glücklich hinanspringen, und solch einen Vogel haschen kann, wie meine Schwester, gelt Herr Lizentiat! das ist eben nicht so sehr zu verwerfen.

Die beiden Frauenzimmer lachten laut, Hans Jakob sah mit ernster Mine gegen das Fenster, und Böhling drillte sein seidenes Stockband, und guckte vor sich nieder. Nach ein Par Minuten stund er auf, empfahl sich und gieng fort.

Clementine bewunderte in der Stille den jungen

gen von der Linden, und dachte nach, was aus ihm bei aller seiner Kraft werden könnte: denn ob sie gleichwohl einsahe, daß er den Lizentiaten etwas zu deutlich und zu stark abgefertigt hatte, so freute sie sich doch in der Seelen über ihn, sie fand daß er in Gottes Welt auf dem rechten Fleck stunde, und daß ein Mann aus ihm werden würde, der ein ganzes Fürstenthum zittern, und auch glücklich machen könnte. Die beiden Schwestern führten ihm zu Gemüth, daß er etwas zu hart gewesen sei, und daß er sich ein andermal mehr mäßigen müste, indessen konnten sie doch nicht aufhören zu lachen, und öfters alle seine Worte zu wiederholen; ja sie kamen endlich so weit, daß sie ihn beide küßten und umarmten, und ihm die zärtlichste Liebe bezeugten. Hans Jakob empfand Himmelswonne in diesen Umarmungen, er stund eilends auf, die Thränen drungen ihm in die Augen, er gieng hastig die Stube auf und ab, und sagte: Hm! ich sollte zu viel gesagt haben! — Nein bei Gott nicht! — Das hab ich nicht. Der Bursche ist aus Zucker und Beutelmehl zusammen geknetet, kann keine Nässe vertragen, ein Mensch ist ein Mensch, und der bin ich wills Gott! auch einer. Ja Bruder! versezte Theodore: sein Vatter ist aber Kanzleidirektor, er gilt viel bei dem Fürsten, es ist doch klug gehandelt, wenn wir uns die Leute nicht zu Feinden machen.

chen. Hans Jakob antwortete: wie Schwester! du hast doch unter deiner hohen Haube nicht den Muth verloren, bist ja Dietrichs von der Linden Tochter, guck Mädgen! es mag auch aus uns werden, was da will, wir müssen uns auf die Zähne sehen lassen, wo's gilt, ich weis wohl, man muß den Vornehmen aus ihren Nestern bleiben, aber hol mich Gott! in mein Nest laß ich mir auch vom Fürsten nicht kommen, oder ich beis um mich. Dabei schüzt mich Gott. Aber versezte Clementine! da wird Bruder Hans Jakob etwas in der Welt zu thun bekommen, und seine Clementine oft in Leiden und Unglück stürzen. Hans Jakob seufzte und antwortetete: ja von dem Fleck müst ihr mir wegbleiben, Schwester! sonst werd ich matt, da kann ich nicht viel vertragen, helft mir, ich werde wohl lernen, Maas und Ziel halten. Nein! erwiederte Clementine, ihr gefallt mir so, ich verlang euch nicht anders als ihr seid.

Jezt trat der Kammerrath herein, Theodore erzählte ihm von Wort zu Wort, was sich zugetragen hatte, Ehrenfried lachte herzlich, erinnerte aber doch seinen Schwager, sich in Acht zu nehmen.

Endlich war nun Hans Jakob bereit, zu verreisen, die beiden Frauenzimmer weinten die lezten Tage beständig, er aber weinte nicht, sondern war immerfort um seinen Schwager, um ihn in allen

Stücken

Stücken wegen des akademischen Lebens, wegen seinem Studiren und Einrichtung um Rath zu fragen, oft beschwerte sich Clementine gegen ihn, daß er ihr seine lezten Stunden nicht ganz widmete, Schwester! gab er ihr dann zur Antwort, alles was ich thue, geschieht ja aus Liebe zu euch, ich würde euch, weis Gott! nicht lieben, wenn ich euch beständig da an der Seite hieng und ein schiefes Maul machte. Sie fühlte nicht allein, daß er Recht hatte, sondern sie fieng auch an, Ehrfurcht für ihn zu empfinden, mit einem Worte sie wurde gewahr, daß in ihrem Herzen die **weibliche Liebe** lichterloh aufzuflammen begann.

Ich muß euch doch sagen, nach Standesgebühr geehrte Leser! warum ich da das Wort **weibliche Liebe** unterstrichen habe, dazu hab ich höchstwichtige Ursachen; ich wills durch ein Exempel erklären: Jungfer **Martha**, ein Mädchen von 36 Jahren, hat durch viele Erfahrung vieles gelernt, **Philipp** ein junger Mann von 23 Jahren hat aber noch nicht viel erfahren; es hat seine Ursachen, daß er sich in **Martha** verliebt, und **Martha** hat ihre Ursachen, daß sie gegen das Ende ihres Mädgenstandes nimmt, was sie bekommen kann. **Martha** liebt den **Philipp** von Herzen, und **Philipp** die **Martha** auch; hier ist also Liebe auf beiden Seiten, herzliche Liebe, und doch hat diese Liebe so einen unangenehmen

Nach-

Nachgeschmack ungefähr so wie das Süsholz. **Martha** liebt, aber nicht **weiblich**, sondern **männlich**, und **Philipp** liebt nicht **männlich**, sondern **weiblich**. Jezt will ich alles mit einem Wort erklären: die Liebe des Frauenzimmers muß etwas ähnliches haben mit der Empfindung einer Taube, welche zu ihrem Schlag heraus guckt, und vor dem schleichenden Iltis sich geschüzt findet. Ihre Liebe muß mit dem Wonnegefühl gepaart gehen, jezt hab ich hülfloses Geschöpf eine Stüze in diesem Erdenleben, sie schlingt sich um ihren Mann hinan, und das macht ihre Liebe unumschränkt, das heist weibliche Liebe. So konnte aber **Martha** nicht lieben. Eben so wird die männliche Liebe dadurch unendlich erhöht, wenn er empfindet, wie glücklich seine Frau, das holde schuldlose zarte Geschöpf unter seinem Schuze ist, er trägt und pflegt sie; männliche Liebe ist erbarmende wonnevolle Liebe gegen das herrlichste Geschöpf Gottes; so konnte aber **Philipp** nicht lieben.

Clementine liebte bei ihrer ersten Bekanntschaft den **von der Linden** nicht weiblich, sondern männlich, und da wars kein Wunder, daß sie noch einen ecklen Nachgeschmack in dieser Liebe fand; nun aber da **Hans Jakob** anfieng seine Kraft zu fühlen, **Clementine** ihre Stüze wachsen sahe, da sank sie zurück ins Mädchen Element, wurde zärtlich, lieb-

reizend, schmiegend, und nun erst weiblich liebend, und nun befand sie sich wohl. Ein Mann, der die Obermacht seiner Frau fühlt, ist auch bei aller seiner Liebe doch nicht im rechten Gleis, es fehlt ihm immer was, es ist jeden Augenblick etwas da, das ihn roth macht. So mochte es auch ungefähr **Hans Jakob** gehen, und ich glaube fast, ich kann den Zeitpunkt auf die Minute angeben, wo er erst anfieng, das Glück der männlichen Liebe zu empfinden; es war gerad dazumal, als ihm Clementine die Erinnerung gab, er sei gegen den Lizentiaten **Böhling** zu heftig gewesen, er werde seine Clementine noch unglücklich machen, wie er diesen Vorwurf mit Erbarmen fühlte, und Mitleid bezeigte, sie aber doch protestirte, und sagte: nein er gefiele ihr gerad so, und sie verlange ihn nicht anders als er sei. In diesem Augenblick fühlte sich **Hans Jakob**, fühlte, daß er Mann war.

An einem Montag früh stand Clementine auf, sie erschrack, als sie erwachte, denn es war ihres Geliebten Abschiedstag. Sie stund auf, kleidete sich an, und machte noch ein zierliches Souvenir nebst einem schönen Etui zu rechte, welches sie dem **von der Linden** zum Andenken schenken wollte, sie vergoß viele Thränen, und schickte heise Seufzer zu Gott für den edlen Jüngling. Indem sie nun eben im Begrif war, aus ihrer Kammer zu gehen, so trat die

Magd

Magd herein mit einem Packet, sie gabs ihr mit einem Kompliment vom Herrn von der Linden, Clementine erschrack, sank auf einen Stul, erbrach zitternd das Packet, und fand folgenden Brief:

Herzlichgeliebte Clementine!

Seit ich da bei euch gewesen bin, ist mir der Schwester- und Brudername verleidet, mag auch nicht mehr Ihr sagen, sondern: Du bist mein Herzens-Mädchen! das klingt anders, das möcht ich wohl tausendmal sagen, so herzinniglich freut michs. Nun nimm mir nicht übel, daß ich schon fort bin, wann du dies liesest; ich dachte: warum sollen wir da zusammen uns am Hals hangen, und weinen, besser ich geh stillschweigend fort, habs auch so mit meinem Schwager, und mit meiner Schwester gemacht, nimm mirs nicht übel, Mädchen! daran hättest du Unrecht. Doch du bist ja verständiger als ich.

Hier schick ich dir so ein Par Kleinigkeiten, einen Trauring, ist gutes Gold und gute Steine, gerad so aufrichtig, als mein Herz. Dabei liegen dann auch ein Par Armbänder, wo du mein Gesicht drauf sehen wirst, kannst sie aber zurück legen, bis du mein Gesicht sehen lassen darfst, bis dahin trägst du die andern, die dabei liegen. Es kann leicht seyn, daß das Dings nicht so all nach deinem Kopf ist, denn ich hab niemand in Rath genom-

men, wie ichs kaufte, ich wollte halt sehn, ob ich selber Grüz gnug dazu hätte, nun bitte ich mir aus, daß du mir sagst, obs alles so recht und gut sei.

Nun leb wohl, goldenes Mädchen! darauf kanst du dich verlassen, daß ich dein bin, wo ich gehe und stehe, und daß ich nichts thun werde, dessen du dich zu schämen brauchst, aber sei so gut, und bleib auch die Meinige, hörst du! Ich bin

Dein

Joh. Jak. von der Linden.

P.S. Ich werd dir auch schreiben sobald ich zu Utrecht bin.

Clementinen wars doch nicht recht, daß er schon fort war, sie weinte rechtschaffen, und bat Gott recht inbrünstig, daß er den guten Jüngling in seinen Schuz nehmen möchte. Nun besah sie auch die Sachen, die er ihr geschenkt hatte, alles gefiel ihr recht wohl, er hatte gerad nicht die neueste Mode gewählt, aber man sah wohl, daß er einen natürlichen guten Geschmack hatte, alles war kostbar und mehr solid als glänzend.

Nachdem sie sich nun allmälig in die Umstände geschickt hatte, so stund sie auf, und lief zu Theodoren, die auch ihr Stückgen geweint hatte, der Kammerrath aber billigte es, daß Hans Jakob so still weggegangen war, und tröstete sie beide; nun besahen sie alle sein Geschenk, bewunderten

seine

seine Art zu handeln, und plauderten so lange zusammen von ihm, bis sie vergnügt und ruhig waren.

Nach von der Lindens Abschiede fand sich Böhling fleisig ein, und fieng nun an, sein Gesuch bestimmter zu entdecken, allein er wurde nach und nach höflich abgewiesen, und ihm alle fernere Hofnung benommen.

Hans Jakob reiste indessen ohne fernere merkwürdige Vorfälle nach Utrecht, meldete sich bei seines Schwagers Vettern, dem Herrn van der Gracht, welcher ihn auf holländische Art, ohne viele Ceremonien, aber freundschaftlich empfieng, und in sein Haus einquartirte. Er richtete sich in wenig Tagen ganz ein, fieng an zu studiren, und auf dem Comptoir zu arbeiten; er schrieb nun an alle seine Freunde, besonders an Clementinen, und erzählte ihnen umständlich, wie er lebte, und was er machte. So verfloß ein Vierteljahr ruhig fort, ohne daß weiter etwas merkwürdiges vorfiel.

Während dieser Zeit kam Prinz Albert von Rheinau, zu Rheinau an, er war Kapitän in Holländischen Diensten, und ein Bruder des regierenden Fürsten, er wollte sich bis nächstes Frühjahr daselbst aufhalten. Der Fürst empfieng ihn brüderlich, und stellte allerhand Lustbarkeiten um seinetwillen an, unter andern wurde auch ein masquirter Ball veranstaltet, und befohlen, daß sich die ganze Diener-

schaft mit sämmtlichem Frauenzimmer dabei einfinden sollte, die Frau Kammeräthin Ehrenfried muste also nebst Clementinen auch dahin gehen; es war beiden gar nicht angenehm: denn obgleich Theodore während ihrem Ehstand auf Antrieb ihres Mannes noch Tanzen gelernt hatte, so hatte sie doch von jeher einen natürlichen Widerwillen dagegen, indessen muste sie des Fürsten Befehl gehorchen.

Der Ball wurde gewöhnlich im Schloß auf einem grosen Sale gehalten, er war für diesmal sehr glänzend und zahlreich, auch war der benachbarte Landadel dazu eingeladen. Die Fürstin war eine Liebhaberin vom Tanzen, und diesen Abend besonders heiter und lustig. Während einer Ruhezeit, als sie mit Theororen in Gesellschaft getanzt hatte, die sie sehr wohl leiden konnte, nahm sie dieselbe an der Hand und gieng mit ihr zu den Erfrischungen. Die Fürstin drückte ihr die Hand, hieß sie neben sich sizen, und fragte sie ganz gnädig um alle ihre Umstände; indem sie so da sasen, erschien eine Maske, mit einem erschrecklichen Buckel und ungeheuern Nase, diese forderte Theodoren auf, die Kostbarkeiten, welche diese Maske an sich hatte, lies sie etwas vornehmes vermuthen, sie konnte den Tanz nicht wohl ausschlagen, sie folgte also; als der Tanz aus war, so nahm die fürchterliche Maske

eine

eine Flasche Limonade, schenkte ein, und präsentirte Theodoren ein Glas, sie nahms mit einer Verbeugung an, und stellte es hin, weil sie die Fürstin wieder anredete, und zum Sizen nöthigte, die buckligte Maske hielt sich indessen immer in der Nähe auf, so daß die Fürstin endlich aufmerksam auf sie wurde. Darauf fieng die Fürstin zu Theodoren an: mein Kind, schenken sie mir ein Glas Limonade ein, flugs sprang die Maske herbei, ergrif ein Glas, schwenkte es in einem Winkel aus, schenkte es voll, stellte es auf einen Präsentirteller, fiel auf ein Knie, und sagte mit veränderter heiserer Stimme, Euere Durchlaucht geruhen diesen Trunk von einem ehmaligen sehr treuen Diener anzunehmen. Die Fürstin nahms an, und bat ihn, die Maske wegzuthun, er verbat sichs aber unterthänigst, und versicherte: er werde Ihro Durchlaucht in kurzem aufs angenehmste überraschen. Die Fürstin erstaunte, und vermuthete, es müste einer von Ihren Herrn Brüdern seyn, der sie plözlich überfallen wollte, sie wurde darinnen bestärkt, weil sich die Maske im Augenblick verlohr; sie sezte das Glas an den Mund, und weil sie sehr erhizt war, so schlurfte sie nur einen kleinen Mund voll ein, sie glaubte etwas widriges zu schmecken, sie erschrack, stellte das Glas hin, und sagte: mein Gott! ich glaube, man hat mich vergiftet; dies Wort drang Theodoren

durch Mark und Bein, still! still! fuhr die Fürstin fort, mir wird ganz übel, rufen sie einen Bedienten, in dem Augenblick hatte ein und anderer etwas an der Fürstin gemerkt, es gab Unruhe im Sal, der Fürst und Prinz Albert, welche oben auf einem Sopha sasen, hörten ein Gemurmel von der Fürstin, sie erschracken, sprungen auf, liefen herzu, und fanden sie in einem heftigen Erbrechen, Theodore hielt ihr das Haupt und weinte bitterlich; der Fürst liebte seine Gemahlin über die masen, er war also so betäubt, daß er an nichts dachte, indessen fand sich der Leibarzt, welcher von einer kleinen Reise gerad zurück gekommen war, dieser machte nun alle nöthige Anstalten, und gab ihr die gehörigen Mittel ein, versicherte auch, daß es hoffentlich nichts zu sagen haben würde. Während dem Tumult schlich ein Laquay heran, der verstohlen nach der Fürstin Glas grif, um es wegzupuzen, Theodore bemerkte es, so wie er daher reichte und das Glas angrif, rief sie, Ihro Durchlaucht! lassen Sie den Kerl sezen! Der Fürst schaute hin, aber in dem Augenblick war er schon gepackt: denn Ehrenfried, der auch bei der Hand war, und bei der herzlichen Betrübnis, die er als ein treuer Diener um die Fürstin hatte, doch Selenfreude empfand, als er sein gutes Landmädchen an einem so guten Posten sahe, war auf seiner Gattin Ruf wie ein

Bliz

Bliz bei der Hand, damit der Kerl gepackt würde, der Fürst befahl man sollte ihn aufs strengste bewachen und verwahren. Indessen spürte die Fürstin einen starken Frost, und verlangte, man sollte sie zu Bette bringen, man brachte eine Sänfte, sie ergrif Theodoren an der Hand, und sagte, liebe Kammerräthin! bleib sie doch bei mir so lang ich krank bin, Theodore küßte ihr die Hand, und antwortete, dies Vertrauen Euer Durchlaucht ist das gröste Glück meines Lebens. Sie folgte also der Sänfte, der Fürst zog ihr die Maske vom Gesicht, und sagte: braves Weibgen! ich will erkenntlich seyn, Theodore neigte sich tief und gieng.

In allem Tumult hatte man vergessen, nachzufragen, wer der Fürstin zu trinken gegeben hätte? Ehrenfried, der noch immer auf dem Sale war, und alles beobachtete, was vorgieng; bemerkte ein Par Leute, welche gesehen hatten, wie die buckligte Maske der Fürstin den Trunk präsentirt hatte, er ersuchte sie still bei der Hand zu bleiben, gieng zum Kanzleidirektor Böhling, der aber gerad den Abend nicht zu geniesen war, denn er hatte epps zu viel getrunken, wie er sich ausdrückte, indessen sezte man ihn doch an einen Tisch, die Räthe, welche anwesend waren, sezten sich auch, und Ehrenfried führte das Protokoll; wer nun etwas gesehen und gehört hatte, das zur Sache etwas

beitragen konnte, der wurde abgehört. So bald das geschehen war, eilte er zur Fürstin Zimmer, und begehrte den Fürsten zu sprechen. Als die Fürstin im Bett hörte, daß Ehrenfried da wäre, so befahl sie, man sollte ihn herein kommen lassen, als er herein trat, sagte sie, nicht wahr! sie gönnen mir ihr Weibchen so lang ich krank bin? Er antwortete: sie ist Ihro Durchlaucht Dienerin, und ich schäze mirs fürs gröste Glück, daß sie die Gnade hat, Euer Durchlaucht zu gefallen. Theodore saß vor dem Bett und die Fürstin hatte ihre Hand gefaßt. Nun zeigte Ehrenfried dem Fürsten das Protokoll, auch fragte er seine Theodore ab, die nebst der Fürstin alles erzählte, was vorgegangen war; der Kammerrath sezte sich hin, schrieb alles auf, und gieng nun wieder in den Sal, indessen hatte der Leibarzt das Glas Limonade, aus welchem die Fürstin getrunken hatte, zu sich genommen, um zu sehen, was darinnen sei; Ehrenfried trieb ihn alsofort nebst den übrigen beiden Stadtärzten, den Versuch zu machen, um der Sache gewiß zu seyn, das geschah, und man entdeckte bald, daß Arsenik in der Mischung war. Der Fürst zitterte vor Schrecken, und flehte den Arzt, sein Bestes zu thun, auch bat er ihn, noch erfahrne und berühmte Aerzte zu sich zu nehmen, damit ja nichts versäumt werden möchte. Ueber diesen Geschäften gieng ein guter Theil der

Nacht

Nachthin, einer verlohr sich nach dem andern, endlich gieng auch Prinz Albert fort, der Fürst aber blieb bei seiner Gemahlin im Zimmer, welche nun in ein hiziges Fieber verfiel, und irre redete. Ehrenfried war indessen bei den Bedienten im Vorzimmer, so bald aber der Fürst gewahr wurde, daß er da war, so kam er selbst, führte ihn hinein, und sagte: halte er mit mir aus, Kammerrath! es rührt mich sehr, daß ers so treu mit mir meint, theile er mein Leid mit mir, so wie mein leidender Engel dort mit seiner Frauen. Ehrenfried blieb stumm, und küßte seinem Fürsten die Hand mit größtem Feuer. Ach! fuhr der betrübte Herr fort: wie schwinden die Vorzüge des Standes in solchen Fällen! wie fühlt man da die menschliche Natur! glückselig ist der Fürst, der dann Freunde hat. Ehrenfried antwortete: genug! genug! Ihro Durchlaucht! diese Gnade ist zu schwer für mein Herz, ich halt es nicht aus, indessen will ich nach meinem geringen Vermögen alle meine Kräfte zu Ew. Durchlaucht Diensten verwenden. Bei allem dem hatte der Kammerrath noch etwas auf dem Herzen, er hätte gern Nachforschungen wegen der buckligten Maske angestellt, er hielte dafür, der Böswicht sei vielleicht jezt noch zu erhaschen, dieser Gedanke war eigentlich die Ursache, die ihn ins Vorzimmer der Fürstin getrieben hatte, er eröfnete dem Fürsten seine

Ge-

Gedanken, und dieser gab ihm Vollmacht, nach Gefallen zu verfahren. Ehrenfried empfahl sich augenblicklich und gieng fort.

Während dieser Unruhe haben wir die Clementine vergessen, auch sie hatte schon früh vor der Vergiftung einen merkwürdigen Vorfall gehabt, der aber im Verfolg erst erzählt werden soll.

III. Von den Grundregeln des menschlichen Lebens, und ihrem Werthe.

Wann von einigen der alten Sittenlehrer dem Menschen vorgeschrieben worden ist, der Natur gemäs zu leben: so haben andere ihnen befohlen, sich selbst zu verläugnen. Haben einige in der Tugend das erhabenste Ziel alles menschlichen Bestrebens gesucht; so glaubten andere solches in einem anhaltenden Zustande von Ruhe und Vergnügen (ευθυμια) gefunden zu haben. Die Anhänger des Xekia erwarten es in der vollkommensten Unthätigkeit; andere geben der Sittenlehre den Vorsiz vor allen andern Bestrebungen und Künsten, scheinen also die äuserste Geschäftigkeit und Wirksamkeit damit zu verbinden. Die Neuere, welche von dem Menschen fodern: vervollkommne dich; sind sie wohl nämlicher Meinung mit den alten, welche empfehlen, man solle in al-

:m die Mittelstrase halten, und immerhin trach-
:n, das anständige, nüzliche und angenehme
iit einander zu verbinden? In dem Zweifel, ob
ine Handlung gut oder böse sei, enthalte dich
erselben, sagt ein alter Weise: ein sehr schöner
Spruch, der aber bei einer ängstlichen Sele oft zur
Unthätigkeit führen könnte, wie der Probabilismus
weideutige Handlungen veranlaßt. — Ist es aber
n der That so unschuldig, nichts zu thun, und
ollte gar keine Zurechnung von dem Bösen,
as wir verhindern können und nicht verhindert ha-
en, von dem Guten, das wir bewirken mögen, und
us Mangel von Gaben oder aus Trägheit nicht be-
virkt haben, zu unserm Schaden statt finden. —
Ist die Ruhe erlaubt: so ist sie es, wenn man auf
en Lorbeerzweigen, die unsere edle Thaten uns
rrungen haben, ausruhet. — Sonst kann sie oft
ben so strafbar sein, als eine aus übler Absicht her-
ührende Wirksamkeit. Wo ist indessen der Mensch,
er sagen kann, daß er alles, oder das meiste Gu-
e, das er thun mögen, gethan; daß er in dem kur-
en Zeitraum seines Lebens so viele, so edle Hand-
ungen hineingedrängt habe, als er hineindrängen
önnen; daß auch durch seine aus guten Absichten
nternommenen Handlungen wirklich etwas Gutes
ür die Welt zu Stande gebracht worden sei? In
en meisten Fällen müssen wir uns nach Wahrschein-
lichkeiten

lichkeiten bestimmen. Bei einer nur wenig verwikleten Lage hört alles Augenfällige des Erfolgs auf. Ich studire Tag und Nacht; und werde ein Zweifler. Ich bilde mein Herz zur Empfindlichkeit; eine schlaue Buhlerin; ein falscher empfindunglügender Statsmann bemeistert sich desselben. — Ich befördere meinen Freund und schliese von der Stelle, wozu ich ihn erhoben habe, einen würdigern Mann aus. — Ich sorge für meine Familie, sie verdient es oft? — Ich bringe ein neues Gewerbe in mein Vatterland; arme Nachbaren verhungern darüber; die Sitten meines Landes entfernen sich von ihrer ursprünglichen Reinigkeit. Ich opfere mich für meinen Fürsten auf; durch mein Opfer leidet die Freiheit der Bürger; ein ungerechter Krieg bringt Sieg und Ruhm; die Schäze, die ich beigeschaft, werden zur Beförderung der Sinnlichkeit, oft wie die indische Schäze unter Philipp dem zweiten zu Entwürfen der Tirannei, des Menschenhasses, des Fanatismus verwendet. — Wie viele Zweifel erheben sich immer im Gemüthe des rechtschafnen Mannes, der gegen sich selbst aufrichtig ist, über den **wahren Werth**, das **Verdienst** seiner Handlungen; wie viele Handlungen nehmen an innrer **Güte** ab, so wie sie an äuserer **Gröse** und Glanz zunehmen. Derjenige, welcher nach dem Grosen ringt, und in den Augen aller für einen Helden angesehen wird,

ver-

verdunkelt sich gar oft in seiner Sele die innere wesentliche Güte seiner Handlungen, und sieht, mit Popen zu reden, oft nicht weiter, als seine Nase reicht. So durchlauft er voll Feuer; doch nicht allemal heilsam, seine schnelle Laufbahne. Derjenige, für den die innre Güte der Handlungen Reiz hat, schläfert sich dabei ein. Er entfernt sich; Pflanzen gleich, gar wenig von dieser Wurzel. Sein ganzes Leben ist dahero nicht so reich an Thätigkeit, als ein Tag des Helden Er schlummert es hinweg. So findet, da also die verminderte Zuverlässigkeit des Guten dem wachsenden Umfange und der Fruchtbarkeit desselben die Wage hält, auch in diesem Falle, das Gesez des Ersazes statt, wovon Formey eine schöne Abhandlung geschrieben hat, und ist unter den Menschen der Abstand kleiner, als man glaubt. Wer allzuviel Gutes thun will, thut selten so viel sicheres Gutes, als er wünscht; dahero nähert er sich am Werthe dem, der im verborgenen lebt, aber auch seine Hände vom Unrecht rein behält; so wie derienige, der vieles handelt, auch unterweilen wider seinen Willen zu Hervorbringung des Guten, das keineswegs sein Endzweck war, mitwirkt. Mit allem dem kann man den Sterblichen nie genug den güldenen Sittenspruch predigen: Εν τω ευ, το μεγα. **Suchet die Gröse in der Güte.**

Bingner.

IV.

IV. Antwort an den Rezensenten in dem 2ten Stücke des 48. Bandes der allgemeinen deutschen Bibliothek.

Sie beurtheilen hier diejenigen Schriften, welche durch einige Lehrsäze des Herrn Wiehrl zu Baden sind veranlaßt worden. Ich übergehe ihre Beurtheilungen der übrigen Schriften, und halte mich nur an jene, welche die Abhandlung des Hrn. Professor Kleber unter dem Titel: **Rechtfertigung der beiden theologischen Gutachten von Heidelberg und Strasburg**, zum Gegenstand hat. Die ganz unerträglichen Unrichtigkeiten, von denen ihr Urtheil angefüllet ist, und durch die sie das Publikum so sehr getäuscht haben, zwingen mich, ein Par Worte ihnen entgegen zu sezen.

Sie sagen, diese Rechtfertigung sei im Grunde nichts als eine Compilation; Herr Kleber habe bald Mendelsohnen, bald Hutchesonen, bald den Search und Schmith rc. ausgeschrieben: hie und da habe er etwas aus seinem eigenen dazu gesezt. — Sie irren, mein Herr Rezensent! nichts ist ausgeschrieben. Glauben sie mir als einem Augenzeugen, Herr Kleber hatte zu der Zeit, als er seine Rechtfertigung schrieb, von allen diesen Schriftstellern nicht einen einzigen bei Handen. Vor länger als einem Jahre hatte ich sie von ihm entlehnet. Er dachte ganz aus sich und so schrieb er. Um sich hievon zu überzeugen,

gen, darf man nur diese Schriftsteller nachschlagen: auch dieses ist nicht einmal nöthig; man lese nur den Aufsaz des Herrn Kleber mit Aufmersamkeit, so wird ein jeder leicht einsehen, daß so ein Ganzes sich nicht ausschreiben lasse. Die entwickelte Selbstliebe und die untersuchte Verbindung zwischen der zweifachen Liebe zu Gott, des Wohlwollens nämlich und des Selbstnuzens (concupiscentiæ) ist ein so strenges System der auseinander gefolgerten Begriffen, daß entweder alles oder nichts ausgeschrieben seyn muß.

Sie sagen weiter: wir wollen (warum dann Wir? sagen sie lieber ich; sie sind ja doch nur ein einzelner Kopf, und haben nur eine Stimme im Publikum: wir wollen dem Herrn P. Kleber rathen, richtiger denken zu lernen, und sich nicht so leicht zum schreiben reizen zu lassen. Wie widersprechen sie sich doch! der soll richtiger denken lernen, dessen eigene Arbeiten sie nicht einmal von den Schriften eines Mendelsohns, Hutchesohns, Searchs, Schmith ꝛc. unterscheiden können; der so richtig denkt, daß sie selbst glauben, er habe nicht anders als aus Mendelsohn ꝛc. so denken können, und um so zu denken, diese Schriftsteller ausschreiben müssen?

Am Ende beschuldigen sie ihn, er sei nicht ganz von Exjesuiten Intriguen frei. Ich verstehe sie nicht

gänzlich, was sie damit sagen wollen. Was sie auch immer dadurch verstehen; so können sie sicher glauben, daß Herr Kleber der Mann nicht sei, der Intriguen mache, oder durch Intriguen sich leiten lasse. Seine Rechtschaffenheit stellt ihn gegen die Beschuldigung des erstern sicher, und sein Scharfsinn hebt den Argwohn des Leztern. Verlangen sie ein neueres Beispiel seiner Unpartheilichkeit; so lesen sie seine Animadversiones ad Vindicias Judicii philosophico-theologici Friburgensis: hier werden sie finden, daß er mit vieler Mäsigung einige von den Herrn Freiburgern vertheidigte Lehrsäze, und ihre Vertheidigung selbst prüfe und beleuchte, daß er der Person des Herrn Wiehrl in allem schone, und dessen Orthodoxie auser allen Zweifel seze; daß er die von den zweien theologischen Fakultäten zu Heidelberg und Strasburg gefällten Urtheile nicht einmal anführe, vielweniger vertheidige. — Doch sie fanden nicht für gut, von dieser lezten Schrift, die ihnen nicht unbekannt sein konnte, einige Erwehnung zu thun: warum? sie hätten sonst anders rezensiren und die Wahrheit schreiben müssen. . . Genug hievon. Nehmen sie sich in Zukunft, mein scharfsichtiger Herr Rezensent, besser in acht, daß sie dem gelehrten Publikum keine Muthmasungen für Wahrheit verkaufen, und wenn sie in einer Schrift fremde Schriftsteller angeführt finden; stellen

len sie zuvor eine Vergleichung an, ehe sie von ihrem alles entscheidenden Richterstuhl herunter den unschuldigen Inquisiten als einen Plagiarium verdammen. Diesen Rath gibt ihnen ihr übrigens bestgesinnter Freund G. K. L.

Heidelberg den 12. Osterm. 1782.

VII. Gelehrte Anzeigen. (Vatterländische).

1. Schuzrede für den ehelosen stand der geistlichen, verfasset von Josef Anton Sambuga, Kapellane und Prediger an der Pfarrkirche zu Mannheim, des kurfürstlichen pfalzbaierischen Predigerinstituts Mitglide. In achttelgröse, 91 seiten, Frankenthal 1782. Bei den mannigfaltigen Veränderungen, welche zu unseren Zeiten in der Kirchenzucht vorgenommen werden, ist auch die Sprache von dem ehelosen Stande der Weltgeistlichen entstanden, ob es nicht überhaupt, oder wenigstens nach den Umständen der jezigen Zeit, besser sei, denselben aufzuheben. Viele haben diese Frage mit ja, auch schon in öffentlichen Schriften, beantwortet. Herr Sambuga hingegen tritt hier als ein öffentlicher Vertheidiger dieses Standes, wenigstens bei den Selsorgern, auf: denn bei den Ordensleuten weist es sich von sich selbst, daß derselbe unmöglich sei: von den Stiftsherren aber und dergleichen Geistlichen behält der Verfasser sich vor, ein andersmal zu reden.

In dieser Schuzrede nimmt sich nun Herr Sambuga vor, folgende 3 Säze zu beweisen, 1) daß der ehelose Stand der Geistlichen dem Geiste des Evangeliums gemäs sei, 2) daß er den Vortheilen des Christenthumes beförderlich sei, 3) daß er dem

Amte und den Verrichtungen des Priesterthumes fast unentbehrlich sei. Diese Säze hat er in der That trefflich bewiesen. Seine Gründe hat er aus dem göttlichen Worte, der Kirchengeschichte, Vernunft und Erfahrung gezogen, wobei er eine tiefe Kenntnis des menschlichen Herzens äusert, welche überhaupt jeder Prediger und Beichtvatter besizen sollte. Die Einwendungen, welche wider besagten Stand gemacht zu werden pflegen, beantwortet er alle eben so gründlich als bescheiden. Ueberhaupt herschet in dieser ganzen Schrift so viel Wohlredenheit, Ueberzeugung, Kraft und Nachdruck, daß schwerlich ein Leser, der von Vorurtheilen frei ist, dem Verfasser seinen Beifall versagen wird. Alles ist nebst dem in einem so sanften und liebvollen Tone vorgetragen, daß sie Feinde und Freunde mit Vergnügen lesen werden. Und was konnte man anders als alles dieses von einem Geistlichen, wie Herr Sambuga ist, erwarten? Er ist vom wahren Geiste des Evangeliums, welches der Geist eines jeden guten Priesters seyn soll, so ganz durchdrungen und belebet. Er verbindet mit einer gesunden und geläuterten Gottesgelehrtheit eine feine Weltweisheit, schöne Wissenschaften, Sprach- und Weltkenntnis, und eine eben so glänzende als kernhafte Wohlredenheit, wodurch er sich einen grosen Zulauf in seinen Predigen, einige öffentliche Preise der baierischen Pedigergesellschaft, und die ungesuchte Aufnahme unter ihre Glieder, erworben hat.

Die Schreibart des Herrn Verfassers ist sehr reich und blühend, wovon er schon Beweise in seinen Schriften über die trunkischen Streitsachen gegeben hat. Aber die Sprachrichtigkeit ist in diesen Schriften weit unter derjenigen geblieben, welche wir in gegenwärtiger Schuzrede finden und bewundern.

dern. Alles stimmet mit dem Gange und den Regeln unserer Sprache fast durchgehends auf das genaueste überein. Nur hätte die Sazordnung an einigen wenigen Orten besser seyn können. Aber dieses gehöret unter die feinen Schattirungen der Sprache, in welchen es oft auch Meister versehen. Einige Abweichungen von den Regeln, z. B. ihre gut denkende a. d. 5 Seite, der Kinderköpfen a. d. 84 Seite u. dgl., sind ohne Zweifel Druckfehler: denn von einem Verfasser, der durchaus so regelmäsig schreibt, können sie nicht vermuthet werden.

Auch in der Rechtschreibung hat das selige Licht der Weltweisheit unsern Verfasser geleitet: ein Licht, welches seine göttlichen Strahlen von Tage zu Tage mehr und mehr verbreitet. Aus Geheise dieser Weltweisheit hat er viele Buchstaben mit männlicher Geistesstärke weggeworfen, die in der That nicht so wohl Zeichen unserer heutigen Sprache, die wir sprechen, als der alten verrosteten Sprache unserer lieben Voraltern sind, die wir doch nicht mehr sprechen, noch sprechen wollen. So hat er z. B. das stumme e und h ausgemärzet, und schreibt demnach di, hir, liben, ser, Befel u s w. Nur hat er das h noch in einigen wenigen Fällen beibehalten, vermuthlich, weil er dafür gehalten hat, dieselben möchten dem Auge des Lesers, sonderlich in einer Schrift von dieser Art, anfänglich zu auffallend vorkommen. Nebst dem hat er mehrere Buchstaben, die ihren eigenthümlichen Laut in den Wörtern, worin sie zu stehen pflegen, nicht mehr haben, durch andere Buchstaben ersezet, deren wahren Laut wir in solchen Wörtern allgemein hören lassen. So schreibet er Krist, wacksen, Josef, Filosofi u. s. f., an statt Christ, wachsen, Joseph, Philosophie, welche leztere Wörter doch kein Mensch mehr so spricht, wie sie da stehen. So

So zerreisset denn die Vernunft allgemach auch in diesem Fache die alten Fessel, und sezet ihre Kinder, die Muth gemug haben, ihrem göttlichen Winke zu folgen, in die seligste Freiheit.

Hemmer.

2. Mannheim und Lautern. — **Versuch eines Lehrbuchs der Forstwirthschaft.** Zum Gebrauche der Vorlesungen auf der Kameral hohen Schule zu Lautern. Von **Johann Heinrich Jung**, der Landwirthschaft, Technologie, Handlung und Vieharzneikunst Professor ꝛc. I. **Theil.** Im Verlage der Gesellschaft 1781. in Octav, 318 Seiten (ohne die Vorrede von 14 Seiten). Man findet die Grundsäze der Forstwirthschaft, nach einem sehr schicklichen Plan geordnet, so faßlich in diesem Lehrbuche vorgetragen, daß es nicht blos den Zuhörern des Hrn. Verfassers, sondern überhaupt jedem, der Forstwirth ist, oder zu werden gedenkt, nüzlich seyn kann. Nur den Hauptinhalt und den Plan wollen wir hier kürzlich anzeigen. Im Entwurf des Lehrgangs der Forstwirtschaft giebt der Hr. V. allgemeine Begriffe der vorzüglichsten Gegenstände derselben, bestimmt ihre Eintheilung, die (Seite 13) in Form einer Tabelle deutlich vorgestellt wird, und erklärt die vornehmsten Kunstwörter derselben. Dieser Eintheilung zu Folge, zerfällt die Forstwirthschaft in zwei Haupttheile: I. die Forstpflege; II. die Forstnuzung. I. die Forstpflege begreift Holzzucht und Forsthut. Die Holzzucht begreift: Pflanzenkunde und Holzsaat. Die Pflanzenkunde: Physiologie der Holzpflanzen, und Forstbotanik. Die Holzsaat begreift: Baumschule und Waldsaat. Die Forst-

* Aus den Göttingischen Anzeigen von gelehrten Sachen. 1782, 58tes Stück.

Forsthut begreift Forstschuz und Forstsicherung. II. die Forstnuzung begreift: Waldnuzung und Jagd. Die Waldnuzung begreift: Forst-Technologie, Forsthandlung und Mastung. Die Jagd begreift: Wildjagd, Vogelfang und Fischerei.

Der erste Abschnitt der die Physiologie der Pflanzen erklärt, enthält vorzüglich solche Säze dieser Lehre, die auf Erläuterungen des innern Baues der Holzgewächse angewendet werden, und auf die davon abhangenden Wirkungen und Verrichtungen der verschiedenen Theile dieser Gewächse. Der 2te Abschnitt, der Forstbotanik betitelt ist, enthält angewandte Lehrsäze der Botanik auf die einem Forstwirth nöthige Kenntnis der Eigenschaften, den Anbau, und Benuzung der Holzarten. Nach der üblichen Eintheilung in Nadelholz und Laubholz, werden zuerst die inländischen Holzarten angeführt und kürzlich nach den eben erwähnten Grundsäzen abgehandelt. Den üblichsten deutschen Benennungen jeder Holzart ist auch der Linneische Name derselben beigefügt. (Allgemein auch etwas von Farnkräutern, Moosen (musci u. algae) und Schwämmen.) Sodann folgen die Forst-Obstbäume; zulezt einige ausländische Holzarten, die mit Nuzen forstmäsig bei uns zu machen stehen. Die übrigen blos in Gärten und Lustplantagen anzuziehenden, sind hier übergegangen, da sie mehr den Kunstgärtner als den Forstwirth beschäftigen. Der 3te Abschnitt: von der Holzzucht. Zuerst allgemeine Säze; nachher specielle, von der Anlage, Wartung und Benuzung einer Forstbaumschule, zulezt von der Waldsaat. Das Einsammeln und das Ausklengen der Saamen. Die Ansäung selbst nach den verschiedenen Holzarten. Der 4te Abschnitt: von der Forsthut: allgemeine Begriffe, nachher

specieller

specieller vom Forstschuz und der Forstsicherung. Hiermit ist der erste Theil beschlossen; die noch übrigen Materien sind für den zweiten Theil bestimmt.

Nachricht.

Von meiner Sammlung kurzer Reisebeschreibungen ꝛc. wird der VII. Band oder der dritte des zweiten Jahrgangs auf Johannis d. J. die Presse verlassen. — Ich sehe mich durch viele Nachfragen, öfteres Widerstreben festgesezte Termine zu beobachten u. d. gl. in die Nothwendigkeit versezt, mit diesem periodischen Werke, in gewisser Absicht, nach Art mehrerer anderer Journale zu verfahren, und hiermit zu erklären: daß man hinführo zu jederzeit in die Pränumeration zu 1 Dukaten für einen noch nicht geschlossenen Jahrgang von 4 Bänden eintreten kann: geschlossen ist der Jahrgang allemal zu Michaelis, weil alsdann der 4te Band herauskommt. In Ansehung des ersten Jahrgangs will ich auf verschiedener Freunde Ansuchen, welches ich jezt gedruckt beantworte, zum lezten mal und in so ferne nachgeben, daß ich diesen Jahrgang noch bis Michael. d. J. 1782 für gleichen Preis von 1 Duk. ablasse, wenn zugleich für den zweiten Jahrgang bezahlet wird. Sodann aber kommen beide Jahrgänge unausbleiblich, und ich seze mein Ehrenwort zum Pfande, und hoffe nicht ferner auf die Probe gesezt zu werden. Ingleichen bitte ich mir zu gute zu halten, wenn ich zur Ersparung meiner Muße noch fester als bisher, und unbeweglich auf dem Vorsaz bestehe, nichts auf Credit noch in Commission zu veräuseren, indem das unangenehme dadurch veranlaßte Rechnungsführen mir viel mehr Zeit als ich entübrigen kann und sollte, wegraubet.

Berlin, den 1. Mai 1782. Joh. Bernoulli.

Pfalzbaierische Beiträge
zur
Gelehrsamkeit.

6tes Heft. Den 1. Brachmonat 1782.



I. Ueber die Gemählde in der Augustinerkirche zu München.

Es finden sich in dieser Kirche grose Altarblätter vom Tintoret, PeterCandito, Rottenhamer, Rubens, Fischer, Faistenauer ꝛc. und dieselbe ward so wohl wegen der Menge, als der Schönheit der vorhandenen Gemählden von jeher die Kunstkammer genannt. Wenn dies nicht zu viel gesagt ist, und es ist vielmehr ganz dem Werthe der Sachen gemäs; so glaube ich, der Kunst keinen gleichgültigen Dienst zu leisten, wenn ich durch eine Beschreibung ihres Inhaltes, so wie dieser vor dem Geiste des malenden Dichters stund, mich bemühe, sowohl unsere gewöhnliche Aufmerksamkeit für selbe zu ermuntern, als vielleicht mehr dann Einem jungen Künstler zum Nachdenken über den wichtigsten, über den ersten und lezten Theil der Kunst, nämlich über Erfindung und Darstellung, Muth und Lust zu machen. Die heise Begierde, etwas Vollkommenes ins Leben

zu bringen, ist es, was vollkommene Dinge schafft, was den Bemühungen um sie alle Beschwernisse benimt, und die Fesseln der eingeschränkten Nachahmung zerbricht. Wo dieser Trieb in der Seele schlummert, da erwacht er beim Anblicke jener Quelle, aus der jeder schöpfen kann. Man würde nicht immer von Manieren, welche erreicht zu haben man sich glücklich schätzt, reden, wenn man früh mit der kühnen Freiheit, welche, unbekümmert um die Einrichtungen anderer, sich selbst ihre eigenen wählt, vertraut und gewöhnt worden wäre, alles aus eigener Lust zu entwerfen, und sich an jedem Dinge zu üben.

Wenn ich zuweilen so nachdrücklich, als ich konnte, gewünscht habe, daß die Künstler überhaupt nicht nur etwas in seiner Art Gutes und Vortrefliches, sondern zugleich etwas Edles, etwas, das die Seele nicht blos ergözt, sondern auch die Sinnen erhöhet und veredelt, darstellen möchten; so wünschte ich das immer am sehnlichsten bei den Kunstwerken in Tempeln. Die Kunst hat keine nähere, keine würdigere Gelegenheit, den edelsten und besten Endzweck, dessen sie fähig ist, zu befördern, als eben hier; und hätten jene Alten, deren die Grösten eben so gute philosophische Dichter als Künstler waren, die Wahl der heutigen gehabt: welche Denkmäler würden sie uns hinterlassen haben? So viele Gemählde und Vorstellungen in Kirchen;

so

so viele Beispiele und Aufmunterungen zu grosen und tugendhaften Gesinnungen, und zum lebendigen Gefühle der allgemeinen werkthätigen Liebe. Was es dann auch an Gestalten, Physionomien, Bewegungen und Zusammensezungen Schönes und Edles giebt, läßt sich hier vereinigen.

Was ich nun hier weiter anmerken will, kann keinem der wackern Künstler, deren Werke ich beschreiben werde, zum Nachtheile gereichen. Man weiß, daß derjenige, welcher das Gemähld bezahlt, auch gewöhnlich seinen Gedanken selbst angiebt, und den Maler nicht selten, (wenn ich nicht zu viel sage) für den Handwerker ansieht, der ihn ausarbeiten soll, wo dann der Fall nicht unmöglich ist, daß die Arbeit ein Meisterstück, aber der Inhalt derselben der Einfall eines mit dem Geiste der Kunst ganz unbekannten Mannes sei. Man kann daher nicht immer, und nur, wenn der Künstler reich und mächtig genug ist, um sein eigener Herr zu seyn, bestimmen, ob die Erfindung von des Künstlers Einsicht gekommen sei. Diejenigen, welche ein Altarblatt bestellten, worauf ein Heiliger gemalt werden sollte, scheinen allein auf die Verehrung desselben gezielet zu haben, und waren oft zufrieden, wenn er nur zum Vorschein kam, ohne sich eben um eine gewähltere Handlung, welche der rührendsten Vorstellung fähig wäre, oder um den besten Augenblick

zu bekümmern. Man dachte, scheint es, gar nicht daran, das Bessere, oder nur etwas zu wählen, und wählte das Nächste; daher erblickt man die Heiligen, mit dem Kleide, das ihnen auf Erden zukam, angethan, gewöhnlich schon, als Patronen im Himmel, oder auch auf der Bühne ihrer Marter, wohin ich freilich auch z. B. einen h. Stephan, wie er den geöfneten Himmel sieht, oder für seine Peiniger bittet, hinbringen, aber nicht immer geneigt seyn würde, jeden andern dahin zu stellen, bei welchem die Vorstellung blos ein Gemählde des physischen Leidens ist. Ich wollte seine Marter in einiger Entfernung ihm zubereiten, und ihn selbst in einer vorgehenden Handlung, wodurch er vielleicht jene sich zuzog, erscheinen lassen. Auch bei andern Heiligen wollte ich das öfters beobachten, und mir immer eine ihrer schönsten Handlungen aussuchen, um dadurch desto allgemeinere Nachahmung ins Leben zu verbreiten. Für jede grose Pflicht des Lebens wäre hier der Held, dessen Beispiel hinreissen würde, in jedem schweren Kampfe das grosmüthige Opfer und Muster für den, welchem unaufhörlich Muth und Ermunterung nöthig ist.

Hierüber kann ein Künstler nicht oft genug mit sich selbst, und guten Schriftstellern und Künstlern zu Rathe gehen, um den grosen Geschmack des Schönsten und Würdigsten daraus zu erlernen, und

mit

mit der Philosophie, und den einfachen Regeln, worin alle guten Künste zusammen kommen, bekannt zu machen. Vieles soll man, wie der alte Meister sagt, den Augen entrücken, und Medea soll ihre Kinder nicht vor unserm Angesichte töden.

Ein gutes Gemähld stellt einen Augenblick, aus einer Handlung entronnen, vor. Wie man also immer denjenigen, welcher die gröste Würkung thut, wählen soll: so soll man auch niemand erscheinen lassen, der nicht zur Handlung gehört. Wenn die Sache nicht selbst spricht, wenn sie die Augen des Wanderers nicht selbst schon nach sich zieht, was soll es dann helfen, Zuschauer dahin zu malen?

Nichts ist hiebei lehrreicher und angenehmer, als Vergleichungen anstellen, und diese kann man nirgends häufiger und nüzlicher finden, als bei den Vorstellungen geistlicher Geschichten. Hier sieht man den Reichthum, die Stärke und Mannigfaltigkeit der Einbildungskraft groser Seelen, deren jede den nämlichen Gegenstand auf eine verschiedene und eigene Weise angelegt und ausgeführt hat. In den hiesigen Kirchen sind viele Gemählde des nämlichen Inhalts; aber anders ist die Himmelfahrt Mariä in der Frauenstiftskirche vom Peter Candito, anders ist sie auf dem Bürgersaale vom Knoll behandelt; in beiden ist sie mit Wahrheit, aber mit veränderter Anlage ausgeführet worden.

Bemühe dich bei der Betrachtung dieser Gemählde, die Absicht, warum beide Künstler so entworfen haben, zu erforschen, und von der Verbindung jeglicher Figuren und Theile eine Ursache zu finden; dann werden sich dir die Geheimnisse der Kunst bald entwickeln; und wo du bisher vielleicht nichts gesehen hast, reiche Quellen des Nachdenkens sich dir aufschliesen. Sieh, wie die Karakter der Apostel beschaffen, und in welchen von beiden selbe gemäßiget, und etwa ganz gemeiner Natur, oder ob sie über alles Gewöhnliche erhoben, und ganz im Zustande begeisterter Wesen sind; dann wirst du die Ursache jeder Stellung und Bewegung, nicht etwa aus der bequemern Stelle, worin jede Figur sich befindet, sondern aus der inneren Fassung herleiten, welche einer jeden gegeben ist. Bemühe dich, dir vom Eindringen der Freude in das ganze Wesen einer verklärten Seele, und von mehr als allem Irrdischen einen Begriff zu machen, und betrachte dann, wie der Künstler dies nach unsern Vorstellungen heftige Gefühl neuer mächtiger Empfindungen, mit der Schönheit, welche die Mäßigung und Ruhe liebet, verbunden, und was er sich zu wagen getrauet, und was er behutsam unterlassen hat. —

Dies ist der Weg, auf welchem ich unsere jungen Künstler so selten wandern sehe; daher wissen viele nicht, warum sie nicht so viele Personen, als nur im-

immer auf der Leinwat Plaz haben, dahin sezen, und aus welchem Grunde sie eine Stellung der andern vorziehen sollen. Wenn nur an Mantel und Haaren zu erkennen ist, wer z. B. Petrus sei, und wenn dann noch wider die Zeichnung kein grober Fehler begangen, ob dann das Geringste, woraus man seine Gestalt von jeder andern wegkennen möchte, vorhanden ist, das ist gänzlich nicht ihre Sorge; daher tritt aber die Kunst so langsam aus der Werkstatt, und wer nicht zur Zunft gehört, bekümmert sich wenig, was darin vorgeht.

Wenn wir Beschreibungen griechischer und späterer Gemählde hätten, würden wir bald den nämlichen, und noch einen grösern Unterschied, als der in Büchern ist, wahrnehmen. Wir würden sehen, wie sie Idee und Anordnung immer für die Hauptsache hielten, und eben darum nicht minder glücklich waren, sich der Mittel zu bemächtigen; wie sie mit veredelter Einbildungskraft entwarfen, und mit groser Vernunft ausführten, und wie sie sich bestrebten in ihren Tempeln, in ihren Rathsstuben, auf ihren Schaubühnen, in ihren Schriften 2c. im Grunde immer das nämliche zu bewürken.

Ob einige Gemählde blos zur eingeführten Zierde und Schau ausgestellt bleiben, oder ob sie zugegen seyn sollen, etwas anzudeuten und einzuflösen, das läßt sich fühlen, so bald man sie be-

schreibt, so bald man den Veranlassungen nachsinnt, woraus jede Figur ihre gegenwärtige Lage, diese ihre Bewegung und Verbindung mit andern erhalten hat. Ich habe in den folgenden Beschreibungen diese Absicht einiger Masen zu erreichen gesucht, und will mich freuen, wenn verständige Männer der Meinung seyn sollten, daß diese geringe Mühe nicht ganz vergeblich gewesen.

1) Christus am Kreuz vom Tintoretti.

Dieses Gemählde, welches sich auf dem Hochaltare befindet, ist auf Leinwand gemalet, und 31 Schuh hoch, und 19 breit.

Es ist der Augenblick gewählt, wo der Erlöser zum rechten Schächer sprach: Wahrlich, ich sage es dir, heut wirst im Paradiese mit mir seyn. Die Figuren sind alle in Lebensgröse.

Ueber Golgatha und Jerusalem, und die Welt hängt und schreckt ein grauser Gewitterhimmel. Oben heulet der Sturm, und von unten herauf erschüttert ein Getöse, das nie gehört ward, alle Naturen und die Gebeine der Toden. Die Toden erwachen hie und da mit allem Erstaunen, und schweben zwischen Werden und Wiedervergehen beim ersten Anblicke des Lichtes. Der ganze Erdkreis bebet im Entsezen und Erwarten dessen, was kommen wird.

Das versammelte Volk ist bereits vom Berge der Stadt zugeflohen. Nahe bei dieser sieht man

Neu-

Reuter und Fusgänger, Soldaten und Bürger, und Mann und Weib, vom Schrecken Gottes gejagt, in einem schrecklichen Gedränge durcheinander stürzen. Die Rosse der Heerführer sind wild und scheu geworden, und reissen mit ihren Reutern davon. Sie schnauben Dampf aus den flammenden Nasenlöchern, und sträuben ihre Mähnen, und suchen ihres Manns sich loszumachen. An dem Hügel herab hat eines sich aufgebäumt, und da der Reuter es meistern will, stürzt es rücklings herunter. Jenem ist die Sturmhaube bereits voran geflogen, und er fällt mit dem Kopfe unter sich gekehrt, und indem er noch eben mit dem einen Schenkel aus dem Sattel schlottert, zur Erde, daß das Hirn ihm zerschmettern möchte. Unten am Kreuze ruft eine von den Töchtern Jerusalems mit gegen Himmel empor gerichteten Händen, aus allem Jammer und Todesangst ihrer Seele. Und in Bewegung und Zerknirschung befindet sich alles in den Höhen und tiefsten Klüften. Durch zerrissene blutgestreifte Wolken fällt ein trübes Licht, wie dämmernde Schatten, fürchterlich.

Unten am hohen Kreuze hängt zwischen den zween Missethätern Christus, indem zum Menschenheile sein Blut fließt. Der ihm zur rechten hängt, ein groser stattlicher Mann, noch in voller Kraft seines Alters, mit einem Gesichte, dem mans ankennt, er

sei nicht verhärtet in Verbrechen, sei mehr verführt und hingerissen zur Sünde, als geleitet vom ruchlosen Herzen geworden; dieser hat bereits sich mit seinem Mitsünder über die Unschuld und Hoheit des Erlösers besprochen, und ihn wegen seiner Verhärtung bestrafet; und sieht nun voll von Vertrauen, und von süsester Freude und Trost erfüllt, hinab nach Jesu. **Er bestrebt sich**: (schöner läßt sich das nicht beschreiben, als es Klopfstock gethan hat).

„Und nun kehrt er sich ganz zum Gottversöhner, bestrebt sich
„Gegen ihn tief sich hin zu neigen. Ihm fliesen die Wunden
„Heftiger, als er es thut; allein er achtet des Bluts nicht;
„Nicht der offneren Wunden; er neigt zum Versöhner sich nieder,
„Ruft: Ach, Herr, wenn du zu deiner Herrlichkeit eingehst,
„dann erinner dich meiner! Mit göttlich strahlendem Lächeln
„Sah dem erschütterten Sünder der sterbende Mittler ins Antliz:
„Heut, ich sag es dir, wirst du im Paradiese mit mir seyn!
„Und er vernahm mit heiligem Schauer die Worte des Lebens.

„Ganz

„Ganz empfand er sie, ganz war seine Seele durchdrungen;
„Und vor Seligkeit zittert er laut. —

Dies wird, glaube ich, niemand, der das Gemählde selbst ansieht, entgehen, das Gefühl des gegenwärtigen, stärkenden Trostes, und das Vergessen des nahen Todes bei dem Mörder, der Gnade fand, und das Auge voll Gottheit und Stärkung, mit welchem der Gottmensch ihn ansieht. Jener wird sein Auge nicht wegwenden, bis es ihm brechen wird.

Der Verbrecher zur linken Hand kehret verwildert von beiden sich weg, ein versteinerter Sünder.

Nicht weit vom Kreuze, herab den Hügel, erblickt man Maria, wie sie, betäubt vom Leiden, in die Arme einer ihrer Gespielinnen fließt, welche mit den Freunden Jesu zugegen sind, ihre Schmerzen mit ihr, wo möglich, zu theilen.

Oben vom hohen Himmel schaut, und hält die Welt, welche sinken will, schaut mit allen Engeln umgeben, auf den Sohn Gott Vater herunter. Und seine Rechte streckt sich zum Segen aus. —

Und dies ist das erste herrliche Gemählde, über das in der That jedermann in Verwunderung geräth, der es zum erstenmal anblickt. Das Hauptlicht in demselben fällt auf Christum, dessen schöner Körper mit aller Verklärtheit des göttlichen Dulders erscheinet. Dieser Altar stehet gerade nach Osten.

II. Ueber die Auferweckung Lazari, vom Augustin Heindl.

Dieses Gemählde befindet sich in der sogenannten Becken-Kapelle, welche auf der Epistelseite die erste ist. Es ist an der Wand südwärts zu sehen; und es mag beiläufig 12 Fus hoch, und nicht viel weniger breit seyn. Es sind auf demselben bei dreisig Figuren, worunter 23 sichtbare Köpfe sind.

Die Juden, die mit Christo zum Grabe giengen, und unter sich sprachen: konnte, der den Blinden die Augen aufthat, nicht verschaffen, daß auch dieser nicht stürbe, — haben sich hier zusammengedrängt, mit der heisesten Erwartung, was Christus thun würde. Sie wußten, er habe ihn so lieb gehabt; aber Lazarus lag schon vier Täge im Grabe.

Christus steht allmächtig und mit einer Miene voll Mitleid, auf dem geöffneten, schönen Grabe, leget seine Linke auf das Herz, und seine Rechte strecket er über den Toden zum Segen aus. Und diesen Augenblick erwacht Lazarus ins Leben.

Auf seinem Gesichte und seinem ganzen Körper ruht noch die Verwesung und die Zerstörung des Todes. So, wie er eben anfängt, den ersten Odem zu ziehen, und auf einmal wieder hier ist, wieder unter seinen Freunden, so nahe bei Christus ist, scheint er dessen nicht gleich mächtig zu seyn. Er ist noch wie schwebend zwischen tausend dunkeln Gefüh-

len,

len, und ganz von einem Freudenschrecken erschüttert. Er hat den Mund geöffnet, zum Preisen, zum Dankrufen, reden will er, und redet nicht.

Unter den Juden sind einige, wie versteinert; es ist ihnen dunkel vor den Augen geworden, und sie wissen nicht, wie sie das sehen, was sie mit ihren Augen erblicken. Ehrfurcht und heiliges Entsezen wurzelt sie in die Erde. Andere, die mit lebendigerm Glauben, daß Christus die Auferstehung und das Leben sei, schon hieher kamen, blieben sich gegenwärtiger, und glühen vor Freude und Liebe, und Dank gegen den Meister. — Diese Vorstellung ist durchgehends schön behandelt, wie sie dann des grösten Ausdrucks fähig ist.

III. Die h. Dreifaltigkeit, vom Rubens.

Das Ganze mag etwa 12 bis 16 Schuh hoch, und 6 bis 8 breit seyn; die Figuren sind in Lebensgröse. Beim Anblicke dieses Gemähldes wird wohl niemand, auch, wenn er kein gelehrter Kenner ist, anstehen, es für das Schönste in dieser Kirche zu halten, und dahin immer wieder, und wieder zurück zu kommen. Es ist darin so alles erquickend, und am rechten Orte beisammen, daß, wo man hinblickt, man immer das Ganze, und immer in neuerer Schönheit, wie eben von sanfter Glut geschmolzen, zu sehen bekömmt. Zusammensezung und Stellungen haben ganz und gar nichts Ungewöhnliches,

son=

sondern, wie man diese Vorstellung immer zu sehen bekömmt, sizt Gott Vater an der Seite des göttlichen Sohnes; seine Linke läßt er, wie sie selbst willig hinabsinkt, auf einer Wolke liegen, und seine Rechte, worin er den Scepter hält, auf dem Schoose. Ein goldgelber Mantel flattert, in kleinen Brüchen, rund um ihn, und bis an den Fus, welchen man unten bei der Weltkugel, worauf er ihn stüzt, hervor kommen sieht. Alles ist gros und still, gleich der geebneten Fläche des besänftigten Weltmeeres; aber eben diese Ruhe verbreitet über ihn das göttliche Ansehen, das in seinem ganzen Wesen, und vornehmlich aus seinem göttlichen Angesichte strahlt. Dies übertrift weit die gesunde, kräftige Farbe eines wohlbehaltenen Greises, und an den grosen Zügen desselben, so wie überhaupt aus dem Baue des ganzen Kopfes und des Nackens erkennt man eine gewaltige Stärke. Haar und Bart, und Augenbraunen sizen so kräftig, und voll um sein Haupt, daß man gleich sieht, wie viel er könne, und was er mit seinem Wink vermöge. Dennoch verursacht sein Anblick keine Furcht, sondern Vaterhuld und Majestät sind wie zusammen geflossen. So hat er diesen Blick gegen den göttlichen Sohn gewendet, welcher in seiner Rechten das Kreuz hält, und die Linke hernieder beugt, als wäre er eben in einem Gespräche mit dem Vater begriffen. Es ist seltsam, wie

wie man hier, wie es Anfangs scheinet, im Gewöhnlichen sieht, was man gewöhnlich nicht zu sehen bekömmt, etwas Auserordentliches, das Ehrfurcht und Andacht einflößt, je länger mans ansieht. —

IV. Die h. Ursula und Cordula, vom Peter Candit.

(Diese, so wie die folgenden Gemählde, sind an Gröse fast alle gleich).

Die zwo Martyrinnen stehen, mit den Instrumenten ihrer Marter, an beiden Seiten des Gemähldes in Lebensgröse zugegen. Die h. Ursula auf der Evangelienseite hält in der Rechten zween Pfeile, und in der Linken einen Lorbeerzweig. Desgleichen hält auch die h. Cordula einen Zweig in der Linken; und, indem sie die Rechte mit sehr vieler Anmuth auf das Herz legt, hebt sie ihr Haupt und Auge gegen Himmel, von welchem herab Christus der Herr den Segen giebt. Zwischen den beiden grosen Figuren erblickt man in der Ferne die Hunnen, wie sie die eilf tausend Jungfrauen erschlagen. In der Mitte derselben erscheint die h. Ursula von neuem, mit der Krone auf dem Haupte.

V. Der h. Bischof Nikolaus, vom Pfalach.

Auf diesem Gemählde sieht man oben den h. Nikolaus in seinem völligen Bischofsornate, mit vielen Engeln oder Genien umgeben, von denen einige

ge ihm den Stab, andere die Bischofshaube, und wieder andere das Buch mit dreien Aepfeln halten. Unten ist die schöne Begebenheit mit den dreien adelichen armen Töchtern gemalt, welche dieser, vorzüglich wegen seinen Wohlthaten bekannte Heilige, aussteuerte, indem er heimlich in ihre Zimmer Geld geworfen. Die Figuren sind länger, als einen Fus, und die Anordnung ist sehr artig. Man sieht die drei Mägdchen bei dem Lichte eines Kohlfeuers, das in einer Ecke brennt, in einem sehr armen Zimmer, welches indessen, wie ihre häusliche Kleidung, sehr rein und nett ist, eben mit wirthschaftlicher Arbeit beschäftigt. Im Hintertheile des Zimmers spinnt eine, indeß eine andere weiter heraus mit ungemeiner Emsigkeit nähet. Sie haben ein sehr züchtiges, jungfräuliches Ansehen, und wollen gerne ihrer Hände nicht schonen Tag und Nacht, und sich gern mit Wenigem behelfen, um sich bei Ehren zu erhalten. Dies ist sehr rührend, und wird es noch mehr durch die Gegenwart des Vaters, der ihnen durch angstvolle Geberden seine Verlegenheit zu erkennen giebt, und sich wohl gar dabei solcher Vorstellungen bedienet, welche ihre Seelen verwunden. Auf der Seite sieht man den h. Nikolaus (auch hier mit dem Bischofsmantel und Müze gekleidet) sich zum Fenster herein lehnen, und die Gabe in der Hand halten.

VI.

VI. Die Verklärung Christi auf Tabor, von Fischer.

Ich brauche nicht zu sagen, daß hier die Apostel Petrus, Jakobus und Johannes die Hauptpersonen sind; denn die übrigen, zumal Christus, liegen da zu sehr ausser aller Kunst, sind zu unerreichbar. Jesus ist bereits über dem Berge Tabor erhoben, und mit dem Lichtkleide umgeben, und neben ihm sind bereits auch schon Moses und Elias erschienen. Die Apostel befinden sich im ersten Freudenschrecken über die Stimme aus der Wolke: „Dies ist mein geliebter Sohn ꝛc.„

Die gröste Würkung machte dies Wort auf Petrus. Der Schrecken hat ihn zurückgestürzt. Er streckt beide Hände noch aus, wie ein Mensch, der sich dessen, was ihm begegnen soll, noch unbewußt ist; schreien, danken, anbeten, Jubel rufen will er, und die Worte versagen ihm. Es ist zu viel für ihn in dieser Herrlichkeit, dieser Glückseligkeit Fülle. Herr, Herr, Gott, barmherzig und gnädig, Gott! bebet er mit stammelndem Munde.

Ruhiger und inniger empfinden, ihm gegenüber, die himmlische Erscheinung Jakobus und Johannes. Jener hat die Arme aus einander gebreitet, ist ganz durchdrungen von Ergebenheit und den heißen Gefühlen des Gebets und eifernder Ehrfurcht. Mein Herr, ruft er, mein Herr und mein Gott!

Gott! Die schönste Figur ist nach meinem Gefühle Johannes; ein noch jüngerer stattlicher Mann in der vollen Kraft der Jahre. Er ist die ruhigste, und doch die feurigste Person im Gemählde. Ihn sezt diese Erscheinung nicht ausser sich, und mit Vorgefühlen dieser Art war er längst bekannt. Wenn ihm gleich des Glanzes zu viel ist, so will er doch desselben, so viel sein irdisches Aug kann, geniesen; er hebt die linke Hand vor die Augen, und richtet seinen Blick mit verschlingender Schärfe dahin. Sein ganzes Gesicht ist entflammt, und er ist nicht auf Erden; er ist höhern Freuden entflogen. — Die Gewänder dieser Apostel sind die gewöhnlichen.

VII. Der h. Wolfgang, Veit und Georg, von Passetti aus Verona.

Diese drei Heiligen befinden sich in Lebensgröse auf einem Gemählde, und zwar ohne die geringste Verbindung unter sich. Jede Figur ist für sich ein besonders Gemählde.

In der Mitte derselben befindet sich der h. Martyrer Veit bis auf den entblößten Oberleib in dem Kessel, unter welchem kein Feuer zu sehen ist. Er stellet auch die erste Person dieses Gemähldes vor; denn nach ihm richten die Engel, welche sich in der Höhe befinden, ihre Blicke voll Ermunterung und Mitleid, so, daß man annehmen muß, der Heilige leide würklich die Marter. Er ringet seine ausge-

gestreckten flehenden Hände gegen Himmel empor mit einem Gesichte ganz lebendigen Glaubens, über dessen Stärkung und Erwartung der nahenden Glückseligkeit er die Qualen kaum zu fühlen scheint. Von der Rechten zur Linken hängt ihm eine grüne Schärpfe den Leib herab, wodurch das Nakte sehr vortheilhaft erhoben wird.

Ihm zur Rechten befindet sich der h. Bischof Wolfgang, mit seinem Kirchenornate, nämlich dem feierlichen Mantel und der Bischofsmüze bekleidet. Er sizet in der bequemsten Stellung, stüzet sich mit dem rechten Ellenbogen an der Seite auf, und legt seine linke Hand darüber zurück, wobei sich, indem er rechts gegen Himmel sieht, der Körper etwas wenden muß. Es ist eine grose, sehr prächtige Figur, voll Würde und Vatterwesen, mit einer Gestalt, an der man unter jeder andern Kleidung einen Mann von grosem Verstande erkennen würde.

Zur Linken stehet der h. Ritter Georg, mit einer Pantomine, wodurch er zu erkennen giebt, wie sehr er für die Ehre Gottes eifere. Er hält ein groses Ritterschwerd in seiner Linken, und greift mit der Rechten nach dem Hefte desselben mit einer grosen Kraft, welche auch in seinem schönen, rüstigen, hinangezogenen Körper zu erkennen ist, um damit anzudeuten, daß er selbiges unerschrocken bei Sile-

na zum wohlthätigen Dienste gebrauchet; auch nachher, da es wider ihn gezogen werden sollte, nicht gefürchtet habe. Uebrigens ist die Gruppe, womit das Ganze vereiniget ist, mit vielem Verstande entworfen, und wie zu Einem Stücke gemacht.

Auf der Nord= und in dieser Kirche auf der Evangelienseite befindet sich:

1. Ein schönes Altarblatt, von Peter Candit.

Die h. Anna und Maria sitzen auf einer Bank; jene hält (zwischen ihnen beiden) das Jesukindlein, welches aufrecht steht; und Maria hat mit ihren beiden Händen das linke Aermlein des göttlichen Kindes ergriffen, und küßt es mit einer unbeschreiblichen Andacht und Inbrunst. Eine stille liebliche Scene ganz herzlicher, himmlischer Wonne und Zärtlichkeit. So, wie hier die Mutter Anna gebildet ist, stelle ich mir in Gedanken jene tugendsame Frau vor, die, wem sie bescheret ist, viel edler, dann die köstlichsten Perlen ist. — Sie ist wie eines Kaufmannes Schiff, das seine Nahrung von Ferne bringet. — Sie thut ihren Mund auf mit Weisheit, und auf ihrer Zunge ist holdselige Lehre. In Wahrheit, ein Gesicht voll Erfahrung und häuslichen Ansehens, und nun ihr frommes, zufriedenes Lächeln, das auf ihren heitern Zügen, wie das Erquicken eines ganz unbewölkten Sommerabendes,

er,

erscheinet. Maria ist voll Ehrfurcht und himmlischer Demuth; es ist der Welterlöser, dessen Hand sie jezt küßt; es ist der Herr, und siehe, sie ist seine Dienerin. Ihr bleiches Angesicht verkündiget ein Herz ganz von flammender Liebe und stillem Kummer über das Werden in der Zukunft, deren Geschichte ihr so klar bekannt ist, erfüllet. Doch hier sehe jeder selbst, der Augen hat, und ein Herz hat, das stärkende, mit sich selbst aussöhnende Wohlthun einer solchen Vorstellung zu empfinden.

Wäre die Kunst durch Talent und Geschick mein Antheil geworden: in stillen Begeisterungen wollte ich meinen Geist dann geübt haben, bis die Gestalt mir erschienen wäre, bei deren ersten Anblicke die junge bleiche Römerin, wiewohl sie in ihrem Leben die schönsten Gestalten gesehen hatte, bewundernd still stund und ausrief:

— — — Sag, o sage, wer bist du? Wer du auch seiest, noch nie habe ich diese Hoheit gesehen.

Es sollen hier nicht nur die schönsten Theile vereiniget seyn, um des Ausdruckes der geistigsten Eigenschaften fähig zu seyn, sondern die Empfindungen, welche darauf erscheinen, sollen der Inbegrif alles dessen seyn, was das erste irdische weibliche Wesen vom Grosen und Guten in sich fassen kann. Ich wünschte, daß hierüber einmal etwas gesagt

würde, das die Maler nach dem Theile der Philosophie führte, der ihnen vorzüglich mangelt. Eine hohe unumschränkte Liebe und Wohlwollen gegen das ganze Menschengeschlecht, ein besänftigtes Wesen, von allen beleidigenden Merkmalen ungestümmerer Leidenschaften befreiet, eine durch reife Betrachtung, Beleuchtung und Fertigkeiten in Ausübung des Guten gebildete Natur soll auch in den Gestalten der Heiligen das Ziel des Ausdruckes seyn, welchen zu erreichen, jeder, der so etwas unternimmt, sich bestreben soll; allein dazu gehöret viel voraus, das man bei tausend gezeichneten akademischen Figuren, und bei Ovids Verwandlungen, dem gewöhnlichen Buche, das die wenigen Künstler, welche lesen, in die Hände nehmen, niemals lernen wird.

Ich komme nun wieder zu meinem Gemählde, das nun freilich, so geendet, auch schon sehr herrlich seyn würde; aber noch ist der h. Mutter Anna zur Rechten die h. Elisabeth zu sehen, welche in ihrem linken Arme ein Brodkörbchen hält, und mit der Rechten einem Bettler Allmosen ertheilet. Auch stehen hinter der schönen Gruppe der h. Personen drei Engel in Lebensgröse, welche Andacht und Ergebenheit ausdrücken.

II. Der

II. Der h. Thomas von Villa Nova, von Feistenauer.

Der Heilige tratt in den Orden des h. Augustins, und ward zum Erzbischoffe zu Valenza erwählet. So bald er als Erzbischof vorgestellet worden, war das erste, was er that, daß er die Gefangenen in eigener Person besuchte, ihnen den thätigsten Beistand versprach, und die finstern elenden Kerker erweitern ließ. Es gezieme sich nicht, waren seine Worte, daß man Gefangene so unbarmherzig behandle. Am nämlichen Tage schickte er ein Geschenk von etlich tausend Cronen, welches ihm das Domkapitel machte, nach einem Spitale. Er lebte überaus mäßig und streng, und, was ihm angehörte, verwendete er auf verlassene Waisen, Findlinge, Hausarme und arme Handwerker. Mit einem Worte, er war ein Herr, wie deren etliche jedes Land glücklich machen würden. Und was dann damals war, das bitten die Figuren auf dem Gemählde, daß es wieder seyn möchte.

Auf einer Seite schleppen zween Kerl einen todkranken Bettler nach dem Spital, einer hat ihn bei den Schultern, der andere bei den Füsen unter den Knien gefasset, so daß der ganze entblößte Körper zusammen und hinabgekrümmet wird. Er strenget seine lezten Kräften an, sein Haupt empor zu heben, und mit brechenden Augen um Hilfe zu rufen.

sen. — Auf der andern Seite befindet sich ein halb nackender, äuserst dürftiger Mann, mit Krücken unter den Schultern, und hinter diesen hebt eine Mutter, mit einem Gesichte voll Angst und Schmerz, ihr nackendes Kind vor sich empor zu dem wohlthätigen Heiligen, der oben, als Bischof gekleidet, in den Läften auf einer leichten Wolke erscheinet, welche viele Genii umflattern. Sein Schweben im Freien ist sehr ungezwungen und leicht.

III. Maria, genannt vom Troste, von Rotthammer.

Maria erscheint oben mit vielen Heiligen umgeben, und unten umgiebt den h. Augustin eine zahlreiche Menge von Heiligen seines Ordens. Von vielen siehet man nur die Gesichter, welche indessen, besonders die der Nonnen, die auf der einen Seite beisammen stehen, sehr karakteristisch sind.

IV. Die h. Katharina, von Rotthammer.

Sie war eine adeliche Jungfrau, berühmt wegen hohen Gaben des Geistes, und ward der Religion wegen enthauptet. Auf dem Gemählde ist die Vorstellung dieses lezten Zeitpunktes gewählet.

Sie kniet in der Mitte desselben auf einem hohen Gerüste, und erwartet den tödlichen Streich, vermög dem in dem folgenden Augenblicke der Kopf auf das Blutgerüst fallen wird. Sie ist mit einem schönfärbigen rothen Kleide angezogen, und über

die Schultern entblößt. Die Hände sind ihr auf den Rücken, aber kein Tuch vor die Augen gebunden, und man kann ihr ins Gesicht sehen. Sie beuget ihren Kopf seitwärts, und ein wenig nach der Erde, so, daß der Nachrichter des Streiches nicht fehlen kann. Die goldgelben Haare sind ihr theils in einen Knoten gewunden, theils fallen sie seitwärts den Nacken hinab. Ihr Gesicht ist nicht entstellt, und nur eine kleine Blässe erscheinet wie ein leichter Hauch über ihrem schönen Gesichte, und ihren süsen Augen, welche geweint zu haben scheinen. Da sie neben dem Nachrichter die einzige Person auf der Bühne, und in dieser grausamen Erwartung des tödlichen Beiles ist, das jener eben mit aller Kraft niederschlägt; so ist dieser Anblick überaus schauderhaft.

Um die Bühne ist alles mit heidnischem Volke zu Pferd und zu Fus besezt; darunter sehen einige sehr stolz, andere sehr nachdenkend hin, und ein Jüngling wendet sein Angesicht weg, und bedeckt mit seinen Händen die Augen.

V. Der h. Nikolaus von Tolentin, und St. Sebastian, von Ulrich Lott.

Vor diesem Gemählde stund ich oft viele Stunden, ehe ich noch wissen konnte, was ein Gemählde sei. Hier ist etwas, so anziehender, leidender Natur, daß man das Gemähld nie ansehen kann, ohne

dabei zu verweilen; ein Bauernbube, der das Fieber hat. — Doch ich will ehe die andern Personen vorausschicken. Es war so leicht nicht, hier eine gute Einrichtung zu treffen, da der Gegenstand so bald Eckel erwecken kann. Es sind fünf kranke Personen, welche die Hilfe der Heiligen anrufen, die in der Höhe zu sehen sind. An der einen Seite sizet auf der Erde ein wohlgebildetes, aber sehr blasses, und vermuthlich an einer langwierigen Krankheit leidendes Weib. Sie sieht nicht empor, sondern strecket die blaßgelben Hände vor sich aus, welche ihr über die Knie sinken, wo sie selbe wieder zusammen hält. Sie scheinet von innerm Uebel ganz kalt zu seyn, erwartet aber getrost mit andern, daß sie genesen werde. — Hinter ihr steht und ruft ein kranker Bauersmann mit lautem Schreien, wozu er beide Arme gegen die Höhe strecket, nach den Heiligen, und das, wie man aus seinem Eifer siehet, mit dem lebendigsten Vertrauen. Vor ihm kniet ein anderer armer, älternder, nackter Mann, stüzt sich in dieser Stellung mit zurück nach der Erde gedrehten Händen, und seine Andacht ist sehr herzlich, mit der er den Heiligen klaget, daß er verlassen und elend sei. Auf der einen Seite hinter dem genannten Knaben liegt einer auf der Erde zusammen gefallen; er drehet den Kopf gegen die Höhe mit einem Blicke, der den lezten seiner Nöthen gleichet. Aber nun der

Bauern=

Bauernknabe! Er hat eben das Fieber, und ein Tolentinbrod in der Hand, dessen Genuß ihn heilen sollte. Er hält vorn die Arme, seinen Hut unter dem linken, bei der Brust zusammen, blickt andächtiglichst nach dem Brode in seiner Hand, und ziehet seinen ganzen Körper ein, um sich des Frostes zu erwehren. Er steht, die Schultern ein Bischen hinauf, und den Kopf gegen das Herz gezogen, ganz gebeugt da, und seine Knie und Beine, an welchen die Kleider faltern, schlottern und wanken ihm. Er hat den Mund dem Brode entgegen geöfnet, hält die Hand, worin er es faßt, fester mit der andern, und thut sehr kümmerlich, daß er es zum Munde führe. Er schnattert vor Kälte, daß ihm die Zähne klappern. Schon sind ihm die Beine eingefallen, und die Hauptyhaare dünne geworden. Er hat ein kurzes graulichtes Jöppel an, und schmieget und zieht sich in selbiges hinein überall grämlich und armselig. Man kann ihm sein Mitleid nicht versagen, und blicket oft, wenn man schon vorüber ist, dahin wieder zurück, als wollte man sich nach ihm umsehen, ob er sich noch nicht besser befinde.

VI. **Der h. Hieronymus, von Saraceno.**

Der fast ganz nackende Hieronymus sizt in seiner Zelle, und zu seinen Füsen ruhet ein Löw, neben welchem ein Todenkopf liegt. Er hat ein aufge-

schla-

schlagenes Buch auf seinem rechten Knie gestützet, und erklärt, und lehret als ein Mann, der in langer Einsamkeit dem künftigen Auftönen der Posaune zum Weltgerichte nachdachte, Worte der ernsten Ewigkeit. Neben und hinter ihm stehet auf seinem Stabe gelehnet der h. Einsiedler Anton, und ihm zur Linken die h. Büsserin Magdalena, in einer noch ganz wohlgehaltenen Gestalt. Sie legt ihre flachen Hände auf dem Herzen zusammen, hier im Gemählde nicht so fast aus Zerknirschung, als um ihr Oberkleid, welches (zumal auf eine Büßerin) zu frei hinabfallen möchte, fest zu halten; eine sonst gar nicht ungewöhnliche Erscheinung der Magdalene auf Gemählden, welche freilich sehr malerisch, aber, wie mir deucht, so eben nicht die anständigste ist; doch was erlaubt man sich auf den Leinwat nicht? da müssen gewiß alle Scharfrichter entblößt erscheinen; und wer sich nur ein Bischen auf das Nakte verstehet, ziehet, wo es ihm nur einfällt, seinen gemalten Leuten die Kleider aus.

In der Tiefe dieses Gemähldes, und bereits in einiger Entfernung sieht man, ganz von den vorigen Personen abgesondert, den h. Franziscus von Asis, wie er von einer Begeisterung hingerissen, seine offenen, ausgebreiteten Arme, (die Hände, als wolle er die fünf Wundmale empfangen, flach hinauf gekehret,) gegen Himmel wendet.

Nun

Nun sind noch zwei grose Gemählde übrig, welche ich zulezt versparet habe, weil sie, historisch betrachtet, die Hauptgemählde, auch an Personen die reichsten sind. Sie haben etwa 8 Fus in der Höhe, und bis 16 in der Länge, oder Breite. Beide sind vom Fischer gemalt, und sie befinden sich auf den beiden Seiten zwischen der hintern Kirchthüre.

VII. **Der h. Johann, der Evangelist, wie ihn zu Rom Kaiser Domitian zwinget, einen Becher voll des schärfsten Giftes zu trinken.**

Es ist öffentlicher Gerichtstag, und die Bekenner Christi werden bereits durch verschiedene Marter gequälet; da, wo Domitian selbst zu Gericht sizt, sieht man vornehmlich drei, welche vor seinen Augen durch den Gift sterben sollten. Nicht weit von ihm steht ein zerstümmelter Göze, zu dessen Anbetung man sie vermuthlich noch einmal hatte bewegen wollen.

Von den dreien hat einer den schnellwürkenden Gift bereits getrunken. Er ist rückwärts zur Erde gesunken, und ist ganz dem Tode nahe, wenn er ihn nicht schon bestanden hat. Zween Kerls beschäftigen sich mit ihm; und so, wie sie ihn eben auf die Erde niederlassen, und die Stricke, mit denen er gebunden war, abnehmen, schwanket ihm der Kopf etwas ruckwärts, und die linke Hand kommt auf

dem

dem Herzen zu liegen. Man ist gewisser Masen froh, den, der ausgelitten hat, zu sehen, wenn man die Augen auf den heftet, welcher, nicht weit von ihm, den Gift würklich trinkt.

Er ist bis die Hälfte des Leibes entblöset, und die Hände sind ihm auf den Rücken gebunden, wo sie einer festhält. Der, welcher ihm den Gift in einem Becher reichet, hat ihn mit seiner Linken bei den Haaren ergriffen, und, indem er ihm den Kopf zurückzerret, gieset er ihm den Gift langsam und mit grausamer Sorgfalt ein, daß kein Tropfen seitwärts rinnen möge, und in den Mund sieht er ihm hinein, um zu sehen, wie jeder Tropfen gegen das Herz rinnet. Er beuget sich herüber, und betrachtet jede Bewegung auf seinem Angesichte, und jede Zuckung des sich nahenden Todes. Den Martyrer scheinet das Gefühl des Giftes bereits ergriffen zu haben. Die Todesblässe senket sich auf sein Angesicht, und auf seine Augen, welche zu erstarren anfangen, und allgemach das Sonnenlicht verlieren. Schon zittert seine Seele auf den bleichen Lippen, und der leidet mehr, der ihn theilnehmend ansieht.

Dies ist Johannes, welcher erst seine beiden Freunde sterben sehen, und hiemit die Schrecken der Marter peinlicher fühlen soll. Er wird beiderseits von zween Kerlen, die ihm durch die Arme greifen,

so

so in ihrer Mitte gehalten, daß er seinen Blick auf den Sterbenden heften muß. Er stehet noch in seiner schönen langen Kleidung da, die man ihm nun bald abnehmen wird, wenn die Reihe an ihn kömmt. In der linken Hand hält er den Giftbecher, und die rechte streckt er über selbigen, oder auch über den Leidenden zum Segen aus, als nach welchem er mit einem zärtlichen Mitleiden hinsieht. In seiner simpeln Gestalt herrschet viel Ansehen und Einfalt des Herzens, und brennende Liebe, und sein Wort muß der noch halten, dem Himmel und Erde vergehen.

Er ist dem Wüterich gegen über gestellt, und dieser beuget sich ein wenig herunter, voll Grimm und Erstaunen über die standhafte Art, wo er die Kämpfer dem Tode entgegen gehen siehet. Die neben und um ihn stehen, drücken mehr und weniger ihres Tyrannes Bewegungen aus. Diese Figuren sind alle in Lebensgröse.

Auf der andern Seite des Gemähldes siehet man tief in die Stadt auf einen Plaz, wo ein anderes Gericht gehalten wird. Es ist hier eine grose Menge Volkes versammelt, und die Richter erscheinen zu Pferd. Der h. Martyrer sizt in einem Kessel, und faltet seine Hände gegen Himmel.

Auf diesem ganzen Gemählde sind bei 18 grösere Figuren zu sehen, und die Verrichtung einer jeden

ist

ist bedeutend, und mit grosem Verstande behandelt.

VIII. Die Enthauptung des h. Johannes, des Täufers.

Als Herodes die Tochter der Herodias, seines Bruders Weibes, tanzen sahe, versprach er ihr mit einem Eide zu geben, was sie fordern würde. Und wie sie dann schon von ihrer Mutter unterrichtet war, sprach sie: Gieb mir her auf einer Schüssel das Haupt Johannis, des Täufers. Und der König ward traurig, doch um des Eides willen, und derer, die bei Tische zugegen waren, befahl er, es ihr zu geben. Also schickte er hin und enthauptete den Johannes im Kerker. Also brachte man das Haupt in einer Schüssel, und gab es dem Mägdlein, und sie brachte es ihrer Mutter.

Diese Geschichte hat der Künstler in zween Vorstellungen buchstäblich ausgeführet. Auf einer Seite des Gemähldes sieht man den Kerker, worin Johannes diesen Augenblick enthauptet worden. Der Rumpf seines Körpers sinkt (beide Arme voran) eben vorwärts auf die Erde, und hinter ihm stehen zween Henkersknechte, deren einer noch den Strick hält, womit dem Heiligen die Hände auf den Rücken gebunden sind. Vor ihnen stehet der Scharfrichter mit dem abwärts gekehrten und blutigen Schwerde in der Rechten, und mit der Linken hat

er

er das Haupt bei den Haaren ergriffen, und sezt es so der Prinzeßin, welche mit einem Gefolge von Frauenzimmern zugegen ist, auf den Teller; er ist ganz erhizt von dem, was er verrichten mußte, und sein Aug ist hervorquillend und gräßlich. Auf den Gesichtern derer, welche das Mägdlein begleiten, ist hie und da Mitleid und Entsezen zu sehen; sie selbst aber scheinet für nichts anderes, als für Puz und Ueppigkeit Gefühl zu haben. Sie blicket dem Scharfrichter nicht ohne Dreustigkeit ins Gesicht, und erwartet von ihm, was sie zu fordern hieher gekommen war. Bei dieser Vorstellnng sind bei 18 Figuren in Lebensgröse.

Den einen und grösern Theil des Gemähldes nimmt die zwote Vorstellung ein. Man siehet den Speisesaal, und im Grunde an der Tafel den König, und an seiner linken Seite die Herodias, und um sie herum die gegenwärtigen Gäste. Um den Tisch stehen einige Wachen, und ein Paar Pagen tragen Speisen. — Diesen Augenblick tritt das Mägdlein, mit dem Haupte des Johannes auf dem Teller, zum Saale herein. Es ist ein schrecklicher, gräßlicher, aber für den Künstler ein herrlicher Augenblick. Der ganze Saal ist in Bewegung.

Herodes fährt erschrocken zusammen, wobei er, indem er inwendig erschüttert wird, die Hände aus einander wirft. So war ihr denn doch Ernst, denkt

er, und hat noch immer gewünscht, daß ihre Bitte sie gereuen möchte; denn er achtete den Johannes hoch. An ihn schmieget und klammert sich mit bedien Händen das feige, wollüstige Weib, und weis nicht, wo sie vor Angst sich verbergen soll. Sie ist ganz bleich vor Entsezen, und scheinet sich zu weigern, daß man das Haupt näher bringe. Das Betragen der Anwesenden ist mit vieler Einsicht und Menschenkenntnis erfunden und geordnet. Ein Paar scheinen ohne sonderliche Bewegung zu seyn, Leute, voll blinder Ehrfurcht, welche nichts für Unrecht halten, was sich ihr Herr als recht erlaubet. Nächst dem Könige aber sizt einer, dessen finsterer, ernsthafter Blick diese That nicht so heimlich beurtheilet: ein anderer, am vordern Theile der Tafel, scheint, als ein kluger Hofmann, unter einer heitern Miene, (denn er sizt dem Fürsten gegenüber) einen tiefen Ernst zu verbergen. Und so ist keine Person, welche nicht zur Sache mithält, in dem Gemählde zugegen, und der erfinderische Geist des Fischers leuchtet überall hervor. Einen guten Kontrast zum Ganzen machen zween noch sehr junge Pagen, deren einer den Schlepp der Prinzeßin nachträgt, und der andere mit einem Hund spielet, über welchen er sich vorwärts hinein legt. Sie bekümmern sich um die ganze Begebenheit nicht einen Augenblick, und lachen einander recht herzlich an. Man sieht es jenem

an,

an, daß er nachtreppeln würde, es möchte zum Himmel oder zur Hölle gehen. Ein dritter, schon reifer an Jahren, trägt eben ein Gericht zur Tafel, und blicket ganz durchdrungen von Wehmuth und Entsezen nach den Teller hin; und ein anderer, der ein Körbchen wegträgt, ist ganz zerschlagenen Gemüths; er hänget den Kopf nach der Seite herab, und des Schreckens und der Betrübnis ist ihm zu viel auf einmal geworden.

Westenrieder.

(Der Beschluß nächstens.)

II. Von den Hauptvollkommenheiten einer Sprache in Bezug auf unsere deutsche Muttersprache, eine Vorlesung, gehalten in der öffentlichen Sizung der kurpfälz. deutschen Gesellschaft, den 30. Brachm. 1781.

Von Herrn Hofkammerrathe Bingner.

Wie traurig, wie öde würde die Welt erscheinen, wenn dieselbe nur mit leblosem Stoffe erfüllt und der lebendigen Wesen beraubt wäre! Nicht nur sind dieselbe das allgemeine Band und Gebieter alles Uebrigen; — ihr schönster Schmuck; sondern sie stellen auch in der grosen Welt so viele kleinere Welten vor. Durch das Bewußtsein und die Empfin-

dung, welches ihnen bald auf eine dunklere, bald hellere Art zu Theil geworden, sind sie Spiegel des ganzen Alles; und vervielfältigen die Kräfte ins Unendliche. Durch den Bildungstrieb, der ihre Erhaltung und Ernährung bewirkt, Erzeugung ähnlicher Wesen, und Reproduktion ihres Selbstes veranlaßt, verewigen sie sich, und geben allem eine wahre Unzerstörbarkeit.

Diejenigen, welche von feinerm Stoffe gebildet, und zu gröserer Vollkommenheit ausgearbeitet worden, verbreiten diesen Erhaltungstrieb durch die ihnen mit eingeflochtene Geselligkeit und Mittheilbarkeit auf ihr ganzes Geschlecht und selbst verwandte Geschlechter. Welches unter diesen Wesen zeichnet sich aber vor andern mehr aus, als der Mensch? das Haupt und die Krone der Schöpfung, dem in höherm Grade Leben, Besonnenheit und Sprache zu Theil geworden ist.

Die Sprache gehört so wesentlich zu seinen Vorzügen, daß viele glauben, solche und zum Theile ganz ausgebildet, sei ihm gleich anfänglich mit anerschaffen worden.

Er wird hierdurch in Stand gesezt, nicht nur seine eigene Begriffe sich zu erhellen, sie mehr auszubilden und sich eigen zu machen, sondern er kann sie auch seinen andern Nebenmenschen mittheilen, durch deren Beihilfe sie vervollkommnen, und sol-

cher-

chergestalten sich die vereinigte Vernunft einer ganzen Völkerschaft einverleiben.

Hieraus wird begreiflich, welche Wohlthäter des Menschengeschlechtes diejenige waren, welche die Sprache desselben erweiterten, und neu bemerkte Verhältnise der Dinge durch verschiedene Laute, und diese wiederum durch gemalte Zeichen vorzustellen wußten.

Worin wird aber die Vollkommenheit einer Sprache bestehen, und wie wird sie am besten den Zweck, vermög dessen sie die Gedanken ganzer Völkerschaften einzeln Menschen mittheilet, erreichen? — Nicht anderst, als wenn es ihr weder an Lauten, noch Zeichen mangelt, die verschiedenen Begriffe derselben in ihrer ganzen Fülle auszudrucken; wenn sie dieses auf eine leichte, kraftvolle Art thut; wenn die Laute, deren sie sich dazu bedienet, nichts unangenehmes, wodurch die Aufmerksamkeit von ihnen hinweg gezogen, und der Geist darauf zu verweilen verhindert wird, an sich haben. Reichthum, **Nachdruck** und **Wohlklang**: diese sind die drei Pfeiler, worauf das ganze Gebäude einer wohl eingerichteten Sprache ruhen muß, wenn sie sich ausbreiten und den Vorrang vor ihren Schwestern erhalten soll.

Ich glaube bei heutiger feierlicher Versammlung nichts schicklichers vortragen zu können, als wenn

ich einige Anmerkungen über diese Erfordernise mit Bezuge auf unsere deutsche Muttersprache mache.

Es ist ganz natürlich, daß die Sprache eines wilden Volkes, dessen Beschäftigung nur auf den blosen Lebensunterhalt sich einschränket, sehr arm an Worten ist: da die Dürftigkeit der Begriffe desselben, auch gleiche Dürftigkeit in Ausdrücken zeuget. Ist überdem bei einem rauhen Himmelsstriche dieses Volk eines minder hohen Grades von Empfindsamkeit fähig, so wird auch dieses die Dürftigkeit der Sprache vermehren. Wie der Himmelsstrich milder, die Empfindsamkeit stärker und mannigfaltiger, das Volk mit mehrern Gewerben, Künsten und Wissenschaften bekannt wird; um desto reicher wird seine Sprache werden, und nach und nach aus ihrem eisernen in das silberne und goldene Zeitalter hinaufsteigen. Wird aber die überspannte Empfindsamkeit dieses Volkes in Empfindelei ausarten, und heftige Gefühle da ausdrucken wollen, wo kaum sanfte Statt haben; werden die Wissenschaften durch undenkbare Unterscheidungen und Sophistereien sich in scholastischen Unsinn verwandeln, und man glauben, man könnte durch ein neues Wort immer einen neuen Begriff erschaffen; wird der Mensch, seiner Würde und Güte uneingedenk, in regellose Ausschweifungen der sinnlichen Lust und niederer Rachgier versinken, wodurch er gegen den

Zweck

Zweck der Natur, das bessere Leben in sich vernichtet, und sich von seinen Nebenmenschen immer weiter weglenkt; wird er hierzu sich neue Ausdrücke bilden wollen: so wird freilich die Sprache auch einen neuen Reichthum zu gewinnen scheinen; dieser Reichthum wird aber nur eine blendende Armuth sein, und sie wird aus ihrem goldenen Zeitalter, wie die lateinische, wieder in ein eisernes und bleienes zurück fallen.

Als die alten Deutschen in einem rauhen Himmelsstriche ihre Wälder und Sümpfe durchirrten, konnte natürlicher Weise ihre Sprache keinen sonderlichen Reichthum haben. Da aber seither ihr Himmelsstrich sich gemildert, und sie dabei durch ihren kriegerischen Muth die Oberherren unter den reinsten Himmeln lebender gesitteter Völker geworden; da sie dadurch Künste und Wissenschaften in ihr Vatterland verpflanzt, und durch ihre Bedachtsamkeit, das Gute anderer Völker sich eigen gemacht, ohne die Trägheit und den übermäsigen Trieb zur sinnlichen Wollust, wozu ihre südliche Nachbaren ihr zu milder Erdstrich antreibt, anzunehmen; da ihr kälter laufendes Blut sie vorzüglich zu den ernstern Wissenschaften und langsamer Entwickelung von Begriffen fähig gemacht hat: so hat ihre Sprache dadurch einen Reichthum von Ausdrücken erlangt, wodurch sie es mit jeder andern Sprache

der gesittesten Völker aufnehmen kann. Ich rechne es ihr selbst zum Verdienste an, daß sie manche fremde Worte, die sie nicht so kraftvoll und wohlklingend durch andere ersezen kann, nach deutscher Art umgemodelt, und ihrem Stamme eingepropfet hat. Sie hat übrigens ein Vorrecht, das zu dem Reichthume der griechischen Sprache so viel beigetragen hat, und dessen wenig europäische Sprachen sich zu erfreuen haben, in Zusammensezung ihrer Stammwörter. Wird sie nur durch die bei ihren neuern Schrifstellern zu häufigen schwärmerischen Tändeleien und übertriebenen Empfindeleien nicht verunstaltet; so kann sie willig auf das Sam Sem Sim &c. des Meisters der Sprüche **Peters aus der Lombardei**, die chimaera bombinans in vacuo, edens secundas intentiones, die gedrängte Schimpfwörter in den welschen poßigten Singspielen, und auf die ausgekünstelten Zotten der lateinischen und griechischen Sprache Verzicht thun.

Was den **Nachdruck** der deutschen Sprache angeht, so ist nicht zu läugnen, daß die morgenländischen Sprachen dadurch, daß sie dem Hauptworte seine Nebenbestimmungen theils vornen theils hinten anhängen, und es eben so mit ihren Zeitwörtern machen, hierin grosen Vorzug haben, und daß die Absonderung der Geschlechtswörter, der Vor- und Fürwörter, wie auch die Hilfswörter,

deren

deren man sich bei den Zeitwörtern bedienen muß, solchen sehr schwächen. Indessen hat die deutsche Sprache nicht den zu einförmigen Gang der französischen, und kann den Nachdruck durch schickliche Versezungen hinlänglich verstärken. Sie hält hierin ein vernünftiges Mas, das die lateinische bei ihren zu weit getriebenen Versezungen, welche sie mehr des Wohlklangs als Nachdrucks wegen zu wagen scheinet, überschreitet. Diese leztere schwächt selbst oft den Nachdruck hierdurch, da sie mit Worten, wie mit Würfeln spielet, und so sehr die Faßlichkeit schwächet. Auch diese gehört aber mit zum Nachdrucke, masen alle Zweideutigkeit, wodurch wir, statt neue Begriffe zu bekommen, nur in unsern alten irre gemacht werden, eine wahre Unvollkommenheit der Sprache ist. Freilich muß die Natur derselben auch kühne Pinselstriche erlauben, und der Schriftsteller oder Redner, welchem man, weil er seinen Schriften oder Reden mehrere Deutlichkeit zu verschaffen, sie nicht genug durchwässerte, dieserwegen einen Vorwurf machet, wird immer das darauf antworten können, was der grose Rembrand seinen Tadlern antwortete: **Ich bin kein Färber, ein Maler bin ich.** Doch hat hierin die Freiheit des Schriftstellers ihre Schranken, wie die Freiheit des Malers, wenn er nicht das horazische Ungeheuer vorstellen will, wozu wenigstens die Sprache ihm nicht leicht die Hand bieten sollte.

Zum Nachdrucke einer Sprache rechne ich, daß schöne figürliche Ausdrücke im gemeinen Leben gang und gebe werden. Auch hieran fehlt es der deutschen Sprache nicht; ich will ihr aber doch nicht wünschen, daß sie, wie unsere Nachbarin, die französische, bei der gemäsigsten angenehmen Empfindung sogleich aussage, daß sie davon bezaubert sei, und bei dem kleinsten Unfalle, der ihr begegnet, daß sie solcher in Verzweifelung stürze.

Man hat unserer Muttersprache vorgeworfen, daß sie hart und übelklingend sei. Ob nun wohl nicht zu läugnen ist, daß sie das weichliche Wesen der welschen nicht besizet: so ist sie doch weit männlicher, und dem bedachtsamen Volke, das sie spricht, eben dadurch angemessener. Die Länge und Kürze ihrer Töne ist auch richtiger abgezeichnet, als in der französischen, welche die viele stumme e verunstalten. Sie hat selbst vor der griechischen und lateinischen den Vorzug, daß der Hauptton bei ihr immer auf der Stammsilbe liegt, da in leztern oft die nichts bedeutende Ansezsilbe auf lächerliche Weise heraus posaunet wird.

Dieses sind, meine Herren, einige Anmerkungen, die ich in Rücksicht auf die Vollkommenheit unserer Muttersprache gemacht habe, die Ihnen, nebst vielen andern, zwar besser, als mir bekannt sind, aber doch, wie alles Gute, nie genug gesagt

und dem Gedächtnise eingeprägt werden können. Sie erinnern zugleich die Pflicht, die uns obliegt, für Erhaltung derselben zu sorgen. Als (mit dem grosen Friedrich zu reden) zu Ende des vorigen Jahrhunderts Mannheim im Brande stunde, konnte man allda nicht auf Vervollkommnung der deutschen Sprache und Litteratur denken. — Fürwahr, dieses konnte mein Vatter in seinem in Flammen stehenden Hause nicht. — Ewiger lauter Dank sei der gütigen Vorsicht, und dem, Frieden und die Künste des Friedens liebenden besten Fürsten, daß heitere, schönere Tage gekommen sind! — Lassen Sie uns alle unsere Kräfte in eiferiger Vatterlandsliebe vereinigen, diese guten Tage zu benuen und zu geniesen! *Who can enjoy alone?* Wer kann aber allein geniesen! sagt Milton. Lassen Sie uns alles, was in unserem Vatterlande von ämlichem Feuer glühet, aufrufen, diesen Genuß mit uns zu theilen, unsere Aerme und unsern Muth icht sinken, bis wir die Wirkung dieses Ausrufes rfahren! — Von ganz Europa wird unsern Tonünstlern der Vorzug vor den andern zugesprochen: warum sollten wir in Sprache und Litteratur, nd wir gleich später zu deren Bearbeitung aufgeacht, zurück bleiben! Es fehlt uns nicht an einem ilden Himmelsstriche, an Empfindsamkeit, an ilfsmitteln zu Kenntnisen; das Alter gehe nur

voran:

voran: die Laufbahne werde geöffnet, die mit zitternden Gliedern gemachten Versuche werden feuerige Jünglinge schon zum besser ausgehaltenen Wettlaufe anspornen. Unsere Gesellschaft stelle in Ansehung derselben die säugende und pflegende Mutter des Horaz vor, und lasse immer den biedern Wunsch in ihren Ohren erschallen:

Quid voveat dulci nutricula majus alumno,
Quam sapere, & fari possit quæ sentiat!

„Der zärtlichste Segen der Mutter, der auf den Säugling sich lenket,
„Wünscht Weisheit und ihme die Gabe, zu sagen das, was er denket.

III. Ode auf den Tod des Ritters Anton Raphael Mengs.

Von Don Aurel de Giorgi Bertola.

Italien! — Wie glücklich bin ich! — Schöne Königin und Mutter der Künste und der Künstler; auch ich wurde unter dem heitersten Himmel in deinem Schose geboren.

Die Hände heb ich dafür dankbar zum Himmel empor; und schäze das Geschenk des Vatterlands höher, als wenn in fremden Ländern ich ein Königssohn wäre geboren worden.

An

An den Ufern des Nils entsprossen die schwesterlichen Künsten, Griechenland verschönerte sie, blos um bei uns ihren Wohnsiz zu nehmen.

Sie kamen, wie die zum Mai sich umbildenden wandelbaren Lüfte des Aprils. Der Schleier der Düsternheit fiel von ihren Augen, als sie die toskanischen Hügel erblickten; und ihr göttlicher Fus stand still

Wie viele Hände sezten sich in Bewegung; wie viele Selen wurden entzückt! Ich sehe auf den Stirnen der Göttinen glänzen den ganzen Schimmer der angebornen Schönheit; —

Des erhabenen Stolzes! — Wie viele ungewohnte Regungen bemeistern sich des Herzens, wenn ich Sanzios, wenn ich Bounarottis Namen höre!

Wohin sich mein Blick wendet, bezeichnen ihn hundert Altäre dem Geschmacke errichtet. — Wie viele grose Geister athmen jedes Lüftgen, das ich athme!

Ich grüse euch, geliebte Denkmale der Künste! Diese Selenweide schafft auch mich um zum Genie, begeistert durch den Anblick.

Andere mögen daran Gefallen tragen, im Donner hohler Metalle herum zu taumeln; Völker bewundern, welche den Tod aushauchen, und von Eisen starren, mit Blut bespriztem Lorber bekrönt.

Du Italien! ruhe friedselig im Schose der schö-

nen

nen Künste. — Dies ist dein Reich. — Der Him-mel, nein! kann dir kein besseres Schicksal ge-währen!

Vielleicht beklagst du dich über deinen engen Umkreis, über die Dürftigkeit? — Ach! gedenke an deine Pracht; wie ungerecht diese Wehklagen wären.

Hierüber hätte auch Griechenland sich beklagen können. — Verbliese es nur einen einzigen Seufzer des Neides gegen das unermeßliche Gebiet des Nachfolgers des Cyrus?

Jedoch zur wahren Ehre stehen bei dir immer Wege offen. — Du entdecktest eine neue Welt, und schenktest sie fremden Völkern.

So öffnet in unbetretenen Wäldern die Bahne der grosmüthige Löwe; er verläßt sie wieder; und frei findet das niedere Gewild Weide und Ruhe-stätte darin.

Solltest du die Quelle deiner Reichthümer im-mer gering schäzen, wenn jeder edle Geist jenseits der Mere und Gebirge sie hoch zu schäzen sich ge-zwungen sieht?

Denkst du nicht, wie viele fremde Familien zu dir sich wenden, deine Schäze entzückend anstaunen, und wie sie ihre Sinnen dem Neide und der Be-wunderung Preis geben?

Wenn, zurück gekehrt an den vatterländischen Strand,

Strand, mancher der unwiderstehlichen Wahrheit Schimpf hinzu fügt: so verabscheuet doch die Vernunft, was der Neid schreibt.

Wird aber der Neid besiegt: so schwört, ihn vergessend, der kluge geschickte Fremdling, daß du sein Vatterland sein sollst, und verlangt, daß du ihn zum Bürger aufnehmest.

Der, welchen, du Italien, izt beweinest, wurde dein Bürger; er tränkte sich in dir aus der Hand der Grazien von lauterer achäischer Milch.

Wohin er seine Augen, sein Herz hinwandte, fühlte er den zauberischen Einfluß der grosen Muster, und sagte zu sich: **Auch ich bin ein Maler.**

Er sagte es; ermannte sich zur Arbeit; in seine Farben goß sich das, ich weis nicht was, welches Selen schafft und findet. Jener Gürtel breitete sich darüber aus, welchen die Musen so wenigen geben.

Die nun ganz römische Sele gefiel der Natur, wie sehr! Sie raunte ihm ins Ohr: zeichne mich; du bist meiner würdig; hier steh ich vor dir ohne Gewand.

Und so entfielen den leichten Pinselstrichen die freien Züge, die zum Geiste sprechen, und in einem Striche hundert sich kreuzende Leidenschaften schildern.

Die stumme Dichtkunst stralte durch selenvolle Tinten. — Man sahe sie im Momente, wo sie die Schule von Athen verließ. Die

Die Schatten und den Umriß lenkte der Tiefsinn, der Sohn des Genies, welcher Lionardo einzig zum Weltweisen und Künstler machte.

Was vereinte er nicht? Die glühenden Regungen, die tief gedachten Unordnungen der Gruppen, die sanften Abstuffungen der Farben, das niedliche Verschwinden derselben.

Die schmeichelhafte Blume wird die Nachwelt je länger je schöner sehen, und ihr den Preis zuerkennen unter denen, welche Parma, Venedig, Urbin geliefert haben.

So wählte Zeuxis und vereinte die Schönheit fünf calabrischer Mägdchen, als er die schönste Argiverin schilderte.

Du, diesem Zeitalter zur Herstellung der Künste geschenkter, auch dein eignes Bildnis athmet hier, wie ich, da es mir entwichen ist, es nicht vorzustellen vermag.

Hier athmet auch deine geliebte Gattin. — Ach! wie kann ich von dir reden, seltenes, fühlbares Herz? Mit deinem Leben hast du deine tugendhafte Liebe bezahlt.

Sage du, — du kannst es allein, — ob dein Herz und dein Geist, beide mit dem Stämpfel des Himmels bezeichnet, — einig unter uns — einen bessern Stämpfel haben konnten?

Wenn einen guten Maler das Gefühl beleben

nuß, — so sage, liebenswürdige, der Vergötte-
ung werthe Sele, wer mehr, als ihr beide, ge-
ühlt hat.

Auch ich habe ein Herz, welches deinen Verlust
ihlt, angefacht von der alles besiegenden Liebe der
ünste: mein Geist ist aber arm an erhabenen Tö-
en; ich fühle, der Ausdruck fehlt.

Auf deinem Grabe stehet der Geschmack verstei-
ert. — Schönes Bild! — Wem unter den
terblichen ist es vergönnt, zu ahnden: welch Denk-
al entfernte Zeitalter dem dritten **Raphael** er-
hten werden.

IV. Fortsezung des Lebens der Theodore von der Linden.

Von Heinrich Stilling.

Die Fürstin ruhte die Nacht nicht wohl, sie schlum-
rte und phantasirte. Der Fürst verlies sie keinen
genblick, er unterhielt sich mit Theodoren, und
erschien endlich der erquickende Morgen. Die
e Kranke befand sich etwas besser, und der Arzt
Hoffnung, daß sie vielleicht das Gift gleich ab-
rochen habe, und also gar nichts zu befürchten
de. Dennoch wurden alle nur mögliche Masre-
genommen, auch das, was etwa in dem Ma-

gen geblieben seyn könnte, unschädlich zu machen und abzuführen. Theodore war indessen immer Krankenwärterin, und sie war es gern. Ein jeder, der das menschliche Herz auch nur nach der Oberfläche kennet, kann leicht begreifen, warum?

Jezt muß ich die Fürstin verlassen und sehen, wo der Kammerrath geblieben ist, was Clementine für ein Abentheuer gehabt hat, und wie sich der Hof überhaupt bei der Sache verhält. Denn wenn man eine Geschichte erzählt, so muß man jede Gruppe, bis auf die entferntesten Gegenstände, ausmalen, damit die Hauptgegenstände in vollem Glanze der Wahrheit dastehen und gehörige Wirkung thun können. Den Lesern, welchen etwa angst sein möchte, die Fürstin sei gestorben, dienet mittlerweile vorläufig zur Nachricht: daß sie an der Vergiftung nicht starb; sie können deshalb ruhig mit mir gehen, wir werden die liebe Kranke zu seiner Zeit wieder besuchen.

Die Stadt Rheinau ist eben nicht sonderlich gros, aber ziemlich befestigt. Sie hat drei Thore, eines geht auf den Rhein und heist das Rheinthor, das andere heist das holländische Thor, und das dritte das Oberthor oder Schloßthor. Ehrenfrieds erste Sorge war, dem wachthabenden Offizier aufzutragen, daß er keine lebendige Sele hinaus lassen, auch des Morgens nach Eröffnung der Thore,

alle

alle Hinausgehende aufs strengste examiniren möchte; das wurde ins Werk gerichtet. Nun durchstrich der Kammerrath die Stadt, und beobachtete alles auf das Schärfste, wo jemand gieng und stund; zugleich überlegte er, ob es nicht möglich sei, jemand auszuspähen, der die ungestalte Maske noch irgend an einem andern Orte, als auf dem Bale, gesehen, wo er also näher auf die Spur kommen möchte. Bei dieser Gelegenheit nun machte er manche Neben-Entdeckung, bald jagte er hier, bald da ein Paar auseinander, die des Nachts am liebsten beisammen sind: wo er Licht sahe, da lauerte er von weitem und nahem, und sahe manch wunderlich Schauspiel, das uns aber hier nicht angeht, in der Hauptsache entdeckte er übrigens nichts. So strich er herum, und gerieth endlich auch an seine Thür, er war vielleicht schon ein Paar mal diese Nacht da vorbei gegangen, hatte es aber nicht bemerkt, bis jezt, und daran war ein Umstand schuld, den er bei dem ersten schwachen Lichte der Morgenröthe entdeckte, seine Thür war nicht geschlossen; er erschrack von Herzen: denn er hatte Depositogelder bei sich liegen, auch sonst noch Sachen genug, für welche ihm bange war, sie möchten ihm gestohlen worden seyn, besonders da sich Diebe und Räuber gerade der Verwirrung zu bedienen pflegen, die bei solchen Gelegenheiten unvermeidlich sind. Mit pochen-

dem Herzen gieng der Kammerrath in sein Haus, er schlich leise auf den Zehen, guckte überall hin, fand aber nichts in Unordnung; er gieng die Treppe hinauf, und zuerst auf sein Arbeitszimmer; doch auch hier war alles wie er es den vorigen Abend verlassen hatte. Nun erinnerte er sich, daß er seine Schwester auf dem Bale noch eine Zeit lang vor dem Tumulte nicht mehr bemerkt hatte; er lief also nach ihrem Zimmer, und fand sie ruhig schlafen. Der Morgenglanz stralte durch das Fenster auf ihr Angesicht, er stellte sich hin, und weidete seine Seele an dieser ruhenden Unschuld. Da lagen ihre Kleider, aber nicht hingeworfen, aufeinander und übereinander her, sondern jedes Stück zusammen gefalten und in Ordnung, so als wenn sie des Morgens früh einpacken wollte, jeder Möbel war an seinem Orte, was glänzen sollte, das glänzte, was hängen muste, das hieng, und was seiner Natur nach liegen muste, das lag, nichts war schmuzig, nichts zerrissen, sondern alles in der schönsten Ordnung; sie selbst aber lag da, das Deckbett über die Brust unter jeden Arm gespannt, ihr Anzug war schneeweisser Barchent, mit rosenfarbenen Schlüpfen; ein blaßrother seidener Schleier fest um den Hals, und hin und wieder mit Nadeln befestiget, verdeckte ihre Brust; ihre Haare hiengen nicht verworren hervor, sondern sie waren glatt aufgekämmt, und mit einem bleich-

othen Bande war die Schlafhaube umstrickt; so
ag sie da, die Arme über das Deckbett ausgestre-
ket, und der Odem gieng sanft und langsam aus
ınd ein, und bewegte eine Pflaumfeder, die sich
urch den zizenen Ueberzug durchgearbeitet hatte.
Ehrenfried stand gegen über, ein heiliger Schauer
urchdrung ihn, er vergaß eine Weile Vergiftung,
lusspähen, Gefahren, Hoffnung und alles was in
iner Seele arbeitete. Welch ein Engel ist ein sol-
es Frauenzimmer? dachte er bei sich selbst, und
elch ein Teufel muß der seyn, der ein solches Hei-
gthum entweihen kann, ja der nur von weitem
ıran denken kann, auf Unkosten eines solchen Mei-
rstückes des Schöpfers sich lustig zu machen? —
ezt stellte er eine strenge Prüfung über sich selbst an,
durchdachte alle seine durchlebten Jahre und fand
n Herz oft am Rande des Sturzes, ohne doch je-
ıls einen Sturz gethan zu haben. Innig demü-
gte er sich vor Gott wegen seiner Schwäche, und
ıig dankte er ihm, daß er dem Frauenzimmer
s furchtbare Siegel der Scham an die Stirne ge-
ickt habe, damit es nicht jeder töden möchte, der
fände: denn er entdeckte jezt erst, daß ihn fast
mal dies Siegel zurück gescheucht habe, wenn
rnunft und Religion der Macht der Lüsten hat-
weichen müssen. Ja aber, fiel ihm ein: ein
gdchen, das dies Siegel von der Stirn weg-

 wischt?

wischt? — Geschieht ihr nicht recht, daß sie dann zum zertrettenen Weg wird? — Nein! durchdrung ihn die starke Stimme der inneren Ueberzeugung; nein! dann breite der Mann seinen Mantel über sie aus, und schüze sie gegen den Sturm des Verheerers, er sei ein Cherub mit dem Flammenschwerd, und Gott wird ihn einen Engel seyn und bleiben lassen. Ein Mann, der das feilste Weibsbild misbraucht, ist nicht ein Haar besser, als ein Räuber, der in eine wehrlose Stadt bricht, und Greise und Säuglinge mordet.

Darf Stilling ein Wort dazu sagen? Mich dünkt ja; es wird einmal eine Zeit kommen, wo ein solcher Wollüstling einem Gewitter, mit lauter Blitzen geladen, gegen über stehen wird, zur Seiten zittert der arme Wurm, mit dem er seine Lust büste; zur Rechten steht der furchtbare Engel des Todes, und um ihn her ein Heer ungeborner Kinderseelen, alle laut über ihn klagend: dieser greuliche Wüterich sei schuld, daß sie nie geboren worden, daß sie nie ein Leben würksam zum Dienste Gottes und der Menschen hätten führen können, und also im unnüzen Bestreben nach dem Werden verschmachten müsten; dann wird die arme verlassene Seele zur Linken alle Blize zur Rache gegen ihren Verführer aufrufen, und ihr Ruf wird erhöret werden.

Als nun Ehrenfried so da stand, seine Schwester

segnete, und von ihr zu seiner ehrwürdigen
utter in Gedanken hinaufstieg, die doch eigent-
durch ihre Erziehung den Engel gebildet hatte;
überkam ihn ein Husten, Clementine fuhr in
hrecken auf, daß sie zitterte, nun sah sie ihren
uder, sie lächelte, legte sich wieder, kehrte sich
gen ihn, und sagte: Bruder! was bringst du so
ih? Der Kammerrath nahm einen Stul, sezte
, und fieng nun an zu erzählen, was diese Nacht
es passirt war. Clementine fuhr bald zusam-
n, bald verwunderte sie sich, bald trat ihr eine
räne in die Augen, wie es dann zu geschehen
egt, wann man einer theilnehmenden Seele Sa-
n von Wichtigkeit vorträgt; endlich kam er auf
ne Bemühungen, den greulichen Thäter aus-
dig zu machen; Clementine hörte ihm aufmerk-
n zu, sie lag eine Weile in tiefen Gedanken, end-
fuhr sie auf, wie von einem blizenden Gedan-
gerühret, der einem durch Mark und Bein
ingt. Mein Gott! rief sie, da fährt mir ein Ge-
nke durch die Seele, Bruder! ich muß dir etwas
gen: hast du den italiänischen Bauern bemerkt?

Ehrenfried. Freilich! war das nicht Böhling?

Clementine. Ja der wars; nun höre was mir
ssirt ist: er war äuserst zudringlich gegen mich,
en Augenblick forderte er mich zum Tanze auf,
daß man schon anfieng uns zu bemerken, ich ent-

schloß mich daher keinen Tanz mehr zu thun, und schüzte eine Unpäßlichkeit vor, ich sezte mich also hin, und dachte darauf, wie ich mit guter Manier wegkommen könnte; indessen entdeckte ich eine Geheimnisvolle Bewegung, oft schlich **Böhling** hinaus, guckte oft nach der Thür, wenn dann ein gewisser Laquay zum Vorscheine kam, so schlupfte er zu ihm, lispelte ihm ins Ohr; dann schaute der Laquay ernst umher, als ob er fürchtete belauscht zu werden; das Geschäft, welches sie unter sich betrieben, schien kein Spaß zu seyn: denn alles kam mir so wichtig vor, indessen bekümmerte ich mich nicht weiter darum, ich dachte nur darauf mich weg zu schleichen, dies gelung mir auch wie ich glaubte; eine gewisse Angst trieb mich fort, und mein Herz dachte nicht daran, daß **Böhling** ein so scharfes Aug auf mich haben würde; weil es nun sehr finster war, scheute ich mich nicht, maskirt über die Strase zu gehen. Ich war schon beinahe auf der Hälfte des Weges, als ich jemand hörte schnell hinter mir kommen, ich schritt stärker, aber ich wurde eingeholt; es war **Böhling**, der meinen Arm ergriff, mir die Hand küste und mich begleitete; ich ließ das, wiewohl ungern geschehen; als wir an unserer Thür waren, so erwartete ich, er würde nun umkehren, allein er tratt mit herein, riß mir die Larve vom Gesicht, griff mich in die Arme und wollte mich küs-

sen,

sen, ich drehte mich ihm mit Gewalt aus den Armen, stieß ihn mit der Linken zurück, und mit der Rechten zog ich ihm einen so derben Streich über das Gesicht, daß er fort taumelte; nun flog ich die Treppe hinauf und legte mich schlafen. Jezt vermuthe ich fast, daß er in dieser Sache verdächtig ist.

Ehrenfried war blaß von Entsezen. Schwester! fragte er: kannst du mir sagen, wer der Laquay war. Ja antwortete sie: es ist der, den Prinz Albert verwichenen Herbst dem Fürsten geschicket hat.

Das war nun gerade derjenige, der unvorsichtig genug war, das Glas wegpuzen zu wollen, worüber ihn Theodore ertappte, und Ehrenfried alsofort sezen ließ; jezt war es dem Kammerrathe sehr wahrscheinlich, daß eine geheime Kabale bei Hofe würksam seie, in welche sich der junge Böhling habe einflechten lassen; hier sahe er nun das Ende dieser Kette der schwärzesten Bosheit, er schaute in Gedanken die Glieder hinauf, und vermuthete das andere Ende an einem Orte zu finden, wo er nicht einmal hinblicken, geschweige untersuchen durfte. Er erkundigte sich ferner, ob seine Schwester keine Anstalten zu der buckligten Maske bemerket habe? Sie besanne sich, konnte sich aber nichts erinnern. Indessen war das alles unnöthig, denn die ganze Sache nahm für diesmal ein schleuniges Ende. Ehrenfried hatte beim Hereintretten in sein Haus

die Hausthüre verschlossen, er hörte schellen, er lief heraus und schaute durch das Fenster, da sahe er den Kanzleirath Thiele vor der Thüre stehen, er sprang herab, machte auf und führte ihn herein in das Ansprachzimmer. Erstaunen, Schrecken, Verwunderung und alles, was nur schreckliche Leidenschaften ausdrücken kann, war auf seinem Gesichte gemalt, so daß Ehrenfried gerade das Allerschlimmste vermuthete, Herr Rath! rief er, sie ist tod! Nein, antwortete Thiele, sie ist nicht tod, sie lebt, und, Gott sei Dank! der Doktor sagt, sie habe keine Gefahr. Nun war es dem Kammerrathe wieder wohl: denn alles Uebrige schien ihm ausserdem jezt eine Kleinigkeit zu seyn.

Nun sezten sich beide, und der Kanzleirath fuhr fort: Nein Gott Lob! sie lebt, aber ich bringe ihnen dennoch erstaunliche Neuigkeiten, wornach einem Hören und Sehen vergehen möchte. Diesen Morgen, als Sie vom Fürsten weggegangen waren, so vermuthete ich gleich, was Sie im Schilde führten. Ha! dacht ich, du darfst da auch nicht müsig sizen; denn ich strich noch als immer im Schlosse herum, theils um zu hören, was die Fürstin mache, vornehmlich aber um zu spioniren, ob man nicht von weitem ein Fünkelgen Licht in der verworrenen Sache entdecken könnte. Endlich fiel mir es heiß auf das Herz, man dörfe doch wohl

hier

hier nichts versäumen, man sollte den gefangenen Laquayen im ersten Taumel, in der ersten Verwirrung abhören, ehe er sich auf künstliche Antworten besinnen könne, und dann dacht ich, wenn man ihn zum Geständnisse brächte, so könnte man vielleicht den ausgeflogenen Vogel noch erhaschen. Ich lief also gleich zum Kanzleidirektor und schellte an der Thür, polterte und rasete, bis sich endlich jemand fand, der mir aufmachte; nun ließ ich den Herrn wecken, allein da war kein Fortkommen, dem that es so weh, daß man ihn in seinem Schlafe störte, so, daß der tiefste Aerger aus seinen halb offenen Augen hervor blinzelte; indessen war ihm doch die Sache zu gefährlich, liegen zu bleiben; er kleidete sich also an, zog einen weissen und einen schwarzen Strumpf an, warf einen Ueberrock um sich, behielt aber die Schlafkappe auf, denn die Perücke mit den zween Zipfeln vergaß er. Ich lief schon früher fort, um noch die andern, nebst dem Sekretär zu wecken, endlich kamen wir denn zusammen. Das Kollegium sah gar wunderlich aus; die zween Justizräthe hatten Schlafröcke an, der eine Kanzleirath kam im Mantel, und ich war noch vom Bal angezogen; wir sezten uns, und da der Direktor nicht zur Sprache zu bringen war, so schlug ich vor, man sollte dem Laquayen völlige Gnade versprechen, wenn er alles frei und offen bekennen würde, ausgenommen,

wenn

wenn er selbsten die Limonade vergiftet hätte. Dies wurde einhellig beschlossen, und nun der Laquay vorgeführet. Man sah ihm an, daß er Willens war, streng zu läuguen; ich fieng gar sanft mit ihm zu reden an, und sagte ihm, man habe schon sichern Verdacht auf ihn, so daß ihm alles Läugnen nicht mehr helfen würde; daher sollte er nur frei alles sagen, was er wüste: denn dies sei das einzige Mittel, wodurch er nicht nur sein Leben retten, sondern so gar ungestraft davon kommen könne.

Der Kerl schien darüber gerührt zu seyn. Er fiel auf seine Knie, und dankte uns demüthig für die Gnade. Aber, fuhr er weiter fort; ist es denn auch gewiß, daß mir nichts geschehen soll, wenn ich alles sage, was ich weiß? — Freilich darf ich so nicht reden: denn ich bin ohnehin schuldig, alles zu sagen; aber weil die Herren doch so gnädig mit mir verfahren, so will ich Sie doch auf den Knien gebeten haben, verschonen Sie meiner, um meiner braven Eltern und Geschwister willen, ich will auch alles sagen. Wir wollen ihm Wort halten, antwortete der Justizrath Gold, nur in dem Falle können wir es nicht, wenn Er selbst die Limonade vergiftet hat.

Jezt spizen Sie die Ohren, Herr Kammerrath! denn sie werden Ihnen gellen. — Er antwortete: ich habe die Limonade nicht vergiftet, aber ich wuste,

daß

daß es geschehen würde, ich habe das Pulver dem Lizentiat Böhling gebracht, und der hat es gemischt.

Jezt hatte das ganze Verhör ein Ende; denn der Zustand, in welchen der Direktor bei diesen Donner-Worten gerieth, beschäftigte uns so, daß wir den Gefangenen wieder wegführen lassen musten. Der gute Alte riß sich in den Haaren, schrie laut, dann sank er wieder halb betäubt hin, während der Zeit hatte doch einer von uns die Vorsicht gebrauchet, die Wache zu bestellen, um des Direktors Haus damit zu besezen, indessen kamen wir mit der Sänfte, worin der arme Mann nach Hause getragen wurde, er bekümmerte sich jezt um die Wache nicht, ich glaube nicht einmal, daß er sie bemerkt hat, indessen giengen wir alle mit ihm, und versiegelten seines Sohnes Zimmer. Welch ein Jammern und Wehklagen in dem Hause entstand, davon mag ich nichts sagen; der Lizentiat aber war fort, und niemand weiß wohin. Jezt giengen wir auseinander, und so wie ich daher zu Ihnen gehe, so jagt Prinz Albert mit allen Sechsen zum holländischen Thore hinaus; riechen Sie jezt Lunten, Herr Kammerrath? Ja, die habe ich schon ehe gerochen, antwortete Ehrenfried: denn diesen Morgen hat mir meine Schwester ihre Balgeschichte erzählet, und da bin ich auf Spuren gekommen,

(hier

(hier erzählte er alles, was er von Clementine gehöret hatte) und sezte noch hinzu; Sie wissen, daß der Lizentiat oft in mein Haus kam, da hat er es gar herrlich wissen an den Mann zu bringen, wie hoch er bei Prinz Albert angeschrieben stehe? Aber das ist mir ein Räthsel, was Albert beim Tode der Fürstin für einen Profit sucht? Thiele wuste das auch nicht zu errathen; indessen hoffte er, es würde sich noch aufklären.

Nun hatte der Kanzleirath noch etwas auf dem Herzen; daher fieng er an: Herr Kammerrath! darf ich Ihnen eine nüzliche Erinnerung geben? Sie wissen ich bin Ihr Freund, bin länger bei Hofe gewesen als Sie, und kenne die Schliche. Ehrenfried hatte wohl bemerket, daß ihm Thiele immer freundlich begegnet war, allein er hatte noch keine Proben von einer wahren Freundschaft, denn so viel Empfindung hatte er doch von der Hofluft, daß die Freundlichsten oft die Gefährlichsten sind; daher antwortete er: Herr Kanzleirath! Ihre Erinnerung soll mir sehr angenehm seyn: denn ich bin freilich noch sehr wenig an Höfen gewesen, und habe also auch sehr wenige Kenntnisse von dem Betragen eines rechtschaffenen Mannes am Hofe.

Thiele antwortete: Nun so will ich Ihnen denn im Vertrauen sagen, daß Ihr Betragen bei der Begebenheit auf dem Bale diese Nacht Ihnen alle Hofleute feind und neidisch gemacht habe.

Ehrenfried erstaunte, besann sich und sagte: das kann wohl seyn, ich muß gestehen, ich war zudringlich, nahm mich der Sache zu sehr an, mehr als mich angieng, griff andern ins Amt; aber auf einer Seite war denn doch meine tiefste Hochachtung gegen die Fürstin so bei mir zur Leidenschaft geworden, daß es mir gerade war, als wenn ich alles allein thun müßte; und hernach war mir die Gnade, die meiner Frau ganz ohne ihr Suchen widerfuhr, so angenehm, daß ich aus dieser Ursache nicht recht wuste, was ich that. Allein, liebster Herr Kanzleirath! was soll man denn machen? Hätten meine Frau und ich den Laquayen nicht bemerkt, was wäre dann daraus geworden, die Sache wäre nicht heraus gekommen, man hätte den schrecklichen Versuch mit mehrerer Behutsamkeit wiederholt, und bedenken Sie die Folgen.

Ganz richtig! versezte Thiele: Sie konnten alles thun, was Sie gethan haben, ohne so zudringlich zu scheinen; jedem las man es auf der Stirne, daß er dachte, der Ehrenfried ist ein wahrer Suppen-Verdiener, und damit kocht schon Verrath, Gift und Galle in der Seele des Hofmannes: denn jezt denkt ein jeder, und glaubt es schon gewiß zu wissen, daß Sie in höhere Stellen sich hinauf zu schwingen gedenken. Sie waren so vollkommen glücklich, von dem Fürsten bemerkt zu werden, daß

Sie

Sie jezt nur wählen können, was Sie werden wollen, und Sie sind es. Z. B. der alte Böhling hat Feierabend, denn der wird gewiß seine Stelle niederlegen wollen und müssen; Sie haben nur ein Wort zu verwenden nöthig, so sind Sie Kanzlei-Direktor, und wenn noch zehen ältere Räthe da wären. Ihre Frau Gemahlin darf nur die Fürstin darum ansprechen, so brauchen Sie nicht einmal zu scheinen, als wenn Sie es gerne werden wollten.

Ehrenfried antwortete: davor wird mich aber der Himmel behüten, so etwas zu beginnen.

Thiele fragte: warum wollen Sie nicht? Der Kammerrath erwiederte: darum nicht, weil noch viel verdientere Männer da sind, als ich.

Thiele. Wenn es Ihnen aber ohne Ihre Bemühung angeboten würde.

Ehrenfried. So würde ich mich sehr dafür bedanken, und es ganz gewiß nicht annehmen.

Thiele. Steht das so in Ihrer Seele geschrieben, wie Sie da reden?

Ehrenfried. Ja ganz gewiß: warum fragen der Herr Kanzleirath so dringend?

Thiele. Jezt will ich es Ihnen sagen, Sie sind ein rechtschaffener Mann, Sie verdienen Präsident, ja Sie verdienen Minister bei einem noch grösern Fürsten zu werden. Ihre Pflicht ist es auch, zu werden was Sie können: aber nur auf dem Wege,

der

er Menschenliebe und der Tugend, nicht aus Ehr-
:eiz und auf Unkosten anderer, auch braver Leute.
iesezt, Sie würden jezt Kanzleidirektor, so wären
sie es gewiß nicht lange, man würde Sie noch viel
efer stürzen, als Sie gestiegen sind: denn man
üßte, Sie wollten es werden, wollten andern vor-
ufen, und suchten sich nur über andere zu erheben,
id das gebieret am Hofe tödlichen Haß. Wenn
ie aber Ihrem jezigen Berufe, den Ihnen ein je-
:r gönnet, recht getreu sind; so werden Sie nach
id nach Ihre wahren Verdienste erheben, und Sie
erden ein groser Mann werden. Nun muß ich
ie noch um etwas ersuchen, und Sie müssen mir
:rsprechen, daß Sie es thun wollen.

Ehrenfried. Ich bin Ihnen zu allen Diensten
:rbunden.

Thiele. Der Justizrath Schwalbenau ver-
enet das Amt in allem Betrachte, er war immer
is lastbare Thier, dem man alle Commißionen auf-
ug, und der dem Rheinauischen Hause die wich-
gsten Dienste geleistet hat; jeder weiß das, auch
lbst der Fürst, und dennoch bezahlt man ihn nur,
er man belohnt ihn nicht; man haßt ihn zwar
icht, aber man liebt ihn doch auch nicht, und das
ihret daher: er erscheinet sehr selten am Hofe, und
enn es einmal geschiehet, so bleibet doch sein ar-
eitsamer Geist zu Hause, er ist immer zerstreuet,

 be-

bemühet sich nie jemanden zu gefallen, auch selbst dem Fürsten nicht, beleidiget aber auch niemand. Sie sollten ihn nur einmal beobachten, wenn er in Gesellschaft des Fürsten ist; das ist oft zum Todlachen, der Fürst neckt ihn auf eine edle gutmüthige Weise. Schwalbenau versteht nun gar keinen Spaß, und schleicht still fort; so wird er überall vergessen. Nun wünschte ich, daß dieser Mann Kanzleidirektor würde, aber dazu muß Hand an das Werk geleget werden: denn von selbst kömmt der Fürst nicht darauf, daher ersuche ich Sie, liebster Herr Kammerrath! jezo da Sie bei dem Fürsten etwas vermögen, helfen Sie dazu, daß er es wird, denn der Mann hat auch viele Kinder, und wenig Einkommen, es ist also ein Werk der Barmherzigkeit, und Sie werden sich bei dem ganzen Hofe wieder ausser Verdacht sezen, wozu Sie Anlaß, und zwar gegründeten Anlaß gegeben haben.

Ehrenfried erkannte von ganzem Herzen die Treue des Herrn Thiele, er dankte ihm dafür, versprach ihm aufs genaueste zu folgen, und beide schlossen diesen Morgen einen genauern Freundschaftsbund zusammen.

Jezt finden wir den Herrn Kammerrath Ehrenfried in einer glücklichen und hoffnungsvollen Lage. Er und seine Gattin bedienten sich der Gnade des Hochfürstlichen Paares, wie man sich einer

stark-

stark wirkenden und stärkenden Arzenei bedienet, sparsam und zu rechter Zeit, damit sie ihrer desto länger geniesen könnten; sie schlugen jede Beförderung aus und befestigten sich solcher Gestalt auf alle Weise in der Gnade des Fürsten, und in der Liebe und Hochachtung des Hofes.

Während der Zeit, daß diese Geschichte zu Rheinau vorgieng, war die menschliche Natur auch auf dem Blumenhofe nicht müsig; sie spielte da ihre gewohnten Rollen eben so gut, als am Hofe.

Ehrenfried und Theodore entschlossen sich nach diesem ihrem Landgute zu fahren, denn die Fürstin war jezt vollkommen wieder hergestellet. Sie kamen gegen elf Uhr daselbst an, und fanden den alten Osterfeld in seinen gewöhnlichen Beschäftigungen; das ist: er saß am Tische zwischen Büchern. Den Diedrich von der Linden sahen sie nicht, sie fragten also gleich: wo ist der Vatter? Osterfeld lächelte und antwortete, indem er aufstund und durchs Fenster guckte: er wird wohl nicht weit seyn, ich denke er meditirt, denn er hat jezt sehr viel zu bedenken. Die beiden wurden neugierig, sezten sich, und verlangten zu wissen, was es bedeute, daß er so geheimnisvoll antwortete. Osterfeld erwiederte: ich hab es wohl gedacht, es ist etwas besonders um den Menschen; jezt, glaub ich, würden wir keiner List bedürfen, wenn ein Kammerrath seine Tochter

frei und öffentlich verlangte. Indem sich beide ansahen und verwunderten, so trat **Diedrich** zur Thüre herein; er hatte einen damastenen Schlafrock an, mit dunkelblauem Grunde und hellblauen Blumen, eine weisse baumwollene Kappe auf, und sein rundes halbgraues Haar war schön und zierlich geschnitten und gekämmet; jezt war er ein schöner Mann. Daß sich sein Schwiegersohn und seine Tochter nicht auf den Kopf stellten, das war ein Wunder, denn es kam ihnen vor, als wenn sich die ganze Welt nun umgedreht hätte. So gar versuchte Diedrich ein Compliment, und er empfieng seine Kinder fast neumodisch. Der gute Alte merkte, daß sie sich verwunderten; ja, sagte er: ich muß mich jezt ein wenig anders aufführen, nachdem ich einen Kammerrath zum Schwiegersohne habe: denn ich mag doch nicht haben, daß ihr euch meiner schämt, dazu wird ja auch mein Sohn ein Herr, und da muß doch alles seinen Gang gehen. Die Kinder billigten sein Betragen, vermutheten aber, es müßt noch etwas anders dahinter stecken, sie suchten daher Gelegenheit, mit **Osterfeld** allein zu reden, der ihnen dann alles umständlich entdeckte. Die Sache verhielt sich folgender Gestalt.

Etwa eine Stunde vom **Blumenhofe** war ein Kirchdorf, Namens **Sonnenberg**, daselbst wohnte eine verwittibte Frau Pfarrerin, nebst ihrer einzigen

Tochter, sie schrieb sich Stoßin, ein Weib, wie es viele giebt, deren Seele immer beschäftiget seyn muß, es mag auch kosten, was es will. Sie hatten ein kleines Kapitälgen, von dessen Interessen, nebst einem kleinen Wittwengehalt, sie sich mit genauer Noth durchbrachten. Ihr seliger Mann hatte mit dem alten Osterfeld studirt und beständige Freundschaft mit ihm gehalten, das wuste die gute Frau; als sie nun hörte, daß sich dieser Freund auf dem Blumenhof aufhielt, so gieng sie zuweilen hin, um ihn zu besuchen, dies geschah nun auch wieder vor etlichen Wochen; es ist der Mühe werth, daß ich diesen Besuch umständlich beschreibe.

Die Frau Stoßin hatte gehört, daß der reiche Diedrich von der Linden Wittwer sei, und nun auf dem Blumenhofe wohne, es fuhr ihr ein warmer Gedanken durch die Seele, sie fühlte sich dadurch in allen Gliedern gestärkt, und fand nun in dem Augenblicke, daß sie noch jung und stark genug sei, wieder zu heirathen, sie war nur 45 Jahr alt und ihre Tochter 24. Nichts deuchte ihr bequemer zu seyn, als wenn sie den Diedrich heirathete, sie kannte ihn von Person, er war sehr reich, hatte einen braven Sohn, den sie dann ihrer Tochter zu zuschanzen gedachte, und damit wären sie ja beide vortrefflich versorgt. Alsofort hielt sie den Gedanken für eine göttliche Eingebung. Karoline! fieng

sie im Muttertone an: rüste dich, wir müssen diesen Nachmittag noch einmal den alten Osterfeld besuchen, es ist so schön Wetter, und meine Mutterplage läßt auch ganz nach. Karolinen war es so ganz recht; denn ob sie gleich dort wenig Nahrung für ihre Seele fand: so kam sie doch heraus in die freie Luft, und das war ihr schon genug. Kurz, die Mutter zog sich schön und nett, doch sehr ehrbar, an, so, wie sie glaubte, einen gesunden 60 jährigen Mann locken zu können. Die Tochter aber, wie sie in solchen Fällen gewohnt war; in ihrer Seele lag noch nichts weiter, als der allgemeine Grundtrieb, dermaleins eine ehrliche Frau zu werden, Neze warf sie noch nicht aus, denn sie sahe noch keine Fische.

So wanderten beide gute Seelen zu Fus nach dem Blumenhofe, und kamen nach Mittag um 2 Uhr daselbst an; sie wurden höflich empfangen und Anstalten zum Kaffee gemacht. Diedrich, der sich wenig im Hause aufhielt, sondern gewöhnlich auf dem Felde herum strich, kam endlich auch. Um aber die Wirkungen dieser Zusammenkunft, mit allen ihren Ursachen, recht einsehen zu können, damit man nicht ohne Noth auf ein Wunderwerk verfalle, muß ich auch sagen, was in Diedrichs Seele vorgieng. So lang seine gute Eva lebte, gieng alles seinen Gang ohne Beschwerlichkeit fort, nachdem sie aber tod

war:

ar: so fand sich nach und nach ein Etwas in dem nersten Winkel seines Herzens, das er weder in einem ledigen Stande, noch nachher, folglich nie- als, gewahr geworden war. Seine Seele blin- elte zuweilen seitwärts nach dem Etwas hin, wand- e aber den Blick sogleich wieder weg und ward roth: enn die Seelen können auch geistlichroth werden, nd das ist noch immer ein gutes Zeichen: denn es edeutet, daß der Herr Registrator Gewissen noch guter Aktivität ist. Dem allen ungeachtet fand iedrichs Seele doch für gut, dies Etwas unter inem strengen Incognito wirken zu lassen. Das ar also die entfernte Ursache seiner grosen Verän- nderung; die verschiedene Larven und Farben, nter welchen sich diese Ursache dem Publikum dar- ellte, zeigt die Geschichte selber. Kurz, Diedrich eng an zu glauben, es sei nothwendig, daß er ieder heirathete, er sei ja nur erst 60 Jahr alt, ein Vatter habe 75 Jahre gelebt, sein Grosvatter o, und sein Urgrosvatter so gar 90, und es sei ja ar wohl möglich und kein Wunder, wenn er 90 Jahr alt würde, denn das sei mehr geschehen, und a könne er ja noch wohl heirathen, Kinder zeugen nd Enkel von ihnen erleben. Wenn er dann so achte, so probirte er es im Hofe, und gieng ge- chwind, sprang über den Zaun, und fand, daß er eit 40 Jahren fast nichts an Kräften verloren habe.

Ausgemacht war es also, daß er wieder heirathen wollte, nun waren aber noch zween Posten zu bedenken. Der erste betraf seine Kinder, besonders scheute er den Kammerrath: denn er vermuthete doch noch immer, daß der seine Tochter mehrentheils um seines Geldes willen genommen habe. Da nun die Summe in mehrere Theile getheilt werden würde, denn er sah schon im Geiste ein Häufgen Kinder um sich her laufen: so konnte er sich nichts anders vorstellen, als daß Ehrenfried eine sauere Miene machen und es Theodoren entgelten lassen würde; um seine beiden Kinder bekümmerte er sich weniger. Allein, nach und nach überwand er auch diese Schwierigkeit, denn er fühlte seine Vatterwürde, und die Pflicht seiner Kinder, und darnach dachte er auch, sie sollen sich wohl nach und nach zufrieden geben, wenn einmal alles wieder seinen Gang geht. Aber der zweite Punkt war eine härtere Nuß für seine alten Zähne; die Frage war nämlich: wo find ich eine Frau, die sich für mich schickt? Da hatte er nun bald hieher, dann dort hinaus gedacht, und nirgends fand er etwas, das ihm recht war, oder da er sichs zu wagen getraute. Jezt fühlte er recht tief in seiner Seele, daß er ein altfränkischer Geck sei, alle Wahrheiten, die man ihm sonst darwider gesagt hatte, und die er nie glauben und begreifen können, wurden ihm nun zur hellen, an-

schauen-

schauenden Erkänntnis, und er ärgerte sich recht über sein Betragen, bei der Heirath seiner Tochter: denn er fand jezt, daß sie recht wohl und nach seinem Geschmacke verheirathet war; er nahm sich also vor, von nun an alle Gelegenheiten zu bemerken und keine entwischen zu lassen.

Nun fand also Diedrich nothwendig, sich etwas modischer zu betragen. Osterfeld, der Menschenkenner, merkte schon an seinem Odem jenes Etwas, das in der Seele brütete, er nahm daher die Klugheit zur Hand, deren sich der Vernünftige in solchen Fällen bedienet, das ist: er ließ sich nichts merken, und lebte ihm doch zu gefallen, so, daß in Diedrichs Seele nicht der fernste Gedanken kommen konnte, man merke etwas an ihm. Als er daher dem Osterfeld vortrug, es beginne ihm doch nach und nach einzuleuchten, daß seine bisherige Lebensart anstößig gewesen sei, und er wolle sich modischer kleiden, er möchte ihm doch mit Rath und That beistehen, damit er sich nicht lächerlich mache: so blieb Osterfeld ganz treuherzig und zeichnete ihm genau den Mittelweg aus, der sich für ihn am besten schicken würde. So weit war schon Diedrich in der Aufklärung und Verfeinerung vorgerückt, als die Frau Pfarrerin, Stoßin, mit ihrer Tochter den Besuch ablegte, von dem ich jezt reden will.

Er trat in die Stube und stuzte, die beiden Frauenzimmer da zu sehen. Frau Stoßin stand auf, lächelte ihn freundlich an und machte ihm nach ihrer Art ein Compliment, ihre Tochter thats auch, und Osterfeld erklärte ihm mittlerweile, daß diese Freundin eine Frau Wittib Stoßin, die Pfarrerin von Sonnenberg, nebst ihrer Tochter sei. Diedrich hatte sich ehender in ordentliche Kleider stecken, als einen guten Umgang lernen können; doch leitete ihn Osterfeld auch darin so, daß er, ohne lächerlich zu werden, nach und nach nicht mehr auffallend war. Es ist nicht zu sagen, wie der Alte jezt so behaltsam und so fähig zum Lernen war.

Diedrich mochte wohl allerhand denken, ob er gleich nichts sagte. Die Pfarrerin dachte auch allerhand, nur kams noch drauf an, wie sie's geziemend an den Mann brächte, ohne sich blos zu geben, und doch eine gute Wirkung hervor zu bringen. Als daher der Kaffee aufgetragen war, so fieng Frau Stoßin an: der Herr von der Linden werden wohl hier auf Besuch seyn?

Diedrich. Nein, Frau Pfarrerin! ich wohne jezt immer hier.

Fr. Stoßin. Mit der Frau Liebsten?

Diedrich. Meine Frau ist tod.

Fr. Stoßin. Behüt der Himmel! was! — Ihre Frau Liebste tod?

Diedrich.

Diedrich. Ja, Frau Pfarrerin! es geht alles seinen Gang, sie ist maustod.

Fr. Stoßin. Nun da dauern sie mich doch von Herzen. Ach lieber Vatter! ich weis wie's einem in den Umständen zu Muth ist! so einsam, ohne Rath und Trost.

Diedrich. Ja, was soll man machen, man muß zufrieden seyn, es geht alles seinen Gang.

Fr. Stoßin. Ja wohl, lieber Vatter! Ach ja! aber sie sind noch ein Mann recht auf ihrem Besten. Haben sie denn keine Haushaltung mehr?

Diedrich. Nein! ich hab meine Haushaltung aufgegeben.

Fr. Stoßin. Ei! Herr von der Linden! das hätt' ich doch nicht gethan; sie können ja heirathen, wo sie wollen, nur eine Hand in den Haufen gesteckt, an jedem Finger bleibt ihnen eine Frau hängen.

Diedrich lachte. Meinen sie, Frau Pfarrerin?

Fr. Stoßin. Ei, ganz gewiß. Herr jeh! der müste ja seine fünf Sinne nicht mehr beisammen haben, der eine solche Parthie ausschlüge.

Diedrich. Ja, ich bin aber doch schon ein alter Kerl.

Fr. Stoßin. Pfui, Herr von der Linden! solch ein fincker Mann! Was gilts, sie werden noch nicht weit über 65 Jahr seyn?

Diedrich. Behüte! ich bin erst 60 Jahr alt.

Fr.

Fr. Stoßin. Was! — erst 60? — Du lieber Vatter! — das ist ja kein Alter: Doch es schickt sich nicht (schmunzelnd) daß ich als eine Wittwe so mit ihnen spreche; vergeben sie mirs, ich vergaß mich in der That. Sie könnten einen Verdacht bekommen, als wenn ich etwas mit dem Gespräche gemeint hätte; wir wollen von etwas anders reden.

Diedrichen gefiel die Frau ungemein; denn alles, was sie da gesagt hatte, schien ihm ganz richtig und wahr zu seyn, und dann däuchte ihn, sie habe das alles so anständig gesagt, daß nichts darüber gieng. Nun, was brauch ich denn lang drum herum zu gehen, wie die Kaz um den heisen Brei. Genug, beide wurden verliebt, wie wohl aus verschiedenen Ursachen. Osterfeld fand für gut, sich nicht in die Sache zu mischen, und ließ es also Diedrichs Gang gehen. Jezt, da ihn nun seine Kinder besuchten, da war er schon etlichemal zu Sonnenberg gewesen, und die Heirath war schon so gut als geschlossen.

Als nun Ehrenfried und Theodore eine Weile geschwiegen hatten, und nicht wusten, was sie sagen sollten: so fieng Osterfeld an zu vermuthen, sie möchten unwillig werden, daher begann er schon vorzubauen; das war aber nicht nöthig, denn Ehrenfried unterbrach ihn bald und sagte: Theuerer Freund! denken sie nur nicht, daß michs verdriest,

wenn

wenn mein Schwiegervatter heirathet, nein! Gott weis es! ich freue mich von Grund meiner Seele darüber; was liegt mir an meines Schwiegervatters Geld, genug daß ich seine Tochter habe, die ist mir Alles. Aber daß sich ein Mensch so plözlich verändern, seinen ganzen Karakter so ganz umschaffen kann, das macht mich erstaunen.

Theodore fügte hinzu: und darüber wundere ich mich nicht so sehr, mein Kind! denn ich weis, welche Veränderung die Liebe bei mir gemacht hat; aber mit welchem Abscheue mein Vatter oft von der zweiten Ehe gesprochen hat, das ist nicht zu sagen, und kann doch nun selber, und so bald, zur zweiten Ehe schreiten?

Ehrenfried antwortete: eben darum sage ich, ich kanns nicht begreifen, wie sich ein Mensch so ganz verändern kann.

Osterfeld erklärte die Sache nach der Wahrheit: Leib und Seele ist bei der ehelichen Liebe gar sehr intereßirt, sie bleibt immer das gröste Geschenk des Himmels auf der Welt, wenn sie anders rechter Art ist. Alle Leibes- und Seelenkräfte drängen sich, von den Jünglingsjahren bis ins Alter, auf diesen Zweck des Lebens zu, und da ist's gar kein Wunder, daß die ganze Natur eine ganz andere Richtung nimmt, wenn sie durch gewisse Umstände gehindert wird, gerades Weges zu ihrem Zwecke zu gelangen.

Ehren-

Ehrenfried glaubte nun, es sei seine kindliche Schuldigkeit, in dieser Sache seines Schwiegervatters Vertrauter zu werden, und ihn zu dem Ende zu bewegen, daß er ihm sein Vorhaben entdeckte. Er redete von dieser Sache mit Theodoren, sie war mit ihm einstimmig; daher nahmen sie ihren Vatter allein, und der Kammerrath fieng an:

Schwiegervatter! sie werden mir nicht übel nehmen, wenn ich ihnen einen Vorschlag thue: Sie sind noch ein starker, gesunder Mann, ihre Kinder haben sie nicht mehr bei sich, sie können noch lang leben, und ich halte dafür, daß es angenehmer und zuträglicher für sie wäre, wenn sie sich eine brave Gattin von mittlerem Alter wählten; sie haben Vermögen, und lassen sie sichs nur nicht einfallen, als wenn ihre Kinder, um dieser nichtigen Vortheile willen, scheel dazu sehen würden, wenn sie wieder heirathen. Ist irgend in ihrer Seele schon ein Gedanken von der Art aufgestiegen: so entdecken sie ihn uns, wir wollen ihnen beistehen, ihnen helfen, damit sie je eher je lieber zum Zwecke kommen mögen. Theodore sezte ihr Scherflein noch hinzu: Ja Vatter! ihr könnt gewiß versichert seyn, sagte sie, daß wir euch von Herzen Glück wünschen, und euere zweite Frau, wie eine wahre Mutter verehren werden; sagt uns nur eure Gedanken.

Diedrich erstaunte über diesen Vortrag, Thrä-

nen

nen drungen ihm in die Augen, sein vätterliches Herz wallte seinen Kindern entgegen. Nun, fieng er an, es geht doch alles seinen Gang, ja, ich hab den Gedanken wieder zu heirathen, und jezt freue ich mich von Herzen, daß ihr Kinder mit mir eines Sinnes seid; nun es soll euch nicht reuen, gewiß nicht, es soll alles seinen Gang gehen. Ich will euch nun alles erzählen, wie es steht, denn ich bin schon weiter, als ihr wißt und denkt.

Nun erzählte er seinen Kindern die ganze Geschichte mit der Frau Großin, in seinen Augen war sie schon mehr als Mensch, sie war ein Engel. Indessen werden wir in Zukunft sehen, wie dieser Engel und ihre Tochter in dieser Geschichte gewirkt haben. Es giebt Menschen, deren Leben ein wahres Meisterstück der Vorsehung ist, da macht sie schon in der Ferne ihre geheimen Plane, stellt ihre Werkzeuge nach und nach auf ihren wahren Standpunkt, und gerad da, wo sie der rechten Wirkung nicht verfehlen können, da fangen sie an zu arbeiten. Freilich geht dann alles ganz natürlich zu; aber wer machte diese Natur?

(Die Fortsezung folgt.)

V. Gelehrte Anzeigen. (Vatterländische).

1. Mannheim. **Versuche über die Platina, mit zwei Kupfertafeln, in der neuen Hof-und akademischen**

demischen Buchhandl. 1782. gr. 8. Eine Uebersezung zweier Abhandlungen, welche von Sr. Excell. dem Herrn Grafen Karl von Sickingen, kurpfälzischen bevollmächtigten Minister an dem französischen Hofe, in der königl. Akademie der Wissenschaften zu Paris vorgelesen worden. Der Herr Verfasser liefern in beiden Abhandlungen eine Reihe der wichtigsten Versuche, welche die Kenntnis dieses merkwürdigen metallischen Körpers nicht nur aufheitert, sondern auch die ersten Begriffe über die Nuzbarkeit der Platina giebt, welche bisher mehr als ein sonderbares, als brauchbares Produkt bekannt war. Die bisherigen Versuche über diesen Körper konnten wegen der Kostbarkeit desselben nur im Kleinen unternommen werden; in diesem Werke findet man hingegen Arbeiten, welche mit 25 Pfund dieses kostbaren Metalles angestellet sind, und zwar auf einem Wege, der ein Muster der scharfsinnigsten Untersuchung bleiben wird. Ohnerachtet es von der Platina bekannt ist, daß sie fast immer mit einer beträchtlichen Menge von Eisen vermischt gefunden werde: so hatte noch kein Chymist, durch Scheidung dieses fremden Bestandtheiles, der sich theils als Aggregat, theils aber in einer innigern Mischung mit der Platina verbunden findet, solche zu reinigen gesucht. Die Darstellung einer reinen Platina war der Hauptzweck der erstern Versuche des hohen Verfassers, und diese gereinigte Platina lieferte hernach Produkte, die so neu, als überaus wichtig sind. Da wir wegen den Gränzen unserer Blätter diesen herrlichen Versuchen nicht Schritt vor Schritt folgen können: so wollen wir nur einen Blick über das Wesentliche zu geben suchen, da Naturkündiger ohnehin dies Werk ganz lesen müssen. Um das Eisen aus der Mischung der Pla-

Platina zu scheiden, bedienten sich der Herr Graf der Blutlauge, wodurch die Auflösung der Platina in Königswasser gefällt, und nachher das Berlinerblau geschieden wurde. Diese Auflösung gab nachher durch Evaporation zuerst ein safranrothes Salz, alsdann ein goldgelbes, und bei nachheriger weiterer Fällung mit zerflossenem Weinsteinsalze einen gelben salinischen Niederschlag. Diese dreierlei salinischen Produkte gaben nun, wenn sie im Feuer gehörig geröstet und durchglüet wurden, Flocken von Platina, welche, wie ein kurzes haariges Gewebe, fest in einander gewirrt, erscheinen, und den metallischen Glanz besizen. Wird hingegen eine blose Platina-Auflösung cristallisirt: so erhält man ein gelbes Salz, welches sich durch Ausglüen nur blos in ein schwarzes Pulver verwandelt, worauf der Magnet einige Wirkung äusert. Jene Flocken von gereinigter Platina waren aber grösten Theils gar nicht vom Magnete ziehbar, und als sie glüend unter dem Ambose bearbeitet wurden, liesen sie sich strecken und schweisen; und zeigte sich die Platina vollkommen dehnbar. Das orange gelbe oder safranrothe Salz, unter dem grosen Trudainischen Brennglase behandelt, gab Platina, welche sich unter dem Hammer ebenfalls strecken ließ. Eben so schmolz auch, unter demselben Brennglase, eine von jenen durchs Schmieden erhaltenen Platina Lamelle, welche in dem allerheftigsten Küchenfeuer nicht zum Flusse gebracht werden konnte. Inzwischen zeigte sie ein anderes Mal in sehr heftigem Küchenfeuer doch einen, wiewohl unvollkommenen Fluß. Wir müssen hier eine Menge vortrefflicher Versuche über die Amalgamation der rohen und gereinigten Platina, welche leztere am vollkommensten ausfiel, so wie auch die Resultate über die Wirkungen der Säu-

ren auf beiderlei Platina übergehen, um von den übrigen wichtigen Entdeckungen das Nöthige anführen zu können. Die Meinung, daß die Platina eine Mischung von Gold und Eisen sei, wurde von verschiedenen Chymisten angenommen, und um solche zu prüfen, stellten der Herr Graf mit zwölferlei Mischungen von Gold und Eisen Versuche an. Allein weder dem äusern Ansehen und der Farbe nach, noch in Rücksicht der Erscheinungen, welche diese Mischungen bei der Auflösung in Königswasser und den übrigen Säuren zeigten, kam eine der Platina bei; es ist daher nicht zu vermuthen, daß die Platina eine dergleichen Mischung seyn könne, und muß sie vielmehr für ein eigenes vollkommenes Metall gehalten werden. Die Dehnbarkeit der gereinigten Platina wurde an einem Platinastabe noch weiter untersuchet, indem sie zu dem feinsten Drathe gezogen, auch Stücken von Drath unter einem Streckwerke geplättet wurden. Versuche, welche der Herr Graf über die Festigkeit der Platina in Form des Drathes anstellten, zeigten sie beträchtlich gröser, als die vom Golde; und als sie bei dem Golde, dem Silber, der Platina, Kupfer, Eisen und Meßing bei jedem Metalle mit sieben Versuchen wiederholt, und daraus die mittlere Festigkeit bestimmet wurde, zeigte sich das Verhältnis der Festigkeit des Goldes zu der von der Platina, wie 15, 09: 26, 23, und fanden sich die Metalle nach der Stärke ihrer Festigkeit in folgender Ordnung: Eisen, Meßing, Kupfer, Platina, Silber, Gold; da sie hingegen bei Müschenbrök in folgender Stuffenfolge stehen: Gold, Eisen, Meßing, Silber, Kupfer. Der Herr Graf theilen in den beiden Kurpfertafeln die Abbildung der Maschine mit, welcher sie sich zur Bestimmung der absoluten Festigkeit der Metall-

drathe

drathe bedienten, und darin eine wesentliche Verbesserung besizt, daß man jedesmal die Länge des Metalldrathes, mit welchen man Versuche anstellt, bestimmen kann. In dem Verfolge kommen wichtige Versuche über den Gebrauch der Platina zu Spiegelmassen vor, welche sich besonders für astronomische Werkzeuge, wie die Hoadley's Oktanten u. a. auf der See empfehlen, wo andere Spiegel so gar leicht verderben. Jene Spiegelmassen litten weder in der unmittelbaren Berührung von Säuren, noch von den Dämpfen des Schwefels und der Schwefelleber. Von den Untersuchungen mit der schon dehnbar gemachten Platina, und den fernern mit 8 Pfund roher Platina, so wie auch von den Arbeiten über ihre Verkalkung mit Salpeter, läßt sich hier nicht füglich ein hinlänglicher Auszug mittheilen. In einem Anhange theilen der Herr Graf einige Versuche mit, in wie weit jene Reinigung der Platina durch den Weg der Cementation zu erhalten seyn dürfte. Zulezt folgen einige vermischte Versuche, über die Verhältnise der Platina mit dem cristallinischen Arsenike, und Arbeiten durch die nasse Scheidung. Noch bemerken wir in Ansehung des eigenthümlichen Gewichtes der gereinigten Platina, daß sich die geschmiedete, wie 20, 336 : 19, 191, gegen das Gold verhielt, die zu Drath gezogene hingegen, wie 21, 041 : 19, 640. In diesem Werke machen der Herr Graf zur Bekanntmachung sehr wichtiger Versuche über die Reinigung der Metalle Hoffnung, und am Ende finden wir eine Ankündigung einer Sammlung von Maschinen, welche, wie alles, was wir von der Fülle der Erfahrungen des grosen Verfassers mitgetheilt erwarten dürfen, die wichtigsten Bereicherungen verspricht.

Suckow.

2. Mannheim *). In der neuen Hof-und akademischen Buchhandlung sind des Herrn Regierungsrathes Medikus Beiträge zur schönen Gartenkunst gedruckt worden; sie betragen 1 Alphabet und einige Bogen in gr. 8. Das Titelblatt hat ein artiges Zierbild, nach der Zeichnung des berühmten Landschaftmalers Ferdinand Kobel, wo man eine Urne in der melancholischen Laube einer babylonischen Weide sieht. Der gröste Theil des Buches erzählt des V. Beobachtungen und Versuche über die beste Weise, ausländische Bäume und Sträucher an unsern Himmelsstrich zu gewöhnen, welche grösten Theils schon aus den Schriften der Kurpfälzischen ökonomischen Gesellschaft bekannt sind; sie haben hier jedoch manche Zusäze erhalten. Einige neue Aufsäze sind in die jezt beim Unterrichte zur Gärtnerei gebräuchliche Briefform eingekleidet. Da sie zugleich nach Art eines Tagebuches abgefasset sind: so wird zuweilen das vorhergehende durch das nachfolgende verbessert, und der Leser stöst nicht selten auf Wiederholungen; aber dagegen ist auch an Vollständigkeit und Deutlichkeit sehr viel gewonnen, und es ist allerdings lehrreich zu lesen, wie der V. misglückte Versuche zur Entdeckung bisheriger Fehler und besserer Methoden angewendet hat, welches ohne die gründliche Kenntnis der Naturlehre und Botanik, durch welche er sich längst auszeichnende Verdienste erworben hat, unmöglich gewesen wäre. Er beklagt, daß die Deutschen meistens nur noch bemüht sind, eine ungeheure Menge Abarten ihren Gärten zu verschaffen, und eben deswegen von Ausländern, die ihnen jede kleine Veränderung als eine

*) Aus den göttingischen Anzeigen von gelehrten Sachen 1782, 76. Stück.

eine Neuigkeit verkaufen, um ihr Geld gebracht werden, ohne dem Vatterlande dadurch zu nuzen. Aus Besorgnis, diese Kostbarkeiten zu verlieren, fährt man fort, nach der alten Vorschrift des Tournefort, Commelin u. a. die ausländischen Bäume ängstlich in Treibhäusern zu halten, von denen doch schon viele längst einheimisch geworden wären, wenn viele zu Versuchen, sie im Freien zu ziehen, Muth und Geschicklichkeit gehabt hätten. Hoffentlich wird das glückliche Beispiel und der Unterricht des Verf. solche nüzliche Untersuchungen rege machen. Nach seiner Erfahrung, muß die Angewöhnung an unsern Himmelsstrich nur durch Saamen geschehen, und das Verfahren der Gärtner, die Ausländer durch Pfropfen, Oculiren und Ablegen zu vervielfältigen, unterhält die ausländischen Hölzer immer schwächlich, und sezet sie jedem Ungestümme des Himmelsstriches blos. Die Aussaat muß an dem Orte geschehen, wo künftig die Bäume stehen bleiben sollen, weil sonst die jungen Wurzeln verzärtelt, beim Versezen verstümmelt und im Wachsthume aufgehalten werden. Wenn auch einmal das Oberholz von der Kälte leidet, so schneidet man es über der Erde ab, und die kraftvolle Wurzel treibt bald einen neuen Stamm. Ueberhaupt müssen einzelne Beispiele, da die Kälte Bäumen geschadet hat, nicht von ihrer Anpflanzung abschrecken. Wenn man in Provence deswegen den Oelbaum, und in manchen Gegenden von Italien den Pomeranzenbaum nicht pflanzen wollte, weil es Winter giebt, wo beide auf die Wurzel verfrieren: so würden diese Länder einen wichtigen Handel einbüssen, und wir selbst würden bei jener Denkungsart noch keine Nußbäume haben. Das gewöhnliche Bewinden der Bäume gegen den Winter schadet, weil ihnen da-

durch die freie Bewegung, welche wider die Kälte schüzet, gehindert wird. Manche Arten, welche bei uns nicht aushalten, dauren bei gleicher Kälte in Engelland, wo häufigere Winde die Bäume in einer nüzlichen Bewegung erhalten. Der V. gesteht seinen Ausländern nicht einmal den Schuz von einer Mauer oder Hecke zu, so gar läßt er diejenigen im Herbste los, welche den Sommer über an Stangen gebunden gewesen. Daß ausländische Saamen gemeiniglich leichter in Töpfen und Kästen, als in freier Erde aufgehen, rührt nur von der vorzüglich guten Erde her, womit man jene füllet; wenn man für die freie Aussaat eben eine solche Erde wählet, so geräth sie auch eben so gut. Wir haben es für zuträglicher gehalten, diese allgemeinen Regeln zusammen zu suchen und auszuzeichnen, als ein Verzeichnis der versuchten Baumarten zu liefern, welches ohnehin hier zu gros gewesen wäre. Nennen wollen wir doch den Granatbaum, der, wenn er das Frühjahr, ehe er zu treiben anfängt, aus den Kübeln ins Freie versezt wird, um Mannheim ausdauert. Gute Hoffnung macht auch der Kirschlorbeerbaum, auch der Olivenbaum. Die schneeweisse Nessel, die Miller und Jacquin für zärtlich halten, scheint dort im Freien ausdauern zu können, auch R. Alternus, wenn nämlich diese Staude nicht später, als im ersten oder zweiten Jahre versezt wird. Vorzüglich wichtig ist die hier zum andernmale abgedruckte Abhandlung vom Baue der süsen Pomeranzenstaude. Ein neues Geschlecht ist Firmiana chinensis S. 177, die nicht so zärtlich ist, als man anfänglich gemeint hat.

Der andere Abschnitt dieses Werkes ist ungemein lehrreich für alle, welche sich mit der Lustgärtnerei beschäftigen wollen. Da die bisherigen Lehrer derselben,

selben, wenigstens grössten Theils, ohne Kenntnis der Natur, wenigstens ohne Kenntnis der Botanik, die Leser mit ontologischen Begriffen von der Schönheit aufgehalten, und Aussichten und Gegenden in gesuchten Ausdrücken beschrieben haben, ohne selbst die Mittel, solche darzustellen, zu kennen: so bemühet sich Herr M. diesen Mangel dadurch zu ersezen, daß er dazu die Charaktere der Bäume und Sträucher zu bestimmen suchet. Zuerst von dem Platanus und dessen geschickter Anwendung in Lustgärten. Man seze ihn in entferntere Theile des Gartens; sein majestätischer Wuchs ladet die Seele zur Stille und Einsamkeit ein, und die Abschälung seiner Rinde kann moralische Betrachtungen veranlassen, wovon hier ein Beispiel zu lesen ist. A. negundo dienet zu muntern Wäldern, unter deren Schatten die freie himmlische Aussicht nicht gänzlich verhindert wird. Zu Wäldern, die das Lachen, den Leichtsinn und die Flüchtigkeit mit allen Folgen ausdrücken sollen, schickt sich Gleditsia triacanthos; ein darin der Venus gewidmeter Tempel könnte die Wollust mit allen verborgenen und tödtlichen Folgen derselben ausdrücken. Bignonia catalpa drückt das Scheinen und nicht Seyn aus, so wie Diosp. virginiana das ruhige häusliche Glück. Zu lachenden, sorglosen, glücklichen, mit Reichthum gesegneten Scenen schicken sich Cercis siliquastrum und canadensis; die Granatstaude stellet Pracht, Philadelph. coronar. die Unschuld vor; u. s. w. Daß auch diese Physiognomik leicht bis zum Unsinn getrieben werden könne, erinnert der V. selbst. — S. 350 Entwurf zu einem Winter-Lusthaine, der an die verflossenen Vergnügen erinnert, die gegenwärtigen fühlbar und die künftigen noch angenehmer macht; eigentlich ein Verzeichnis immer grünender

nender Bäume und Sträucher, unter denen doch wohl manche von der Kälte leiden, und auch dadurch die Unsicherheit und Vergänglichkeit der Vergnügen vorstellen möchten. Ein gutes Register beschliesset dies angenehme Buch, welches noch manche neue Aussichten, Entwürfe und Bemerkungen enthält, die unsere Anzeige nicht faßt.

3. **Ein Bändchen Erzählungen zur Bildung junger Leute, die sich richterlichen Geschäften weihen** rc. Von **Karl von Ekartshausen** rc. rc. München 1782; bei J. B. Strobl. — Dieses Bändchen hat zum Zwecke, den Richter, der im Blutgerichte sizt, zu milden Gesinnungen gegen die Schwäche der Menschen herab zu stimmen. Ein fürwahr! löbliches Ziel! — Die Wärme des Herzens, womit solches geschrieben ist, zeigt einen wahren Menschenfreund an. Wenige werden ohne Rührung das 5te, 7te und 8te Stück lesen, und das Gemählde, das im 6ten gegen Ende entworfen ist, ansehen können. Das unmenschliche Ergözen der Kinder des gnädigen Herrn, und das Mitleid seines Hundes (S. 122) machen einen sonderbaren Contrast, wie der den Gläubiger auf das Schavot begleitende Sohn des adelichen Schuldners (S. 68). Wenn dem, der seinem Namen nach wenigstens glaubt, der zu sein

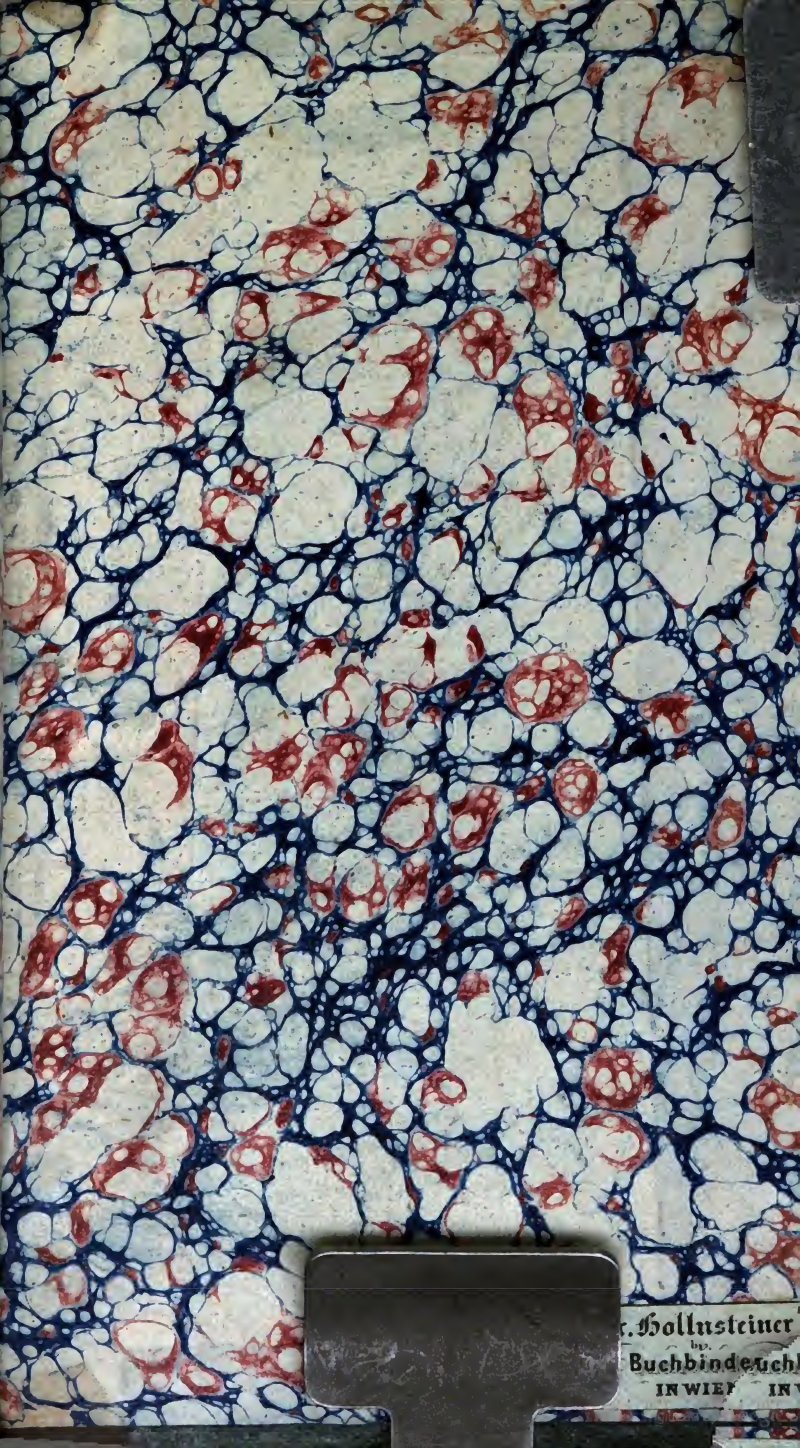
„Cui e meliore luto finxit præcordia Titan,

öfters solche Wahrheiten gesagt werden; so ist zu denken, daß er hinführo weniger, wie bis anhero, das Brüdergeschlecht der Nebenmenschen, durch ein solches Dasein entadeln werde.

Bingner.






Hollnsteiner
bv.
Buchbinde
IN WIEN

